



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

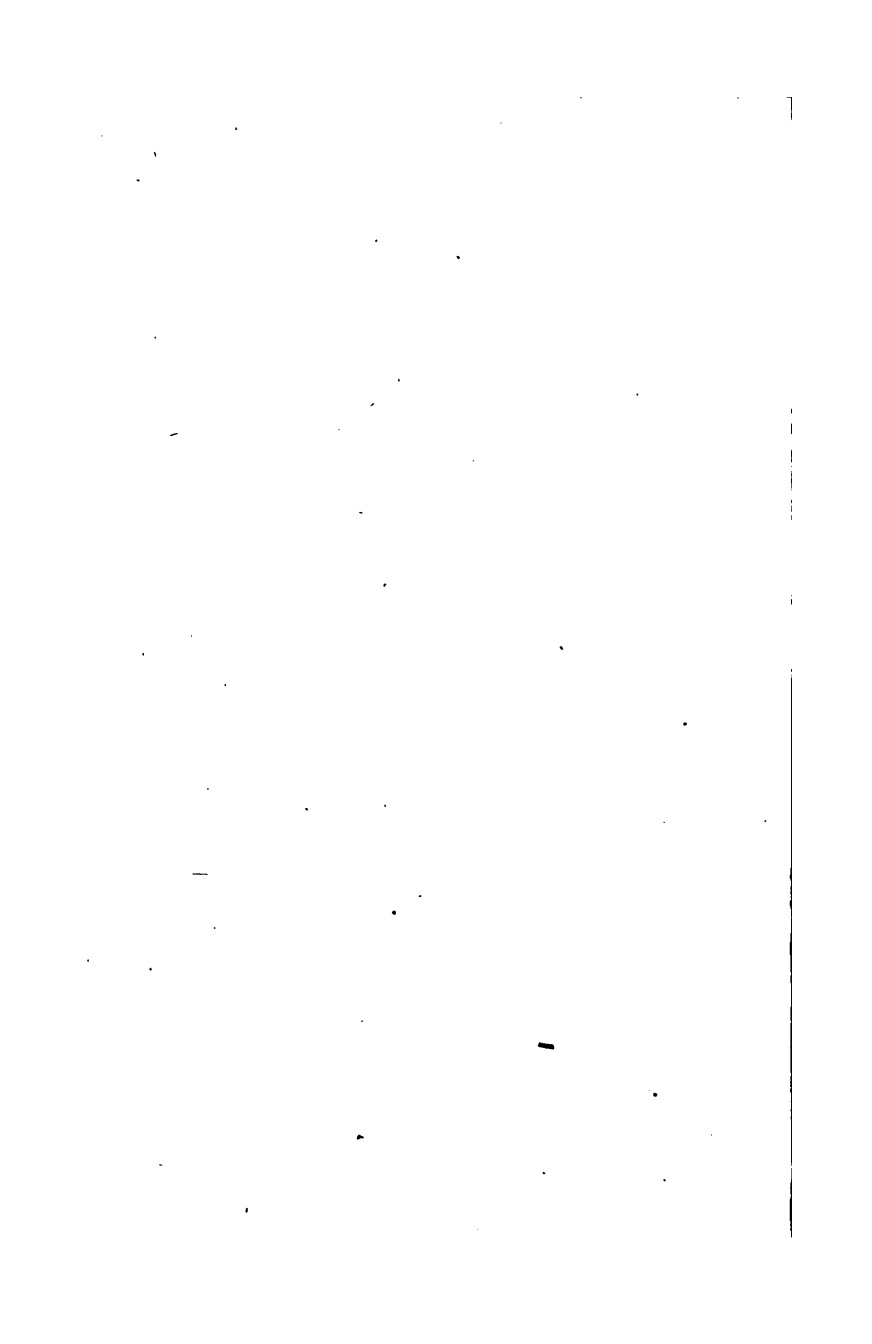
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

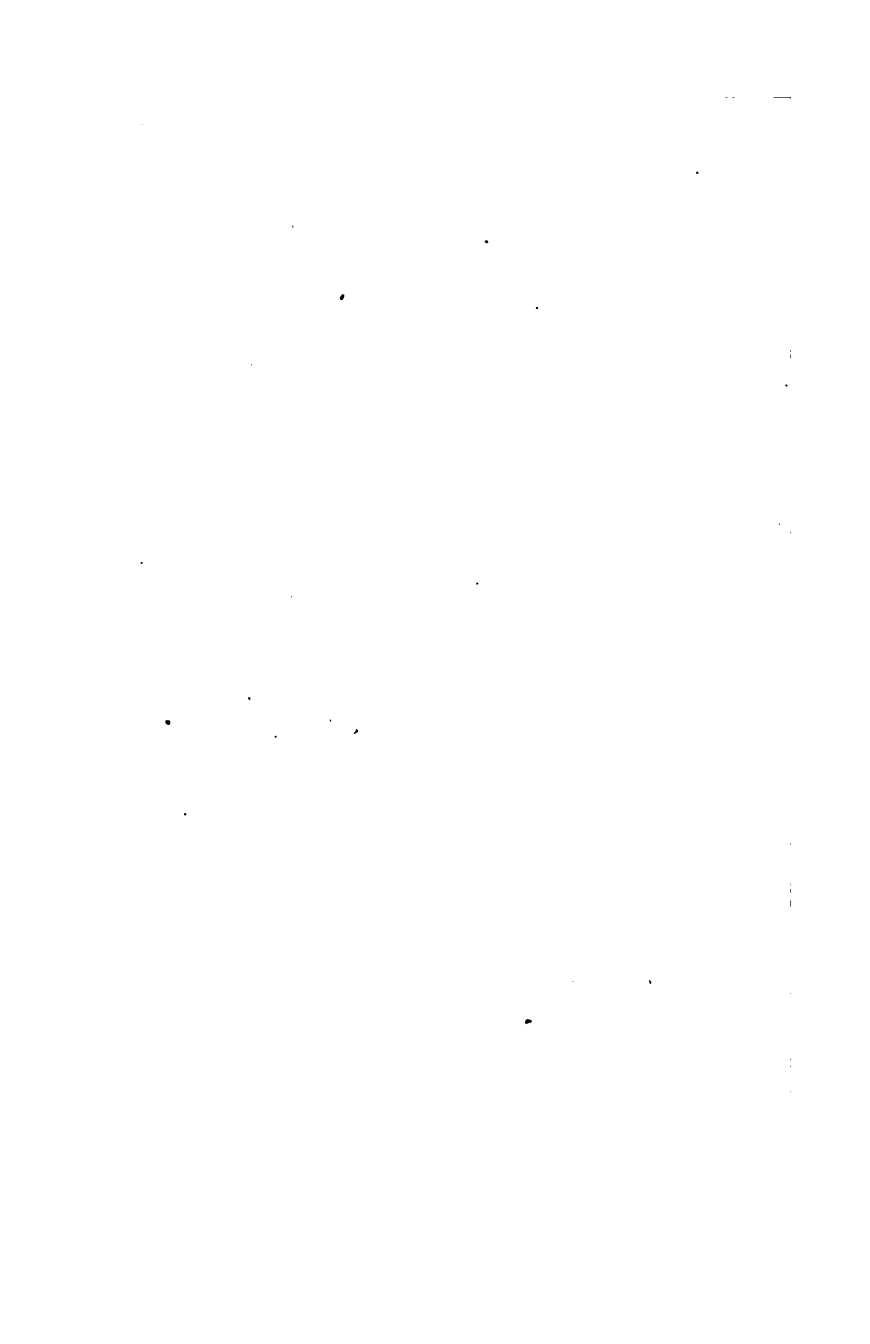


35

Per. 8977 f. $\frac{32}{33}$









BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES

ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS

DE
JANVIER, FEVRIER, MARS,
M D C C L X X.

TOME TRENTE ET TROISIEME.
PREMIERE PARTIE.



A L A H A Y E,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXX.





T A B L E
D E S
A R T I C L E S

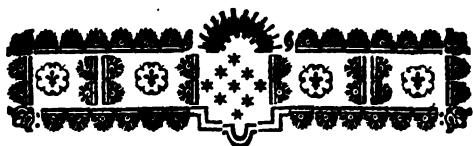
- ART. I. **M**E'MOIRES DE LITTE-
RATURE de l'Académie
Royale des Inscriptions & Belles-
Lettres, Tome XXXII. Troisième
Extrait. pag. 12
- II. LES DEUX AGES DU GOÛT
& DU GE'NIE FRANÇOIS
&c. par Mr. DE LA DIXME-
RIE. Second Extrait. 24.
- III. RECHERCHES SUR L'ORI-
GINE ET L'HISTOIRE DES
LOIX CIVILES DES PRO-
VINCES-UNIES &c. par Mr.
VAN DE SPIEGEL. 42.
- IV. DICTIONNAIRE DE L'E-
LOCUTION FRANÇOISE. 48.
- V. LA PEINTURE, Poème par
Mr. LE MIERRE. 65.
- * 2 VI.

IV TABLE DES ARTICLES:

VI. LE SAGE DANS LA SOLITUDE.	85.
VII. LETTRES MORALES SUR LE BONHEUR, III ^e & IV ^e Parties.	91.
VIII. LES NUITS D'YOUNG, traduites par Mr. LE TOURNEUR, Second Extrait.	105.
IX. L'ENFANT BIEN CORRIGÉ.	121.
X. MELANGES DE LITTÉRATURE ORIENTALE, traduits par Mr. DE CARDONNE.	129.
XI. LETTRES DE QUELQUES JUIFS Portugais & Allemands à Mr. DE VOLTAIRE.	157.
XII. NOUVELLES LITTÉRAIRES.	188.



BIBLIO-



BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

B E A U X A R T S ,

P O U R L E S M O I S

D E

J A N V I E R , F E V R I E R , M A R S ,

M D C C L X X .



ARTICLE PREMIER.

M E M O I R E S D E L I T T E R A T U R E ,
tirés des Registres de L'ACADE-
MIE DES INSCRIPTIONS ET
Tome XXXIII. Part. 1. A BEL.

2 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,
BELLES LETTRES &c. TOME
XXXII. &c.

Troisième Extrait.

E Discours de Mr. DE CHABANNON sur *Pindare* & la Poésie Lyrique , que nous avons abrégé dans notre précédent Extrait, en conservant autant qu'il se pouvoit les expressions de l'Auteur, nous a menés un peu trop loin, pour que nous ayons pu rendre compte, comme nous nous l'étions proposé, de la Traduction de quelques Odes du Poète Grec , à laquelle on a vu que ce Discours servoit en quelque sorte d'introduction. Les Odes traduites par le savant Académicien, sont au nombre de quatre, savoir la septième Olympique, & les trois premières Pythiques. Mr. DE CHABANNON a soin de faire connoître, dans un Avant-propos, le sujet de chaque Pièce, d'en exposer le plan & la marche, d'indiquer les rapports souvent éloignés, presque imperceptibles &c

& toujours très difficiles à saisir, qu'ont entr'eux les différens objets que le Poëte y présente tour à tour, & qui tant par leur nombre que par leur variété font perdre de vue le sujet principal. Le Traducteur revient encore sur tous ces points dans des notes, destinées, en outre, à rendre plus sensibles les beautés de l'original, à expliquer quelques passages obscurs ou difficiles à entendre, & à justifier la manière dont il les a traduits. Il parle aussi des difficultés que présente la traduction d'un Poëte tel que Pindare, & il en parle en homme qui les a bien senties; on verra qu'il ne les a pas moins bien surmontées, & l'on souhaitera, qu'animé par le succès, il continue sans se rebuter la tâche qu'il a eu le courage de s'imposer. Ce sera un service important qu'il rendra à notre Littérature. Nous nous bornerons, pour justifier ce que nous annonçons, & donner au moins une légère idée de la manière du Poëte & de son Traducteur, à mettre sous les yeux de nos Lecteurs quelques morceaux tirés des Pythiques.

4 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Elles sont toutes trois destinées à chanter les victoires remportées dans la course des chars & des chevaux , par Hiéron Roi de Syracuse.

Le début de la première paroît à Mr. DE CH. de la plus grande beauté. Le Poète y célèbre les charmes & les effets puissans de l'harmonie. „ Trésor d'A-
„ pollon & des Muses , *dit-il* , soutien
„ de leur art , Lyre dorée , toi qui rè-
„ gles la marche par qui s'ouvre nos fê-
„ tes , toi à qui le concert des voix
„ obéit, lors qu'ébranlée une fois , tu fais
„ retentir le prélude des hymnes , qui
„ conduisent le chœur , tu éteins les
„ traits de la foudre que des feux éter-
„ nel embrâsent : le Souverain des oi-
„ seaux , l'Aigle s'assoupit sur le Sceptre
„ de Jupiter , son aîle rapide des deux
„ côtés s'abaisse : un nuage sombre ré-
„ pandu sur son bec recourbé , est le
„ sceau dont tu fermes doucement sa
„ paupière ; dominé par tes sons il dort ,
„ & son dos humide se soulève : Mars
„ impétueux quitte les armes & se laisse
„ réjouir par tes chants : tes traits que
„ di-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 5

„ dirige l'art des Muses & du fils de La-
„ tone , charment l'intelligence des
„ Dieux.

„ Tout ce que Jupiter n'a point ai-
„ mé sur la terre & dans l'immensité
„ des mers , redoute le chant des Pié-
„ rides. Tel est cet ennemi des Dieux ,
„ Typhon aux cent têtes , courbé au
„ fond du Tartare: la Cilicie l'a nourri
„ dans un antre fameux : aujourd'hui
„ les rivages de Cumes & la Sicile op-
„ pressent sa poitrine hérissée : l'Etna
„ l'écrase ; le blanc Etna , colonne du
„ Ciel , éternel nourricier des neiges &
„ des frimats , dont l'abîme vomit des
„ sources sacrées d'un feu inaccessible :
„ ces fleuves brûlans ne semblent , dans
„ l'éclat du jour , que des torrens de fu-
„ mée rougis par la flamme. Dans l'ob-
„ scurité , c'est la flamme elle même ,
„ toute étincelante , qui roule des ro-
„ chers qu'elle fait tomber avec fracas
„ sur la profonde étendue des mers. Ty-
„ phon , ce reptile énorme , pousse ces
„ sources embrasées. O prodige dont
„ la vue & le récit étonnent ! il est at-

„ taché au pied & au sommet ombragé
 „ del'Etna, le roc sur lequel il est éten-
 „ du pénètre son dos & le déchire. ”

On trouve ces mêmes morceaux traduits par Mr. de Marmontel, dans sa *Poétique*, T. 2^d. p. 431 & suiv. ils y sont accompagnés d'une analyse de l'Ode entière, dans la vue de faire connoître la marche, la méthode & les écarts de Pindare. En rapprochant l'une de l'autre les deux Traductions, on y apperçoit quelques différences par rapport à la forme, plus que par rapport au fond, & d'ailleurs peu essentielles. Les réflexions & le jugement des deux habiles Traducteurs en présentent de plus grandes. Il pourroit être utile de les comparer ; mais nous ne saurions nous y arrêter, & nous passons à la seconde Ode. Ce n'est pas celle dont la Traduction a le moins coûté à Mr. DE CH. Il s'y est permis quelques libertés dont il rend compte dans l'Avant-propos, qui mérite bien d'être lu en entier. Il contient, outre l'exposition du sujet de la Pièce, de très bonnes réflexions sur la manière de tradui-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 7

deux des Ouvrages de tout genre , & sur-tout des Ouvrages tels que ceux de Pindare.

La victoire de Hiéron aux Jeux de Delphes, est l'occasion plutôt que le sujet de cette Ode. Le Poète y donne à son Héros quelques éloges peu délicats , & qui , au moins dans la traduction , paroissent trop intéressés ; puis il se jette sur Bachylide son émule en Poésie & son concurrent à la Cour de Hiéron. Il ne le nomme pas , mais il le peint sous les traits de l'envieux & du calomniateur. Un fort long épisode , où Pindare rappelle l'histoire d'Ixion , n'est selon les Scholiastes & Mr. DE CHABANNON , qu'une insinuation maligne contre Bachylide , dont la faveur le bleffoit. Ce sentiment assez vraisemblable , sans rendre la Pièce beaucoup plus intéressante pour nous , la rend au moins plus intelligible. L'histoire d'Ixion est terminée par une moralité qui ramène le Poète à son Héros.

„ Il est, *dit-il* , un Dieu qui con-
„ duit tout selon ses volontés, ce Dieu

8 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

„ qui atteint l'algèbre dans l'air & qui
„ passe le dauphin dans les flots, brise
„ l'orgueil d'un mortel superbe, & don-
„ ne une gloire impérissable à ceux qui
„ ne l'ont point imité C'est assez ,
„ évitons de médire, n'imprimons point
„ de morsure cuisante; Archiloque (je
„ le fais , quoi que né loin de lui),
„ nourri dans la haine & fécond en pa-
„ roles amères, est tombé dans l'indi-
„ gence; c'est un destin préférable d'être
„ riche & sage à la fois. „

„ Ton esprit généreux peut me pro-
„ curer ce sort, Hiéron , toi qui régnes
„ sur tant de Villes & sur un Peuple
„ nombreux. S'il est quelqu'un qui
„ avance que jamais dans la Grèce un
„ mortel t'ait surpassé en richesses &
„ en honneur, son esprit lâche & stu-
„ pide lutte contre la vérité

„ La Jeunesse se plaît dans les com-
„ bats; à cet âge tu t'acquerrois une im-
„ mortelle gloire , combattant tantôt
„ parmi les bataillons , & tantôt au
„ milieu des courriers: aujourd'hui ta
„ sagesse, fruit d'un âge plus avancé
„ m'au-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 9

„ m'autorise à achever ton éloge en le
„ rendant universel.

„ **SALUT.** Au delà des mers blan-
„ chies d'écume je t'envoie cet hym-
„ ne , comme on envoie de Phénicie
„ des effets dont on attend le prix . . .
„ Hiéron! persiste à être ce que tu es ,
„ sauve toi des ridicules de l'imitation ;
„ le singe beau pour des enfans , n'est
„ qu'un animal ridicule Les ca-
„ lomniateurs, nés avec l'instinct des
„ renards, font un mal inévitable &
„ nuisible à deux personnes à la fois :
„ mais quel fruit leur revient-il de leur
„ malice ? Le fourbe est sans cré-
„ dit auprès des hommes vertueux ,
„ mais il embarrasse par des doutes l'a-
„ veugle multitude, qu'il flatte & qu'il
„ caresse. Loin de moi ces bassesses,
„ j'aimerai celui qui m'aime , je haïrai
„ mon ennemi , & le poursuivant com-
„ me un loup , je le rechercherai ça
„ & là dans les sentiers détournés”.

MR. DE CHABANNON veut qu'on
ne regarde cette traduction, que comme
une de ces versions littérales dont on

accompagne un texte obscur & difficile. Juger Pindare, dit-il, d'après cette esquisse informe, ce seroit juger d'un homme sur son squelette. Faire naître de cette traduction même les vers les plus sonores & les plus harmonieux, seroit l'unique façon de faire rendre au Poète Grec les honneurs qu'il mérite. C'est à quoi le savant Académicien ne se flatte pas d'avoir réussi, dans la traduction en vers qu'il a faite de cette Ode & de la suivante; mais il espère qu'on y retrouvera cette substance poétique, qui travaillée par de plus habiles mains, dit-il modestement, eût produit des beautés qu'il conçoit, mais qu'il n'a pu rendre. C'est aux Lecteurs à juger, & pour qu'ils puissent plus aisément comparer les deux versions, nous allons leur remettre sous les yeux, un ou deux de ces mêmes morceaux qu'ils viennent de voir en prose.

*Grand Dieu, dont la bonté se plaît à nous instruire,
De ces évènements tu lias le tissu.*

*Avant l'ordre des temps ton esprit a conçu
Ce que le temps lui même à nos yeux doit produire.*

L'ai-

JANVIER , FEVRIER , MARS , 1770. II

*L'aigle qui se déploie aux vastes champ de l'air ,
N'ose égaler son vol à ton vol plus rapide.
Tu passes le dauphin , quand , plus prompt que
l'éclair ,*

*Il divise , en fuyant , l'onde vague & fluide.
Souffrirois-tu , Grand Dieu ! qu'un mortel insolent
Dans des fers odieux tînt l'innocence esclave ?
Fais plier ce roseau qui s'élève & nous brave ,
Et soutiens la vertu qui se courbe en tremblant .*

*Que dis je ... la prudence arrête ma colère ,
Et prévient de mon cœur l'aveugle emportement ;
Archiloque autrefois a payé chèrement
Le plaisir d'exercer une censure amère .
Hiéron défends toi des mortels envieux :
Fais rentrer dans la nuit la calomnie obscure :
Que le Trône des Rois , comme celui des Dieux ,
Ne soit jamais souillé de son baleine impure ;
Grand Prince , ton exemple est devenu ta loi ,
Reste toujours le même & sois semblable à toi .*

*Des calomniateurs le trait inevitable ,
Blesse du même coup deux mortels à la fois ;
Le Ciel qui les forma , fit leur ame semblable
A l'instinct des renards , tristes bêtes des bois :
Mais que peut contre moi leur inutile rage !*

La troisième Ode Pythique a présenté à l'habile Traducteur des difficultés
d'un

d'un autre genre, que la seconde. „ On y trouve moins, *dit-il*, que dans beaucoup d'autres de Pindare, le désordre, les écarts, les figures hardies, les peintures fortes & animées, & enfin tout le prestige de la fureur poétique familier à cet Auteur, & qui caractérise ses Ecrits. Ici il est moins livré à l'inspiration, & , plutôt facile qu'impétueux, il satisfait plus qu'il n'étonne. S'il est dangereux d'imiter ce Poète dans ses licences les plus hardies, il ne l'est pas moins, pour un Traducteur sur-tout, de redevenir avec lui, à un style plus modéré. La magie de l'enthousiasme élève & soutient celui qui traduit; il est au dessous de son modèle, mais il plane encore: dans un style plus humble rien ne l'échauffe ni ne l'anime, & réduit à mesurer froidement son vol sur celui qui le guide, s'il manque le niveau, il touche la terre. Mais quelle difficulté n'y a-t-il pas à garder ce juste & sage milieu, à transporter dans une Traduction l'élégante simplicité du Texte, sur-tout quand l'Ouvrage vuide d'intérêt, n'of-

fre

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 13

fre au cœur rien qui le remue, ni à l'esprit rien qui l'éclaire ”.

C'est là relativement à nous, comme on l'a déjà dit, le vice fondamental des Ouvrages de Pindare, & il devient plus sensible quand le coloris poétique est moins brillant. Sous une surface moins riche, la stérilité du fonds se fait remarquer davantage. „ Ces difficultés, *ajoute* M. DE CH. ont été d'autant plus grandes pour moi, que j'ai tenté cette fois ce que d'abord j'avois jugé impossible, de traduire en strophes égales & régulières. La strophe & l'anti-strophe, dans Pindare, sont de treize vers chacune; l'épode est de quinze vers: les unes & les autres, dans ma Traduction, sont réduites uniformément au nombre de douze vers... tous resserrés dans la même mesure ”. On sent assez que le Traducteur n'a pu remplir cette tâche, sans s'écarter quelquefois du Texte; mais il le rétablit dans une Traduction en prose, où il a préféré l'exactitude littérale à la richesse des expressions & à l'abondance de l'harmonie.

„ Nous

14 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Nous mettrons tout à l'heure les Lecteurs en état de juger de l'exécution, en leur présentant quelques strophes de l'une & de l'autre Traduction. Il faut auparavant dire un mot du sujet de l'Ode. Selon le titre c'est la victoire remportée aux Jeux de Delphes par le courrier de Hiéron. Le Poëte la touche en effet en passant dans la onzième strophe, mais tout le reste est amené par la maladie dont son Héros étoit attaqué.

„ Si ma bouche, *dit-il en débutant*, si
„ ma bouche osoit devenir l'interprète
„ des sentimens communs, je souhaiterois
„ que Chiron, fils puissant de Saturne & de Philyre, Centaure sauvage, mais ami des humains, vécût encore & régnât dans les vallées du Pélion, tel qu'autrefois il y élevoit l'enfance d'Esculape: Esculape, ce Héros
„ habile à calmer nos douleurs & à dissiper nos maux ”. Le nom d'Esculape rappelle au Poëte l'Histoire de ce Dieu de la Médecine, celle de sa naissance miraculeuse, des prodiges qu'il opéra,
„ cel-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 13

celle de la résurrection d'Hippolyte qui
attira sur lui les foudres de Jupiter. Il
présente tous ces objets, dans une assez
longue digression, terminée par cette mo-
ralité. „ Mortels connoissons nous, &
„ ne demandons aux Dieux que ce qui
„ est conforme à nos destins: mon
„ ame ne t'égale point aux immortels!
„ & mesure tes desseins à tes forces ”.
Après quoi, il revient assez brusque-
ment au Centaure, & de lui à Hiéron.
„ O si le sage Chiron habitoit encore ses
„ antres, si la douceur de mes hymnes
„ avoit pour lui quelques charmes, j'ob-
„ tiendrois qu'il s'offrit pour le salut du
„ Héros, ou qu'il me procurât le minis-
„ tère du Dieu fils de Latone & de Jupi-
„ ter. Ensuite, monté sur un vaisseau
„ je fendrois la mer d'Ionie, voguant
„ vers l'Aréthuse & vers cet habitant
„ d'Etna, qui règne dans Syracuse, Mo-
„ narque doux à ses sujets, favorable
„ aux vertus, & admiré des étrangers
„ qu'il accueille en père. O s'il me
„ voyoit paroître, ayant franchi pour
„ lui les mers, & lui apportant, par un
„ dou-

„ double tribut, le don précieux de la
 „ santé, & cette Hymne Pythique, nou-
 „ vel honneur ajouté aux couronnes
 „ que *Pberénice*, son coursier, a rempor-
 „ tées dans *Cirrhé*, je brillerois devant
 „ lui d'un éclat plus perçant que celui
 „ des astres! Du moins j'adresserai mes
 „ prières à *Cybèle*, respectable Déesse, que
 „ les Vierges *Thébaines*, rassemblées
 „ dans la nuit, invoquent avec *Pan*,
 „ près du lieu que j'habite ”. Le Poète
 offre ensuite pour consolation à son
 Héros, ces maximes, anciennes, dit-il ;
Pour un bien que les Dieux nous font goû-
ter, ils nous font souffrir deux maux: sup-
porter le malheur avec décence, n'est pas le
propre d'un esprit foible: le Sage déguise ses
revers, & ne laisse voir que les côtés avan-
tageux de sa fortune. Il lui cite l'exem-
 ple de *Cadmus* & de *Pélée*, qui reçurent
 avec une égale tranquillité d'ame, les
 faveurs des Dieux & les calamités qui
 fondirent sur eux. Il revient à des mor-
 ralités, & finit par cette sentence qui
 n'est pas tout à fait désintéressée. „ *Nes-*
 „ *tor*, & *Sarpédon*, Roi de *Lycie*, doi-
 vent

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770 17

„ vent l'honneur d'être connus , aux
„ vers harmonieux que les Poètes ont
„ enfantés : les chants célèbres donnent
„ aux vertus le prix de l'immortalité :
„ mais ce prix glorieux peu de mortels
„ savent le dispenser ”. Ce passage nous
en rappelle un d'Horace , qui a bien l'air
d'en être une imitation :

Vixere fortes ante Agamemnona

Multi ; sed omnes iliacrymabiles

Urgentur , ignotique longa

Noctē , carent quia vate sacro.

Paulum sepultæ distat inertia

Celata virtus : Hor. Od. L. IV. Od. 9.

Voilà qui suffit pour faire connoître & la marche du Poëte , & la version de son Traducteur. On a vu dans notre précédent Extrait que *Rousseau* a imité la première dans son Ode à M. le Comte du Luc : il est aisé , d'après l'analyse que nous venons de donner de la Pièce de Pindare , de comparer l'une avec l'autre.

Nous n'avons cité aucune des notes dont Mr. DE CHABANNON a accompagné
- Tome XXXIII. Part. I. B pagné

pagné la Traduction; nous en trouvons une qui nous paroît intéressante sur un endroit de cette Ode où Pindare dit qu'Esculape guérissoit les malades par des chants harmonieux ? „ On pense communément, dit là dessus le *savant Traducteur*, que ces mots désignent un effet de magie, un enchantement; mais un Médecin habile que j'ai consulté sur ce passage, & qui est également versé & dans la Langue des Grecs, & dans les traitemens qu'ils employoient auprès des malades, m'assure que la Musique étoit un des remèdes dont ils faisoient usage pour les douleurs du corps &, à plus forte raison, pour les vapeurs mélancoliques: il trouve rapporté dans Galien, *de Sanitate tuenda*, qu'Esculape employoit l'harmonie seule dans les maladies ardentes, qui tiennent aux passions de l'ame: c'est à cette pratique, dit-il, que Pindare fait allusion. Peut-être sera-t-on plus surpris d'apprendre, par le témoignage de *Cælius Aurelianus*, & par celui de *Soranus*, que la Sciatique se guérissoit par le son de la flûte: on ap-
pro-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 19

prochoit cet instrument de la partie malade; cette partie frémissait & palpitait tant que la flûte rendoit des sons, & cette palpitation adoucissoit la douleur. Cette méthode de guérir s'appelloit, *decantare loca dolentia* ”.

Il ne nous reste , pour terminer cet article, qu'à citer quelques strophes de la Traduction en vers.

*Digne objet des chants de ma lyre !
Fils de Saturne & de Philyre !
Chiron ! secourable aux humains ,
Que ne peut ma voix souveraine ,
Soumettant la mort qui t'enchaîne ,
Te rendre à tes premiers destins .
Tel qu'autrefois dans les lieux sombres ,
Où Pélion étend ses ombres ,
On te vit par de longs travaux ,
D'Esculape instruire l'enfance ,
Et lui transmettre la Science ,
Qui soulage & guérit nos maux .*

.
.

*O Chiron ! ô divin Centaure !
Que n'es-tu parmi nous encore ,
Prêt à soulager nos besoins !*

20 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

*Admis dans ton antre sauvage,
Que ne puis-je t'offrir l'hommage,
D'un Art que cultivent mes soins!
Ferois, guidé par l'espérance,
T'exposer la longue souffrance,
D'un Prince cher à ses sujets;
Et sur les plaines d'Amphitrite,
Conduit vers les lieux qu'il habite,
Le rendre à leurs communs souhaits.*

*Champ fortuné de l'Arétbuse,
Tu devrois aux sons de ma Muse,
Les jours d'un Roi si glorieux.
Peuples que régit sa sagesse,
Votre voix publieroit l'adresse,
De ses coursiers victorieux.
Chargé de ce double message,
J'appareillerois sur ce rivage,
Comme l'étoile du matin,
Qui dissipant la nuit obscure,
Offre aux yeux le brillant augure,
D'un jour plus pur & plus serein.*

*Du moins à la divine Rhée,
Dans les murs de Thèbe adorte,
J'adresserai mes vœux touchans.
O toi! Monarque déplorable,
Oppose un cœur inaltérable.*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 21

*A la rigueur de tes tourmens.
Un bien que le Ciel nous dispense,
Toujours s'achète & se compense,
Par l'épreuve de plusieurs maux;
Et ce décret irrévocable,
Contre le malheur qui l'accable.
Affermis l'ame du Héros.*

.
.

*La voix des Poëtes célèbres,
A tiré du sein des ténèbres
Le vieux Nestor & Sarpédon.
C'est de ce témoignage illustre,
Que la vertu tient tout son lustre;
Mais peu de mortels inspirés,
Peuvent jouir de l'avantage,
De sauver du commun naufrage,
Les Héros qu'ils ont célébrés.*

Il ne nous est pas possible de nous étendre sur les Mémoires contenus dans le reste de ce Volume, Les Savans, que les objets sur lesquels ils roulent peuvent intéresser, verront par les titres que nous en allons indiquer, & par les noms de leurs Auteurs, ce qu'ils font en droit d'en attendre.

Description du Golfe d'Ambracie, où s'est donnée la Bataille d'Actium. Recherches géographiques sur l'Île de Cypre. Recherches Géographiques concernant l'expédition de l'Empereur Héraclius en Perse. Recherches Géographiques & Historiques sur la série des Anciens. Limites du monde connu des Anciens au delà du Gange. Il est presque superflu d'ajouter que l'on est redevable de ces cinq Mémoires au célèbre M. D'ANVILLE, leurs titres l'indiquent suffisamment. Le Périples de l'Euxin, tel qu'on peut présumer que Saluste l'avoit décrit vers la fin du 3^{me}. Livre de son Histoire, rétabli sur les fragmens qui nous en restent, à l'aide des anciens Ecrivains que Saluste a pu consulter, & de ceux qui ont eu son Ouvrage entre les mains, 1^{re}. Partie, par Mr. le Président DE BROSSES. Mémoire sur la position, l'origine, & les anciens monumens d'une Ville de la Gaule Narbonnoise appelée Glanum Livii, par M. MENARD. Remarques sur quelques Médailles publiées par différens Auteurs, par Mr. l'Abbé BARTHELEMY. Dissertation sur l'Ere de César-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 23

rée du Liban & sur les honneurs rendus à Alexandre le Grand. *Dissertation sur les Eres de la ville de Leucas en Céléfyrie. Dissertation sur l'Ere d'Anazarbe*; 13^{me}. 14^{me}. & 15^{me}. *Supplémens aux Dissertations du Cardinal Noris sur les Epoque des Syro Macédoniens*, par M. l'Abbé BELLET. *Explication d'un bas relief Egyptien, & de l'inscription Phénicienne qui l'accompagne*, par M. l'Abbé BARTHELEMY. *Mémoire sur quelques anciens Monumens du Comté de Venaisin*, par Mr. MENARD. *De la Gravure des anciens*, par M. le Comte DE CAYLUS. *Réflexions sur l'évaluation de nos Mennoies & de nos Mesures*, par Mr. BONAMY.





ARTICLE SECOND.

LES DEUX AGES DU GOUT &
DU GENIE FRANÇOIS sous
LOUIS XIV. & sous LOUIS
XV. &c.

Second Extrait:

A la troupe des Poètes succéda celle des Orateurs. Du côté de nos Antagonistes on voyoit s'élever *Bossuet* & *Fleebier*, comme deux Géans au milieu d'une troupe d'hommes ordinaires: mais tous deux ne se ressembloient pas; le Génie exhortoit ses élèves à penser, à voir comme le premier; à méditer, à écrire comme le second. Les *Mascaron*, les *la Rue*, & plus encore *Bourdaloue* & *Massillon*, étoient pour nos modernes des rivaux très redoutables. „ *Sénaut*, qui fut le précurseur de *Bourdaloue* & de la véritable éloquence de la Chaire; *Cheminais* qui intéressa le cœur plutôt qu'il

qu'il n'étonna l'esprit ; *la Roche* qui occupa souvent l'un & l'autre : tous ces différens per'sonnages annonçoient que le Génie de l'Eloquence avoit été fructueusement invoqué dans le dernier Siècle". L'éloge qu'on fait ici du P. *la Roche* , n'est sans doute motivé que par les louanges que lui donnoit Racine. Ce grand Poète portoit l'enthousiasme jusqu'à dire, qu'il trouvoit plus de beautés dans les Sermons de ce Prédicateur que dans ses propres Ouvrages, mais ce jugement fait moins d'honneur à son goût qu'à sa piété. La foule des Orateurs modernes ne le cédoit point quant au nombre à celle qui lui étoit opposée. „ Au reste les nôtres n'imitoient leurs prédécesseurs que dans la division, peu nécessaire, de leurs discours. — Mais on y faisoit plus de discussions que de morale, plus de raisonnemens que d'onction. — On admiroit souvent le Philosophe ; mais on oublioit le Théologien &c". Maffillon , Cheminai , & Bourdaloue, blâmoient leurs successeurs d'avoir osé franchir certaines limites ; mais ils s'en

excusèrent sur la différence des temps, & soutinrent qu'il falloit des ornemens à des esprits devenus délicats; des raisonnemens & de la Philosophie dans un Siècle où chacun se pique de raisonner, & s'arroe le titre de Philosophe. Ces raisons parurent assez plausibles. Cependant on jugea qu'il eût mieux valu ramener le Siècle au ton du genre, que de plier le genre au ton du Siècle". L'usage de payer aux Souverains & à quelques personnes célèbres un tribut d'éloges après leur mort, est encore un vaste champ pour l'éloquence de la Chaire: le parallèle des Chefs d'Oeuvres que les deux Siècles ont produit dans ce genre fournit à l'Auteur les réflexions suivantes, énoncées dans une de ses notes. „ Tout a son terme, & la Nature a posé des bornes pour les efforts du génie comme pour ceux du conquérant. Il est un point que ni l'un ni l'autre ne peuvent passer. Les grands Orateurs du dernier Siècle ont atteint le sublime de l'art. Il n'est resté à leurs successeurs que l'espoir d'y atteindre comme eux.

Qu'ils

Qu'ils y parviennent, c'est ne faire que ce qui a été fait. C'est faire beaucoup, je l'avoue; mais le public en est peu frappé. Il est accoutumé aux prodiges. De-là, ces comparaisons le plus souvent injustes & toujours décourageantes. On fait d'ailleurs, que le grand nombre d'excellens Ouvrages dans un genre, est un obstacle à de nouvelles productions de la même nature. La somme des idées n'est point inépuisable, & le rapport des sujets contribue encore à la restreindre. Est-il rien qui ressemble plus à un guerrier qu'un autre guerrier? à un sage qu'un autre sage? Le plus souvent ils ne diffèrent que par des nuances, & l'on exige des traits absolument nouveaux. Telles sont les difficultés que trouvent aujourd'hui à combattre nos Orateurs. Notre Siècle en a vu quelques-uns lutter contre elles avec avantage". On cite avec éloge dans le corps de l'Ouvrage, l'Oraison funèbre de *Villars*, celle de Madame *Henriette*, celle du Duc de *Bourgogne*, & enfin celle qu'a

com-

composé Mr. de *Lomenie de Brienne*, pour M. le Dauphin.

Les Orateurs du Barreau suivoient les Orateurs de la Chaire. Ceux du dernier Siècle citoient Homère & Virgile à propos de *coutume* & de *franc-aleu*, & souvent faisoient taire *Juslinien* pour laisser parler *Ovide*. On vit le Génie rayer lui même ces citations des discours de *le Maître* & de *Patru*. L'Eloquence de nos contemporains étoit moins couverte d'ornemens étrangers ; mais les beautés dont elle brilloit lui étoient propres. On conseille à quelques uns d'entr'eux „ d'estimer & de cultiver la Littérature, sans laquelle on ne peut être précis dans ses idées, ni éloquent dans ses discours ". Ce fut un des avantages de l'illustre *Dagueffseau*, que les modernes réclamoient pour leur Chef, & qui étoit également réclamé par les anciens.

Alors s'avancèrent les Athlètes , qui au jugement de l'Académie avoient remporté le prix de l'Eloquence dans le
Siècle

Siècle passé. Le fonds de leurs discours intéressa peu le tribunal, & la forme répondoit communément au fond. Ils ne tinrent pas contre les Eloges de *Maurice*, de *Sulli* & de *Descartes*. „ Le Dieu félicita l'Académie de s'être ainsi rectifiée en ne proposant que des sujets dignes d'elle.—Il approuva encore plus le changement arrivé dans la formule des Discours de réception, ou plutôt de ce que cette formule ne subsistoit plus. — On voit enfin que les avantages furent compensés. Le tribunal jugea que nous avions plus que réparé nos pertes par de nouvelles acquisitions”. Quelques préceptes furent joints à cette décision, le Génie défendit sur-tout à ceux qui vissoient à la haute Eloquence de faire trop souvent parler l'esprit.

„ Je vis s'avancer de part & d'autre en tumulte une foule de Métaphysiciens & de Moralistes. Ceux qui faisoient le plus de bruit, étoient quelques Auteurs de controverse. Mais le Dieu leur imposa silence”. Il ne voulut recevoir des mains de *Nicole* que ses *Essais de Morale* ;

il

il n'accepta les *Lettres Provinciales*, que comme d'ingénieuses Satyres. „ Notre Siècle offroit moins de Controversistes, ou plutôt ils avoient moins fixé l'attention du Siècle. Mais la Métaphysique étoit dans toute sa vigueur”. Bayle trouva parmi nos contemporains & de nouveaux doutes & de nouvelles découvertes. „ Il croyoit son Dictionnaire le plus hardi monument de littérature & d'érudition qui existât parmi nous. Il cessa de le croire à l'aspect d'un autre Ouvrage du même genre, plus étendu, plus varié, plus utile quand il ne risque pas d'être dangereux &c”. On parla des leçons qu'un aveugle venoit de donner au monde politique: *Fénelon* jugea qu'à certains égards la morale pouvoit faire le pendant de la sienne; mais poursuivit-il, j'eusse peut-être disposé autrement l'ordonnance du tableau. L'Auteur de *Belisaire*, suivant Mr. DE LA D. auroit pu mieux combiner son intrigue, & varier davantage ses situations. Divers Ouvrages prouvèrent que l'esprit

prit Philosophique avoit gagné tous les états. Nos Moralistes étoient plus Philosophes que leurs prédécesseurs, nos Philosophes plus Moralistes. „ (1) Tout décele une révolution dans les esprits. On a long-temps reproché au François la frivolité de ses goûts. Elle ne s'étend pas, du moins, jusques sur son goût actuel de Littérature. L'Auteur veut instruire: le lecteur veut être instruit. Le genre le plus léger prend une sorte de consistance. Le genre profond devient plus moral & plus utile. Nous n'en serons pas cependant plus sages; mais nous connoissons parfaitement la sagesse”.

La foule des Historiens voulut s'approcher, celle de nos Romanciers la devança, ils soutinrent que l'imagination devoit précéder le jugement, & que d'ailleurs ils avoient fait preuve & de l'une & de l'autre. A l'instant *Calprenede*, & les *Scudéri* Frère & Sœur, produisirent

(1) Voyez Note 18.

serent les Romans de *Cyrus*, de *Cassandre*, de *Cléopâtre*, &c. „ Les incidens qu'ils renferment prouvèrent qu'en effet leurs Auteurs ne manquoient pas d'imagination ; mais le nombre seul des Volumes annonça qu'ils manquoient de jugement". Le goût des Contes a prévalu de nos jours sur celui de ces énormes Romans: on donna des éloges à plusieurs de ces productions qui sous une enveloppe brillante couvrent des vérités utiles: on distingua sur-tout *Zadig*, *Babouc* & *Memnon*. „ Et tes contes, me dit alors le Génie, qu'en feras-tu ? Ce qu'il vous plaira, lui dis-je. Vous savez, ou peut-être vous ne savez pas, que je les fis uniquement parce qu'ils me furent demandés Il fit un signe, & il me sembla que lui-même alors me les demandoit. Il est si facile, en pareil cas, de se faire illusion ! Au moins, ajoutai-je, n'espérez pas que je rende compte au public de l'accueil qu'ils vont recevoir. S'il m'est favorable, je suis assez Philosophe pour le taire ; s'il ne me l'est pas, je ne le suis

Mais point assez pour le dire
 On trouva qu'en général ce genre avoit
 acquis plus de consistance & de solidité,
 sans rien perdre du côté de l'agrément
 & de l'intérêt. Nos Romans l'empor-
 toient sur ceux du dernier Siècle & par
 le nombre & par le mérite: mais disoit
 le Génie, je crains que vos Romanciers
 ne deviennent à la fin trop Philosophes,
 & vos Philosophes trop Romanciers.
 Ce pronostic s'étendoit jusques sur nos
 Historiens". Ici l'on caractérise & l'on
 juge les Auteurs qui se sont distingués
 dans cette classe nombreuse. En con-
 damnant le style de *Mézerai*, on loua
 son impartialité; on reconnut plus d'élé-
 gance au *P. Daniel*, mais on lui reprocha
 sa prévention pour son Ordre. Les
 Auteurs de la nouvelle Histoire de
 France, parurent la traiter d'une manière
 nouvelle, ils rectifioient leurs devanciers
 sur bien des faits, & suppléaient à leur
 silence par des détails importants. Le
 Génie accueillit avec distinction un
Abrégé, plus instructif que de longues
 Histoires. Il faisoit le même accueil à
Tome XXXIII. Part. I. C celle

celle d'un Héros qui se modela sur Alexandre , & à tant d'autres morceaux historiques „ moins parce qu'ils étoient de la même main , que parce qu'ils font de la même force ". L'Auteur n'oublie pas Mr. *Linguet* dans sa Note sur l'Histoire , mais il ne parle que de ses *Révolutions de l'Empire Romain* : il relève les paradoxes qu'on y avance , & conseille à l'Auteur de renoncer à la singularité. Ce conseil a été prévenu , mais sans doute que le *Seizième Siècle* n'avoit point paru encore ; il eût prouvé à Mr. de LA D. que celui qui en a fait l'histoire , mérite d'être placé au rang des meilleurs Ecrivains du nôtre.

Un Ouvrage qui ajouta à sa gloire & qui manquoit à celle du dernier Siècle , fut celui du Plin (1) moderne , qui bien supérieur à l'ancien , dévoile à nos yeux tous les secrets de la Nature. Le profond coopérateur (2) de cette vaste

en-

(1) Personne ne disputera ce titre à Mr. de Buffon.

(2) Mr. d'Aubenton.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 35

entreprise en partageoit avec lui le mérite. „ Il analysoit en Physicien, ce que son Collègue développoit en Philosophe. L'un tailloit le marbre de la statue, l'autre étoit le Prométhée qui l'animoit”.

Enfin après les preuves & les efforts des deux partis „ l'avantage resta à celui des modernes, & ni l'un ni l'autre n'en parurent étonnés”.

Les Erudits de part & d'autre se disputoient vivement, mais presque tous étoient du dernier Siècle: on regarda leurs *In-folio*, comme une profonde carrière d'où l'on pourroit tirer les matériaux propres à élever plus d'un édifice utile & régulier.

Les Lirérateurs ambitionnoient moins de fatiguer la mémoire que d'éclairer les talens; plusieurs d'entr'eux tracèrent des préceptes utiles aux Orateurs, aux Poètes & aux Peintres. „ Un homme illustre par son rang(1) y joignoit

(1) Mr. le Duc de N

joignoit des connoissances rares & un génie plus rare encore que toutes les connoissances. J'entendis le Dieu lui adresser ainsi la parole :

*Dans la carrière poétique
Tu brillas dès tes jeunes ans :
Sur les pas de la politique
Tu fais briller d'autres talens.
Enfant du Pinde & du Génie
Partage désormais tes glorieux travaux ,
Par de nouveaux Ecrits charme encore ta patrie
Par de nouveaux Traités assure son repos.*

Il me parut enfin, que de nos jours il y avoit plus de lumières unies aux talens, & plus de vrais talens réunis aux lumières”.

Les Astronomes , les Géomètres , les Mécaniciens , les Chymistes &c. parurent alors devant le Tribunal. *Descartes* reprocha à nos contemporains d'avoir abandonné son système des Tourbillons, pour en adopter un autre qui n'est pas lui même sans difficulté : il regrettoit qu'une femme illustre se déclarât en faveur de *Newton*, qu'il trou-
voit

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 37

voit fort honoré d'avoir un pareil commentateur. Divers Savans modernes exposèrent leurs systèmes & leurs travaux, & l'Astronomie parut être cultivée avec plus d'ardeur que jamais. Nos Géomètres rendoient justice aux découvertes de leurs prédécesseurs ; il ne leur étoit plus guère possible d'inventer, mais ils indiquoient la pratique de ce qui ne fut d'abord qu'un objet de spéculation. Plusieurs d'entr'eux appliquoient efficacement la Géométrie à la Mécanique. „ Enfin l'on reconnut que si les Géomètres du Siècle passé avoient, à peu près, porté la Géométrie spéculative à sa perfection, ceux du notre en avoient perfectionné l'usage & l'utilité. Les Chymistes modernes étoient plus nombreux que leurs adversaires, & leur assurance ne paroissoit pas uniquement fondée sur leur nombre. La Chymie grâce à leurs efforts parut avoir fait des progrès, que ses inventeurs n'auroient pu prévoir.

Divers Physiciens des deux partis, cherchoient à développer le mécanisme

me du corps humain ; à rétablir les ressorts , à prévenir , ou plutôt à retarder sa dissolution : les autres achevoient ce que les premiers avoient ébauché , & laissoient à leurs successeurs des lumières nouvelles.

„ A certaine distance du Tribunal , étoient assemblées deux troupes de Censeurs , qui examinoient tout & jugeoient en premier ressort. Je reconnus les différens Journalistes François. Le judicieux & caustique *Salô* , réclamoit la gloire d'avoir inventé ce genre qui a fait tant d'imitateurs. Cette gloire ne lui fut pas disputée. Il reprochoit en même temps à ses successeurs , d'avoir abandonné le ton qu'il avoit pris dans son début. Peut-être , leur disoit-il , auriez vous eu moins d'amis ; mais à coup sûr , vous eussiez trouvé plus de lecteurs. Il en citoit pour exemple , & l'Abbé *Desfontaines* & son successeur , qui ne récuserent ni l'un ni l'autre son jugement”.

La Scène changea , les Artistes succédèrent aux Auteurs , & l'on com-
mença

mença par juger les Peintres. Ceux de notre Siècle n'aspiroient pas à une victoire décidée, „ c'étoit bien assez pour eux d'éviter une défaite. Ils y parvinrent. On balança les différens avantages. On trouva que si les uns avoient tracé la route, les autres l'avoient bien suivie & l'avoient étendue à quelques égards". Les Sculpteurs & les Architectes modernes reçurent des éloges à peu près semblables. Enfin les Musiciens, les Acteurs, & les Danseurs, parurent aussi devant le Tribunal: presque toujours favorable à nos contemporains, il décida qu'ils l'emportoient sur leurs prédécesseurs.

Ensuite le Génie s'adressa à toute l'Assemblée, & la séance fut terminée par son discours. Voici l'exhortation qu'il y fit aux Artistes & aux Ecrivains de nos jours:

*O vous Auteurs, & vous, dont l'heureuse
imposture,
Aux prestiges de l'art offroit la nature,
Vantez-vous obtenir, voulez-vous mériter*

*La gloire, le seul prix digne de vous tenter ?
 Marchez, ne voyez qu'elle au bout de la carrière,
 Tout profane mélange obscurcit sa lumière.
 Fuyez de l'intérêt le sentier ténébreux,
 Et d'un jaloux dépit les excès plus bonteux.
 Qu'importe à vos succès, qu'importe à votre gloire,
 Qu'on s'avance avec vous au Temple de Mé-
 moire ?*

*Plus d'un nom peut briller dans les fastes du
 temps.*

*Il est plus de lauriers que de fronts triomphans.
 Voyez ces fiers humains, que le Dieu de la
 guerre,*

*Pour défendre ou détruire, arma de son tonnerre :
 Voyez Daun, Frédéric, Broglie & Ferdinand,
 Chacun d'eux fut rival, & chacun d'eux fut
 grand.*

*Le Cauchois orgueilleux menace l'Empire :
 Mais l'Athos, comme lui, fend la route azurée,
 Contemplez ce parterre où Flore à vos regards
 Etale ses trésors artistement épars :
 Chaque fleur l'embellit, & le Zéphir volage,
 Incertain dans son choix, entre elles se partage.
 Ainsi de vos succès le concours glorieux,
 De l'Univers entier peut arrêter les yeux ;
 Ranimez votre audace, & sachez vous con-
 naître.*

*Vous étiez toujours grands, mais osez le paroître.
 Après*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 41

Après cette leçon morale , qui , sans doute , ne corrigea personne , tout disparut. „ Je ne vis plus ni Palais , ni Génie , je me retrouvai seul chez moi , écrivant ce que j'avois vu , ou cru voir ; car tout ceci pourroit bien n'être qu'un songe. Il m'en resta , cependant , un nouveau desir d'arriver à la gloire ; autre espèce de songe plus dangereux que le premier. Au surplus , tout dans le monde Littéraire alla toujours 'comme auparavant , & la vision que je publie n'aura pas l'honneur d'y rien changer. Chaque Auteur s'estimera toujours plus que tous ses contemporains ; chaque lecteur n'estimera guère que nos devanciers. Notre Siècle oubliera une partie de ses avantages : ils lui seront restitués par le Siècle d'après , qui , à son tour , méconnoitra une partie des siens. C'est l'Aréopage qui hésite de prononcer entre Mars & Neptune , & qui ordonne que les Parties se représenteront au bout de cent ans”.



ARTICLE TROISIEME.

VERHANDELING over den Oorsprong en de Historie der Vaderlandsche Rechten, inzonderheid van Holland en Zeeland, door Mr. LAURENS PIETER VAN DE SPIEGEL;

c'est-à-dire.

RECHERCHES SUR L'ORIGINE ET L'HISTOIRE DES LOIX CIVILES DES PROVINCES UNIES, & particulièrement de la Hollande, & de la Zeelande, par M. VAN DE SPIEGEL, *Goss*, chez J. Hafmam, 1769. grand 8°. de 138. pp. sans la Préface qui en a 15.

CEUX qui cultivent l'étude du Droit, & en particulier ceux qui s'intéressent

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 43

ressent au Droit civil de la *Hollande*, liront avec plaisir cet Ouvrage. L'habile Auteur juge avec raison, que l'Histoire de la Jurisprudence fait une partie essentielle de l'Histoire des Peuples, & qu'on ne peut l'en séparer. Ses Recherches pourrout donc encore servir à remplir le vuide que les Historiens *Hollandois* ont laissé à cet égard. Pour donner une juste idée de l'origine & de l'état de la Jurisprudence en *Hollande*, Mr. VAN DE SPIEGEL examine dans le premier Chapitre *quels sont les Peuples qui ont habité les Provinces Unies avant le Gouvernement des Comtes*. Ensuite il jette un coup d'œil sur les événemens arrivés dans les Pays, habités autrefois par les *Bataves*, les *Caninfats*, les *Ménapiens*; & il fait voir que les *Saliens* (Peuple qu'il croit originaire de la *Zélande*, dont le nom *Salien* lui seroit resté), ont occupé non-seulement l'*He des Bataves*, mais aussi les côtes de *Flandres*, & conséquemment une partie de la *Guelbres*, de la *Hollande*, & de la *Zélande*, & dans la suite une partie du *Brabant*.

bant. Il continue cet exposé jusques au temps, que les Provinces Unies ont commencé à être gouvernées par des Comtes, des Ducs &c.

Dans le second Chapitre, il traite de *l'état de la Jurisprudence avant le Règne des Comtes.* Il observe, que les Loix & les formes judiciaires des premiers habitans de ces Provinces, ont été aussi simples que leurs mœurs; plus d'une fois ils ont montré combien peu ils goûtoient la législation des Romains: leurs loix, quoique mises en chansons, ont été vraisemblablement conservées aussi par écrit. D'ailleurs les *Francks*, divisés en *Saliens* & *Ripuaires*, ont eu deux différens Systèmes de Droit. Les *Saliens*, qui apres avoir été chassés de la *Batavie* par les *Saxons*, s'étoient établis en *Toxandrie*, & même dans la partie supérieure de la *Gueldres*, & de l'*Overyssel*, rédigèrent leurs Loix en Code sous le Règne de *Pbaramond*, vers l'an 422. Ce Code subit divers changemens sous *Clovis*, *Childebert*, & *Clotaire*: *Charlemagne* le reforma tout-à-fait. Le Code des
Ri-

Ripuaires, fait par *Tbéodoric* fut également refondu par *Charlemagne*. Ces deux Codes ont fait anciennement le corps des Loix des *Francs*, & ce corps de Loix, formé d'une compilation des différentes Loix des Peuples qui s'étoient succédés dans la conquête des Provinces soumises aux *Francs*, est aussi la première & originale source du Droit Hollandois.

Les Loix des *Francs*, parmi lesquelles il faut distinguer les *Capitulaires*, des Loix proprement dites, parlent souvent de la *Loi Romaine* (*Lex Romana*). Cette Loi Romaine étoit le Code *Tbéodosien*, ou bien l'abrégé, qui en a été fait sous le titre de *Breviarium Aniani*. Notre Auteur remarque que le Code *Tbéodosien* a été adopté depuis le temps de *Clouis* par tous les Rois des *Francs*; & fait voir que l'illustre Président de *Bynckersboek* s'est trompé, ainsi que tous ceux qui croient qu'on n'a eu égard au Droit Romain dans la *Hollande*, que depuis le Règne de *Charles le Hardi*.

Tout cela cependant ne formoit pas seul le Droit Civil des Hollandois. Les
Francs,

Francs, en subjuguant les Peuples, leur laissoient le choix des Loix suivant lesquelles il vouloient être jugés : on donnoit même ce choix aux particuliers ; de sorte que pere & fils, mari & femme étoient souvent soumis à des Loix différentes. On ne pouvoit donc pas s'attacher uniquement aux Loix *Saliennes*, aux *Ripuaires*, aux *Capitulaires*, au Code *Theodasien* ; il ne suffisoit pas de recourir aux anciennes Loix Saxonnes, & qui à proprement parler n'étoient que le droit coutumier de ces deux Peuples, que *Charlemagne* (bien supérieur en ceci encore à *Justinien* suivant la remarque de notre Auteur), avoit eu soin de faire rédiger & mettre en ordre, mais il falloit encore avoir égard aux Loix de la *Bourgogne*, des *Lombards* & des *Allemanes*. Tel est l'état ancien de la Jurisprudence des Provinces, connus aujourd'hui sous le nom de *Provinces-Unies*, jusques aux temps des Comtes.

On continua sous le Règne des Comtes de juger dans les Tribunaux suivant les us & coutumes (*onde costumen*), c'est-à-dire

à-dire suivant les mœurs des anciens Germains, les Loix des Francs, celles des Peuples voisins, & le Droit Romain tel que l'Empereur Théodose l'avoit constitué, & qui sous le Règne des Comtes de la première race fit place à celui de *Justinien*. Bientôt la Jurisdiction Ecclesiastique y fit ajouter le Droit Canon, on y joignit ensuite le Droit féodal. Notre Auteur indique les raisons qui ont fait donner la préférence au Droit Romain de *Justinien* sur celui de *Théodose*. Enfin les inconveniens, qui devoient nécessairement résulter de cette excessive diversité de Loix, ont donné lieu à ces statuts généraux & particuliers, qui, faits d'après les anciennes Loix des Francs, & connus sous les noms de *Hantvesten*, *Keuren*, *Privilegien*, forment aujourd'hui ce que l'on pourroit appeller le Droit National de la *Hollande* & de la *Zélande*. Nous espérons que Mr. VAN DE SPIEGEL ne se bornera point à ce Volume, & qu'il voudra bien continuer un travail, dont nous nous ferons un plaisir d'annoncer les fruits.

A R.



ARTICLE QUATRIEME.

DICTIONNAIRE DE L'ELOCUTION FRANÇOISE, contenant les principes de Grammaire, Logique, Rhétorique, Versification, Syntaxe, Construction, Synthèse ou Méthode de Composition, Analyse, Prosodie, Prononciation, Ortographe, & généralement les Règles nécessaires pour écrire & parler correctement le François, soit en Prose, soit en Vers; avec l'exposition & la solution des difficultés qui peuvent se présenter dans le Langage: le tout appuyé sur des exemples tirés des meilleurs Auteurs. On y a joint une Table raisonnée des Matières, pour faciliter l'usage de ce Dictionnaire, & indiquer au Lecteur les endroits

droits où il peut trouver des détails sur les objets de ses recherches , *in* 8°. 2 Vol. dont le premier est de 500. pp. & le second de 599. y compris la Table des Matières, à Paris, chez la Combe 1769.

IL a paru un grand nombre de Traités sur la Langue Françoisé, mais aucun d'eux ne forme un corps d'Ouvrage aussi complet que le Dictionnaire que nous annonçons. Mr. DEMANDRE qui en est l'Auteur, a voulu réunir sous un seul point de vue tout ce qui a paru de solide sur l'Elocution Françoisé. Il a puisé dans les meilleures sources, mais les Auteurs ne s'accordant pas toujours, il a discuté & développé leurs définitions: sur-tout il a eu soin de mettre à profit les remarques de Mr. de Voltaire, dont il a enrichi plusieurs articles de ce Dictionnaire. Son but n'est point de corriger la Langue, ainsi que quelques Auteurs ont pré-

tendu le faire, mais d'examiner ses loix, son état actuel, & de quelle manière il faut l'écrire & la parler. „ Ne peut on pas, *dit il dans un Discours préliminaire*, en rapprochant la plupart des meilleurs Auteurs, tirer du choc de leurs diverses opinions de nouvelles lumières, détruire des erreurs accréditées; & en n'admettant que de bonnes définitions, en s'attachant au caractère constitutif, au génie propre de la Langue, lui donner des principes & des règles sûres, la simplifier, la venger du reproche de bizarrerie qu'on lui fait injustement, & qu'on prétend autoriser en disant que les Grammairiens mêmes ne peuvent s'accorder entr'eux ni rien établir de certain ”? Quant aux Traités sur la Rhétorique, l'Auteur trouve qu'ils n'étoient pas assez appuyés par les principes de la Logique, & il a remédié à ce défaut. Enfin pour ce qui regarde la Poésie, il a rapporté dans son Ouvrage mille observations tirées des Poètes les plus célèbres, & qui ne se trouvent dans aucun des Traités de versification publiés
jus-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 51

jusqu'à présent. „ On sentira, *dit il*, au simple exposé de ce *Traité d'Elocution*, combien il est utile & instructif; & la forme que nous lui avons donnée fait déjà connoître combien il est agréable & commode, puis qu'elle épargne l'ennui inséparable de la lecture suivie d'un Ouvrage didactique. Nous avons eu soin d'un autre côté, de sercher le plus de fleurs qu'il nous a été possible sur les épines de la partie grammaticale, par l'agrément des exemples, que nous avons tâché de rendre par-tout aussi intéressans que justes ”.

Mr. DE'MANDRE y a réussi, son Ouvrage est utile & il l'a rendu aussi agréable qu'il est susceptible de l'être. Nous en rapporterons quelques morceaux.

„ HARMONIE. Les Auteurs les plus exacts confondent souvent l'harmonie avec la mélodie & le nombre: d'autres n'ayant pas l'ame assez délicate pour sentir ces beautés fines de l'élocution, négligent de se faire une idée juste de l'un & de l'autre. Nous ne pouvons que

plaindre ces derniers, de ce que la Nature leur a refusé ce tact heureux qui se réveille à la plus légère impression. — *L'Harmonie* est un accord de sons qui se lient entr'eux. Le *Nombre* ne consiste que dans les interruptions; il règle les intervalles de proche en proche, ou de loin en loin. L'harmonie est semblable au bruit d'un fleuve qui roule ses flots continuellement & sans interruption: Le nombre place le repos d'une façon convenable, & prépare les chûtes pour l'agrément de l'oreille & la facilité de la prononciation. Ainsi les phrases considérées comme une suite de sons qui se succèdent, sont soumises aux règles de l'harmonie; & elles le sont à celles du nombre, quand on les considère comme terminées. L'harmonie, avons nous dit, est un accord des sons qui se suivent & se lient entr'eux; mais on peut considérer ces sons comme signes de nos idées, & confronter leur suite & leur liaison avec celle qui se trouve entre les choses que nous voulons exprimer & dont nous avons les idées;

idées; c'est là l'objet de l'harmonie proprement dite: ou bien on peut ne les considérer que comme sons, & voir leur suite & leur liaison sans aucune comparaison; & c'est l'objet de la mélodie; ou harmonie improprement dite. La mélodie est donc l'accord des syllabes & des mots qui arrivent & se succèdent tour à tour. Elle consiste dans la manière dont les sons simples ou composés sont assortis & liés entr'eux pour former les mots, les mots pour former un membre de période, &c".

Sans nous arrêter aux préceptes que l'Auteur donne ici sur l'obligation d'éviter les *biatus* ou *baillemens*, sur le mélange adroit des voyelles & des consonnes, sur l'harmonie imitative &c, nous passons à l'Article NOMBRE, dont nous rapporterons quelques morceaux.
„ Quand les sons se trouvent liés ensemble par une juste mélodie, & de plus, attachés à une finale vive & frappante, toutes les phrases sont des traits qui portent au loin, & qui pénètrent; les chûtes sont comme des pointes acé-

rées au bout d'une flèche; elles donnent du poids, de la portée aux pensées, & en assurent la direction:

*Donc un nouveau labour à tes armes s'apprête
Prends ta foudre, Louis, & vas comme un lion,
Porter le dernier coup à la dernière tête
De la rebellion.*

A ne considérer que les chûtes dans ces quatre vers de Malherbe, il n'est rien de plus agréable; & les plus célèbres Auteurs de l'antiquité n'ont pas de strophes plus nombreuses. . Il seroit à souhaiter que la métaphore fut sans défaut. Les chutes sont symétriques par les rimes; voilà pour les vers: elles sont nombreuses sans symétrie, selon la quantité des mots employés; voilà pour tous les styles. Les penultièmes longues suivies d'un *e* muet, ont un son plus moëlleux, plus développé, comme dans *funèbre, éclôre, charmante*. Les finales masculines ont plus de force & d'éclat; il faut en faire le choix avec discrétion, selon que l'exige la matière, la pensée, & la variété. Quand l'Orateur est adroit,

adroit, tout ~~un~~ art se réduit presque à écarter ce qui pourroit offusquer les nombres, & les empêcher de se montrer tels qu'ils sont. On peut le voir dans cet exemple de Fléchier :

*Le Juste regarde sa vie,
Tantôt comme la fumée qui s'élève,
Qui s'affoiblit en s'élevant,
Qui s'exhale, & s'évanouit dans les airs;
Tantôt comme l'ombre qui s'étend,
Se rétrécit, se dissipe;
Sombre, vuide & disparoissante figure.*

Rien n'est si nombreux & si harmonieux que les chûtes & les demi-chûtes dans cette période; la plupart des nombres y sont imitatifs. Sans parler des mots *s'élève, s'exhale, se rétrécit*, que d'art dans ces mots ajoutés à la fin des deux membres *dans les airs: sombre, vuide & disparoissante figure!* Ces trois dernières épithètes, séparées par des demi-repos, ont des finales féminines aussi bien que le substantif qui les suit. &c."

„ COMÉDIE. Il y a entre la Comé-

die & la Tragédie bien ressemblances & bien des différences. C'est une action; mais qui là est noble, grande, capable d'inspirer la terreur & la pitié; & qui est ici populaire, commune, qui ne présente que le ridicule, & ne doit que faire rire". On diroit que Mr. D. adopte ici le jugement d'Aristote, qui prétend que le seul but de la Poésie dramatique est de plaire aux spectateurs; peut être auroit-il du observer que l'utilité est son objet aussi bien que le plaisir. „ Dans la Tragédie, ajoute Mr. D. les personnages sont des Princes, des Rois, des Tyrans, des Héros; ici ce sont des Marquis ridicules, des Bourgeois, des Valets, des Négocians &c ". Nous observerons ici que Mr. de Marmontel rejette avec raison cette distinction, dans sa Poétique. Il remarque que le Roi de Thèbes, & Jupiter lui-même, sont des personnages comiques dans l'Amphitrion; & que Spartacus de la même condition que Sosie, est un personnage tragique à la tête de ses conjurés. Ce n'est pas non plus le degré de

pas-

passion qui distingue les deux genres: des malheurs, des périls, des sentimens extraordinaires, constituent la Tragédie; des intérêts & des caractères familiers, constituent la Comédie.

Nous passons à l'Article **STYLE** qui nous paroît un des bons morceaux de l'Ouvrage. „ Le Style est une façon de s'exprimer, portant un caractère émané tant de la qualité de l'ouvrage que du goût personnel de l'Auteur: ce caractère résulte des pensées, des sentimens qui font le détail de l'ouvrage, des expressions qui rendent ces sentimens & ces pensées, & de l'arrangement respectif de toutes ces parties ". Après avoir indiqué les divisions du style, l'Auteur l'envisage sous un point de vue général. „ Le style exige la correction, la clarté, la facilité, l'harmonie, la propriété des termes, la précision, l'élégance & l'énergie. On ne parle que pour se faire entendre: la première qualité du discours & du style est donc la clarté; cette clarté doit rendre la pensée avec toute la fidélité que demande le com-

merce de la parole : c'est presque la seule beauté du style historique, mathématique, & philosophique, avec l'ordonnance & le choix des idées que nous présupposons. Il y a cependant des circonstances où trop de clarté devient un défaut. Bien des personnes entendent à demi mot, sur-tout dans ce qui regarde les mœurs & le badinage ; il faut donc alors que l'expression ne dise que ce qu'il faut pour faire naître le plaisir de deviner le reste, alors la vérité doit être voilée. Un peu plus ou moins d'opacité ou de transparence dans la gâze qui la couvre en la montrant, fait un vice : l'un amène l'énigmatique, l'entortillé, le mystérieux, le précieux, & le ridicule ; l'autre conduit au superflu, à l'indécence, à la grossièreté, à l'ennui, à la lenteur, selon les sujets que l'on traite. C'est trop se défier de l'intelligence des Lecteurs, c'est les humilier ; ou c'est fronder les bienséances & l'honnêteté ; c'est offenser. Le moyen de voiler ainsi une pensée, c'est de n'en exprimer qu'une qui y mène, ou qui

en

en soit la suite. Dans le premier cas, le lecteur fait seul le reste du chemin; & dans le second il remonte seul à la cause de l'effet qu'on lui montre. Quelquefois aussi, sur-tout quand il s'agit d'un fait, il suffit d'indiquer quelques circonstances principales; l'esprit en combinant ces circonstances, devine le fait qui s'y trouve lié. D'autres fois on dit avec un ton d'ironie le contraire de ce qu'on veut faire entendre; ou bien l'on se sert d'un terme équivoque que l'on semble prendre dans un sens, tandis qu'on a dessein qu'il soit pris dans l'autre. On trouve tous ces moyens employés dans les bonnes Epigrammes. Une expression propre rend la pensée avec une justesse qui fait le charme de l'esprit: les termes figurés quand ils sont bien choisis & faciles à saisir, la revêtent de ces couleurs intéressantes qui sont les délices de l'imagination. Les moyens nécessaires pour être clair, sont donc de bien connoître la juste valeur des termes, & l'emploi que le bon usage en fait ou permet d'en faire. Si l'esprit

prit saisit bien une idée toute entière, on n'aura pas de peine à la rendre par les termes propres; il ne faudra pour cela que savoir sa Langue. Si on ne la voit qu'à demi, on ne lui donnera qu'une expression foible & peu propre; souvent même on la défigurera, on la rendra méconnoissable, on sera inintelligible — Il est à propos de faire ici une observation sur la Langue François; c'est qu'il n'en est point à laquelle la clarté coûte tant: on dit cependant que c'est la plus claire de toutes les Langues, & on le prouve par l'ordre de construction, la marche qu'elle met dans ses phrases, & par son article. Mais c'est par l'invariabilité même de sa marche, qu'elle présente à chaque pas une infinité d'amphibologies difficiles à éviter. Il faut avoir écrit en François, pour savoir combien il en coûte pour conserver toujours ce caractère de clarté; il faut avoir beaucoup écrit, pour être parvenu à se rendre ce caractère familier. Ainsi pour être clair, il faut être bien instruit de sa Langue, comme nous l'avons dit, &

s'être

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 61

s'être accoutumé à la plus grande correction dans l'usage qu'on en fait. &c ”.

La propriété des termes, continue Mr. D. est le caractère distinctif des grands Ecrivains, „ la qualité par laquelle leur style se soutient toujours au niveau de leur sujet , & d'où naissent la précision , l'élégance & l'énergie , suivant la nature des matières que l'on traite , ou des objets qu'on doit peindre ; la précision dans les matières de discussion ; l'élégance dans les sujets agréables ; & l'énergie dans les sujets grands ou pathétiques. La précision est l'art de ne dire jamais plus ni moins que ce qu'on a en vue , de rendre ses pensées avec la plus grande justesse , de ne porter , en un mot , dans l'ame des autres que ce qui est dans la nôtre , mais de l'y porter tout entier & tel que nous le concevons. L'énergie est cette qualité par laquelle les expressions font une impression profonde dans l'esprit de autres. Elle donne quelquefois de la noblesse aux termes les plus bas ;

com-

62 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

comme dans les exemples suivans remarqués par Mr. de Voltaire :

Se faisant d'un Tyran Effroyable partie,
CORNEILLE dans *Héraclius* Act. II. Sc. II.

„ Les termes les plus bas , dit-il , de-
„ viennent quelquefois les plus nobles ,
„ soit par la place où ils sont mis , soit
„ par le secours d'une épithète heureu-
„ se. La *partie* est un terme de chican-
„ ne ; la main de Dieu appesantie qui
„ devient l'effroyable partie du Tyran ,
„ est une idée terrible. On pourroit
„ incidenter sur une main qui se fait
„ partie ; mais c'est ici que la critique
„ des mots doit , à mon avis , se taire
„ devant la noblesse des choses”.

Dont leur Flaminius marchandoit Annibal,
CORNEILLE dans *Nicomède*.

„ Cette expression populaire *marchan-*
„ *doit* , devient ici très énergique & très
„ noble , par l'opposition du grand nom
„ d'*Annibal* qui inspire du respect On
„ ditroit très bien , même en prose : cet
„ Empereur après avoir marchandé la
„ Cou-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 63

„ Couronne, trafiqua du sang des Nations”. *Mr. de Voltaire.*

La précision fait voir notre idée telle qu'elle est en nous; l'énergie la grave dans les autres: ils ne la voient pas seulement, ils la touchent. On sent combien la propriété des termes fait pour ces deux qualités du style. Il en est une autre qui lui doit encore beaucoup; c'est l'élégance, c'est-à-dire, le choix des expressions les plus riches & les plus heureuses. Elles sont riches par leur propriété & leur précision ou leur énergie; elles le sont aussi par l'étendue de leur signification: souvent un mot en dit autant & plus qu'une longue phrase: c'est une expression riche. Les expressions sont heureuses, quand avec cette richesse, elles ont l'air de naïveté qui caractérise notre Langue, & cette facilité qui caractérise les Ouvrages des vrais génies, des esprits supérieurs à la matière qu'ils traitent, & maîtres de la Langue qu'ils parlent. La naïveté consiste sur-tout à éviter les détours, l'air de gêne, de peine, d'effort & de contrainte.

trainte. Ayez des termes naturels, rejetez ceux qui paroîtroient recherchés, suivez dans la structure & l'arrangement de vos phrases le même plan que dans le choix de vos mots; & vous aurez la facilité du style. Qu'on ne s'y trompe pas: rien n'est moins facile que de donner cet air de facilité à ce que l'on écrit; mais le travail doit être caché &c".

Nous terminons ici l'Extrait de cet Ouvrage. On peut en conseiller l'étude aux jeunes gens, qui s'appliquent à cultiver l'Eloquence & la Poésie: ils y trouveront des préceptes sages & des règles utiles. Qu'ils se souviennent cependant quand ils voudront en faire usage, de cette observation de *Mr. d'Alembert*, c'est que l'Eloquence est un talent & non pas un art, & que les règles ne sont destinées qu'à être le frein du génie qui s'égare, & non le flambeau du génie qui prend l'effor. Quelquefois même il est permis de les braver; & l'on pourroit appliquer à l'Orateur & au Poète ce mot du célèbre *Baron*: *Les règles*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 65

*gtes défendent de porter les bras au dessus
de la tête, mais si la passion les y porte,
ils feront bien.*



ARTICLE CINQUIEME.

**LA PEINTURE, Poëme en trois
Chants par Mr. LE MIERRE.
Nouvelle Edition augmentée de
divers morceaux de comparaison,
tirés des Ouvrages des meilleurs
Poëtes Didactiques Latins & Fran-
çois, & du Recueil des senti-
mens des plus habiles Peintres sur
la pratique de la Peinture & de
la Sculpture, par *Henri Testelin.*
Avec de belles Figures en Tailles
douces. A *Amsterdam*, chez *M.*
Magerus 1770. gr. in 12. pp. 290
sans les Préfaces qui font ensem-
ble 40. pp.**

Tome XXXIII. Part. I. E Le

LE titre de cette nouvelle Edition n'en indique pas tous les avantages; l'Editeur y a mis beaucoup du sien, & outre les paralles qu'on trouve au bas du Texte, il a enrichi l'Ouvrage de notes critiques: nous aurons occasion d'en rapporter quelques unes.

Mr. LE MIERRE nous apprend dans sa Préface, qu'il avoit dessein de traduire en vers le Poëme de l'Abbé de Marfy sur la Peinture; mais s'apercevant que les richesses du sujet exigeoient un Ouvrage plus étendu, il s'est déterminé à commencer le sien, sans renoncer pourtant à faire usage de tout ce qui l'avoit frappé dans le Poëme Latin. On sait que ce Poëme est rempli de beautés, il offroit donc un vaste champ à l'imitation, & l'on ne doit point être surpris de retrouver dans celui de Mr. LE MIERRE les mêmes idées, les mêmes préceptes & les mêmes images. Mais s'il a profité de l'Ouvrage de l'Abbé de Marfy, souvent aussi il s'est passé de modèle & divers morceaux de son Poëme sont entièrement à lui. Il convient que ceux
qui

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1778. 67

qui l'ont devancé dans cette carrière avoient un avantage qui lui manque : Mr. *Watelet* avoit pris le crayon & manié le burin avant de donner son Poëme de *l'Art de peindre* ; & *Dufresnoy* qui nous a laissé un Poëme Latin sur la Peinture, étoit lui-même un Peintre habile. Notre Auteur au contraire n'a jamais touché pinceau ni crayon ; & secouru seulement de quelques lectures & de quelques conversations avec les Artistes, secondé sur-tout par ses propres sensations à la vue des chefs-d'œuvres de l'Art, il a osé entreprendre son Ouvrage. „ Mais, dit-il, quand la Science m'a abandonné, j'ai appelé mon Art à mon secours, j'ai tâché de substituer les beautés Poétiques, j'ai imité ces Peintres peu versés dans l'Anatomie, qui ne sachant comment montrer le mécanisme des muscles & la souplesse des contours sur les membres des figures, pour déguiser le défaut de ces emmanchemens, les couvrent d'une riche draperie”. Sans trop peser les difficultés de son travail, il s'est laissé entrai-

ner par ce qu'il avoit d'attrayant. En effet la Peinture ouvre à l'imagination le champ le plus fertile, & comme on l'observe ici, l'Art Poétique étoit peut-être un sujet moins heureux: „ en traitant de lui-même, il est pour ainsi dire trop près de lui; semblable à l'œil qui voit les objets & ne se voit pas lui-même, l'esprit humain se fatigue à se considérer, il a besoin d'éloigner les objets sur lesquels il s'exerce, & pour qu'il puisse agir librement sur eux, il faut qu'ils soient à une certaine distance”. La gloire des deux Arts a excité l'enthousiasme du Poëte; il a voulu sur-tout animer celui des Peintres, & il assure que le prix de son travail sera dans le succès des talens qu'il aura encouragés.

La division de cet Ouvrage est la même que celui de l'Abbé de Marfy: dans le premier Chant on parle du Dessin, „ & quelquefois de l'Ordonnance qu'on peut appeller le Dessin moral”. Le second traite du Coloris, & le dernier du choix des sujets, de l'invention, de l'expression, & du pouvoir de la Peinture.

Le

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1770. 89

Le Poète en commençant remonte jusqu'à l'origine de l'Art, & adresse son Invocation à la jeune Dibutade :

*Toi qui près d'une lampe & dans un jour obscur,
Vis les traits d'un amant vaciller sur le mur,
Palpitais & courus à cette image sombre,
Et de tes doigts légers traçant les bords de
l'ombre,*

*Fixas avec transport sous ton ail captivé,
L'objet que dans ton cœur l'amour avoit gravé ;
C'est toi dont l'inventive & fidèle tendresse,
Fit éclorre autrefois le Dessin dans la Grèce ;
Du sein de ces déserts, lieux jadis renommés,
Où parmi les débris des palais consumés,
Sur les tronçons épars des colonnes rompues,
Les traces de ton nom sont encore apperçues ;
Lève toi, Dibutade, anime mes accens,
Embellis les leçons éparses dans mes chants ;
Mets dans mes vers ce feu qui sous ta main
divine,*

Fut d'un art enchanteur la première origine.

Après cette invocation , qui appartient à Mr. LE MIERRE, ainsi que l'exorde qui la précède, il décrit les divers genres de Peinture qu'un Artiste peut embrasser, tels que l'Histoire, le Paysage, le

Portrait &c. A ces descriptions succèdent des préceptes sur l'ordonnance d'un tableau, sur les proportions des figures, & un morceau sur l'Anatomie. On exprime ensuite la grace & la légèreté qui doivent avoir les Draperies :

Peux-tu les revêtir ? (les membres) peu de plis, mais faciles,

*Qu'on distingue le nud sous ces formes dociles.
Que de ces pans légers l'adresse du pinceau
Fasse des vêtements & non pas un fardeau;
Et qu'à l'œil abusé leur souplesse élégante,
Soit la flamme qui vole, ou l'onde qui serpente.*

L'Editeur observe que cette comparaison a été employée par quatre autres Poètes; nous allons transcrire une partie de sa Note: „ Ecoutons premièrement „ Mr. *Watelet* qui dit élégamment:

*Voyez par cent détours dans la plaine fleurie,
Serpenter le ruisseau qui baigne une prairie.
Considérez la flamme, alors qu'un doux Zéphir
A son souffle la fait mollement obéir,
Du contour élégant c'est la fidèle image.*

Art de Peindre, Chant I.

„ Ce

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 71

„ Ce que *du Freshoy* exprime strictement
„ & fortement, avec la précision qui
„ est le caractère distinctif de son pin-
„ ceau poétique :

*Membrorumque sinus ignis flammantis ad instar
Serpenti undantes flexu : sed lœvia, plana &c.*

„ Pour l'Abbé de Marfy, il s'énonce
„ heureusement à son ordinaire :

*Sint faciles pannis flexus, sit grande volumen,
Sublimes amplique sinus, vega lineæ, parci
Anfractus : ut flamma, volent ; ut lymphe de-
biscant*

Molliter ; ut serpens, sinuoso tramite currens.

„ Quoique Mr. *Watelet* fasse entendre
„ avec tous les ménagemens dus à un
„ aussi grand - homme que Molière ,
„ qu'il n'étoit pas absolument au fait
„ des procédés de l'Art , on croit ce-
„ pendant pouvoir le citer quelquefois
„ dans la partie des détails, où il pa-
„ roît s'accorder avec les Poètes Didac-
„ tiques cités dans cet Ouvrage.

La bonté des contours observés avec soin.

Point durement traités, amples, tirés de loin,

72 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Intégaux, ondoyans & tenant de la flamme.

*Il nous enseigne aussi les belles draperies ,
De grands plis bien jetés, suffisamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nud ;
Mais qui pour le marquer soit un peu retenu ,
Que ne s'y colle point , mais en suive la grace ,
Et sans la serrer trop la caresse & l'embrasse.*
Poëme de la gloire du Val de Grace.

L'Art du Peintre ne doit pas se borner à imiter la Nature , le vrai beau disperse ses parties: l'Artiste doit réunir ces traits divisés pour en former un tout:

*. Apelle transporté
N'a peint aucune belle, il a peint la beauté.*

Mr. LE MIERRE reproche à *Rubens* de n'avoir point suivi son exemple , son pinceau, dit-il , manque de légèreté, & chez lui la Nature est toujours flamande. C'est à ce grand Peintre que se rapportent les vers suivans; mais on ne peut parler de ses défauts, sans rappeler en même temps les beautés qui le distinguent:

Que

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770: 73-

*Que de jeunes proscrits! quel orage soudain-
Vient ravager ces fleurs aux rives du Jaurdain,
Vos fils sur votre sein, trop malheureuses mères,
Vous courez, vous fuyez loin des mains san-
guinaires,*

*Mais l'effreux satellite est par-tout sur vos pas,
Il poursuit vos enfans, il les perce en vos bras,
Le lait, le sang jaillit, & vos larmes ruissellent.
Des Juives, des bourreaux les fureurs étin-
cellent;*

*L'une par les cheveux a saisi le soldat,
Sous la lance homicide une autre se débat,
La nature triomphe en son désastre même:
Rubens dans ce tableau déploie un art suprême;
Mais son pinceau brûlant dans ces momens
cruels,*

*Fait sortir trop de nerfs sur les bras maternels,
Et montrant au milieu de ces luttes fatales,
Des deux Sexes aux mains les forces pres-
qu'égales,*

*Il ravit à notre ail moins ému qu'effrayé,
Tout ce que la foiblesse inspire de pitié.*

*Le Brun fait adoucir la stature des mères,
Dans leurs traits de leur Sexe il met les ca-
ractères;*

*Et marquant leurs efforts, mais débiles & vains,
Peint la même défense en de plus foibles
mains.*

74 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Nous avons distingué dans le second Chant un morceau sur la Chymie, qui fait d'autant plus d'honneur aux talens du Poëte, qu'il n'en a point trouvé le modèle dans l'Ouvrage Latin :

*Aux veines des métaux, aux membranes des
plantes,*

*L'Artiste alla chercher des couleurs plus bril-
lantes ;*

*Pour peindre la nature il rechercha ses dons ,
Il puisa d'heureux suc dans le sein des poisons ;
Tyr lui montra la pourpre, & l'Indostan fertile,
Offrit à déromper un limon plus utile.*

Il fallut séparer, il fallut réunir ;

*Le Peintre à son secours te vit alors venir ,
Science souveraine , ô Cécé bienfaisante !*

*Qui sur l'être animé, le métal & la plante ,
Règles depuis Hermès trois sceptres dans la
main ,*

Te soumets la nature & fouilles dans son sein ;

Interroges l'insecte, observes le fossile ,

Détournes par atomes & repaîtris d'argille ,

Recueilles tant d'esprits, de principes, de sels ,

Des corps que tu dis sous moteurs universels ,

Distilles sur la flamme en filtres salutaires ,

Le suc de la ciguë & le sang des vipères ;

Par

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 75

*Par un subtil agent réunis les métaux ,
Dénatures leur être au creux de tes fourneaux ,
Du mélange & du choc des sucs antipathiques ,
Fais sortir quelquefois des miroires magiques ,
Imites le volcan , qui mugit vers Etna ,
Quand Typhon s'agitant sous le poids de d'Etna ,
Par la cime du mont qui le retient à peine ,
Lance au ciel des rochers noirs par son balcine .*

Le rapport du son à la lumière fournit d'heureux vers au Poëte , & l'occasion de décrire le Clavecin oculaire du P. Castel.

*Il élève en buffet l'instrument argentin ,
Où l'art ingénieux d'une mobile main ,
Interroge l'ébène & l'ivoire harmonique ;
Au bout de chaque touche un long fil élastique ,
Répond à des vibrations l'un sur l'autre pîlés ,
Et selon que la main par des tons variés ,
Sait diriger les sons que la corde renvoie ,
Plus haut chaque tissu s'entreouvre , se déploie ,
Et du pourpre , du verd , de l'orangé , du bleu ,
Fait retentir à l'ail le passage & le jeu .*

Comme nous n'avons pas prétendu faire une analyse suivie de cet Ouvrage , nous nous bornons à transcrire quelques préceptes tirés du troisième Chant

Chant sur l'art d'animer les figures & sur le choix des sujets.

Chaque passion doit être empreinte du sceau qui la caractérise, & il faut joindre une attitude heureuse à l'expression du visage & des traits:

*Peins sous un air pensif l'ardente Ambition ;
Donne à l'Effroi l'ail trouble, & que son teint
pâlisse ;*

*Mets comme un double fonds dans l'ail de l'Ar-
tiste ,*

*Que le front de l'Espoir paroisse s'éclaircir ;
Fais pétiller l'ardeur dans les yeux du Désir &c.*

.

*Des corps sache avec art déployer l'habitude .
Souvent un personnage est tout dans l'attitude .
Sisygambis tombant aux genoux du vainqueur ,
A déjà d'Alexandre adouci la rigueur :
Scévola sans frémir tient son bras dans la flamme ,
C'est sur ce bras tendu que sort toute son ame
&c.*

Pour tracer des tableaux fidèles , pour peindre l'ame , il faut observer l'homme , & savoir sentir :

*La nature animée & les traits importants ,
Tous*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 77

Tout ce qui nous instruit, voilà ce que j'attends.

.
.

*Sur un objet oïseux quand tu perds tes pinceaux,
Je crois voir Philodète aux rives de Lemnos.
Lancer obscurément contre une faible proie.
Ces flébees dont le sort est de renverser Troie.*

Le Poëte s'élève contre l'usage de
placer dans les Temples des tableaux de
Martyrs, il voudroit qu'en servit la
Religion sous de plus douces images :

*Entends, remplis la loi de son Auteur divin,
Peins le Juif secouru par le Samaritain;
L'humanité toujours au sublime est unie,
Sois sensible, sans l'ame il n'est point de génie.
Quand tu ne peindras pas la vertu sous ses traits,
Peins la nature, elle a d'invincibles attraits.
Son image nous charme, elle n'est jamais vaine,
Et même à la vertu son aspect nous ramène.
Mais si tu veux m'offrir loin du bruit des Cités,
Du spectacle des champs les tranquilles beautés,
Dégage de tout soin ton ame libre & pure,
Et mets-la dans ce calme où tu vois la nature;
En vain à l'observer ton œil s'est attaché,
L'œil sera trouble encore si le cœur n'est touché.
Eh ! d'où vient que Berghem est au rang de ses
maîtres ? D'où*

*D'où vient qu'il a reçu des Dieux champêtres :
 Le feuillage immortel qui verdit sur son front ?
 Il connut, il peignit ce sentiment profond,
 Il s'épancha par-tout sous ses touches divines,
 Il eut pour atelier le sommet des collines;
 Épris de la Nature & plein de ses attraits;
 C'étoit là qu'il traçoit de ses pinceaux si vrais,
 Les mobiles aspects des nuances célestes,
 Le repos d'un beau soir sur des fîtes agrestes,
 La monture du pâtre & les bétails troupeaux,
 Par des chemins fleuris regagnant les bameaux;
 Et ce silence heureux d'un vaste paysage,
 Des premiers jours du monde attendrissante image.*

Divers passages de ce Poëme annoncent une belle ame dans Mr. LE MIERRE, & l'on en reconnoît le langage dans une note qui accompagne les vers suivans & qui mérite d'être rapportée :

*. J'entends de la nature
 Et de l'humanité les lamentables voix,
 Pour peindre un Dieu mourant sur le funeste bois,
 Michel Ange auroit pu ! ... Le crime & le génie !
 Tais-toi, monstre exécration, absurde calomnie &c.*

„ On a souvent répété que pour donner plus de vérité à un Crucifix, Michel-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 79

Michel-Ange poignarda un modèle mis en croix, comme si un malheureux mourant dans les convulsions de la rage, pouvoit représenter un Dieu résigné qui se soumet à la mort ! Comment ce délire fût-il tombé dans la tête de Michel-Ange, de ce même Artiste qui taillant un jour un buste de Brutus, s'arrêta tout-à-coup & abandonna l'Ouvrage, en songeant que ce Romain avoit été l'assassin de César ? Jamais le moment de l'enthousiasme ne peut être celui du crime, & même je ne puis croire que le crime & le génie soient compatibles. Qu'on n'objecte point qu'il y a eu des scélérats qui avoient de grandes qualités, peut être les passions violentes qui les agitoient ont donné à leur esprit un ressort qu'il n'auroit pas eu sans elles ; & ne voit-on pas que les passions ont du génie même dans les hommes ordinaires : mais cette énergie momentanée suppose un intérêt particulier, & par conséquent susceptible d'injustice ; au lieu que le génie proprement dit, sans l'intérêt

térêt présent d'aucune passion personnelle, s'échauffe de lui même, appelle à lui la nature; lui donne & en tire une vie nouvelle. Le crime est la dureté & la personnalité d'un être qui s'isole; le génie naît de la sensibilité d'un être qui se communique: l'un suppose un être heureux par l'enthousiasme du beau, par le sentiment d'admiration qu'il inspire; l'autre est d'un être troublé & déjà malheureux, agité par son objet, & n'en pouvant jouir même après le succès. Ces différences originelles laissent entre le crime & le génie une évidente incompatibilité, aussi impossible à détruire que ces antipathies des corps que la Chymie ne peut rapprocher &c". Qu'il nous soit permis d'objecter à Mr. LE MIERRE, que la conduite & les succès d'un Mahomet & d'un Cromwel, supposent quelque chose de plus qu'une *énergie momentanée*, & qu'ainsi leur exemple ne prouve que trop que le crime & le génie ne sont pas toujours incompatibles. Mais si l'Auteur se plaît à adopter l'opinion contraire, c'est qu'il arrive très sou-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 81

Souvent qu'on s'arrête peu sur les preuves de fait, quand elles combattent un sentiment profond.

Le Poète a montré du génie dans cet Ouvrage: on y trouve de la chaleur, de l'énergie, des vers très heureux & des descriptions pittoresques. Ces beautés n'excluent pas certains défauts tels que des négligences dans la versification, & de légères fautes contre la Langue. On en apperçoit quelques unes dans ce Poème, mais elles n'empêcheront pas sans doute, qu'il ne soit compté au rang des meilleurs Ouvrages Didactiques qui aient paru en François. La prose de l'Auteur n'est pas celle d'un Ecrivain ordinaire, & ses notes sont remplies d'observations judicieuses, de préceptes utiles, & d'exemples propres à former le goût & à exciter l'émulation. Nous transcrirons quelques unes des anecdotes qu'il y a semées, parce qu'elles nous paroissent moins connues que la plupart de celles qui concernent les Peintres. „ C'est un usage établi à Rome, de faire mettre en mosaïque dans l'Eglise de St. Pierre, tous les tableaux estimés.

Tome XXXIII. Part. I. F Le

Le Dominiquin ayant peint la Communion de Saint Jérôme, desira cette distinction, & fit exposer son tableau dans cette Eglise, pour être jugé par le public; mais soit ignorance; soit jalousie, son Ouvrage fut méconnu & relegué comme par mépris dans un lieu, où il seroit peut-être encore ignoré sans la franchise du *Poussin*. Ce Peintre apprend où est le tableau & demande à le copier; comme il travailloit, le Dominiquin entre pour observer l'impression de son Ouvrage sur un Artiste habile, se tient derrière lui, lie conversation & développe sur l'Art la théorie la plus lumineuse; le Poussin jette les pinceaux, se lève & lui baise la main avec transport; il ne se borne pas à cet hommage, il emploie tout son crédit pour réhabiliter le tableau, qui a été copié en mosaïque dans l'Eglise de Saint Pierre. " On ne peut qu'applaudir à la moralité que l'Auteur tire de cette anecdote. „ Ne point nuire aux talens, ne point grossir le nombre des envieux, c'est assez pour un Artiste ordinaire; mais des esprits d'une

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 83

d'une autre trempe doivent se mettre à la tête des jugemens, vaincre l'injustice & faire révolution dans ceux qu'elle a trompés. Un Artiste célèbre qui n'auroit point réclamé contre le mépris qu'on auroit fait d'un vrai talent, seroit indigne de celui qu'il a reçu lui-même". —

Les moindres traits de la vie privée des grands Artistes, décèlent encore l'ardeur de leur imagination. *Donatello*, fameux Sculpteur, donnant à une statue le dernier coup de maillet, lui cria : *parle.* —

„ Il y eut un Peintre qui par la représentation d'un Soldat échauffa les Athéniens, & les fit marcher au combat avec une impétuosité de courage qui leur valut la victoire; mais comme il sentoit la difficulté de remuer un peuple rassasié de chefs-d'œuvres en tout genre, il voulut s'aider encore de tout ce qui pouvoit contribuer à un grand effet : il demanda que son tableau fut jugé au milieu de la place publique, le laissa sous un voile, & fit entendre une musique guerrière qui, par son impression, pré-

para les esprits à en recevoir une autre: quand ils lui parurent suffisamment disposés, il découvrit ce tableau. Les Athéniens transportés crurent voir dans ce Soldat un nouveau Tyrtée". L'Auteur a éprouvé quelque chose de semblable au succès du Peintre Grec, quand il a lu son Poëme dans une Assemblée générale de l'Académie de Peinture, cet Ouvrage a excité dans tous les Artistes des transports d'admiration, & a valu à Mr. L E M. les applaudissemens les plus flatteurs & le titre d'Académicien.

L'Editeur Hollandois a rendu service au Public, en réimprimant ici le Recueil intitulé *Sentimens des plus grands Peintres sur la Pratique de la Peinture & de la Sculpture*, par *Henri Testelin*. Cet Ouvrage avoit été publié pour la première fois vers la fin du Siècle dernier, & étoit devenu fort rare. L'Auteur né en 1616. & mort en 1695, étoit un habile Peintre, aussi bien que *Louis Testelin* son frère. L'un & l'autre étoient Professeurs de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

A R-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 85



ARTICLE SIXIEME.

LE SAGE DANS LA SOLITUDE,
on Méditations Religieuses sur di-
vers fujets , Ouvrage traduit de
l'Allemand. Nouvelle Edition ,
augmentée de la Traduction d'une
ODE de Mr. DE HALLER, &
de LA D'ÉVOTION A LA CAM-
PAGNE.

*Approchez vous de Dieu & il s'appro-
chera de vous 1 Vol. in 8o. pp. 168.
à Lausanne, chez François Grasset
& Comp. 1770.*

LE but de cet Ecrit, est de ramener
les hommes à leur vraie destina-
tion, de les engager à louer l'Auteur de
leur être, à admirer ses Perfections, à le
chercher dans ses Ouvrages, & à répon-
dre à ses bienfaits. En un mot Dieu &
la nature, nos devoirs & nos espéran-
ces, sont le sujet de ces Meditations.
L'Auteur en contemplant des objets si

nobles à s'en pénétrer de leur grandeur; c'est annoncer dans son Ouvrage du sentiment & de l'élévation, c'est inviter à le lire ceux dont le cœur est ouvert à la piété. Les morceaux qui le composent n'étant point susceptibles d'analyse, nous nous contenterons d'en indiquer les titres, & d'en rapporter quelques passages. 1^e. Méditation : *Le Créateur*. 2^e. *Pensées du matin*. 3^e. *L'Eternel*. 4^e. *Pensées du soir*. 5^e. *Le Tout Puissant*. 6^e. *Le Lever du Soleil*. 7^e. *La Toute Science de Dieu*. 8^e. *Le Couché du Soleil*. 9^e. *Les Très-Bon*. 10^e. *Le Matin*. 11^e. *La Providence*. 12^e. *Le Soir ou la Nuit*.

Dans la VI^{ème}. Méditation, l'Auteur après avoir dépeint le spectacle de l'Aurore, exprime ainsi les sentimens que la vue du Soleil excite dans son ame. „ Le Prince du jour paroît à mes yeux dans un éclat vraiment divin; son aspect remplit mon cœur d'une joie mêlée d'admiration & d'étonnement. Je le vois ce Soleil, & je crois voir en lui le grand Etre qui l'a créé. Je sens par lui que ce Créateur est la grandeur & la bonté

bonté même. Chaque rayon que ce bel
 Astre dardé sur moi, me donne un vif
 sentiment de la Divinité qui me rend
 comme présente sa toute puissance & son
 affection ; c'est comme si je la voyois
 elle-même. Je sais qu'elle n'est pas visible
 de sa nature : mais si elle pouvoit l'être,
 elle le feroit de cette manière. De cet-
 te source , on verroit se répandre de tous
 côtés , & sur toutes les Créatures , la
 bénédiction , l'amour , la grace , la vie
 & la paix , comme la lumière du globe
 solaire se répand par-tout. Heureux
 ceux pour qui ce Soleil ne se couche ja-
 mais ! trois fois heureux ceux qui , avec
 un desir ardent & toujours satisfait ,
 voient le sourire affable de la grace
 dans la face de l'Eternel , Ah ! quand
 est-ce que ce jour commencera à lui-
 re pour moi ? quand est-ce qu'il se
 levera pour mon bonheur , lors-
 qu'après la longue nuit de la mort ,
 ce jour d'une éternelle durée apparoi-
 tra ; lorsqu'avec des yeux transformés
 & plus capables de le soutenir , je ver-
 rai pour la première fois la lumière

rayonnante de la Divinité, remplir par son éclat immortel toute l'étendue des cieux? Que cet aspect sera ravissant pour moi! qu'il me sera facile d'oublier la perte du Soleil qui frappe aujourd'hui mes yeux! La seule idée de ce spectacle ternit l'éclat du Soleil levant; le seul espoir d'en jouir, quoiqu'éloigné, me transporte, que ne fera pas sa réalité"? J'éprouve la bonté divine, continue l'Auteur, dans la chaleur bienfaisante des rayons du Soleil. „ Il me semble que chacun d'eux est un regard propice, que le Créateur par-tout présent, jette gracieusement sur moi; sur moi sa faible créature qui seroit misérable & abandonnée, s'il n'existoit pas. Il me voit, & fait que dans l'instant même je m'élève à lui; il me voit, & connoît le sentiment plein de joie qui inonde mon ame, quand je pense qu'il est mon Créateur & que je suis son ouvrage. Pourrois-je lui déplaire dans ce moment? non, je lui suis agréable, j'en suis assuré. Ma joie étant un effet de sa bonté, elle a son approbation. Le but
de

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 89

de ma création est rempli, puisque je reconnois le bonheur de mon existence & que je me sens heureux d'être créé de sa Main. &c".

Dans un autre endroit, pour apprendre l'usage de la vie l'Auteur s'adresse à ceux qui ne sont plus. Vous „ qui présentement avez senti le frisson de l'heure fatale, que l'on ne peut sentir qu'une fois, & qui savez par expérience ce que c'est que de mourir; vous qui actuellement êtes entrés dans l'Eternité; état dont plusieurs d'entre vous osoient douter, jusques à l'instant où un bras de fer vous a saisis, & vous a plongés avec une force irrésistible dans son abyme : vos cadavres à peine roidis, doivent être mes précepteurs. Vos lèvres glacées m'instruisent & me prêchent la sagesse. Vous êtes là où je dois aujourd'hui ou demain vous suivre infailliblement. L'océan vous a engloutis dans son gouffre, sur le rivage glissant duquel je chancelle encore. Votre destin est fixé; le doigt divin a gravé votre arrêt sur les tables ineffacables

de l'Eternité ; mon sort est douteux encore. Il est encore dans mes mains, ou plutôt dans les tiennes, ô mon Dieu ; & je vis encore pour me préparer au bonheur d'une vie éternellement durable &c ”.

Les morceaux que nous venons de rapporter , donneront une juste idée de cet Ouvrage ; on y trouve par-tout le système d'une Philosophie chrétienne, les élans d'une ame pieuse, & ces expressions heureuses & fortes qui jaillissent d'un sentiment profond. On a bien fait de lui associer *la Dévotion à la Campagne*, & la Traduction d'une *Ode* de *Mr. de Haller* : ces deux morceaux sont du même genre & répondent au même but ; l'Auteur de cette collection mérite des éloges & de la reconnoissance.



JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 91



ARTICLE SEPTIEME.

Zedekundige Brieven over het GELUK
&c. III^{de} en IV^{de} Stukje;

c'est-à-dire,

LETTRES MORALES SUR LE
BONHEUR, & sur les vertus &
les devoirs à la pratique desquels
il est intérieurement attaché.
Tendimus ad Cœlestem Patriam. IIIe.
& IV^e. Parties, qui font ensemble
174 pp. grand 8°. la Haye chez
N. van Daelen 1770.

NOus nous hâtons de faire connoître cette Continuation d'un Ouvrage, dont on ne sauroit trop recommander la lecture, & qui doit plaire également aux Philosophes, aux gens de goût, & aux amis de la vertu & de la piété. Ils trouveront que l'Auteur joint aux lumières d'un esprit juste & philo-

philosophique, les charmes d'une imagination vive & brillante, & les sentimens d'une belle ame, qui se faisant de justes idées de la Religion, & l'aimant en conséquence, cherche à la faire aimer aux autres, en leur montrant combien elle est aimable & propre à faire le bonheur de l'homme.

Les deux nouvelles Parties que nous avons sous les yeux, contiennent quatre Lettres, où l'on commence à traiter des vertus & des devoirs particuliers, & à prouver que leur pratique est essentielle à notre félicité. Comme nos premiers devoirs sont sans doute ceux qui ont Dieu pour objet, l'Auteur trace dans la I^e. Lettre, qui est la VI^e. de tout le Livre, un tableau des Ouvrages du Créateur, & dans la VII^e. celui de ses Perfections, parce que ces Ouvrages & ces Perfections, ainsi que les relations qui en résultent, sont les premiers fondemens de tous nos devoirs envers lui.

Rien de plus noble que les réflexions générales, que l'éloquent Auteur fait sur
les

les Oeuvres de la création. „ Quel spectacle, quels magnifiques objets viennent s'offrir de toutes parts à mes regards étonnés! Comment en pourrai-je soutenir le brillant éclat, & parcourir ce cercle immense! O Souverain — o Père de la Nature, (*) l'étendue même de l'Eternité ne sauroit mesurer la grandeur de tes bienfaits, ni en annoncer la multitude. Avant que le temps eût pris naissance, & que le Chaos fût sorti du sein du Néant, ta bonté toujours portée à communiquer ton bonheur, s'occupoit déjà de projets bienfaisans. Dans toute la durée des Siècles elle en manifeste constamment les effets; la fin même de ces Siècles n'y mettra point de bornes, mais nous la verrons encore triompher au sein de l'Eternité. — Etre suffisant à toi même, de toute éternité ta propre Nature ne te faisoit elle pas jouir d'une perfection, d'un bonheur complet? Quel avan-

(*) *Eternity too short to speak his praise;*
YOUNG.

94. BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

avantage la Création entière pouvoit elle te procurer? Le bien des Créatures ne sauroit s'élever jusqu'à toi. —

Ton but étoit de faire des heureux. Avec quelle ardeur ce projet enfanté par la bienfaisance & l'amour, s'enflamme dans ton sein! Tu te plais, tu goûtes un plaisir divin, à former le décret d'animer d'un rayon de ta lumière des millions d'êtres intelligens, & susceptibles des impressions de la joie & du bonheur; de leur ouvrir tous les trésors de la perfection & de la félicité, de te révéler, de te communiquer toi même à eux comme le bien suprême; & pour cet effet, de faire briller à leurs yeux tes vertus dans tout leur éclat, de manifester ta gloire dans des milliers de Mondes différens, & de la dépeindre avec les plus vives, les plus riches couleurs dans leur admirable structure! — Déjà l'instant de ton amour est arrivé, la naissance de la Nature approche; tu t'élèves dans ta force, ton bras puissant se prépare à la Création, ta voix parle
aux

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 95

aux ténèbres; Elle appelle les choses qui ne sont point encore comme si elles étoient, & aussi-tôt elles sortent du Néant”.

Ce préambule est suivi d'un magnifique tableau de la Création. Après quoi l'Auteur passe à des considérations sur l'entrée du mal dans le Monde: elles nous paroissent si intéressantes, si justes, même à quelques égards si neuves, que nous croyons devoir en rapporter une partie.

— „ Mais quel épais & sombre nuage, vient tout-à-coup obscurcir ce Tableau, & étendre un voile de deuil sur la face riante de la Nature? — La vertu verse des pleurs, l'innocence fuit, le Mal est entré dans l'Univers. Le Prince des ténèbres, abandonnant sa première origine, entraîne à sa suite une armée d'Ange rebelles, qui se précipitent avec lui dans la perdition. Bientôt il porte envie à la félicité de l'homme; il l'attaque avec une ruse perfide, le séduit, le rend ingrat & rebelle, & lui fait abandonner aussi son état originel.

Ne

— Ne parviendra-t-il point par là à défigurer l'ouvrage du Créateur, à frustrer ses desseins, à troubler l'harmonie universelle des êtres créés, & à détruire leur perfection. Non, l'entrée du Mal dans l'Univers, ne sert ici qu'à étendre davantage le cercle des vertus, & à les couronner d'un nouvel éclat. Car si le Mal étoit entièrement banni du Monde, où trouveroit-on cet objet, que les Philosophes de l'antiquité jugèrent digne plus que tout autre de fixer l'attention de leurs Divinités; ce combat qui dans l'économie présente donne occasion au Chrétien de mettre ses privilèges & sa perfection dans leur plus beau jour, — La vertu aux prises avec l'adversité. Comment pourroit-on exercer la patience, la constance & le courage; la résignation & la soumission au milieu des épreuves, si l'on n'avoit ni dangers, ni souffrances ni malheurs à essuyer. Où trouveroit-on lieu à la tendresse, à la généreuse & bienfaisante compassion, à l'intrépide & magnanime protection accordée aux opprimés, s'il

s'il n'y avoit ni malheureux ni oppresseurs. Rien de tout cela ne pourroit en effet exister si le Mal n'étoit point entré dans le Monde, s'il ne s'étoit point commis de crimes, dont ces dangers & ces malheurs sont tout à la fois les fruits & le châtiment. Et ce n'est pas tout encore, où pourroit-on trouver l'occasion de pardonner les injures, d'exercer cet amour généreux, illimité, qui s'étend jusques sur ses ennemis, ces vertus héroïques qui sont tout à la fois le fondement, & les plus beaux fruits de la doctrine Chrétienne, si l'un ne se rendoit pas coupable d'injustice, l'autre de haine & d'inimitié contre nous. En un mot que deviendroient les plus difficiles, les plus belles & les plus sublimes vertus, si le mal physique & le mal moral qui en est la cause, se trouvoient entièrement bannis de l'univers, puisque c'est de ces maux qu'elles tiennent leur existence actuelle, eux seuls pouvant donner l'être à leurs objets & nous fournir par là l'occasion de les exercer. Conveniens en donc, Mortel insensé,
Tome XXXIII. Part. I. G Cen-

Censeur téméraire, les œuvres de ton Dieu sont bonnes à tous égards, & ses voies sages, justes & adorables. Sous sa direction le mal ne sert qu'à donner une perfection plus complète au système entier du Monde moral ; à augmenter le nombre & l'éclat des vertus ; à faire briller à tes yeux les attributs du Souverain de la Nature, avec tous leurs rayons & dans toute leur gloire ; à manifester sa Sagesse & sa Puissance ; en te faisant voir combien peu tous les efforts des Créatures rebelles sont en état de faulter les desseins ; de détruire l'ouvrage de celui qui du sein de ce désordre même fait faire éclore de nouvelles perfections, sa Bonté, & son infinie Miséricorde, en ce que non seulement il fait luire son Soleil sur les méchants comme sur les justes ; mais aussi en ce que son amour n'épargne aucun effort pour ramener les égarés, malgré leur désobéissance opiniâtre, & pour les rétablir dans la jouissance de la perfection & du bonheur.

Dans la VIII^e. Lettre, l'Auteur mon-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 99

tre que Dieu étant l'Etre infiniment parfait, & le Souverain de la Nature, a par là même le droit le mieux fondé d'exiger de nous des sentimens d'obéissance & de soumission, de vénération & de respect, d'admiration, & d'humilité. Il fait voir ensuite combien la pratique de tous ces devoirs, sur tout la contemplation des attributs de l'Etre souverainement parfait, & la vénération que nous devons avoir pour lui, sont propres à perfectionner toutes les facultés de notre ame, combien de plaisirs, quelle douce satisfaction les accompagne, & combien par conséquent ils contribuent à notre bonheur.

La première preuve qu'il en allègue se tire de cette règle générale, que tout être est heureux & parfait à mesure qu'il s'applique avec plus de zèle & de soin à observer toutes les règles de l'ordre.

— L'ordre veut que parmi tous nos devoirs nous donnions la préférence à ceux qui par leur nature même sont les premiers en excellence, en importance & en dignité, & à cet égard les devoirs qui sont le sujet de cette

Lettre, méritent sans doute le premier-rang, car nul devoir ne peut être d'une obligation aussi sacrée que ceux auxquels nous sommes tenus envers le Créateur, qui de nous tenons l'existence & tout ce que nous possédons; nul ne peut avoir un aussi excellent, aussi glorieux, & aussi digne objet, que ceux qui se rapportent à l'Etre éternel, infini, & tout parfait; enfin il n'en est pas qu'il nous importe autant d'observer, que ceux auxquels nous sommes obligés envers le Souverain de la Nature, qui tient entre ses mains les rênes de l'Univers entier, & qui d'un seul mot peut décider de notre sort & nous rendre à jamais infiniment heureux ou malheureux. C'est donc en observant avec le plus grand soin nos devoirs envers Dieu, que nous pourrons le mieux satisfaire aux règles de l'ordre, & par conséquent nous rendre heureux à cet égard. —

Une seconde preuve est tirée de l'essence même de la vertu, qui est, comme on l'a fait voir dans la première Partie, le fondement le plus essentiel

sentiel de notre bonheur, & qui ne sauroit consister que dans l'observation constante & habituelle des Loix, que le Créateur a prescrites à ses Créatures, & dans l'approbation, la protection, & l'amour, que cette obéissance nous attire de la part de l'Erre Suprême, & qui nous ouvrent les sources les plus abondantes de joie & de félicité pour le présent, en même temps qu'elles donnent le fondement le plus inébranlable, à nos espérances pour l'avenir.

Pour 3^e preuve, on rappelle ici ce qui a aussi été démontré dans la 1^e Partie, que nous sommes heureux à mesure de ce que nous sommes plus parfaits, & que chacune de nos facultés se trouve parvenue à un plus haut degré de perfection — Nous ne saurions remplir envers Dieu, les devoirs d'obéissance, de respect, de vénération & d'amour auxquels nous sommes tenus envers lui, qu'après nous être bien convaincus auparavant, par une contemplation assidue de son essence, de ses attributs, de ses ouvrages & de ses relations envers

nous, qu'il a un droit incontestable
 à tous ces devoirs ; tant par la di-
 gnité & la perfection de sa Nature, que
 parce que notre bonheur même résulte
 de notre soumission à ses Loix. Or
 rien au monde n'est aussi propre que
 cette contemplation, à perfectionner
 toutes les facultés de notre esprit & de
 notre cœur, car 1°. Rien ne sauroit
 perfectionner davantage les facultés de
 notre entendement, que de les exercer
 sans cesse dans la contemplation de
 cet Etre tout parfait, & suprême, en
 qui se trouvent renfermés comme dans
 leur première source, tous les trésors de
 l'Intelligence, de la Science & de la Sa-
 gesse. Aussi Platon, celui de tous les
 Philosophes de l'antiquité dont la doc-
 trine fut la plus saine, vouloit-il tou-
 jours tenir les yeux de ses Disciples fi-
 xés sur ce glorieux objet, comme sur
 l'exemplaire immortel & la première
 source de toutes les vérités, ou plutôt
 comme sur l'essence même de la Véri-
 rité éternelle, afin que leur ame nour-
 rie, fortifiée, élevée dans un saint sa-
 visse.

vissement par ces célestes contemplations, s'enflammât d'amour pour leur objet, fixât tous ses desirs sur lui, & réunit tous ses efforts pour se procurer avec le zèle le plus ardent & le plus infatigable, la possession de toutes les vérités; comme d'autant de rayons de cette lumière créée; qu'armée contre toutes les erreurs par les connoissances qu'elle auroit acquises par ce moyen, elle se trouvât en état de comparer toutes ses idées, toutes ses opinions avec ce modèle immortel, & d'en éprouver la valeur à cette pierre de touche infail-
 ble; qu'enfin voyant de plus en plus toutes les fausses doctrines, toutes les opinions erronées, se dissiper comme un nuage nébuleux devant les rayons de ce Soleil incorruptible, ils fussent eux-mêmes tirés de la sombre & profonde caverne (2), au fond de laquelle l'ignorance & une science trompeuse, les tiennent enchaînés, & qu'ils fussent ad-
 mis,

(2) Voyez le VIII^e Livre de la *Républ. de Platon*.

mis dans ces vastes & brillantes contrées, qu'habite la Vérité pure & sans tache, pour s'y réjouir à sa lumière, & s'y rassasier de la véritable nourriture des Etres intelligens ”.

On prouve ensuite la même chose à l'égard des facultés du cœur, & on ajoute de nouvelles preuves tirées des sentimens agréables, qui accompagnent immédiatement la pratique de nos devoirs envers Dieu.

Dans la IX Lettre notre Philosophe Chrétien parle de la Providence; il prouve qu'il doit y en avoir une; il recherche quels sont les devoirs auxquels nous sommes tenus envers Dieu sous cette relation, sur quel plan la Providence dispense tous les événemens d'ici bas, comment nous devons apprécier en conséquence tout ce qui nous arrive, & réunir tous nos efforts pour concourir à ce plan dicté par la Sagesse & la Bonté suprêmes; enfin combien nous pourrions avancer par-là l'important ouvrage de notre félicité.

A R.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 105



ARTICLE HUITIÈME.

LES NUITS D'YOUNG, traduites
de l'Anglois, par Mr. LE TOUR-
NEUR.

*Sunt lacrymæ rerum & mentem mortâ-
lia tangunt.*

VIRGILE.

2 Vol. ga. in 8°. qui font en-
semble pp. 652. sans compter le
Poëme de JEANNE GRAY, qui
en fait 43. Tverdon 1769.

ON nous écrit de France que le
beau sombre des Nuits d'Young
y a captivé tous les suffrages, & qu'on
les a lues avec une sorte d'enthou-
siasme qui a gagné jusqu'aux Toilettes
des jolies Femmes. Quelques lecteurs,
cependant, ont trouvé, que malgré les
choses sublimes qu'elles renferment, ce

G 5

triste

triste tissu n'est formé au fond que d'une seule idée; après s'en être pénétré, disent-ils, elle devient pesante, & l'esprit se lasse. Nous croyons avec eux qu'une lecture suivie de ce Poëme, produira presque toujours l'effet dont ils se plaignent, & cela moins peut-être à cause de la tristesse du sujet, que par les beautés mêmes qui caractérisent l'Ouvrage, par l'abondance des comparaisons, l'entassement & la grandeur des images, l'éclat & la profondeur des pensées. Rien ne fatigue davantage, a-observé quelqu'un, que les choses extraordinaires devenues trop communes; & l'on peut appliquer aux Nuits de YOUNG, une comparaison qu'a fait Mr. *Roussseau* sur un autre sujet, c'est qu'il en est de cette lecture comme des vertus de l'Opium; pris en petite quantité il réveille, pendant qu'une dose plus forte appesantit, & endort.

Si nous revenons encore à cet Ouvrage dont nous avons déjà donné l'Extrait (1), c'est en faveur d'un petit Poëme anon-

(1) Voyez la IIe. Partie du XXXI. Tome de cette *Bibliothèque*. Art. VIII.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 107

notée dans la première Edition, & ajoutée à celle-ci. Il a pour titre *Jeanne Gray, ou le Triomphe de la Religion sur l'Amour*. On y reconnoît le génie de YOUNG, & ce sujet étoit digne de son pinceau. Toujours occupé à prouver le néant de la vie & l'illusion de ses biens, l'exemple le plus frappant qu'il pouvoit en offrir, étoit celui d'une jeune Reine, qui victime de l'ambition d'autrui (2), ne trouva dans le Trône qu'un de-

(2) Jean Dudley, Comte de Warwick, depuis Duc de Northumberland, avoit su disposer Edouard VI. à dévoter du Testament d'Henri VIII, sur l'article de la succession. & il choisit Jeanne Gray pour la faire l'Épouse de Gildert son fils, se flattant que par là la Couronne tomberoit infailliblement dans sa maison. Cette Jeanne Gray étoit descendante d'Henri VII. petite fille de la Veuve de Louis XII, & de Brandon, simple Gentilhomme, créé Duc de Suffolk. Elle fut proclamée à Londres, mais le parti & le droit de Marie l'emportèrent, & cette Princesse fut condamnée sa rivale à la mort. En vain Jeanne Gray se dépouilla d'une Couronne qu'elle ne garda

degré pour monter à l'échafaud. Cette Princesse est représentée ici sous les traits les plus touchans, c'est le tableau des graces & de l'innocence, de l'infortune & de la vertu.

Après avoir montré à l'Angleterre l'espace de quelques jours „la plus belle des Femmes dans tout l'éclat de la jeunesse & des grandeurs: — on la vit, tombée de cette élévation, soutenir sans s'étonner le changement fatal de sa destinée”. Mais en quel état se trouve *Gilfort*? c'est la plus cruelle inquiétude de sa jeune Epouse. Elle ne l'a point vu depuis qu'ils sont malheureux, elle brûle, elle tremble de le voir; enfin ne pouvant contenir ses transports elle le cherche, & se précipite dans ses bras.
 „ Cher Epoux , lui dit elle , cesse de
 „ t'affliger: la fortune, il est vrai, nous
 „ enlève une Couronne, mais il nous
 „ reste un courage supérieur à cette per-
 „ te.

garda que neuf jours, elle fut conduite au supplice ainsi que son mari, son père, & son grand-père.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 109

„ te. La vertu nous paiera ce léger
„ malheur: nous en ferons récompensés dans ce séjour, où l'on ne connoît
„ point de différence entre le mortel
„ qui est assis sur un Trône, & celui que
„ le sort en a précipité. Eh! quel si
„ grand changement est-il donc arrivé
„ dans ma destinée? Je ne suis plus
„ Reine, mais je suis encore ton Epouse.
„ J'aime mieux obéir à Gilfort que de
„ régner sur l'univers. Quand nous
„ serons cachés ensemble dans quelque
„ retraite obscure, M A R I E pourra cesser de nous poursuivre, elle pourra
„ nous oublier: moi, je te promets ici
„ de te suivre dans ton exil, constante
„ & fidèle jusqu'au dernier moment.
„ Je te rendrai en amour ce que tu
„ perds en puissance! . . . Ah! je vois
„ que nos deux ames s'entendent: je
„ lis dans tes yeux la fermeté de la
„ tienne: nous saurons montrer au
„ monde qu'on peut quitter une Couronne avec indifférence”.

Cependant Gilfort s'alarme, & tremble

ble que des maux plus affreux ne viennent fondre sur elle. A l'instant ses présages s'accomplissent : les portes s'ouvrent, un garde s'avance, la Reine est entraînée loin de son Epoux. L'infortuné succombe à ce nouveau malheur : sa constance l'abandonne ; faible, n'en pouvant plus, il s'affie, & se plongeant dans l'abyme de la douleur, il roule en son ame ses tristes pensées. Mille horribles images se succèdent devant ses yeux. Souvent dans un transport, il se lève étendant les bras, comme pour embrasser son Epouse, & retombe immobile & mourant. Tantôt il erre en silence le long des spacieux appartemens de son Palais désert. L'éclat de leurs ornemens importune sa vue & attriste son ame. Il maudit la destinée, & les jeux cruels où elle s'est amusée à parer un malheureux de cette pompe vaine qui augmente son infortune. Ses regards ont rencontré le lit nuptial : ses yeux s'y attachent & dans un sombre silence il repaît sa douleur

leur du souvenir de ses plaisirs passés
&c.” (1)

Cependant la Reine au lieu de la vue
de son Epoux, au lieu de l'appareil pom-
peux qui l'environnoit, se trouve seule,
abandonnée aux ténèbres d'une prison
effreuse. Mais sa constance & le pou-
voir de la Religion triomphent au milieu
de ses vœux. Du fond de son ca-
chot ténébreux, elle interromp l'af-
freux silence de cette horrible retraite.
A genoux, & soulevant ses mains
chargées de chaînes, d'un cœur fervent
& résigné elle élève sa voix vers son
Dieu. „ Dieu, tout Puissant, lui dit-
„ elle, C'est à toi d'élever & d'a-
„ baisser. C'est toi qui fait passer des
„ ténèbres à la lumière une race igno-
„ rante, ou qui replonges dans l'oubli
„ une famille de Rois. Dès l'entrée de
„ ma jeunesse, & dans l'espace de quel-
„ ques jours, j'ai éprouvé l'une & l'au-
„ tre fortune. Je sens que la nature s'é-
meut

(1) Nous supprimons le reste du tableau : ici
le Docteur YOUNG a oublié sa gravité, & le
Traducteur l'usage de ses notes.

„ meut d'une révolution si rapide & si
 „ terrible: mais je me sens aussi le cou-
 „ rage de la soutenir avec honneur.
 „ Donne moi la force qui fait vaincre
 „ les malheurs; & si dans le feu de la
 „ jeunesse, dans l'ivresse de la prospé-
 „ rité, au milieu de l'enchantement
 „ & des prestiges d'une Cour brillante,
 „ je me suis toujours souvenue de toi,
 „ ne m'abandonnes pas dans ma dis-
 „ grace ”. . .

Mais c'est sur-tout en faveur de son
 Epoux & de son Père, qu'elle implore la
 clemence du Ciel. Si deux têtes si chères
 sont épargnées, elle croira qu'il a
 entendu ses vœux, elle le bénira même
 en voyant couler son sang. La nuit
 s'approche; l'innocence peut dormir
 chargée de fers: un Tonge imposteur fait
 remonter la jeune Reine sur un Trône
 imaginaire, elle croit triompher de sa ri-
 vale, elle la voit prosternée à ses pieds
 & s'attendrit sur son sort. „ Le jour
 naît — les projets de vengeance se ré-
 veillent dans l'ame des Tyrans: l'Epoux
 amoureux se tourne vers sa jeune Epou-
 se.

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1776. 113

se. L'infortunée *Suffolk* se trouve à son réveil seule & séparée du sien. Elle ne se plaint point du songe qui l'a si cruellement trompée. Elle pardonne à la nuit ses mensonges, „ & ces grandeurs, „ dit-elle, dont je me voyois environnée, étoient-elles plus qu'un rêve? „ Dans ce moment on vient lui annoncer que sa mort est prochaine, & bientôt un malheur plus grand que la mort vient fondre sur elle. La porte s'ouvre, à ses pieds roule une tête sanglante & couverte de cheveux blancs; c'est la tête de son Grand-père. A cet affreux spectacle, la terreur la saisit, son sang se glace, mille présages funestes, viennent ébranler sa constance. „ Hélas, 's'écrie-t-elle! & si Gilfort aussi. . . Dès que de pensées en pensées elle fut arrivée à cette idée effrayante, ce fut comme un précipice où s'abyma son âme. Un tremblement universel agite ses membres; tout-à-coup arrêtée & immobile, elle ne peut faire un pas; elle n'ose baisser ses regards vers la terre: Ciel! si ses yeux au travers des ténèbres y ren-

Tome XXXIII. Part. I. H con-

controient la tête de Gilfort"!

Gilfort se présente à sa vue, vêtu d'habits de deuil, le visage pâle, la voix muette & glacée. Epouvantée elle recule, & tombe étendue, inanimée, & ne respirant plus. Gilfort se précipite sur son Eponse, & rappelle son ame prête à s'échapper „ Ainsi le flambeau allumé, tend la flamme & la vie au flambeau qu'un souffle vient d'éteindre." .

Cependant un ordre de Marie les fait passer de cette prison dans des lieux préparés pour les recevoir. Ingénieuse dans ses cruautés, elle veut qu'ils meurent au milieu de l'appareil des grandeurs: une Salle spacieuse est rendue de noir, la faible lueur d'une lampe se mêle à l'épaisseur des ombres, une hache posée sur une table brille au travers des ténèbres. C'est dans cette demeure effrayante, que les deux Amans furent introduits: malgré leur innocence, ils frissonnèrent; & malgré l'excès de leurs peines, les transports de l'amour vinrent se mêler encore aux accens du désespoir. Gilfort le premier rompt le silence. „ Qu'est ce
„ que

„ que la perte d'une Couronne & d'un
 „ Empire ? Mais une Epouse adorée à
 „ qui l'on vient de s'unir, comment s'en
 „ séparer ? comment la voir dans les
 „ larmes & la quitter ? — Viens, chère
 „ Epouse, viens sur mon sein, étouf-
 „ fons dans nos embrassemens le senti-
 „ ment de nos maux — Chère Epou-
 „ se, donne moi l'univers & demande
 „ moi où est mon bonheur ? Je te pres-
 „ se dans mes bras, & au bord de la
 „ tombe, je m'écrie, le voici ”.

Le Poète, selon sa coutume, place ici
 une réflexion morale : c'est pour vous,
 dit il aux gens heureux, que les mal-
 heurs sont extrêmes ; Gilfort seroit-il
 le plus malheureux des hommes s'il
 n'eût pas été le plus heureux des
 amans ? Puis s'adressant aux cœurs
 sensibles, il les invite à se pénétrer du
 spectacle qu'il offre à leurs yeux „ Tan-
 tot (*les deux Epoux*) s'embrassent, &
 confondant leurs douleurs, ils verrient,
 enlacés l'un dans l'autre, un torrent de
 larmes : & puis frappés soudain d'idées
 sinistres, ils se repoussent, reculent ef-

frayés, & restent l'un devant l'autre immobiles de désespoir, comme des statues froides & inanimées. Tantôt les yeux pleins de tendresse & de terreur, ils se précipitent encore l'un sur l'autre, & se serrent jusqu'à mourir. Dans quel égarement leur ame est tombée! Dans leurs transports ils se jurent de nouveau un amour éternel; les malheureux oublient qu'ils vont cesser d'être! &c ”.

L'impitoyable Marie leur préparoit un nouveau genre de tourment. Un Prêtre est envoyé, & des bourreaux l'accompagnent, il déclare à l'infortunée Suffolck qu'il est un moyen de sauver sa vie, celle de son Epoux, & de son Père, c'est d'embrasser la Religion de la Reine. „ Que fera t-elle? Prononcera-t-elle l'arrêt de mort de son Père, de Gilfort, le pourra t-elle? . . . Ne craignons rien pour elle. C'est la gloire de la Religion d'élever notre foiblesse au dessus de ce qui paroît possible à la nature humaine ”. Sans doute rien n'est plus foible que l'homme, „ mais
l'Etre

l'Être qui fait voler l'éclair & mugir la tempête, & qui donne à la foudre une force invincible, est-il un Être foible? . . . Hé bien! sa force devient la nôtre, quand la prière l'appelle à notre secours. La Religion, par un effet merveilleux, associe l'homme à l'Être suprême, & lui fait partager la puissance du Dieu qui tonne & règne au haut des cieux ”.

La prière est le recours de l'infortunée Suffolck: elle se prosterne & bientôt l'on voit les nuages de son front s'éclaircir par degrés. Bientôt elle se relève & d'un ton plein d'assurance & de grandeur: si ce sont là les conditions, dit-elle. . . Gilfort ne lui permet pas d'achever, il s'élance vers elle, l'accable de son désespoir, lui rappelle sa tendresse, la conjure, de vivre (*), & lui reproche de vouloir plonger le poignard dans le sein de son Epoux, & de son Père. ,, Alors un Vieillard s'avance, foible, décrépît, soutenant à peine le poids des ans & des mortels ennuis de son ame: c'étoit son Père, la tête nue, les

H 3

vête-

(*) *Gilfort avoit été élevé dans la Religion Romaine.*

vêtemens négligés & en désordre, il s'approche en chancelant, & les yeux tristement baissés vers la terre. Lorsqu'il fut près de sa fille, trois fois il détourna son visage pour cacher sa douleur & d'une voix prête à s'éteindre:

„ Moi, *dit-il*, qui suis arrivé au terme
 „ de ma carrière, & si près de mourir,
 „ cette hache ne peut me ravir qu'un
 „ jour de vie. Mais toi, ma fille, toi
 „ l'objet de ma tendresse, ne pourrai-je
 „ t'engager à vivre? Mes larmes, mes
 „ dernières larmes couleront-elles en
 „ vain? Ah! si tu éprouves jamais la
 „ douceur d'être mère, tu ne blâmeras
 „ plus alors la douleur de ton père. En
 „ finissant ces mots, il pousse des cris
 „ aigus; des ruisseaux de larmes rou-
 „ lent le long de ses joues flétries &
 „ desséchées. . . Revenant à sa fille,
 „ il saisit sa main avec violence, & la
 „ pressant contre ses lèvres: Prends
 „ donc un poignard: perce-moi le
 „ sein, & soulage moi”. Epuisé il
 „ tombe aux pieds de sa Fille, en la nom-
 „ mant cruelle, & fouille dans la poussière

ses

ses cheveux blancs”.

Tandis que le cœur de la Princesse éprouve les plus violentes secousses, & que son courage semble être épuisé par tant de combats, les portes s'ouvrent à grand bruit, & découvrent à sa vue les corps privés de tête de ses plus fidèles amis, de ceux qui avoient combattu pour lui conserver le Trône. Elle résiste encore à ce dernier coup. Calme & décidée à s'immoler, elle s'avance, embrasse son Epoux & son Père; puis leur adressant ses dernières paroles, elle leur pardonne les transports d'une aveugle tendresse, & se félicite d'avoir eu la force d'offrir au Ciel le sacrifice de deux têtes plus chères que la sienne. „ Mais j'ai lieu de „ croire, reprend elle, que mon sang satisfera les Loix, & qu'il restera encore „ de la clémence pour vous. Maintenant la mort n'a plus pour moi „ d'amertume: elle l'a toute laissée „ dans ces derniers embrassemens; & „ tout ce qui va suivre pour moi n'est „ plus que paix & bonheur. — ”. Ensuite se tournant vers ses bourreaux,

elle leur dit avec un sourire plein de douceur & de tranquillité: „ dites à
 „ votre Reine que je lui rends graces
 „ de ma mort. Je perds peu de chose,
 „ en lui laissant le Trône d'Angleterre,
 „ puis que je reçois en échange une fé-
 „ licité éternelle. C'est à sa vengean-
 „ ce que je dois ce bonheur, & la mort
 „ étoit la seule vengeance qui fût en
 „ son pouvoir: frappez ". Rome même
 ne put refuser quelques larmes au tragi-
 que récit de sa mort funeste, & l'impla-
 cable Marie sentit enfin entrer dans son
 cœur une pitié tardive & inutile ”.

On nous pardonnera sans doute en
 faveur des morceaux que nous avons
 transcrits, de nous être arrêtés si long-
 temps sur ce petit Poëme: souvent
 nous avons été embarrassés dans le
 choix, tant l'Ouvrage est rempli de beau-
 tés; & Mr. LE T O U R N E U R, qui sait
 si bien traduire & si bien juger, observe
 que de toutes les productions du Poëte,
 c'est celle qui est écrite avec le plus de
 sagesse & de goût. On y trouve, ajou-
 te-t-il, les scènes les plus théatrales &
 les

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 121

les tableaux les plus pathétiques. Young est sublime dès qu'il peut s'attrister. C'est le Peintre du malheur.



ARTICLE NEUVIEME.

L'ENFANT BIEN CORRIGÉ' (1).

Le

(1) Cette Pièce que nous tirons de *l'Almanach des Muses* pour l'année 1770, est de Mr. l'Abbé LE MONNIER : il est à souhaiter qu'il multiplie de semblables productions, les ames sensibles les liront avec attendrissement, & les enfans pourront les apprendre avec fruit. Celle-ci annonce un talent distingué, & comme l'observe très bien l'Auteur de *l'Almanach* : „ Ce n'est point le même genre que celui de *la Fontaine* ; ce n'est point cette naïveté qui lui est particulière, & qui excite en même-temps le rire & la surprise : mais c'est le naturel le plus vrai, la simplicité la plus intéressante, l'émanation facile d'une ame honnête, d'un cœur sensible ; c'est une espèce de Drame où l'on n'aperçoit que les personnages & jamais l'Auteur ”.

LE pauvre Nicolas, tout courbé sous le poids
D'un énorme sagot, s'en revenoit du bois,
Un soir beaucoup plus tard qu'il n'avoit de coutume.

En marchant il disoit d'un ton plein d'amertume,
La bonne Marguerite est bien triste à présent!

Elle s'inquiète, elle pleure;
Chaque moment

Lui paroit long, long comme une heure;
Antoine est triste aussi: c'est un si bon enfant,
C'est tout le portrait de sa mère;
Si les Dieux nous aident, j'espère
Qu'il sera tendre & bienfaisant;
Cet espoir est bien doux. Mais voici que j'appro-
che!

Ils seront consolés, quand ils me reverront;
Comme ils seront joyeux, comme ils m'embras-
seront!

S'ils me faisoient quelques reproches,
Je leur dirai pourquoi j'ai tardé si long-temps;
Aulieu de m'en vouloir, ils seront bien contents.
Tout en raisonnant de la sorte,
Nicolas arrive à sa porte;

Il entre: il voit sa femme assise auprès dudit;
Sur la traverse de sa chaise,
Sa tête est renversée; elle pleure & gémit;
Son fils est à genoux: il tient, il presse, il baise
Sa main qu'elle paroit vouloir lui retirer.

Ces-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 123

*Cessez, dit Nicolas, cessez de soupirer :
Me voila bien portant ! . . . est-ce ainsi qu'on
m'embrasse ?*

*Vous ne me dites rien ! mon fils tu ne viens pas
Te jeter dans mes bras !*

*Une caresse me delasse ,
Tu le fais bien ; viens donc ; ils veulent me
punir !*

*Ne boudez plus . . . tenez , mettez vous à ma
place ,*

*Voyez si je pouvois plutôt m'en revenir :
J'avois fait mon fagot ; je serois du bocage ,
Il n'étoit pas encor absolument bien tard ,
Quand j'y vis arriver un malheureux vieillard ;
(Il est je crois de ce Village ,
Que par notre fenêtre on apperçoit là bas) ;
Il se traînoit à peine. A voir votre démarche ,
Lui dis-je , Patriarche*

*Vous semblez déjà las ?
Il me répond par un hélas
Qui me fait grand pitié. Vite je prends ma
bache ,*

*Et lui coupe un fagot ; je ne le fais pas gros :
Il ne l'eût pas porté , de deux harts je l'attache ,
Et le mets sur son dos.*

*Il me remercie , & me quitte ;
Je veux doubler le pas pour arriver plus vite :
La neige tient à mes sabots ,*

Et

*Et puis... — Achève donc. — Et puis il
l'a plumée.*

*— Quoi, plumée ! — Oui, par tout le
corps.*

*Hors les ailes pourtant ; la porte étoit fermée :
Il a bien su l'ouvrage pour la mettre dehors.*

Elle a volé la malheureuse !

Elle voloit en gémissant ;

J'entendois sa voix douloureuse

*Qui me saignoit le cœur... Nous aurons un mé-
chant :*

Juge ce qu'il fera, s'il devient jamais grand !

Voilà, mon bon ami, ce qui me désespère :

Aurois-tu aisée la, quand tu n'étois qu'enfant ?

Moi qui disois à tout instant,

Mon cher Antoine aura la bonté de son père !

*Aussi je l'aimois trop : que Dieu m'en punisse
bien !...*

— Va va, console-toi ma chère,

Sèche tes pleurs, & ne crains rien :

Il est là haut une Justice

Aux bons parens toujours propice !

*S'il doit être un méchant, les Dieux nous l'ôte-
ront ;*

Non jamais ils ne permettront.

*Approche toi, mon fils, viens, viens que je t'em-
brasse !*

Que je t'embrasse, hélas ! pour la dernière fois :

Tu

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 127

*Tu fais bien de pleurer : je pleure aussi, tu vois !
Mets ta main sur mon cœur ; tiens, c'étoit là ta
place :*

*Car je t'aimois, Antoine, & c'étoit mon bon-
heur ;*

*Je ne t'aimerai plus... Oh, si fait, j'ai beau
dire,*

*Je t'aimerai toujours ; ce sera ma douleur !
Ciel ! j'aimerais donc un... j'ai peur de te mau-
dire !*

Il faut les ramasser les plumes de l'oiseau,

Et les pendre à ce soliveau ;

Ramasse les ma femme :

*Quand nous l'aimerons trop, nous les regar-
derons ;*

En les regardant nous dirons :

Il ne faut point aimer une aussi méebante ame.

*Ce pauvre oiseau, mon fils ! (reste sur mes ge-
noux),*

Ce pauvre oiseau ! crois tu que la seule froidure

L'ait amené chez nous ?

Non, c'est l'auteur de la nature,

Qui le mettoit entre nos mains ;

C'étoit nous ordonner de lui sauver la vie :

*Il prend soin des oiseaux tout comme des hu-
mains ;*

Et vous l'avez plumé ! S'il me prenoit envie,

De vous envoyer nud passer la nuit au froid ?

Vous

*Vous m'en avez donné le droit ;
 Vous n'auriez point à vous en plaindre ;
 Mais je serois méchant ; je vous ressemblerois ,
 Et plus que vous j'en souffrirais
 Ne tremble point , mon fils , va , tu n'as rien à
 craindre :*

*Car je sens que je t'aime , & t'aimerai toujours ;
 J'espérois que dans la vieillesse ,
 De ta mère & de moi tu serois le secours ,
 Et tu veux abrégér nos jours
 Par les chagrins & la tristesse !*

*— Ab ! maman ! . . . ab ! papa ! . . . baisez moi de
 bon cœur ;*

*Non , vous ne mourrez pas de chagrin , de douleur ;
 Tout le bien que je pourrai faire
 Je vous promets , je le ferai ,
 Je serai bon , je vous ressemblerai.
 Aisément un père , une mère*

*Se laissent attendre : Antoine eut son pardon ;
 Il tint sa promesse : il fut bon ;
 Il fut si vertueux , si sage ,
 Qu'on le montrait dans le canton
 A tous les enfans de son âge.*

*Un jour qu'il regardoit tristement au plancher ,
 Sa mère qui le vit alla prendre une échelle ;
 Monte , mon fils , monte , dit - elle ,
 Et vas promptement détacher*

*Les plumes de l'oiseau : c'est là ce qui t'efflige ;
 Jet-*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 129

Jette-les au feu, ne crains rien :

Ton père le veut bien ;

Tu le veux, n'est-ce pas ? oui. Jette-les, te dis-je

Et qu'il ne reste aucun vestige. . . .

— Non, maman, je les garderai ;

A mes enfans, quand j'en aurai,

En pleurant, je les montrerai.



ARTICLE DIXIEME.

MELANGES DE LITTERATURE

ORIENTALE, Traduits de diffé-

rens Manuscrits Turcs, Arabes,

& Persans de la Bibliothèque du

Roi. Par Mr. CARDONNE, Se-

cretaire-Interprète du Roi pour

les Langues Orientales à la Mari-

ne & à la Bibliothèque de S. M.

& Professeur en Langue Arabe au

Collège Royal; g^d. in 12. deux

Vol. dont le 1^{er}. est de pp. 314.

& le 2^d. de 293. à Paris, chez

Herissant le fils 1770.

Tome XXXIII. Part. I.

I

Le

LE succès des *Mille & une Nuit*, & de quelques autres traductions d'Ouvrages Orientaux, a engagé Mr. CARDONNE à publier celle-ci. Nous osons lui promettre un accueil aussi favorable, tant à cause de la nouveauté & du choix des matières, que par l'agrément du style, qui ne nous paroît pas inférieur à celui de Mrs. *Galand*, de *la Croix* &c. quoique la modestie de l'Auteur en décide autrement. Pour composer ces *Mélanges*, il a traduit de différens Manuscrits Turcs, Persans, & Arabes, les morceaux qui lui ont paru les plus intéressans. Il a donné la préférence à tout ce qui se rapportoit aux vertus morales & politiques, & il cite divers traits de courage, de justice, de générosité & de grandeur d'ame. Ces exemples si multipliés dans cet Ouvrage, confirment une vérité précieuse, consolante, & combattue seulement par des esprits faux ou des coeurs pervers; c'est que les idées éternelles de la justice & de l'ordre sont gravées dans le cœur de tous les hommes, & qu'elles se développent malgré le

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 131

le joug du despotisme & celui de la superstition, chez les Peuples qui reconnoissent un Dieu & qui croient l'immortalité. L'Auteur dans le dessein d'instruire & de plaire, a mis beaucoup de variété dans cet Ouvrage. Il a joint aux traits sérieux & aux maximes de conduite, des Allégories, des Contes, & des bons mots. La Morale ne s'y trouve pas noyée dans de longues fictions, comme elle l'est dans les *Mille & une Nuit* &c. Plusieurs Articles sont enrichis de Notes propres à éclaircir quelques usages des Orientaux, ou quelques points de leur Doctrine, ou quelques faits de leur Histoire. Nous transcrirons divers traits de ces *Mélanges*, observant à l'exemple de l'Auteur de varier le genre & le sujet des morceaux.

„ *Ali- Ibn- Abbas*, favori du Calife *Mamoun*, & Lieutenant de Police sous le règne de ce Prince, raconte en ces termes une histoire qui lui est arrivée à lui même. J'étois un soir chez le Calife, lors que l'on y amena un homme pieds & mains liés. Mamoun m'or-

na de garder à vue ce prisonnier, & de le lui amener le lendemain matin. Le Calife m'avoit paru très irrité: la crainte de m'exposer moi-même à sa colère, m'inspira de renfermer le prisonnier dans mon harem (1), comme le lieu le plus sûr de ma maison. Je lui demandai qu'elle étoit sa patrie; il me répondit qu'il étoit né à Damas, & qu'il demeurait dans le quartier de la grande Mosquée. Que le ciel, m'écriai-je, verse ses bénédictions les plus abondantes sur la ville de Damas, & particulièrement sur le quartier que vous habitez. Il voulut savoir le motif du vif intérêt qui m'animoit; c'est, lui dis-je, que je dois la vie à un homme de votre quartier. Ces paroles excitèrent sa curiosité, & il me conjura de la satisfaire. Il y a plusieurs années, continuai-je, que le Calife, mécontent du Vice-Roi de Damas, le déposa: j'accompagnois celui que

(1) C'est le nom que l'on donne en Orient à l'appartement des Femmes.

JANVIER, FEVRIER, MANS, 1770. 133

que ce Prince avoit nommé pour lui succéder; dans l'instant que nous prenions possession du Palais du Gouverneur, une querelle s'éleva entre le nouveau & l'ancien Gouverneur; ce dernier avoit aposté des Soldats qui nous assaillirent: je sautai par une fenêtre du Palais; me voyant poursuivi par d'autres assassins, je me réfugiai dans votre quartier. Je vis un Palais ouvert, dont le maître étoit sur la porte, je le conjurai de me sauver la vie; il me conduisit aussi-tôt dans l'appartement de ses femmes, & j'y restai un mois dans l'abondance & dans la paix. Mon hôte vint un jour m'avertir qu'une caravane se dispoisoit à partir pour Bagdad, & que si j'avois dessein de revoir ma patrie je ne pouvois profiter d'une occasion plus favorable: la honte me ferma la bouche, & je n'osai lui avouer ma misère: je me trouvois sans argent, forcé par conséquent de suivre la caravane à pied, Mais quel fut mon étonnement, lorsque le jour du départ, l'on m'amena un très beau cheval, un

mulet chargé de toutes fortes de provisions, avec un esclave noir pour me servir dans la route; mon hôte me remit en même temps une bourse d'or; il me conduisit lui même jusqu'à la caravane, où il me recommanda à plusieurs voyageurs de ses amis. Voilà le bienfait que j'ai reçu dans votre ville, & ce qui me la rend si chère: toute ma peine est de n'avoir pu encore découvrir mon généreux bienfaiteur. Je mourrois content, si je pouvois lui témoigner ma reconnoissance. Vos vœux sont accomplis, s'écria avec transport mon prisonnier; je suis celui qui vous reçut dans son Palais, pouvez-vous me méconnoître? Le temps qui s'étoit écoulé depuis cet événement, & la douleur dans laquelle il étoit plongé, avoient changé son visage; mais en cherchant ses traits, je me les remis aisément, & des circonstances qu'il me rappella ne me permirent plus de douter que ce prisonnier, qui étoit prêt de perdre la vie, ne fut celui-là même qui me l'avoit si généreusement sauvée. Je
l'em-

l'embrassai, les larmes aux yeux, je lui ôtai ses chaînes, je lui demandai par quelle fatalité il avoit encouru la colère du Calife. Des ennemis méprisables, me répondit-il, m'ont noirci injustement dans l'esprit de Mamoun; on m'a fait partir de Damas avec précipitation, l'on a poussé la barbarie jusqu'à me refuser la consolation d'embrasser ma femme & mes enfans; j'ignore quel sort m'attend: mais si, comme je dois le craindre, l'arrêt de ma mort est prononcé; je vous conjure de leur annoncer ce malheur. Non, vous ne mourrez point, lui dis-je, c'est moi qui vous en assure; vous serez rendu à votre famille: soyez libre dès ce moment. Je choisis alors plusieurs pièces des plus belles étoffes d'or de Bagdad, & je le priai de les présenter à son épouse: partez, ajoutai-je ensuite, en lui remettant une bourse où il y avoit mille sequins; allez rejoindre ces gages précieux de votre tendresse que vous avez laissées à Damas; que la colère du Calife retombe sur moi, je la redoute peu si je suis

assez heureux , pour vous sauver. Quelle proposition me faites vous , reprit mon prisonnier , & me croyez vous capable de l'accepter ? Quoi ! dans la vue d'échapper à la mort , je sacrifierois aujourd'hui cette même vie que je vous conservai autrefois ! Tâchez de prouver mon innocence au Calife , je ne veux point d'autre témoignage de votre reconnoissance. Si vous ne pouvez le désabuser , j'irai moi même lui porter ma tête ; qu'il dispose de mes jours à son gré , pourvu que les vôtres soient en sûreté. Je le conjurai de nouveau de prendre la fuite , mais il demeura inébranlable. Je ne manquai pas de me présenter le lendemain matin devant Mamoun. Ce Prince étoit revêtu d'un manteau couleur de feu , symbole de sa colère ; à peine m'eût-il apperçu , qu'il me demanda où étoit mon prisonnier ; il ordonna en même temps qu'on fit venir le bourreau. Seigneur , lui dis-je en me jettant à ses genoux , il est arrivé quelque chose de bien extraordinaire à l'occasion de celui que vous m'avez

con-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 137

confié hier ; que V. M. me permette de le lui apprendre : ces paroles le mirent en courroux. Je jure, me dit-il, par l'ame de mon ayeul que je te ferai périr à la place de ton prisonnier, si tu l'as laissé échapper. Ma vie & la sienne, lui répondis-je, sont à la disposition de V. M. qu'elle daigne seulement m'entendre. Parlez, reprit-il. Je racontai alors à ce Prince de quelle manière cet homme m'avoit sauvé la vie à Damas ; que desirant m'acquitter envers lui, je lui avois offert la liberté, mais qu'il l'avoit refusée, dans la crainte de m'exposer à la mort. Seigneur, ajoutai-je, il n'est point coupable ; un homme si généreux ne peut pas l'être ; de lâches calomniateurs l'ont noirci à vos yeux, il est la malheureuse victime de la haine & de l'envie déchaînées contre lui. Le Calife parut touché ; ce Prince avoit l'ame naturellement grande ; il ne put s'empêcher d'admirer la conduite de mon ami. Je lui pardonne à cause de toi, me dit Mamoun ; vas lui annoncer cette bonne nouvelle, & amène le

I 5 moi.

moi. Je me jettai aux pieds de ce Prince, en les baissant, & je le remerciai dans les termes les plus forts que put me dicter ma reconnaissance: je conduisis ensuite mon prisonnier devant le Calife. Ce Monarque le fit revêtir d'une robe d'honneur; il lui fit donner dix chevaux, dix mulets, & dix charmeaux de ses écuries; il ajouta à toutes ces faveurs une bourse qui renfermoit dix mille sequins pour les frats de son voyage, & lui remit lui-même une lettre de recommandation pour le Gouverneur de Damas".

S'il y a du mérite à exercer la vertu, c'est un sous Gouvernement dont le principal ressort est *la crainte*. On se figure communément, que tous les Orientaux ne sont que de vils esclaves; plusieurs d'entr'eux cependant ont soutenu les droits de la justice au péril de leur vie, ont osé dire la vérité à des maîtres farouches,

L'attester dans les fers, Et même dans les Cours.

„ Une pauvre femme possédoit à Zebra, petite ville aux environs de
Cor-

Cordoue , une pièce de terre contigue aux jardins du Calife *Hakkam*: ce Prince , voulant aggrandir son Palais , fit proposer à cette femme de lui céder son terrain. Celle-ci refusa toutes les offres qu'on lui fit , & ne voulut jamais se dessaisir de l'héritage de ses pères : l'Intendant des bâtimens s'empara par force , de ce que l'on ne vouloit pas lui donner de bonne grace. La femme désolée alla à Cordoue implorer le secours de la Justice : *Benbechir* étoit alors Cadi ou Juge de cette ville : le cas étoit embarrassant , & quoique la loi fut formelle , il n'étoit pas aisé de la faire entendre à un Prince qui se croyoit , par son rang , au-dessus des loix. *Benbechir* monte aussitôt sur son âne , & prend avec lui un sac d'une énorme grandeur. Il se présente dans cet équipage devant *Hakkam*, qui pour lors étoit dans un pavillon qu'il avoit fait construire sur le terrain même de cette femme. L'arrivée du Cadi , & plus encore le sac qu'il avoit sur ses épaules , étonnent le Prince : *Benbechir* , après s'être prosterné ,
lui

lui demande en grace la permission de remplir le sac qu'il portoit, de la terre où il étoit. Hakkam y consent; quand le sac fut plein, il conjure le Calife de lui aider à le charger sur son âne. Une pareille proposition étonna Hakkam encore plus que tout le reste. Il dit au Cadi que le fardeau étoit trop lourd: Prince, répondit Benbechir avec une noble hardiesse, ce sac que vous trouvez trop pesant, ne contient cependant qu'une très petite partie de la terre que vous avez enlevée injustement à une de vos sujettes; comment pourrez-vous porter, au jour du Jugement dernier, cette terre toute entière que vous avez ravie? Hakkam, loin d'être irrité contre le Cadi, reconnut généreusement sa faute, & rendit à la femme le terrain dont il s'étoit emparé, avec tous les bâtimens qu'il avoit fait construire dessus.

„ Les liens de la plus étroite amitié unissoient l'Emir-Samouil avec l'Emir-Alkis: celui-ci ayant pris la résolution de voyager, crut ne pouvoir remettre son

son bien en des mains plus sûtes que celles de son ami. Il fit donc porter toutes ces richesses dans la ville où commandoit Samouil, & partit pour son voyage. L'on apprit quelque temps après que cet Emir avoit eu le malheur de périr dans un naufrage. Alkendé regnoit alors en Arabie; c'étoit un Prince dévoré de la soif des richesses, & peu délicat sur les moyens qui pouvoient les augmenter. La mort de l'Emir Alkis lui parut une occasion favorable pour satisfaire son avidité: il savoit que le bien de cet Emir étoit entre les mains de Samouil; il le fit sommer de le lui livrer. Celui-ci fit répondre au Prince, qu'il étoit au désespoir d'être dans l'impossibilité de lui accorder sa demande, qu'il devoit être instruit mieux qu'un autre des règles de l'honneur & de la bonne foi, qu'elles obligeoient un dépositaire à remettre le dépôt qu'on lui avoit confié, à celui à qui il appartenoit, & non pas à un étranger. Le Roi, irrité du refus de l'Emir mit le

siège

siège devant la Ville où commandoit Samouil. Le fils de cet Emir, alarmé du danger où étoit son père, ramassa quelques amis & tenta de se jeter dans la Ville, mais il eut le malheur d'être pris. Alkendé fut charmé d'avoir entre les mains, un otage capable d'ébranler la fermeté de Samouil: il fait charger de chaînes le jeune Emir, le conduit dans cet état sous les murailles de la Ville, & lui mettant le poignard sur la gorge, il menace Samouil de percer son fils sous ses yeux, s'il ne lui livre sur le champ les richesses d'Alkis. Samouil sans faire paroître la moindre émotion, & faisant taire la voix de la nature, pour n'écouter que celle de la fidélité, lui cria que la crainte de perdre ce qu'il avoit de plus cher au monde, ne l'engageroit jamais à trahir son devoir. L'héroïque fermeté de Samouil, loin de toucher le Roi, ne fit que redoubler sa fureur; ce Prince barbare plongea son poignard dans le sein du jeune Emir: les habitants de la Ville, indignés de cette cruauté, & craignant de tomber
au

au pouvoir de ce Prince inhumain , se défendirent avec tant de courage , qu'il le forcèrent de lever le siège honteusement. Le fils de l'Emir Alkis , qui avoit accompagné son père dans son voyage , & qui avoit eu le bonheur d'échapper au naufrage , étant de retour , l'Emir Samouil lui remit le dépôt que son père lui avoit confié , & dont la garde lui avoit été si funeste ”.

Opposer l'adresse à la force est la ressource des Etres foibles , c'est souvent la seule qui reste aux sujets d'un Despote. „ *Nouchirevan* , Roi de Perse , avoit condamné à la mort un de ses Pages , pour avoir répandu sur lui , par mégarde , de la sauce en le servant à table : le Page ne voyant aucune espérance de pardon , versa le plat tout entier sur ce maître implacable. *Nouchirevan* , plus étonné encore qu'indigné , voulut savoir la raison d'une pareille témérité : Prince , lui dit le Page , j'ai voulu que ma mort ne fit aucun tort à votre renommée ; vous passez pour le plus juste des Monarques , mais vous perdriez ce titre

titre si la postérité savoit que vous avez condamné un de vos sujets pour une faute si légère. Nouchirevan, revenu à lui même, eut honte de sa colère & lui fit grace”.

Pour donner une idée de la Philosophie Orientale, qui présente d'ordinaire les vérités morales sous l'emblème des figures, nous allons transcrire l'Allégorie suivante. „ Un homme bienfaisant, voulant contribuer au bonheur d'un de ses Esclaves, lui rendit la liberté, il fit ensuite équiper un vaisseau, & lui donna de quoi aller chercher fortune dans tel pays qu'il lui plairoit de choisir. L'esclave reconnoissant mit à la voile; à peine étoit-il en pleine mer, qu'une tempête affreuse le jetta dans une Ile qu'il croyoit déserte: il avoit perdu ses marchandises; son équipage avoit été submergé, il étoit seul, sans secours, & livré à l'incertitude d'un avenir qu'il croyoit ne pouvoir être que funeste: il marchoit sans dessein, absorbé dans ses réflexions, lorsqu'un chemin tracé s'offrit à ses regards; il le suivit avec joie,
&

& découvrit de loin une grande Ville. Ses espérances se ranimèrent, & il y dirigea ses pas. Mais quel fut son étonnement, lors qu'en approchant il se vit environné d'habitans accourus à sa rencontre; des hérauts commencèrent à crier: Peuples, voici votre Monarque, les acclamations le précédèrent dans la Ville, où il fut conduit avec pompe; on l'introduisit dans le Palais, séjour ordinaire des Rois, il fut revêtu d'un manteau de pourpre, & sa tête fut ceinte d'un diadème. Les principaux Seigneurs vinrent lui jurer au nom du peuple entier l'obéissance due aux Souverains. Ce nouveau Monarque ne pouvoit croire que ce ne fut pas un songe; cependant persuadé par une plus longue expérience de la réalité du sort qu'il éprouvoit, il se demandoit à lui-même: Qu'est-ce que tout ceci, & que veut de moi l'Être Suprême? Cette pensée qui l'agitoit sans cesse, l'invita à prendre des éclaircissemens: il appella celui des Seigneurs de la Cour qui l'approchoit le plus souvent, qui lui donnoit des conseils, &

Tome XXXIII. Part. I. K que

que la Providence sembloit avoir destiné à partager le gouvernement avec lui. Visir, lui dit-il, qu'est-ce qui m'a fait votre Roi? pourquoi m'obéit-on, & que dois-je devenir? Sachez, Prince, lui répondit le Ministre, que les Génies qui habitent cette Isle, ont demandé à Dieu de leur envoyer chaque année un enfant d'Adam pour régner sur eux. Le Tout-puissant a daigné exaucer leurs vœux, & toutes les années à pareil jour il aborde ici un homme : les peuples empressés accourent à sa rencontre, comme vous l'avez vu ; il le reconnoissent pour leur Souverain, mais le cours de son règne ne peut être que d'une année. Ce terme fatal révolu, il est précipité du trône, dépouillé des ornemens royaux, & revêtu d'habits grossiers ; des Soldats impitoyables le traînent sur le bord de la mer, le jettent sur un vaisseau, qui le conduit à une autre Isle : cette Isle est par sa nature aride & déserte. Celui qui, peu de jours auparavant, étoit un puissant Monarque, ne trouve ni sujet, ni ami, ni consolateur ; & il traîne une vie pénible

ble & douloureuse. — Mes prédécesseurs, dit le Roi à son Visir, ont-ils été instruits d'un sort si rigoureux? Aucun d'eux ne l'a ignoré; mais ils n'ont pas eu le courage de fixer sur un avenir fâcheux, des yeux éblouis de l'éclat qui environne le trône: l'ivresse des plaisirs passagers, les a détournés de l'idée d'un bonheur durable; & ils n'ont pas su prévenir la fin qui les menaçoit; l'année de leur prospérité s'est toujours écoulée, sans qu'ils s'en soient apperçus: le jour fatal est venu enfin, & ils n'avoient rien fait pour adoucir un sort inévitable & funeste". Le Prince effrayé, demande au Ministre quels sont les moyens de prévenir un tel malheur. Il n'en est qu'un, lui répond-il, c'est d'envoyer dans l'Isle où vous serez conduit, des ouvriers habiles qui construisent de vastes magasins, que vous remplirez de provisions nécessaires pour les besoins de la vie. Profitez des momens de votre prospérité, le temps presse, l'instant échappé ne renaîtroit plus. „ Souvenez vous surtout, que vous ne trouverez dans le lieu

que vous irez habiter si long-temps, que ce que vous y aurez fait transporter d'ici dans le peu de jours qui vous restent ". Le Roi mit à profit les conseils du Ministre, & fit passer dans cette Ile tout ce qui pouvoit en rendre le séjour agréable. „ Cependant le moment approchoit où il devoit quitter son Royaume; mais ce Prince, loin de le regretter, soupiroit après l'instant où il devoit aller prendre possession de ses nouveaux Etats. — Le Monarque détrôné y arriva heureusement, & y vécut plus heureusement encore avec les secours que sa sagesse y avoit amassés ". On devine sans peine l'explication de cette Allégorie: l'Esclave couronné est l'emblème de l'homme „ Le Ministre qui l'avertit du triste sort qui l'attend, c'est la sagesse. L'année qu'il doit régner c'est le cours de la vie humaine; l'Isle déserte où il est conduit, c'est l'autre monde; les ouvriers qu'il envoie sont les bonnes œuvres qu'il fait durant sa vie &c ”.

Quelquefois les Orientaux se plaisent à attaquer le vice avec l'arme du ridicule

cule; jamais ils ne perdent de vue la morale, & les traits les plus plaisans de ce Recueil en renferment des leçons. „ Il y avoit à Bagdad un vieux Marchand, nommé *Abou-Casem Tambouri*, fort célèbre pour son avarice. Quoiqu'il fût très riche, ses habits n'étoient que pièces & morceaux; son turban d'une toile grossière, étoit si sale que l'on ne pouvoit plus en distinguer la couleur; mais de tout son habillement, ses pantoufles étoient ce qui méritoit davantage l'attention des curieux: les semelles étoient armées de gros clous, les empeignes étoient toutes rapiécetées. Jamais le fameux navire d'Argos n'eut tant de pièces, & depuis dix ans qu'elles étoient pantoufles; les plus habiles savetiers de Bagdad avoient épuisé leur art pour en rapprocher les débris. Elles en étoient même devenues si pesantes, qu'elles avoient passé en proverbe, & lorsque l'on vouloit exprimer quelque chose de lourd, les pantoufles de Casem étoient toujours l'objet de comparaison. Un jour ce Négociant se promenant

dans le grand (1) bazar de la Ville, on lui proposa d'acheter une partie considérable de crystal; il conclut le marché parce qu'il étoit avantageux. Ayant appris quelques jours après, qu'un parfumeur ruiné avoit pour toute ressource de l'eau rose à vendre, il profita du malheur de ce pauvre homme, & lui acheta son eau rose pour la moitié de sa valeur; cette excellente affaire l'avoit mis de belle humeur: au lieu de donner un grand festin, selon l'usage des Négocians de l'Orient qui ont fait quelque marché avantageux, il trouva plus expédient d'aller au bain, où il n'avoit pas été depuis long-temps. Comme il ôtoit ses habits, un de ses amis, ou du moins qu'il prenoit pour tel, (car les avarés en ont rarement) lui dit que ses pantoufles le rendoient la fable de toute la ville, & qu'il devoit bien en acheter d'autres. J'y songe depuis long-temps, répondit Casem; mais enfin elles ne sont pas si délabrées qu'elles

ne

(1) Bazar, *marché public.*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 151

ne puissent encore me servir: tout en causant il fut déshabillé & entra dans l'étuve. Pendant qu'il se lavoit, le Cadi de Bagdad vint aussi se baigner, Casem étant sorti avant le Juge, passa dans la première pièce: il reprit ses habits & chercha en vain ses pantoufles, une chaussure neuve étoit à la place de la sienne; notre avare persuadé, parce qu'il le desiroit, que c'étoit un présent de celui qui l'avoit si bien prêché, met à ses pieds les belles pantoufles, qui lui épargnèrent le chagrin d'en acheter d'autres, & sort du bain plein de joie. Quand le Cadi se fut baigné, ses esclaves ne trouvèrent au lieu des pantoufles de leur Maître, qu'une vilaine chaussure qui fut aussi-tôt reconnue pour celle de Casem: les Huissiers courent après le prétendu filou & le ramènent saisi du vol; le Cadi après avoir troqué de pantoufles, l'envoie en prison. Il fallut financer pour sortir des griffes de la Justice; & comme Casem passoit pour être au moins aussi riche qu'avare, on ne l'en tint pas quitte à bon marché. De retour chez lui, l'af-

figé Casem jette de dépit ses pantoufles dans le Tygre qui couloit sous ses fenêtres; quelques jours après, des pêcheurs retirant un filet plus lourd que de coutume, y trouvèrent les pantoufles de Casem. Les clous dont elles étoient garnies, avoient brisé les mailles du filet. Les pêcheurs indignés contre Casem & contre ses pantoufles, imaginèrent de les jetter dans son logis par les fenêtres qu'il avoit laissées ouvertes: les pantoufles lancées avec force atteignirent les flacons qui étoient sur les corniches, & les renversèrent; les bouteilles furent fracassées & l'eau rose fut perdue. On se figurera si l'on peut la douleur de Casem, à la vue de tant de désordre. Maudites pantoufles, s'écriait-il, en s'arrachant la barbe, vous ne me causerez plus de dommage; il dit & prenant une bêche, il fit un trou dans son jardin pour y enfouir ses savates. Un de ses voisins qui lui en vouloit depuis long-temps, l'aperçut remuant la terre; il court aussi-tôt avertir le Gouverneur, que Casem a déterré un trésor.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 153

trésor dans son jardin: il n'en fallut pas davantage pour allumer la cupidité du Commandant. Notre avare eut beau dire, qu'il n'avoit point trouvé de trésor, qu'il avoit voulu seulement enfouir ses pantoufles; le Gouverneur avoit compté sur de l'argent, & l'affligé Casem n'obtint la liberté que pour une fort grosse somme. Notre homme désespéré, donnant ses pantoufles au diable de grand cœur, va les jeter dans un aqueduc éloigné de la ville: il croyoit pour le coup qu'il n'en entendoit plus parler; mais le diable qui n'étoit pas las de lui faire des niches, dirigea les pantoufles justement au conduit de l'aqueduc, ce qui intercepta le fil de l'eau. Les Fontainiers accoururent pour réparer le dommage; ils trouvent & portent au Gouverneur la chaussure de Casem, déclarant qu'il avoit fait tout le mal. Le malheureux maître des pantoufles est remis en prison, & est condamné à une amende plus forte que les deux autres: le Gouverneur qui avoit puni le délit, prétendant n'avoir

K 5

rien

rien à personne, lui rendit fidèlement ses précieuses pantoufles. Casem, pour se délivrer enfin de tous les maux qu'elles lui avoient causés, résolut de les brûler; comme elles étoient imbibées d'eau, il les exposa aux rayons du soleil sur la terrasse de sa maison. Mais la fortune n'avoit pas encore épuisé tous ses traits contre lui, & le dernier qu'elle lui réservait étoit le plus cruel de tous. Un chien d'un voisin aperçut les pantoufles, il s'élance de la terrasse de son maître sur celle de notre avare, il prend dans sa gueule une des pantoufles, & en jouant la lâche dans la rue: la funeste savate tombe directement sur la tête d'une femme enceinte qui passoit devant la maison. La peur & la violence du coup occasionnèrent une fausse couche à cette femme blessée; son mari porte plainte au Cadi, & Casem est condamné à payer une amende proportionnée au malheur, dont-il est la cause. Il retourne chez lui, & prenant ses deux pantoufles dans ses mains: Seigneur, dit il au Cadi, avec une véhémence

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 155

mence qui fit rire le Juge, voilà l'instrument fatal de toutes mes peines; ces maudites pantoufles m'ont enfin réduit à la pauvreté; daignez rendre un arrêt, afin que l'on ne puisse plus m'imputer les malheurs qu'elles occasionneront sans doute encore. Le Cadi ne put pas lui refuser sa demande, & Casem apprit à grands frais le danger qu'il y a de ne pas changer assez souvent de pantoufles”.

Nous passerions les bornes d'un Extrait, si nous rapportions tous les morceaux intéressans répandus dans cet Ouvrage. Ceux qui le terminent, quoique très bons en eux mêmes, ne nous paroissent pas les plus saillans: ce sont des maximes & des conseils pleins de sagesse, mais répétés par les Moralistes de tous les temps & de tous les lieux. Quelquefois cependant un tour heureux & neuf en rajeunit quelques unes, nous avons distingué dans ce nombre les deux suivantes: „ Le vice est odieux, quelque soit celui qui s'y

s'y livre; mais il est encore plus odieux dans un homme éclairé. La science est une arme qui nous a été donnée pour combattre l'esprit de ténèbres, auteur de tout vice. Quelle honte pour un Soldat d'être pris les armes à la main! ”.

„ Malheur à l'homme avide & ambitieux, qui fait couler nuit & jour les larmes des peuples désolés! ces larmes réunies forment enfin un torrent qui l'entraîne avec ses richesses criminelles ”.



JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 157



ARTICLE ONZIEME.

LETTRES DE QUELQUES JUIFS
Portugais & Allemands, à Mr. de
Voltaire; avec des Réflexions Cri-
tiques &c. Et un petit Commen-
taire extrait d'un plus grand; *Pa-*
ris, chez *L. Prault* 1769. grand in
12. de 424. pp.

Nous rendimes compte il y a quel-
ques années (1) d'un petit Ecrit
intitulé: *Réflexions Critiques sur le premier*
Chapitre du Septième Tome des Oeuvres de
Mr. de Voltaire, au sujet des Juifs. Mr.
Pinto, Juif Portugais & Auteur de cette
intéressante Brochure, s'y plaignoit de
la manière outrageante dont Mr. de
Voltaire avoit parlé de la Nation Juive,
& le réfutoit avec autant de politesse
que

(1) *Biblioth. des Sc.* Tom. XVIII. Part. II.
pag. 509. & suiv.

que d'esprit & de force. Mr. de V. reconnu noblement son tort, & convint que *les lignes*, qui avoient si justement déplu, étoient violentes & injustes. Mais si depuis lors il a ménagé les Juifs modernes, on fait avec quel acharnement les anciens Juifs & leurs Livres sacrés sont attaqués, dans une multitude d'Ecrits qu'on lui attribue généralement. Les *Lettres* que nous avons sous les yeux, sont destinées à détruire les odieuses imputations qui se trouvent dans ces Ecrits scandaleux, & à relever les erreurs, les méprises de tout genre, les contradictions &c. où l'on y est tombé en parlant de l'Histoire des Israélites, & des Livres de l'ancien Testament. Nous ne savons à qui le Public doit ces excellentes Lettres, mais il est plus que vraisemblable que ce n'est point à des Juifs, & qu'à la réserve des *Réflexions Critiques* de Mr. de Pinto, & de quelques Lettres qui s'y rapportent, & qui ont été placées au commencement du Volume, tout l'Ouvrage part de quelque plume Chrétienne très habile,

très

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 159

très exercée, & bien supérieure à celle des *Nonotte*, des *Guion*, des *Larcher*, & de quelques autres Ecrivains, qui dans ces dernières années ont eu le courage de se mesurer avec Mr. de Voltaire. Quoi qu'il en soit, cet Homme célèbre a trouvé dans l'Anonyme un adversaire digne de lui, & d'autant plus redoutable qu'il écrit fort agréablement, & qu'il manie très bien les armes dont Mr. de Voltaire aime tant à se servir, la plaisanterie & l'ironie. Du reste, les prétendus Juifs rendent justice aux talens extraordinaires de leur ennemi, & s'ils déplorent l'abus qu'il en a fait quelquefois, ils reconnoissent toujours en lui un des plus beaux génies de ce Siècle, & expriment souvent l'admiration qui est due à la plus grande partie de ses Ouvrages. „ Ces Juifs, *dit l'Editeur*, ne sont pas des agresseurs téméraires, qui bravent vos ressentimens & vous provoquent de gaieté de cœur. Membres d'une Nation que vous avez tant de fois outragée, ils se bornent à une défense que vous avez rendue nécessaire ,
&

& ne repoussent vos traits qu'en respectant la main qui les lance. Admirateurs passionnés de vos Ecrits, ils desireroient qu'on y trouvât par-tout cette exactitude & cette haute perfection dont vous êtes capables". Ce ton de politesse se soutient assez constamment dans tout le cours de l'Ouvrage, & nous allons en donner encore un exemple, qui servira en même temps à montrer que l'Auteur se souvient aussi toujours que ce sont des Juifs qu'il fait parler. „Voilà, Monsieur, une partie des Réflexions que nous avons faites en lisant votre Traité de la Tolérance, & quelques autres Ouvrages qu'on vous attribue (2). Nous pouvons nous être

(2) „ Nous avons supposé d'après le bruit public, que la *Philosophie de l'Histoire*, la *Défense de mon Oncle*, quelques Articles du *Dictionnaire Philosophique*, &c. étoient de l'illustre Ecrivain que nous réfutons. On nous apprend dans le moment que Mr. de Voltaire désavoue tous ces Ecrits. Si c'est fausement qu'on les lui a attribués

être trompés: qui ne se trompe pas ? mais nous cherchons sincèrement la vérité. Si vous nous croyez dans l'erreur, daignez nous éclairer. Nous nous engageons à réformer par des cartons tout ce qui aura pu vous déplaire dans cet Ecrit, & nous tiendrons parole. Nous ne devons point le diffimuler : nous le publions avec reconnoissance ; le Peuple Juif vous a quelques obligations. Vous nous avez justifiés, autant qu'il étoit en vous, du crime qui nous rend odieux aux Nations Chrétiennes (3). Si les Auto-da-fé de Madrid

bués, nous lui faisons réparation de l'en avoir cru l'Auteur : nous reconnoissons qu'en effet ils ne sont pas dignes d'un Ecrivain de ce mérite".
Note de l'Auteur.

(3) Mr. de Voltaire a voulu prouver, qu'il est aussi injuste de rendre les Juifs modernes responsables de la mort de notre Sauveur, qu'il seroit absurde de s'en prendre aux Romains d'aujourd'hui, parce que les premiers Romains enlevèrent les Sabines & dépouillèrent les Samnites. Il y a cependant bien de la différence, car comme on le

drid & de Lisbonne sont moins sanglans, si la rigueur du Tribunal redoutable qui nous juge, est enfin adoucie, c'est peut-être à vos Ecrits plus qu'à toute autre cause que nous en sommes redevables. Vous avez du moins plus d'une fois exhorté les Chrétiens à nous regarder comme leurs frères. Prenez enfin pour nous, Monsieur, tous les sentimens que vous inspirez aux autres; & soutenez par-tout dans la nouvelle Edition de vos Oeuvres, le caractère de modération & de bienfaisance, qui
éclaté

remarque dans une Note de l'Ouvrage dont nous rendons compte (Note que l'on suppose être d'un Auteur Chrétien), les Juifs modernes aveuglés par les préjugés héréditaires de leur Nation, loin de detester le crime de leur Pères, l'approuvent, le défendent, & y consentent autant qu'il est en eux. Leur seule excuse est celle que J. C. mourant apportoit en leur faveur, & que l'Apostre a répétée, l'ignorance: *S'ils l'eussent connu, jamais ils n'eussent crucifié le Seigneur de gloire.* Ce mot dit plus pour les Juifs, que tous les raisonnemens de Mr de Voltaire.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 163

éclate en tant d'endroits de vos Eorits”.

Les premières Lettres des prétendus Juifs Allemands roulent sur quelques passages très scandaleux du *Traité de la Tolérance*: ils ne dissimulent point combien ils en ont été indignés, ils les réfutent avec toute la force & toute la solidité imaginables, mais ils n'oublient cependant point les égards qu'ils croient devoir à Mr. de Voltaire. „S'il est quelqu'un sur la terre, *lui disent ils*, qui doive souhaiter la tolérance, c'est sans doute un Peuple malheureux, que la Religion qu'il professe, expose depuis tant de Siècles aux plus accablans mépris & aux plus cruelles persécutions. Romains, Persans, Sarrazins, Chrétiens, Mahométans, tous les Peuples, toutes les Sectes se sont élevés successivement contre nous; & du Nil à la Vistule, du Tage à l'Euphrate, il n'est aucun pays qui n'ait été le Théâtre sanglant de nos désastres. Pourrions-nous ne pas détester les fureurs de la superstition, après en avoir été tant de fois les tristes victimes? Nous sommes donc bien éloignés, Monsieur, de com-

L 2

battre

battre les principes de bienveillance universelle répandus dans votre Traité. Ce sont au contraire ces principes, c'est cet esprit d'indulgence qui y règne, & ces conseils de douceur que vous y donnez aux Gouvernemens, qui nous le rendent cher, & qui nous attachent avec plaisir à sa lecture, malgré les traits que vous y lancez encore contre nous & contre nos pères. Nous ne serons point injustes, parce que vos préjugés sont violens & votre haine opiniâtre. Nous avouerons sans peine, qu'on reconnoît de temps en temps dans cet Ouvrage le coloris d'un grand Maître, & les vues sages d'un Philosophe ami de l'humanité. Qui pourroit y lire sans attendrissement la fatale aventure qui vous en a fait naître l'idée (4), où voir

(4) „ La famille innocente & malheureuse dont il est ici question, trouvant un appui dans Mr. de Voltaire, soutenue par son crédit, & défendue par ses éloquens Ecrits, est un trait admirable dans la vie de cet illustre Auteur. C'est le plus
beau

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 165

voir sans frémir les tableaux que vous y tracez du fanatisme; tant d'affassinats, de massacres, de guerres sanglantes que ce monstre a causées dans votre Patrie, & dans le reste de l'univers! Quel dommage qu'un sujet si intéressant, ne se présente à l'esprit des lecteurs, qu'accompagné d'un foule de réflexions étrangères, de faits hazardés, d'idées confuses, & d'erreurs grossières, qu'on a peine à s'empêcher de regarder comme volontaires! Nous laissons aux Gens de Lettres & aux Chrétiens, le soin de relever celles qu'on y trouve sur les Egyptiens, les Grecs, les Romains, les Chrétiens, leurs Martyrs, &c. Mais il est deux Chapitres qui regardent particulièrement la Nation Juive, & qui sans être à beaucoup près les meilleurs de l'Ouvrage,

beau de ses triomphes. Personne n'applaudit plus sincèrement que nous, à la gloire qu'il s'est acquise en élevant le premier la voix en faveur de l'innocence opprimée par la Justice". *Note de l'Auteur.*

ge, nous ont paru exiger de notre part quelque réponse". &c.

Les prétendus Juifs commencent par examiner & par réfuter une longue Note insérée à l'Article XII^e. du *Traité sur la Tolérance*; Mr de V. y a rassemblé les principales objections de quelques Ecrivains modernes contre le Pentateuque, & il y impute aux anciens Israélites les plus horribles abominations. Dans plusieurs Lettres, pleines d'érudition & de bonne critique, on prouve que Moïse a pu écrire le Pentateuque & qu'en effet il l'a écrit, à la réserve, peut-être, d'un petit nombre d'endroits, qui paroissent avoir été ajoutés par des mains plus récentes; on répond aux difficultés proposées contre l'histoire de l'adoration du Veau d'or; on montre qu'il n'est point du tout incroyable que les Israélites, auprès de mont Sinai, aient pu fournir aux dépenses de la construction du Tabernacle, & des autres Ouvrages décrits dans l'Exode; on discute ce que Mr de V. dit sur le massacre des 24000. hommes séduits par les femmes Moabites;

bites; enfin on justifie les anciens Juifs du reproche de bestialité que le même Auteur leur fait. Pour donner une idée de toute cette controverse, nous nous bornerons à l'Article de l'adoration du Veau d'or.

Mr. de V. dit qu'il est absolument inconcevable, que les Hébreux aient demandé un Veau d'or pour l'adorer, au pied de la montagne où Dieu avoit parlé à Moïse au milieu des foudres & des éclairs, & qu'après tant de miracles signalés dont ils avoient été les témoins, ils aient prostitué leur encens à une vaine Idole. On répond qu'à la vérité les Hébreux étoient au pied de la montagne où Dieu parloit à Moïse, mais que depuis long-temps ils *ignoroient*, disoient-ils, *ce que ce Moïse étoit devenu*. Ils l'avoient vu auparavant monter plusieurs fois sur cette montagne, & en redescendre, pour leur rapporter les ordres du Seigneur. Cette fois-ci au contraire, il n'avoit point reparu depuis plus d'un mois. Surpris d'une si longue absence, & ne sachant ce qui lui étoit

arrivé, ils perdirent toute espérance de le revoir. Est-il inconcevable qu'en de pareilles conjonctures ces hommes grossiers, livrés à eux mêmes, sortis tout nouvellement de l'Egypte idolâtre, entraînés par l'exemple de tous les Peuples voisins, & se regardant comme abandonnés de leur Dieu qu'ils n'entendoient plus, aient cédé dans cette rencontre à leur penchant pour un culte accrédité, qui flattoit leur goût par la pompe des cérémonies & par la joie des Fêtes? Il est même très vraisemblable que dans leur intention, les honneurs qu'il rendirent au simulacre, étoient relatifs au Dieu leur libérateur, & que tout leur crime fut de l'adorer contre ses défenses sous une image corporelle. Ils vouloient avoir une représentation symbolique du vrai Dieu *qui les avoit tirés de l'Egypte*. De là vient que lors qu'Aaron leur annonça la Fête qu'ils devoient célébrer, à l'honneur du Veau d'or, il leur dit: *demain il y aura une Fête solennelle à l'ETERNEL*, preuve certaine qu'il regardoit

doit cette Idole comme un simulacre de Jéhova ou du vrai Dieu. Il faut cependant convenir que cette infidélité des Juifs , qui après tant de miracles qui s'étoient opérés sous leurs yeux , contrevinrent à la défense que Dieu leur avoit faite de le représenter par des images , a de quoi surprendre , & qu'elle suppose dans ce Peuple une indocilité d'esprit , & une dureté de cœur peu commune. Aussi les Livres de Moÿse sont-ils pleins des vifs & amers reproches , qu'il ne cessoit de leur en faire. Mais sur quoi les Incrédules la regardent-ils comme impossible ? L'Auteur des Lettres fait là dessus une réflexion frappante. „ *Les Brochuraires* , dit-il , jugent sans doute de nos pères par eux mêmes. Mais d'abord ils se font tort : ce sont des hommes polis , des esprits éclairés ; & les Hébreux , comme M. de V. le répète en tant d'endroits , étoient un Peuple *barbare , stupide , superstitieux*. D'ailleurs peuvent ils bien répondre de leur propre cœur ? Ont-ils exactement calculé

tous les obstacles qu'y pourroient mettre à l'efficacité des miracles, la fragilité naturelle à l'homme, l'empôtement des passions, l'aveuglement des préjugés, les égaremens d'une orgueilleuse Philosophie, qui dispute sur tout & veut tout soumettre à ses foibles lumières? Pourquoi la vue de quelques miracles opéreroit-elle sur eux, ce que n'opèrent point toutes les merveilles, dont ils sont chaque jour les témoins, le grand spectacle de la Nature, plus frappant aux yeux des sages, & plus imposant pour eux que la mer entr'ouverte, l'eau coulant du sein des rochers, & le Sinaï retentissant du son de la trompette & du bruit des tonnerres? Qu'ils rentrent en eux mêmes, & qu'ils se demandent si leurs desirs furent toujours purs & leurs actions innocentes. Quoi! pleins des idées sublimes de la sainteté de la Loi naturelle, & de l'obéissance due au Législateur suprême, qui la leur intime au fond du cœur; témoins de ses œuvres, & ne respirant que par ses bienfaits, ils osent enfreindre ses ordres : & ils ne
com-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 171

comprennent pas que les Hébreux aient pu les violer après tant de miracles! L'un n'est pas plus inconcevable que l'autre: c'est des deux parts un aveuglement égal. Disons le vrai, ni les miracles les plus frappans, ni les plus éclatantes merveilles de la nature, ne fixent l'homme invariablement dans le bien. Tout dépend des dispositions de ceux qui en sont spectateurs. Tandis que les ames droites reconnoissent dans les uns & dans les autres le doigt du Tout-puissant, & les traits évidens de sa Sagesse & de sa Bonté; combien d'esprits faux & présomptueux n'y veulent voir que charlatanisme & supercherie, hazard aveugle ou combinaisons nécessaires! Combien d'autres grossiers & distraits, esclaves de l'habitude & des passions, ne les regardent qu'avec une stupide indifférence, sans en rien conclure pour le reglement de leur vie, ou contredisent tous les jours par leur conduite les conséquences qu'ils en avoient tirées? Enfin des Ecrivains, qui regardent les miracles comme autant d'absurdités, & qui

qui en nient non seulement l'existence, mais la possibilité, ne nous paroissent pas fort capables de décider de leur pouvoir sur le cœur des hommes. Aussi ces grands opposans à la Révélation sont-ils peu d'accord entr'eux sur ce sujet. Si quelques uns se persuadent que les miracles auroient une force irrésistible, d'autres en jugent tout différemment. *Redresse les boiteux, dit l'un d'entr'eux (5), fais parler les muets, ressuscite les morts; je n'en serai point ébranlé.* Voilà certainement un homme bien persuadé qu'on peut tenir contre les miracles, & qui probablement n'y céderoit pas. Quelle preuve a-t-on que parmi les Hébreux il n'y avoit point de têtes organisées comme celle de ce *Philosophe*, qui tout en raisonnant mal se feroient crues, comme lui, plus sûres de leur raisonnement que de leurs yeux? Les prodiges opérés pour nos pères & sous leurs yeux, en rendant leurs prévarications plus criminelles, ne les rendoient donc

(5) *Pensées Philosophiques.*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 173

donc ni impossibles ni inconcevables. Les miracles, non plus que les merveilles de la nature, ne subjuguent point la volonté; & pour en avoir vu ou même en avoir fait, on ne cesse pas d'être homme, c'est-à-dire foible & pécheur. Faut-il que des Juifs soient obligés de rappeler ces principes à des Chrétiens? Seroit-ce à nous à leur apprendre, que Dieu peut communiquer sa puissance aux hommes, sans leur ôter leur fragilité"?

On dit dans le Traité de la Tolérance qu'il étoit impossible, sans miracle, de jeter en fonte le Veau d'or en moins de trois mois. Les Juifs Allemands répondent qu'on s'imagine apparemment que ce Veau d'or étoit un colosse, & qu'on oublie qu'il étoit destiné à être porté à la tête de l'armée des Hébreux: *Fais-nous*, disoient-ils, *des Dieux qui nous précèdent*. Dans ce dessein il n'étoit pas nécessaire que cette statue fut aussi pesante que le Cheval d'Henri IV, ou que le Laocoon de Marly. Les Incrédules auront vu sans doute le Veau d'or

re-

représenté dans quelque tableau ; d'après le caprice du Peintre, & ils auront conclu de la peinture à l'original. Mais la conclusion n'est pas juste : les Peintres ne sont pas toujours des autorités sûres, non plus que les Poètes. „ Quelques uns de vos Chrétiens, *continuent les prétendus Juifs*, ont écrit que ce Veau d'or étoit un corps humain surmonté d'une tête de veau, dans le goût de ces *Anubis* à tête de chien qu'on montre dans les cabinets des curieux. Vous voulez que cette Idole ait été un *Apis*, à la bonne heure. Mais croyez vous que pour jeter en fonte un *Anubis*, ou un *Apis* portatif & grossièrement travaillé, comme tous les ouvrages des Egyptiens, les maîtres de nos pères dans les Arts, il eût fallu nécessairement un miracle? — Entrez seulement, Monsieur, chez le premier fondeur : je vous réponds que si vous lui fournissez les matières dont il pourroit avoir besoin, que vous le pressiez & que vous le payiez bien, il vous fera un pareil ouvrage en moins d'une semaine. Nous n'avons pas

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1770. 173

pas cherché long-temps, & nous en avons trouvé deux, qui ne demandoient que trois jours ”.

Les Juifs ne répondent pas avec moins de solidité à une objection que M. de V. a répétée d'après quelques Incrédules modernes, contre la pulvérisation du Veau d'or. On assure hardiment, qu'il est impossible de réduire l'or en poudre qu'on puisse avaler, & que l'art de la plus savante Chymie n'y suffit pas. Tout le monde sait cependant que le sel de tartre mêlé au soufre, dissout l'or au point de le réduire en une poudre qu'on peut avaler. Il y a long-temps que Stbal, Chymiste du premier ordre, l'a dit dans ses *Opuscules*. On trouve dans un Ouvrage très connu de M. Goguet, intitulé: *Origine des Loix, des Sciences, & des Arts*, que le Natron (6), matière commune dans l'Orient, & sur-tout près du Nil, produit le même effet ; que Moïse connoissoit par-

fai-

(6) C'est un sel alkali terreux, appelé quelquefois Soude blanche d'Egypte, ou Alkali terrestre Oriental.

faitement bien toute la force de son opération (7); & qu'il ne pouvoit mieux punir l'infidélité des Israélites qu'en leur faisant boire cette poudre, parce que l'or rendu potable par ce procédé est d'un goût détestable. Cette possibilité de rendre l'or potable a été répétée cent fois depuis Stahl, dans les Ouvrages & dans les Leçons des plus célèbres Chymistes, d'un Senac, d'un Baron, d'un Macquer &c. Tous sont d'accord sur ce point. M. le Fevre l'enseigne comme les autres, & il ajoute que rien n'est plus certain, & qu'on

(7) „ Moyse avoit été instruit dans toutes les Sciences des Egyptiens. Or l'art de fondre les métaux & de les purifier, fut connu de ce Peuple dès le temps de ses premiers Rois. C'est ce qu'assurent plusieurs Historiens, Diodore de Sicile, Agathorches &c. Les Egyptiens exploitoient des mines d'or & d'argent, ils connoissoient la manipulation très difficile de l'étain, ils embaumoient les corps avec des préparations chymiques qui les ont conservés jusqu'à nos jours &c. Il paroît que ce fut d'eux que les Grecs apprirent à travailler les métaux ". *Note de l'Auteur.*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 177

qu'on ne peut avoir là dessus le moindre doute. Aben-Ezra avoit déjà soupçonné que c'étoit par un procédé chymique que Moÿse avoit rendu l'or potable. Quelque temps après Aben-Ezra, un autre Rabbín écrivit qu'il avoit été lui même témoin d'une semblable opération, mais on en avoit douté jusqu'à Stahl. „ Voyez, *s'écrient ici les Juifs Allemands,* à quoi il sert qu'on fasse des découvertes, puisque tant d'années après, on nous répète encore les vieilles erreurs. Mais vous, Monsieur, quand vous ramenez cette futile objection, ignorez vous que le dernier Chymiste seroit en état de la réfuter? La Chymie n'est pas votre fort: on le voit bien. Croyez nous; faites des vers: embouchez la Trompette Epique; disputez le prix aux Euripide & aux Sophocle; mais laissez là l'art des Rouelle. & des Margraff ”.

Le petit Commentaire extrait d'un plus grand sur quelques endroits des Ouvrages de M. de V. contient quantité d'observations savantes & judicieuses. On y réfute d'une manière triomphante

Tome XXXIII. Part. I. M les

les fausses idées que l'Ennemi des Juifs donne de leur Droit Divin, les reproches qu'il leur fait d'avoir été adonnés à la bestialité, d'avoir sacrifié des victimes humaines &c. On montre qu'il veut mal-à-propos faire passer pour des réalités des choses qui ne sont arrivées qu'en vision, comme par ex. ce qui est dit qu'Ezéchiel mangea le volume de parchemin qui lui étoit présenté, qu'il couvrit son pain d'exorcismes, qu'il demeura couché sur son côté gauche 300 jours &c; toutes choses qui manifestement ne se passèrent qu'en vision. On fait voir que lors qu'il est dit qu'Esaié marcha *tout nud*, cela signifie qu'il marcha sans robe & sans tunique, comme les esclaves auxquels on laisse soit sans doute de quoi *couvrir leur nudité*. „ Ce Prophète, *ajoute-t-on*, marchant tout nud, a pu faire rire quelques ignorans : c'est tout le succès qu'on peut se promettre de pareilles plaisanteries ”.

L'Auteur du *Traité de la Tolérance* affirme que les dogmes de l'immortalité de l'ame, & d'un état à venir de poi-

nes

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1770. 179

nes & de récompenses, ne furent annoncés ni dans le Décalogue ni dans aucune Loi du Lévitique & du Deuteronome. On convient qu'il n'y a sur ces vérités rien de formel dans les Livres de Moïse, & qu'il n'y est ordonné en aucun endroit de les croire. Mais on ajoute avec beaucoup de raison, que c'est parce que du temps de Moïse ces vérités connues des Juifs & avouées de tous les Peuples voisins, n'étoient contestées par personne. Du moins il est hors de doute qu'elles n'étoient point ignorées des Juifs avant la captivité de Babylone. Ces expressions des Patriarches, qu'ils étoient voyageurs sur la terre; que les jours de leur pèlerinage étoient courts & malheureux; qu'à la mort (quoique leurs corps reposassent souvent en des lieux très éloignés), ils alloient rejoindre leurs pères, & être réunis à leur Peuple, ces expressions & tant d'autres que nous pourrions citer, jointes surtout aux défenses faites dans la Loi de Moïse de consulter les devins, qui interrogent les morts & leur demandent

la vérité, n'annoncent-elles pas, que la permanence des ames étoit une croyance établie dès le temps du Législateur? Saül auroit-il pensé à consulter l'ame de Samuel, s'il n'eût cru que les ames existoient après la mort? & si cette croyance n'avoit été commune de son temps, d'où cette pensée lui seroit-elle venue? Descendons à des temps plus récents, nous y trouverons des preuves claires, que les dogmes d'un jugement futur, d'une autre vie, de peines & de récompenses dans cette autre vie, étoient connus de nos pères avant la captivité de Babylone. *L'impie, disoit Salomon, 500 ans avant cette captivité, l'impie périt dans son impiété, mais le juste a de l'espérance à la mort, Prov. XXV: 32. A la mort la poussière, c. a. d. le corps, retourne à la terre d'où il est venu, mais l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné, Eccles. XII: 7. Dieu citera en jugement toutes les actions des hommes, même les plus secrètes, soit bonnes, soit mauvaises, XI: 14 & plus bas Dieu jugera toutes choses".*

Un

Un article très piquant de l'Ouvrage des prétendus Juifs, est celui où ils traitent de ce qu'ils appellent *les distractions de M. de V. sur divers objets.* „ Quand on a l'imagination ardente, *disent-ils*, & qu'on écrit à la hâte sur des matières dont on n'est pas parfaitement instruit, il est bien difficile de ne pas donner dans quelques méprises. Aussi, Monsieur, vous en est-il échappé un assez grand nombre, lorsque vous vous êtes mêlé de parler de notre Histoire, de nos Livres Sacrés, de nos Loix &c. Nous en avons déjà relevé plusieurs, nous allons encore en rapporter ici quelques autres, qui ne paroîtront pas moins singulières. Elles sont telles, Monsieur, que vous ne pourrez vous empêcher de convenir vous même, qu'il faut que vous soyez extrêmement distrait, ou que vous n'ayez jamais lu avec soin ces Livres Divins que vous critiquez ". Dans la *Philosophie de l'Histoire*, Art. *Moyse*, pag. 189. on trouve ces propres paroles: *Les Livres de Moyse, de Josué, &c. le reste du Pentateuque.* Il est clair qu'ou-

tre les Livres de Moïse, on met ici celui de Josué, & d'autres encore dans le Pentateuque. „ On étoit donc votre attention, Monsieur, vous aviez sans doute oublié jusqu'à la signification du mot *Pentateuque*. Car pour peu que vous vous la fûssiez rappelée vous auriez senti que ce Recueil ne contient que les Livres du Législateur; & que ni le Livre de Josué, ni d'autres, n'en firent jamais partie. Avouez, que si la méprise n'est pas de conséquence, la distraction est un peu forte ”.

Mr. de Voltaire dit (*Traité sur la Tolér.* Chap. XII), Salomon fait sculpter douze Bœufs, qui soutiennent le grand bassin du Temple: des Chérubins sont posés dans l'Arche; ils ont une tête d'aigle & une tête de veau; & c'est apparemment cette tête de veau mal faite, trouvée dans le Temple par les Soldats Romains, qui fit croire long temps que les Juifs adoroient un âne. On représente là dessus à Mr. de V. 10. qu'il y avoit à la vérité des Chérubins sur l'Arche, mais non pas dedans, où il eût même été impossible
de

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1770. 183

de les mettre. L'Arche étoit un Coffre de deux coudées de hauteur sur une coudée & demie de largeur; & les Chérubins de Salomon avoient dix coudées de haut sur dix de large, à compter de l'extrémité d'une aile à l'extrémité de l'autre. Ils n'étoient donc pas faits pour être mis dans l'Arche. 2^o. Il y avoit long-temps qu'il n'étoit plus question, ni de l'Arche ni des Chérubins de Salomon à tête de veau mal faite, lorsque les Romains s'emparèrent de la Judée. Ce n'est pas dans le Temple de Salomon, qui n'existoit plus, c'est dans le second Temple qu'ils entrèrent. Mais ils ne virent assurément dans ce Temple, ni l'Arche, ni les Chérubins de Salomon, qui n'y furent jamais.

L'Auteur du *Dictionnaire Philosophique* dit, qu'on attribue communément le Livre de la *Sagesse*, à Jésus Fils de Sirach, ou à Philon de Biblos. „ *À Philon de Biblos ! s'écrient les prétendus Juifs.* Vous oubliez, Monsieur, qu'il y a eu deux Philons; l'un d'Alexandrie, savant Juif, dont il nous reste des Ou-

vrages estimés; l'autre de Biblos, Auteur Payen, dont on n'a que quelques fragmens. Il est vrai, que quelques Critiques parmi vous se sont avisés de faire le Philosophe d'Alexandrie Auteur du Livre de la Sagesse; & l'on fait combien leurs raisons sont solides. Mais qu'on l'ait jamais attribué au Grammairien de Biblos, c'est ce que vous n'avez pu dire que dans un moment de distraction singulière. Quel rapport avez vous pu concevoir, Monsieur, entre le Livre de la Sagesse & le Traducteur Payen du Payen Sanchoniaton?"

Sur la fin de l'Ouvrage que nous avons sous les yeux, on examine quelques étranges raisonnemens de Mr de V. Il dit, par ex. dans le *Dictionnaire Philosophique*, qu'il n'y a pas plus eu de Ninus, fondateur de Ninvoab, nommée par nous Ninive, que de Belus fondateur de Babylone: nul Prince Asiatique ne porta un nom en Us (8). Or voici là dessus

le

(8) „ Cette façon de raisonner plait tant à Mr. de V. qu'il l'emploie en plus d'un endroit.

C'est

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 185

le Commentaire des Juifs Allemands:
„ *Ninwab*, nommée par nous *Ninive*, est
un trait d'érudition qu'on admirera
sans doute. Mais que pensera-t-on de
ce raisonnement: nul *Prince Asiatique* ne
porta un nom en *Us*; donc il n'y a
point eu de Ninus fondateur de Nini-
ve!

C'est ainsi qu'il essaye d'infirmer dans la *Philoso-*
phie de l'Histoire, ce que rapporte l'Historien
Josèphe, qu'Alexandre fut reçu par le Grand-
Prêtre Jaddus, *supposé*, dit-il, *qu'il y eût en*
effet un Prêtre Juif dont le nom finit en Us,
où l'on peut remarquer, outre le faux raisonne-
ment, une autre méprise du célèbre Ecrivain,
qui oublie que Josèphe écrivant en Grec, n'appelle
point ce Grand Prêtre *Jaddus*. *Us* est une ter-
minaison Latine & non pas Grecque. C'est peut-
être encore une preuve que ce grand homme
n'est pas médiocrement distrait: car nous ne vou-
drions pas inférer de semblables méprises, que Mr.
de V. ne connût que très imparfaitement la Lan-
gue des Grecs, qu'il vante & préfère si souvent à la
nôtre. Après tout quand on réunit autant de
talens que cet illustre Auteur, & qu'on écrit aussi
supérieurement sa Langue, on peut ignorer sans
regret quelques Langues étrangères”.

M 5

vel N'est ce pas exactement comme si l'on prétendoit qu'il n'y a point eu de Pompée, parce qu'aucun Général Romain n'a porté de nom en *ce*. Eh! non, pourroit-on répondre, il n'y a point eu de Pompée, mais il y a eu un Pompeius, que les François ont nommé Pompée. Ce changement de terminaison empêche - t - il que ce Romain n'ait existé".

Autre raisonnement de même nature: On peut remarquer qu'il est bien étrange que le mot de Python se trouve dans le Deuteronome, long-temps, avant que ce mot Grec pût être connu des Hébreux: aussi le terme Python n'est point dans l'Hébreu, dont nous n'avons aucune traduction exacte; Traité sur la Tolér. Chap. XIII. „ Nous l'avouons, disent ici les Juifs, nous ne voyons ici d'étrange que cette singulière façon de raisonner. Quoi! il est étrange qu'un mot Grec, devenu Latin par l'usage, se trouve dans une Version Latine! Il est étrange & bien étrange, qu'un mot inconnu des Hébreux ne se trouve pas dans l'Hébreu! Il est vrai

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 187

vrai qu'on n'a point de traduction parfaite des Livres Hébreux : mais assurément la très grande partie de ces Livres est traduite *exactement*, & l'on peut se flatter de les entendre. Vous n'avez aucune traduction de Virgile, d'Horace &c. exacte en tout point, même pour le sens: vous croyez pourtant entendre Horace & Virgile. Il en est de même des Livres Hébreux: c'est tout ce qu'on peut espérer dans des Ouvrages si anciens, & tout ce qui est nécessaire".



NOU.



NOUVELLES LITTERAIRES.

GRANDE BRETAGNE.

LONDRES. H. Kαινη Διαδουχη. *Novum Testamentum Græcum Domini nostri Jesu Christi; cum Scholiis Theologicis & Philologicis; In quibus Loca varia N. T. tam ex celeberrimis veterum Interpretum Commentariis, quam ex uberrimis Eruditorum hujus & superioris sæculi lucubrationibus illustrantur, Phrasæologia explicatur, & sensus genuinus eruitur. Opus in gratiam Juniorum fideliter excerptum, & quibus desunt largiora volumina in Epitomen redactum;* chez Bladon, deux Vol. in 8°. Cette Edition est élégante, & ressemble beaucoup à celle que le Dr. Clarke a donnée d'*Homère* in 8°. Les Notes sont pour la plupart tirées de la Synopse de Polus. Elles sont courtes, claires & judicieuses; mais elles sont uniquement destinées aux jeunes gens, ou à ceux qui n'ont ni le loisir, ni les moyens de consulter les grands Commentaires.

An Enquiry into the present state of the Septuagint Version of the Old Testament. By the
the

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 189.

the Reverend Dr. HENRY OWEN, Rector of St. Olave, Hart-street, and Fellow of the Royal Society; c. a. d. Examen de l'état présent de la Version des Septante, par le Dr. OWEN &c; chez White 1769. in 8o. Ce que le Dr. Kennicot a entrepris avec tant de succès pour le Texte Hébreu, le Dr. OWEN voudroit qu'on le fit pour la Version des LXX. Il prétend que cette Version, qui se conserva sans doute dans toute sa pureté jusques au temps de notre Sauveur, a été ensuite considérablement altérée & corrompue, soit par inadvertance, soit à dessein & par la mauvaise foi des Juifs. Quelques unes des preuves qu'il en donne pourroient être contestées; mais après tout on ne sauroit douter que cette Version, telle qu'elle existe aujourd'hui dans tous les Exemplaires imprimés, ne diffère en bien des endroits de l'ancienne dont les Evangélistes & les Pères de l'Eglise se servoient. Le Dr. OWEN produit à ce sujet divers témoignages de Justin Martyr, de S. Irénée, de Tertullien, d'Origène, de S. Jérôme &c. On pourroit objecter que la vénération que les Juifs avoient pour leurs Livres sacrés, & le zèle qu'il ont toujours témoigné pour les conserver dans leur intégrité

tégrité ne leur auroient pas permis d'y faire des faififications. Notre Auteur répond que quel qu'ait pu être ce zèle dans les commencemens, il est manifefte par leurs propres Ecrits, qu'ils devinrent bien moins fcrupuleux dans la fuite. Le Talmud de Babyione dit, qu'il est légitime & louable de fupprimer une lettre de la Loi, afin que le Nom de Dieu en foit publiquement fanctifié, ou pour empêcher qu'il ne foit publiquement profané. On fent qu'avec un tel principe, ils ne fe feront fait aucune peine d'altérer l' B. S. toutes les fois qu'ils auroient cru que la gloire de Dieu, l'intérêt de leur Religion, & leur haine pour le Chriftianifme l'exigeroient. Il y auroit bien des chofes à observer là deffus, & nous avouerons ingénuement que le Dr. OWEN ne nous a point perfuadés, & qu'il nous paroît toujours très peu vraifemblable que les Juifs aient altéré à deffein, foit le Texte Hébreu, foit la Verfion des LXX. Mais quoi qu'il en foit de leur fidélité à cet égard, il eft au moins certain que des fautes de tout genre, doivent s'être gliffées par méprife & par inadvertance dans nos Exemplaires imprimés de cette Verfion, de même qu'on en a trouvé une infinité dans les Bibles

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 107

Hébraïques. Il seroit donc fort à souhaiter, que, comme notre Auteur le propose, on chargât quelque habile Homme de collationner les divers MSS. qui existent de la Version des Septante, & d'en faire servir les variantes à rendre, autant qu'il seroit possible, à cette Version sa perfection originale. Il faudroit aussi consulter les anciennes Traductions, qui ont été faites de la Version des LXX, & singulièrement le MS. Syriaque qui avoit appartenu au savant Massius. Sur-tout il ne faudroit pas négliger les nombreuses citations qui se trouvent dans les Ouvrages des anciens Pères; elles pourroient être d'un très grand usage pour faire découvrir la vraie leçon, & pour rétablir le Texte imprimé dans son intégrité primitive.

Discourses on various subjects, by the late Reverend JOHN LELAND, D. D. with a Preface giving some account of the Life, Character, and Writings of the Author; c. à d. Sermons sur divers sujets, par Mr. JEAN LELAND, Docteur en Théologie, avec une Préface historique sur la vie, le caractère, & les Ecrits de l'Auteur, 1769. chez Johnson, quatre Vol. in 8o. Ces Sermons soutiennent la réputation que le Dr. LELAND s'étoit

s'étoit si justement acquise. On y retrouve cette clarté, ce sens exquis, cette piété solide & raisonnable, cette force & cette justesse de raisonnement, qui se remarquent dans tous ses Ouvrages. C'est au Docteur *Isaac Weld*, que l'on doit l'intéressante Préface que l'on voit à la tête de ces Sermons. Il y caractérise très bien la manière de prêcher de son défunt Ami. „ Ses Sermons, dit il, étoient simples, clairs, & extrêmement propres à faire du fruit. Il n'entretenoit pas ses auditeurs de vaines spéculations, qui ne sont bonnes qu'à engendrer des disputes. Lorsque des dogmes controversés se rencontroient sur son chemin, il les traitoit avec beaucoup de modestie, de modération & de charité, comme il convenoit à un homme qui connoissoit les étroites bornes des connoissances humaines, dans cet état de ténèbres & d'imperfection. Il croyoit qu'en parlant des doctrines particulières de la Révélation, il faut s'abstenir des termes métaphysiques & des distinctions subtiles; que le mieux est de s'en tenir exactement aux expressions de l'Ecriture; & que la présomption de ceux qui ont voulu déterminer & expliquer certains dogmes, a donné aux ennemis du Christianisme des avan-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 193

avantages, qu'ils n'auroient jamais eu si les Théologiens ne s'étoient pas écartés de la simplicité de l'Evangile".

La Fondation de Mr. Boyle, continue à procurer d'excellens Sermons pour la défense de la Religion. Ceux que le Dr. WORTHINGTON, a prêchés dans les années 1766, 1767 & 1768, viennent d'être imprimés chez Rivington, sous ce titre : *The Evidence of Christianity deduced from Facts, and the Testimony of sense, throughout all Ages of the Church to the present Time. In a series of Discourses, preached for the Lecture founded by the Hon. Robert Boyle, Esq; in the Years 1766, 1767, 1768. By WILLIAM WORTHINGTON, D. D. c. à d. La vérité de la Religion Chrétienne prouvée par les faits & par le témoignage des sens, dans tous les Siècles de l'Eglise jusques au temps présent &c. par le Dr. WORTHINGTON, 1769. deux Vol. in 8o. Jean Craig a soutenu que la probabilité de la Religion Chrétienne va toujours en diminuant à mesure qu'on s'éloigne du temps auquel les témoins ont vécu. Selon lui cette probabilité peut durer encore 1450. ans: après quoi elle seroit nulle; mais Jésus Christ par son second avènement préviendra cette éclipse.*

Tome XXXIII. Part. I. N Ce

Ce paradoxe que Craig proposoit de bonne foi, & sans aucune mauvaise intention contre le Christianisme, a été très bien accueilli des Incrédules, mais dans des vues fort différentes des siennes. Le Dr. WORTHINGTON réfute très solidement les uns & les autres dans les Sermons que nous annonçons. Il y fait voir, non seulement que l'évidence de la Religion Chrétienne est de nature à se perpétuer & à se maintenir dans toute sa force jusqu'à la fin des Siècles, mais aussi qu'une multitude de nouvelles preuves sont venues, & viennent encore tous les jours à l'appui des premières, de sorte que l'évidence de la Révélation bien loin de diminuer va continuellement en croissant. Ces preuves nouvelles que notre habile Auteur produit & développe, sont les Prophéties qui se sont graduellement & successivement accomplies & s'accomplissent encore de nos jours.

Lectures on the Catechism of the Church of England: with a Discourse on Confirmation. By THOMAS SECKER, L. L. D. late Lord Archbishop of Canterbury. Published from the original Manuscripts by Beiby Porteus, D. D. and George Stinton, D. D. his Grace's Chaplains; c. à. d. Discours sur le

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 195

le Catéchisme de l'Eglise Anglicane, avec un Discours de Confirmation, par feu Mr. SECKER, Archevêque de Cantorbéry, &c. 1769. chez Rivington &c. deux Vol. in 8o. L'illustre Prélat auquel on doit cet Ouvrage posthume, s'y est uniquement proposé d'instruire la jeunesse d'une manière simple & familière des vérités & des Devoirs de la Religion. On ne trouvera donc rien de nouveau dans ces Discours, aucune prétention, peu d'élégance, point d'érudition, rien de recherché ni dans les pensées, ni dans le style. L'Auteur n'a pas dédaigné de se mettre à la portée des esprits les plus bornés & les moins instruits; & c'est surtout à cet ordre de personnes que son Livre peut être très utile. Les Etrangers lui trouveront un mérite que peu d'Ouvrages Anglois ont aujourd'hui: c'est l'orthodoxie. Mr. SECKER suit toujours le chemin battu, & il se met parfaitement à couvert de tout soupçon d'hérésie. Ses meilleurs Discours sont ceux qui roulent sur les devoirs de la Religion: on pourroit seulement y souhaiter plus de chaleur & d'onction.

Frederick and Pharamond, or the Consolations of humans Life, by JOHN LANGHORNE, D. D. c. à. d. Frédéric & Pharamond

mond, ou les Consolations de la vie humaine, par Mr. LANGHORN, Dr. en Théologie; chez Becket & de Hondt, 1769. in 8o. Mr. LANGHORN est un de ces Auteurs de la seconde classe, qui écrivent avec beaucoup de facilité, & auxquels on pardonne leur médiocrité en faveur de leurs bonnes intentions. Quelques uns de ses Ouvrages ont eu une sorte de succès en Angleterre: on a même traduit en François & en Hollandois ses *Lettres de Théodose & de Constance*. Si l'on traduit aussi le Livre que nous annonçons à présent, ce ne pourra guère être qu'à cause du Titre; car dans le fonds c'est une assez mince production. Les consolations que l'Auteur offre aux affligés, dans quatre Dialogues entre Frédéric & Pharamond, sont tirées de deux sources, sc. de la Religion & de la Philosophie. C'est un renversement d'ordre, mais ce n'est que le moindre défaut de l'Ouvrage, qui en général, manque de justesse & de Philosophie, & où l'on ne dit presque rien de la grande consolation que la Religion fournit dans tous les maux de cette vie, sc. l'espérance d'une vie meilleure.

An Essay on Personal Identity. In two Parts; c. à d. Essai sur l'Identité personnelle,

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 197

le, en deux Parties; chez Robson, 1769. in 8°. pp. 92. On fait que *Locke* faisoit confister l'Identité personnelle dans la réminiscence, ou dans le sentiment intime d'avoir éprouvé certaines modifications, d'avoir fait certaines actions, d'avoir déjà été comme l'on est. Il appelloit ce sentiment *conscience* (*consciousness*), ou la représentation présente d'une action passée. L'Auteur de l'Essai que nous avons sous les yeux réfute ce sentiment : l'Evêque *Butler*, le Dr. *Watts*, *Leibnitz*, & divers autres Philosophes, l'avoient déjà fait avant lui, & avoient fort bien montré que la *conscience* n'est pas l'Identité elle même, mais qu'elle en est seulement la marque ou le *Criterium*. On ne trouvera rien de nouveau dans ce que notre Anonyme dit là dessus; mais son propre sentiment sur l'Identité personnelle mérite d'être connu. Il croit que ce qui la constitue c'est la *continuation non interrompue de la pensée*. On sent que dans cette hypothèse il doit être essentiel à l'ame de penser toujours; c'est aussi ce que l'Auteur tâche de prouver. *Locke* se rencontre encore ici sur son chemin & il le combat avec avantage.

Le célèbre Philosophe Anglois vient ce-

pendant de trouver un défenseur dans un autre Anonyme, qui paroît être un Méta-physicien du premier ordre: *A Defense of Mr. Locke's opinion concerning Personal Identity; in answer to the first Part of a late Essay on that subject; c. à d. Défense de l'opinion de Mr. Locke sur l'Identité personnelle &c. à Cambridge & se trouve à Londres chez Johnson 1769. in. 8o. pp. 41.* Quoique cet Ecrit soit profondément pensé, & que les idées de Locke n'aient jamais été mises dans un plus beau jour, il nous paroît cependant que quelques unes des objections qu'on leur a faites, ne sont pas encore parfaitement résolues.

*A Treatise on continual, intermitting, and inflammatory Fevers. With Observations extracted from the writings of the most eminent Practitioners, both antient and modern, and confirmed by the Author's own Experience in the Course of twenty Years Practice. To which is added, an Account of epidemic Fevers, from Hippocrates, Sydenham, and Lancisi. By JOHN GIBSON, M.D; c. à d. Traité des Fièvres continues, intermittentes & inflammatoires; avec des Observations tirées des Ecrits des meilleurs Praticiens, tant anciens que modernes, & confirmées par l'ex-
périence*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 199

expérience de l'Auteur pendant une pratique de vingt ans. On y a joint une description des Fièvres épidémiques tirée d'Hippocrate, de Sydenham, & de Lancisi; par M. GIBSON Dr. en Médecine, chez Nourse 1769. in 80. Cet Ouvrage est très méthodique, & quoique, de l'aveu de l'Auteur, il ne contienne rien de nouveau, il est toujours intéressant & utile de voir les principes & les observations des autres Médecins confirmés par l'expérience d'un aussi habile homme que l'est M. GIBSON. Il fait dans la Préface un court Abrégé de l'Histoire de la Médecine. Cette Histoire est divisée en 5. périodes. Le 1^{re}. est appelé le Période Grec; le 2^d. le Romain; le 3^e. l'Arabe, le 4^e. contient les Siècles 16 & 17. le 5^e. comprend les Auteurs de ce Siècle. M. GIBSON se borne aux plus célèbres Médecins de chaque période, & aux faits les plus importans dans les annales de la Médecine; mais il promet une Histoire complète, & il est à souhaiter qu'il remplisse cet engagement.

A Compendium of Phycic and Surgery, for the use of young Practitioners, c. a. d. Abrégé de Médecine & de Chirurgie, à l'usage des jeunes Praticiens, chez Nourse 1769. in 80. Le principal, & peut-être le seul mé-

rite de cet Abrégé, est d'indiquer assez exactement les nouvelles observations qui ont été faites tant en Chirurgie qu'en Médecine, & les remèdes qui ont été récemment découverts.

A new and general System of Physic, in Theory and Practice. Containing the Pharmacopias of the Royal Colleges of London and Edinburgh, and many other Simples and Compositions, disposed according to their nature and virtues, under different Classes &c. By WILLIAM SMITH, M. D; c. a. d. Système nouveau & universel de Médecine dans la Théorie & dans la Pratique &c. par M. SMITH, Dr. en Médecine, chez Owen, 1769. in 4°. pp. 580. Avec quelque pompe que ce prétendu nouveau Système s'annonce, & quelque soit le ton avantageux que l'Auteur prenne dans la Préface, ce gros Volume n'est au fond qu'une Pharmacopée ou un Dispensaire très peu méthodique, rempli de bévues énormes & où il n'y a rien de bon que ce que l'Auteur a tiré mot pour mot de Livres très connus.

An Enquiry into the Use and Practice of Furies among the Greeks and Romans; from whence the Origin of the English Fury may
pro-

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 201

*probably be deduced. In Three Parts. By JOHN PETTINGAL, D. D. Fellow of the Society of Antiquaries of London; c. a. d. Recherches sur l'usage & la pratique des Jurés (Juries) parmi les Grecs & les Romains, desquels sont vraisemblablement venus les Jurés en Angleterre, par M. PETTINGAL, Dr. en Théologie, & Membre de la Société des Antiquaires de Londres, chez Cadell, 1769. in 4°. Cet Écrit répand beaucoup de jour sur divers anciens usages, & donne une haute idée de l'érudition de l'Auteur & de son habileté dans la Critique. Il prouve très bien que les *avdes dixasai* que Démosthène & les autres Orateurs Grecs apostrophoient si souvent dans leurs Harangues, & les *Judices* auxquels les Romains s'adrescoient dans les plaidoyers, n'étoient pas les Juges ou les Présidens des Cours de Justice, mais une Classe d'hommes dont les fonctions, toutes semblables à celles des Jurés en Angleterre, consistoient à examiner les causes qui étoient portées devant eux, à faire les enquêtes, à ouïr les témoins, & à employer tous les autres moyens de découvrir la vérité, pour faire ensuite leur rapport au Président qui*

prononçoit l'arrêt. C'étoient des hommes établis pour protéger le Peuple contre la puissance des Grands, pour le garantir de l'oppression, & pour administrer impartialement la justice à tous les ordres de citoyens.

The Natural History and Antiquities of Northumberland; and of so much of the County of Durham as lies between the rivers Tyne and Tweed; commonly called North Bishoprick. By JOHN WALLIS, A. M; c. a. d. Histoire Naturelle & Antiquités de Northumberland, & de cette partie du Comté de Durham qui est entre les Rivières de Tyne & de Tweed, communément appelée North Bishoprick, par M. WALLIS, chez Bladon 1769. deux Vol. in 4^o. Cet Ouvrage très intéressant & très utile pour les Habitans de Noorthumberland, sera trouvé bien long dans le reste de l'Angleterre, & ne sera point lu dans les Pays étrangers. Il contient cependant une multitude de choses qui pourroient faire plaisir aux Antiquaires, & sur-tout aux amateurs de l'Histoire Naturelle.

Le bel Ouvrage que M. THOMAS PENNART a publié sous le titre de *British Zoology*, c. a. d. *Zoologie Britannique*,

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 203

ou Histoire & Description des Animaux de la Grande Bretagne, forme un Vol. in folio, avec 132. planches coloriées, & ne coûte pas moins de onze guinées. Bien des gens que ce prix effrayoit, seront charmés d'apprendre que l'Auteur en a donné une Edition en deux Vol. in 8o. qui font ensemble 532. pp. & 17 Planches. Cette Edition qui est jolie & d'un prix médiocre, se vend chez *White*. Il est singulier que M. PENNART dise qu'il n'y a point d'Auteur Italien qui ait écrit sur les Animaux: ne connoît-il donc pas *Marsigli*, *Aldrovande*, *Salviani* &c ?

An essay on the Natural History of Guiana, in South America. Containing a Description of many curious Productions in the Animal and Vegetable Systems of that Country. Together with an Account of the Religion, Manners, and Customs of several Tribes of its Indian Inhabitants. Interspersed with a variety of literary and medical Observations. In several Letters from a Gentleman of the medical Faculty, during his residence in that Country ; c. s. d. Essai sur l'Histoire Naturelle de la Guiane dans l'Amérique Méridionale; contenant la description de quantité de productions curieuses dans les Règnes animal
&

É végétal, avec des détails sur la Religion, les mœurs, & les coutumes de différentes Tribus des Habitans Indiens. On y a répondu diverses Observations de Littérature & de Médecine. En forme de Lettres écrites par un Médecin durant son séjour dans la Guiane; chez Becket, 1769. in 8°. Cet Ouvrage, que l'on doit à M. BANCROFT, a eu un succès très mérité. L'Auteur a bien mis à profit le séjour qu'il a fait en Amérique, il a tout vu d'un œil observateur & philosophe, il rend agréablement compte de ses observations, & il rectifie sur quantité de points les fausses idées que d'autres Voyageurs avoient données de la Guiane. Il ne parle au reste que de la partie de la Guiane qui appartient aux Hollandois, car quant à la partie Espagnole elle est très peu connue, & ne le sera peut-être jamais jusques à ce qu'elle soit accessible aux étrangers. Ce que M. BANCROFT dit du Gouvernement des Hollandois est très superficiel.

The Life of ALEXANDER POPE, Esq;
compiled from original Manuscripts, with a
Critical Essay on his Writings and Genius,
By OWEN RUFFHEAD, Esq. c. a. d.
Vie de POPE, tirée de Manuscrits origi-
naux,

naux, avec un *Essai critique sur ses Ecrits & sur son génie*, par M. RUFFHEAD; chez Batbursf, 1769. in 8o. Ceux qui ont le Commentaire du Dr. Warburton sur les Oeuvres de POPE, & l'*Essai* qu'un ingénieux Anonyme publia il y a quelques années sur les *Ecrits & le génie* de ce grand Poète, peuvent très bien se passer de la nouvelle *Vie* que nous annonçons. Il est vrai que l'Auteur en a tiré les matériaux de divers MSS. qui lui ont été confiés par le Dr. Warburton, l'intime ami de POPE; mais il n'y a trouvé que très peu de faits & d'anecdotes qui ne fûssent déjà connus. Et quant aux remarques critiques qu'il fait sur le caractère de POPE, sur la nature, la force & l'étendue de son génie, sur les beautés & les défauts de ses Ouvrages &c. quoiqu'elles ne soient pas dénuées de justesse & de goût, elles nous paroissent fort inférieures à celles de l'Auteur de l'*Essai* que nous avons indiqué plus haut. Si quelque chose peut faire rechercher l'Ouvrage de M. RUFFHEAD, c'est qu'on y trouve l'esquisse d'un Poème Epique que POPE avoit entrepris, & où il se proposoit d'exposer sous le voile de la fiction les grands principes d'un bon Gouvernement.

Le

206 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Le Héros du Poëme auroit été ce *Brutus*, prétendu petit-fils d'Enée, que l'ancien Historien *Geofroy de Monmouth* suppose être venu dans la Grande Bretagne, & en avoir été le premier Monarque.

*A Critical Dissertation on the Character and Writings of Pindar and Horace. In a Letter to the Rt Hon. the Earl of B. By RALPH SCHOMBERG, M. D. Fellow of the Society of Antiquaries; c. a. d. Dissertation Critique sur le caractère & les Ecrits de Pindare & d'Horace, dans une Lettre à M. le Comte de B. par M. SCHOMBERG, Dr. en Médecine & Membre de la Société des Antiquaires, chez Becket 1769. in 8°. Il y a une omission assez considérable dans ce Titre: l'honnête M. SCHOMBERG a négligé d'avertir qu'il n'a fait que traduire un Ouvrage François qui parut à Paris en 1673. sous ce titre: *Comparaison de Pindare & d'Horace dédiée à M. le Premier Président, par M. Blondell, Maître de Mathématiques de Mgr. le Dauphin*, in 12.*

F R A N C E.

PARIS. *L'Art des Expériences, ou Avis aux Amateurs de la Physique, sur le choix,*
la

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 207

*la construction & l'usage des Instrumens, sur la préparation & l'emploi des Drogues qui servent aux Expériences. Par Mr. l'Abbé NOLLET, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Institut de Bologne, &c. Maître de Physique & d'Histoire Naturelle des Enfans de France, & Professeur Royal de Physique Expérimentale au Collège de Navarre; chez Durand, 1770. grand in 12. trois Vol. dont le 1^r. est de 509. pp. le 2^d, de 552. & le 3^e. de 524. Lorsque Mr. l'Abbé NOLLET publia le premier Tome de ces excellentes *Leçons*, qui ont tant contribué à répandre en France le goût de la Physique expérimentale, il promit un Ouvrage à part sur le choix des Instrumens de Physique, sur la manière de les construire, & sur l'Art de faire des Expériences. Il remplit aujourd'hui cet engagement, & les *Avis* que nous annonçons ne laissent rien à désirer sur ces intéressans objets. L'Ouvrage est divisé en trois Parties. Dans la 1^e. l'habile Auteur enseigne les différentes façons de travailler le bois, les métaux & le verre, qui sont les principales matières dont les Instrumens de Physique sont construits; Il indique les outils dont on a besoin, la manière de s'en servir & les*

dif.

différens états par lesquels chaque pièce doit passer pour arriver à sa perfection. La IIe. Partie comprend une indication, par ordre alphabétique, des drogues simples dont il faut se pourvoir, la préparation de celles qui doivent être composées, l'emploi des unes & des autres dans les Expériences, une instruction sur la composition des vernis & sur la manière de les employer &c. Enfin la IIIe. Partie, qui est la plus étendue, offre des avis particuliers sur chacune des Expériences rapportées dans les *Leçons de Physique*, & sur plusieurs autres que l'Auteur a faites depuis; on y trouve la construction & l'usage d'un grand nombre de machines que ces Leçons ne faisoient pas assez connoître &c. Les trois Volumes sont accompagnés de 56. Planches très bien dessinées & gravées. Mr. NOLLET donne dans sa Préface quelques conseils généraux à ceux qui veulent faire des Expériences: ils nous paroissent si utiles que nous croyons devoir les transcrire ici: „ 1. Evitez dans vos opérations, un appareil superflu toujours dispendieux & souvent capable d'induire en erreur: car plus on emploie de moyens, plus il est difficile de déterminer celui à qui l'on doit attribuer l'effet qui se
pré-

présente. 2. N'employez de même qu'avec beaucoup d'économie les ornemens dans les machines que vous construirez; elles en seront plus maniables, plus faciles à nettoyer, & se feront à moins de frais. 3. Appliquez vous à faire vos instrumens solides, afin qu'ils conservent plus long-temps la justesse, qui doit toujours être regardée comme leur qualité essentielle. 4. Rendez les propres à plus d'un usage, si vous le pouvez sans nuire à leur simplicité & à l'exactitude qu'on en doit attendre: cela peut vous épargner de la dépense, & vous ménager de la place dans le Cabinet ou dans l'Ecole. 5. Enfin préparez toujours vos Expériences de façon à pouvoir montrer les moyens aussi tôt après qu'on aura vu les effets: songez que s'il est vous est permis de fixer l'attention de vos Auditeurs par des phénomènes qui les surprennent, il n'est pas de la dignité d'un Physicien de leur laisser ignorer les causes quand il peut les leur faire connoître; ainsi quoique le verre soit fragile, il faut le faire entrer dans la construction des machines de Physique préférablement au métal & aux matières opaques, toutes les fois qu'on pourra s'aider de sa transparence pour faire voir le mécanisme des opérations, car je le

répète, notre premier point de vue doit être d'enseigner, d'éclairer, & non de surprendre ou d'embarrasser.

Histoire Naturelle de l'Air & des Météores, par Mr. l'Abbé RICHARD, chez Spilant, & Nyon, 1770. grand in 12. six Vols. d'environ 520. pp. chacun. On a dit que cet Ouvrage pouvoit être regardé comme la suite de celui de Mr. de Buffon. Il est vrai que l'illustre Académicien nous a donné la Théorie de la Terre, & que son prétendu Continuateur donne celle de l'Air; mais aussi voilà tout le rapport qu'il y a entre ces deux Ecrivains. Mr. l'Abbé RICHARD n'écrit assurément pas comme Mr. de Buffon; il n'a ni l'éloquence ni le coloris de ce grand maître; mais il n'a pas laissé de faire un Ouvrage intéressant & instructif, qui présente les connoissances les plus variées, qui suppose beaucoup de lecture, de recherches, de méditation même, & où, comme le dit Mr. Capperonnier, Censeur de ce Livre, „l'on fait usage des découvertes de la Physique moderne, pour conduire agréablement le lecteur dans toutes les parties du monde, dont il a le plaisir d'apprécier les productions, les usages, & les mœurs”. Mr. l'Abbé RICHARD s'est

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 211

s'est préservé de la manie des hypothèses, il n'a point inventé de système & il n'en a adopté aucun exclusivement. Il ne s'est appliqué qu'à constater les faits en les examinant sous leurs différens aspects, pour en démêler les circonstances essentielles, suivre de plus près la Nature dans ses effets, & former un corps d'observations qui serve à appuyer nos connoissances sur les fondemens inébranlables de l'expérience. Il a comparé ensemble ce que les anciens & les modernes les plus accrédités, ont écrit sur les sujets qu'il traite, il les a rectifiés les uns par les autres, il a cherché dans leurs Ouvrages ce qu'ils ont dit de vrai, & faisant abstraction de tout intérêt de parti, il a formé le plan de ses observations sur les leurs, & il a vérifié par ses propres expériences la plupart de leurs conjectures. Son Ouvrage contient dix Discours, outre le Discours préliminaire *sur l'étude de la Nature*. Dans le premier Mr. RICHARD traite de l'Élément en général, il explique ce qu'il faut entendre par ce terme, il recherche s'il y a plusieurs élémens ou s'il n'y en a qu'un; il établit l'existence de l'éther ou de la matière subtile &c. Les cinq Discours suivans présentent la Théorie générale de l'Air.

C'est la partie la plus intéressante de cet Ouvrage , & celle à laquelle l'Auteur a donné le plus d'étendue. Il y traite des matières qui composent l'air, de sa température dans les différens climats, de ses effets sur les productions de la terre, sur les caractères & les tempéramens, sur la santé, la force, la beauté, les qualités du corps & de l'esprit des hommes qui habitent les diverses contrées de la Terre. Dans les Discours 7. & 8. Mr. RICHARD a réuni ce que l'on fait de plus précis & de plus méthodique sur l'évaporation & ses premiers effets. Le 9e. Discours roule sur la pluie. Enfin le 10e. traite des vents, de leur origine, des phénomènes variés qu'ils produisent, des révolutions effrayantes qu'ils excitent dans quelques parties de l'atmosphère, &c.

Manuel Médical & usuel des Plantes tant exotiques qu'indigènes, auquel on a joint une Liste des Plantes; des Observations de pratique sur l'usage qu'on en peut faire dans la plupart des maladies; & différens Discours sur les Plantes; par Mr. BUCHOZ, Docteur en Médecine, Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Membre du Collège Royal des Médecins de Nancy, & de plusieurs Académies;
chez

chez *Humblos* 1769. grand in 12. deux Vol. dont le 1^r. est 470. pp. & le 2^d. de 448. Cet Ouvrage est une exposition succinte des vertus médicinales des Plantes. Mr. BUCHOZ donne d'abord, par ordre alphabétique les définitions des maladies. A la suite de chaque définition, il rapporte la liste des plantes qui peuvent convenir à la maladie, & il indique la manière dont il faut les employer. On pourroit desirer que les directions qu'il donne à ce sujet eussent été plus détaillées, & qu'il y eût eu moins d'articles & plus de choix dans la liste des plantes. Du reste les remèdes qu'il indique ont l'avantage d'être presque tous domestiques, & de convenir ainsi aux personnes qui sont éloignées des grandes Villes, & qui souvent périssent faute de secours. Vient ensuite un Catalogue de toutes les Plantes usuelles. L'Auteur en donne la description quand elles sont du nombre des exotiques; car pour ce qui est des Plantes indigènes, il les a déjà décrites dans son *Traité historique des Plantes de la Lorraine*. Pour rendre ce Manuel plus intéressant, Mr. BUCHOZ y a ajouté des Observations de pratique sur la plupart des remèdes qu'il a annoncés. Ces Observations

214 BIBLIOTHÈQUE DES SCIENCES,

sont aussi rangées selon l'ordre alphabétique. La plupart sont tirées des Mémoires de feu Mr. *Marquet*, connu par ses Ouvrages. Le style en est simple, dépouillé du langage de l'école, & mis à la portée de tout le monde. On ne peut assez en recommander l'usage à ceux qui habitent les campagnes. Tout l'Ouvrage est terminé par quelques Discours sur l'anatomie & les vertus des plantes, & par une dissertation sur les maladies épidémiques.

Manuel du jeune Chirurgien, dans lequel on trouve en abrégé toutes les vérités anatomiques, physiologiques, & pratiques dont la connoissance constitue le véritable Chirurgien. On a joint à cet Ouvrage un Précis de Pharmacie Chirurgicale, quelques Formules des plus communes de Remèdes internes, & les Doses des Médicamens simples & composés; chez Hérisson le Fils 1770. in 8°. pp. 646. M. NICOLAS présente dans cet Ouvrage, un abrégé méthodique de ce que les Professeurs de Chirurgie enseignent dans leurs Cours. On y trouve tout ce qui peut guider les Chirurgiens de Campagne, qui sont souvent obligés d'être tout à la fois Médecins, Chirurgiens, & Apothicaires. La description anatomique des parties, est faite d'après

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1770. 215

près les Anatomistes les plus célèbres, & sur-tout d'après MM. Winslow & Liens. On a suivi dans la Physiologie MM. de Senac & de Haller. Et quant à la partie Chirurgicale, elle est tirée des meilleurs Auteurs & des Mémoires de l'Académie Royale de Chirurgie.

Théâtre Espagnol. Cum flueret latulentus, erat quod tollerè vellès. HORAT. in 12. 4 Vol. dont le 1^{er}. est de pp. 496. le 2^e. de 407. le 3^e. de 417. le 4^e. de 419. chez de Hanfi, le jeune, 1770. Cet Ouvrage qui manquoit à la Littérature Française, a certainement pour Auteur un homme d'esprit & de goût (*). Son but a été non seulement de donner une idée du Théâtre Espagnol, mais aussi de fournir des ressources à celui de sa Nation. Les Poètes modernes ne se bornant plus à la simplicité qui caractérise les chefs-d'œuvres de leur prédécesseurs, „ il faut aujourd'hui de grands mouvemens sur la scène. Il faut des actions intriguées; on cherche à affecter les yeux & l'esprit, plus encore que le cœur. Les Pièces Espagnoles sont des trésors inépuisables de ces espèces de ressources, dont le génie peut tirer un très grand parti.

O 4

(*) Aussi apprenons-nous dans ce moment que cet Auteur est M. LINGUET.

ti". On trouvera en effet des situations neuves dans toutes celles qui composent ce Recueil, & le grand talent de leurs Auteurs est de les rendre intéressantes. Mais il est résulté de là qu'ils se sont moins attachés à peindre des caractères, qu'à nouer habilement une intrigue; & à la réserve de deux Pièces dont la scène est au village & dont les héros sont des laboureurs, on ne rencontre point ici de caractères originaux. Dans tout le reste, ce sont des personnages qui dans une situation donnée agiront tous de la même manière & suivant les mêmes principes: par-tout on voit des femmes intrigantes, des amans passionnés & jaloux, des gentils hommes pleins de bravoure & d'honneur: en un mot on a présenté l'espèce sans dépeindre aucun individu. Les Espagnols ne se sont point asservis à la règle des trois unités, principalement à celles du temps & du lieu; leurs Pièces ne sont point divisées en Actes, mais en *Journées*, & chacune d'elles en renferme trois. Mais on ne s'étonnera plus d'y trouver quelques défauts de régularité, quand on considérera l'extrême fécondité de leurs Auteurs: on prétend, par exemple, que *Lôpes de Véga* a laissé plus de deux mille deux cents Pièces, & *Calderon* plus de quinze

cents.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 217

sens. Cette mine si abondante n'a pas été inconnue aux Anglois ; on trouve ici la traduction d'une Pièce, dont le fonds est absolument le même que celui d'un Opéra Comique joué à Paris avec tant de succès sous le titre du *Roi & du Fermier* ; & d'une Pièce régulière qui a pour titre *La Partie de Chasse de Henri IV* ., Les Auteurs François, dit le Traducteur, ont eu la bonne foi d'avouer qu'ils avoient imité un Anglois, qu'ils croyoient l'inventeur original de ce sujet : mais l'Auteur Anglois n'a pas dit qu'il l'avoit pris d'un Espagnol — Je ne fais si c'est la prévention ordinaire aux Traducteurs qui m'aveugle ; mais j'aurois mieux aimé pour eux & pour nous, qu'ils eussent obligation à l'original Espagnol qu'au Copiste Anglois. Quelques agréables que soient leurs Rois chez le Payfan, je crois qu'ils auroient pu y paroître plus nobles, & c'est de quoi *Matbos Frogofo* leur auroit donné le modèle ". Personne n'ignore combien les meilleurs Dramatiques François ont eu d'obligation aux Espagnols, l'Auteur de ce Théâtre a soin de le rappeler, & quelque convaincu qu'il soit de la supériorité de ses Compatriotes, il a cru devoir payer à leurs Maîtres le tribut de

la reconnaissance. On conviendra sans doute en lisant son Ouvrage, que la meilleure manière de louer ces Auteurs étoit de les faire connoître, & de les traduire aussi bien qu'il l'a fait.

L'Almanach des Muses, pour l'année 1770. n'est pas inférieur à celui qui l'a précédé & que nous annonçames avec éloges dans la 1^e. Partie du XXXI. Tome de cette Bibliothèque. Cet Ouvrage qui n'étoit d'abord qu'un choix des Poésies qui avoient été imprimées pendant l'année, est devenu beaucoup plus étendu par le nombre de Pièces manuscrites qui furent depuis envoyées à l'Editeur; & maintenant c'est une collection de Vers dont le plus grand nombre n'a jamais été publié. On trouvera aussi dans ce Volume quelques petites Pièces de M^{rs}. de Voltaire, Marmontel, Genouville &c. faites à la vérité depuis long-temps, mais connues de très peu de personnes. Ces divers morceaux sont accompagnés de remarques, & suivis d'une notice de tous les Ouvrages de Poésie qui ont paru en 1769. Nous allons en transcrire quelques jugemens, tant pour donner une idée de la manière de l'Auteur, que pour faire connaître les Ouvrages mêmes sur lesquels il pro-

prononce, & dont jusqu'à présent nous n'avions pu nous occuper. „ *Essais de Littérature*, par Mr. Léonard. Londres, Paris, Desfontes, Deladoue, in 12. de 231. pp. Des Epîtres & des Discours philosophiques, des Idylles & quelques petits Poèmes en vers & en prose. Tous ces morceaux respirent l'honnêteté & l'amour de la vertu; la versification en est noble, souvent harmonieuse. Il y a de la douceur & du sentiment dans les Idylles, mais peut-être trop de raisonnement & trop peu d'images dans les Epîtres & dans les Discours. Ajoutons au jugement qu'on vient de lire, que plusieurs passages de ces Essais sont de la prose du célèbre Citoyen de Genève, mise en vers par Mr. Leonard. „ *Les Géorgiques de Virgile*, traduites en vers François, par M. L'Abbé de Lillie, Professeur en l'Université. Paris, Bligny in 8o. avec des gravures; & petit in-12. d'environ 300. pp. On trouvera dans cet Ouvrage grand nombre de morceaux supérieurement rendus; l'Auteur connoît très-bien le rythme de la versification Française. Cependant les prodigieuses difficultés qu'il a eues à vaincre, jettent quelquefois de l'embarras dans sa version; on voit qu'il lutte sans cesse contre son

son modèle. Il est impossible qu'il l'ait toujours égalé : il y a quelques détails où il a ajouté des embellissemens. Mais l'épisode d'Aristée est presque aussi touchante dans le François que dans l'original ; ce morceau ne sent point la contrainte , & fait oublier au lecteur que c'est une Traduction ". *Les Saisons, Poëme, par Mr. de St. Lambert Amst. in 8o. & in 12. de 398. pp. .* Cet Ouvrage attendu si long-temps , a eu d'abord un grand succès ; il a obtenu les suffrages les plus flatteurs ; on y a trouvé de la Philosophie, des vers bien faits, des images heureuses ; le morceau où Mr. de Voltaire est préféré à Corneille & à Racine , a paru admirable pour la tournure & l'harmonie des vers : mais en même temps on n'a pu se dissimuler que la plupart des transitions ne sont pas adroites, que les tableaux & les épisodes sont trop chargés de détails, & que la marche du Poëme est presque toujours lente & pénible". *Oeuvres de M. de Bologne, des Académies de la Rochelle, d'Angers, &c. Paris, Boudet in-12 de 243. pp. .* Odes tirées de l'Ecriture Sainte. Le style de cet Auteur est fort travaillé ; sa versification a de la noblesse ; ses rimes sont riches : il a plus d'exactitude
que

que d'enthousiasme. On peut le mettre au nombre des Auteurs qui ont réussi dans la Poésie sacrée depuis Rousseau, auquel il ne faut comparer personne". *Oeuvres choisies de M. de la Monnoye de l'Académie Française. Dijon, François Desventes; Paris, Saugrin & Desventes Deladoue 3. Vol. in 4o. & 5 Vol. in 8o.* „ Cette Edition est la plus belle & la plus complète qui ait paru des Oeuvres de Mr. de la Monnoye. Elle est précédée de Mémoires historiques très intéressans sur la vie & les Ecrits de cet estimable Académicien. Ce morceau qui respire le goût de la saine Littérature, est de Mr. Rigoley de Juvigny, Conseiller au Parlement de Metz, dont on a inséré plusieurs Pièces dans ce Recueil & dans ceux des années dernières". *Fables & Contes moraux, en vers, par M. Fontaine. Londres, Paris, Duchesne; Delalain, Le jai, in 8o. de 52. pp.* „ On a cru jusqu'ici avec l'Auteur, que la Morale mise en action faisoit plus d'impression sur l'ame, que la morale en préceptes. Ces nouvelles Fables rendent la question problématique".

Celle que nous allons rapporter n'est
point

point de Mr. Fontaine, l'Auteur est anonyme ; son style est vif & naturel.

La Précipitation,

F A B L E.

*„ Avant la fin du jour, je veux être à Paris ”,
Disoit un jeune fâs ; ses chevaux hors d'haleine,
Étoient tout en sueur : que vous avez de peine,
Pauvres chevaux , quand vous êtes conduits
Par de tels étourdis !*

*Passé un manant : — „ Bon homme , écoute :
„ Arriverai - je avant la nuit ? — Sans doute,
„ Si vous faites aller lentement votre char :
„ Sinon vous coucherez en route.
„ — Ab tu fais donc le goguenard !
„ Cela te convient bien ? ”. Notre fier personnage
Lui donne de son fouet à travers le visage :
„ Apprends à vivre impertinent ”. . . . Il part.
Mais tandis que le jeune guide
Va comme un trait , l'effieu perfide
Crie & se rompt : Monsieur tombe dans le fossé ;
Monsieur n'arrive pas pour s'être trop pressé.*

Cette Collection pourroit nous fournir divers morceaux agréables , mais nous nous bornons à celui que nous venons de transcrire,

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1770. 223

crie, & à l'Enfant bien corrigé, qui a formé comme on a vu le IX^e. Article de ce Journal. *L'Almanach des Muses* continue à s'imprimer chez *Dolalala*: celui-ci est un in 12. de 203. pp.

L'erreur des desirs. Par M^r. BENOIT. in 12. 2 Parties qui font ensemble pp. 488. chez *Regnard & Demonville* 1770. Ce titre est fort bien rempli: les Héroïnes de cette Histoire, intéressantes par les malheurs qu'elles éprouvent, & les vertus qu'elles exercent, ne trouvent la source de leur infortune que dans l'accomplissement de leurs vœux. On sent qu'un pareil sujet doit fournir des leçons de morale, des situations tristes, & des peintures attendrissantes. Nous avons cru observer quelques invraisemblances dans les faits, & un défaut de vérité dans le caractère d'un des principaux personnages. C'est celui de *Volment* dont la conduite offre un exemple continuél des dangers & des excès de la jalousie: malgré l'inconséquence ordinaire de cette passion, on a de la peine à concevoir tous les écarts de la sienne. Remarquons cependant que ces imperfections nuisent peu à l'Ouvrage; on ne les apperçoit guère qu'après avoir fini de le lire, & jusques là l'illusion se soutient

224 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

tient par l'agrément du style & par l'intérêt des situations.

Mémoires de Lucie d'Olbery, traduits de l'Anglois, par Madame de B... G... Auteur des Lettres de Milady Bedford, in 12. deux Parties dont la 1^e. est de pp. 324. & la 2^e. de 263. chez de Hanzky le jeune 1770. Ce Roman est supérieur encore à celui que nous venons d'annoncer; la Nature y est bien peinte, les vices n'y sont point exagérés, & l'humanité y paroît sous un plus beau jour. Les monstres sont très rares dans la société: il est presque inutile de les peindre, puis qu'il arrive peu d'en rencontrer; mais tout le monde est appelé à la bienfaisance, à la générosité, & au sacrifice de ses passions. Et l'on trouvera ici divers exemples des combats qu'essuie la vertu, & des triomphes qu'elle peut remporter.

A L L E M A G N E.

BERLIN. *Eloge de Pierre Corneille, qui a concouru à l'Académie de Rouen en 1768, par M. BITAUBE de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse; chez G. J. Decker, 1769. in 8°. pp. 116.* Cet Eloge ne peut qu'ajouter à la réputation

tion que M. BITAUBER s'est acquise par sa Traduction de l'Iliade, & par son Poëme de *Joséph*. Dans la première partie l'Auteur trace le tableau de l'état du Théâtre ancien & de sa décadence; dans la seconde il montre comment Corneille le tira du néant; & dans la troisième il considère l'influence de ce puissant génie sur tout son siècle. On pourroit desirer plus de force dans quelques endroits, plus de rapidité dans d'autres, moins d'étendue, moins de discussions dans l'analyse des Drames de Corneille; mais nous ne doutons pas qu'en général on ne juge que cet Éloge est aussi bien écrit que bien pensé, & qu'il est digne de la concurrence qu'il a soutenue avec celui de M. Gaillard qui a remporté le prix. De temps en temps on y trouve des traits d'une belle & grande éloquence, des comparaisons qui feroient honneur aux Orateurs & aux Poëtes du premier ordre. Ainsi par ex. après avoir montré que Corneille comme créateur de l'art mérite les premiers hommages, que c'est lui qui a imprimé le mouvement à tous les esprits, qu'il a mis, en quelque sorte, à Racine & à ses successeurs la plume à la main, & qu'ainsi c'est à lui qu'est dû tout l'éclat du

Tome XXXIII. Part. I. P Théa.

Théâtre François, qui par la réunion d'une multitude de chefs-d'œuvres, efface non seulement tous ceux de l'Europe, mais encore ceux de l'Antiquité, **M. BIRAUT** ajoute : „ Les grands Rois, pour l'ordinaire, ne sont point imités par leurs successeurs ; leurs noms sont comme inscrits dans les fastes du monde, & l'utilité qu'ils ont apportée à leur siècle se termine souvent avec leur vie. Dans l'empire des Sciences & des Arts, les grands hommes, qui en sont comme les Rois, & qui devant eux ont peu d'égaux, sont suivis d'un nombreux cortège, qu'on peut regarder à certains égards comme leurs descendans, & qui émaillés de leur grandeur le retracent avec éclat. **Cornellie** jouit de cette gloire. Tel un chêne produit autour de lui des rejettons, qui se perpétuant de loin à loin, font naître toute une forêt, dont il est le père ; protégés de son ombrage, plusieurs d'entre eux se sont élevés à sa hauteur ; mais on le distingue toujours au milieu d'eux ; il semble vouloir les embrasser, tant ses branches s'étendent ; il commence à courber sa tête, & quelques uns de ses rameaux se nouent ; mais cet état même lui imprime je ne sais quoi de vénérable ; son vaste tronc

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1770. 227

a conservé sa force prodigieuse, & il paroît devoir résister aux siècles ". Rien de plus noble & de plus juste que cette comparaison. Voici le parallèle que fait l'Orateur entre Corneille & Racine. „ Corneille produit des impressions fortes & durables; il porte le tragique au plus haut point en réunissant l'admirable & le pathétique; il crée des situations extraordinaires, & intrigue si adroitement le nœud que le spectateur ne peut prévoir le dénouement, que l'intérêt est suspendu, & que l'on marche de surprise en surprise; il emploie toutes les ressources de son art, & étale dans toute leur force le combat des passions: semblable à un orage terrible & majestueux, qui s'emparant de tout le ciel, se promène fièrement & en maître de la nature dans les airs, tonne à coups redoublés, jette un soudain effroi dans les cœurs, & présente un magnifique spectacle. Racine produit des impressions plus douces; rarement il réunit l'admirable au pathétique; ses situations sont moins frappantes, & l'art de ses intrigues consiste dans leur simplicité; il fait parler aux passions un langage moins fort que touchant: semblable à un jour d'une douceur sombre, où la nature légèrement revêtue de deuil,

voile ses charmes , comme pour les présenter sous une face plus attendrissante ; les habitans de l'air font entendre des accens plus flatteurs ; elle appelle dans les campagnes les cœurs sensibles ; elle leur inspire une agréable tristesse ; ils soupirent & s'ouvrent au sentiment de l'amour

—— Corneille frappe les cœurs comme par un feu électrique ; Racine y développe les sentimens les plus délicats. L'un crée l'énergie dans la Langue Françoisse : l'autre la douceur & l'harmonie. Le premier fait plus d'impression au Théâtre, où l'on est plus sensible aux grands tableaux & aux beautés de l'ensemble qu'à la correction du style : le second gagne peut-être davantage à la lecture, où l'on a tout le loisir d'admirer les beautés de détail. Enfin Corneille est le Livre des hommes faits & des vieillards , ainsi qu'on l'a dit de Tacite : Racine charme dans la jeunesse , & plait encore dans un âge avancé. Je n'ai pas prétendu fixer leurs rangs avec précision ; plusieurs de leurs qualités sont , si je puis ainsi parler , incommensurables , parce que n'étant pas de même nature on peut aisément se tromper de quelques degrés. Voudroit-on que tous les Auteurs jettassent leurs Ecrits comme dans

dans le même moule ? ce seroit amener la satiété par la monotonie. Si Corneille mérite la première place, Racine a du moins balancé sa gloire, & tous deux ils dominent sur la Scène Française : tous deux maîtres des cœurs, ils sont comme de puissans Rois, qui se partageant l'empire du monde, régneroient l'un sur les Peuples fiers du nord, & l'autre sur les Peuples plus doux du midi ; ils sont trop grands pour contester sur quelques limites ". Les Anglois ne seront guère contens du jugement que M. BITAUBE' porte de leur *Shakespeare*. „ L'Angleterre fait naître un puissant génie, qui crée des beautés & des situations tragiques, sans former une véritable Tragédie ; il connoît le langage des passions, il est quelquefois sublime, il peint la nature : mais il confond les genres, le burlesque avec le pathétique, la bassesse avec la dignité ; les Drame ne sont ni des Tragédies, ni des Comédies, ni des farces ; ils sont tout cela tour-à-tour : il présente des tableaux piquans & très variés ; mais c'est aux dépens de la vraisemblance ; son pinceau mâle & fier trace souvent des métaphores outrées ; on peut l'accuser de ne point garder les caractères, puisque ses hé-

ros y prennent quelquefois le ton de la plus vile populace; enfin en violant toutes les règles, & sur-tout la règle importante de l'unité d'action, il détruit l'intérêt". L'Auteur revient encore à Shakespear dans les Notes qu'il a mises à la suite de cet Eloge. „ Comme il n'est rien qui ne trouve des apologistes, on a dit que Shakespear, en faisant quelquefois parler ses héros avec tant de bassesse, peignoit la nature. J'ai peine à croire qu'en Angleterre, même de son temps, les Grands se fussent dégradés à ce langage; mais en le supposant, on conviendra que lors qu'il met sur la scène les Romains du beau siècle, il n'observe guère le costumé en les faisant parler ainsi. Qu'en conclurre? c'est qu'il est presque impossible de ne pas transporter sur la scène les mœurs régnantes, & de ne pas donner aux héros anciens quelque teinte des caractères modernes. Les Anglois qui ont reproché à Racine, & même à Corneille, de donner à leurs héros l'air trop François, ont oublié que Shakespear donnoit aux siens le caractère de sa Nation, soit que ce fut celui de la populace ou des grands; il s'agit de savoir lequel vaut mieux ou du ton noble ou du bas &c."

Les Notes qui terminent l'Eloge de Corneille

JANVIER, FÉVRIER, MARS, 1770. 291

neille sont très intéressantes. On y trouve d'excellentes observations sur l'Art Dramatique, sur le Théâtre des Grecs, sur l'ancien Théâtre François, sur les beautés & les défauts des Dramas de Corneille &c. Dans les jugemens qu'il porte sur ceux-ci, il critique quelquefois M. de Voltaire; mais on voit qu'il a beaucoup profité de son Commentaire, & il en convient avec candeur. .. M. de Voltaire, dit-il, a proposé plusieurs de ses remarques comme des conjectures; c'est avec beaucoup de timidité que j'ose quelquefois être d'un avis différent du sien, & quoi que j'aie hasardé de défendre contre lui Corneille en un petit nombre d'endroits, je renvoie le lecteur à son Commentaire; c'est à celui qui a si bien suivi les traces de ce grand homme, qu'il appartient de le louer comme de le critiquer. Si quelquefois l'extrême délicatesse de son goût lui fait soupçonner des fautes qui frappent peu le commun des lecteurs, d'un autre côté la même délicatesse lui fait appercevoir des beautés, dont tous ne sentent pas également la force; par là il dédommage un peu Corneille de la sévérité de sa critique. Son Commentaire plein d'excellentes remarques, peut être fort utile à ceux qui veulent courir la carrière

du Théâtre; j'avoue que je lui dois beaucoup dans cet Eloge du père de la Scène Française, & qu'il m'a épargné bien du travail".

Essai sur la Digestion, & sur les principales causes de la vigueur, de la durée de la vie, &c. par M. BATIGNE, D. M. de la Faculté de Montpellier, de la Société Royale des Sciences de la même Ville, Médecin des Maisons de charité Françaises. & Agrégé au Collège supérieur de Médecine de Berlin; 1768. chez Decker, petit 8o. de 222. pp. Dans ce bon Ouvrage, l'habile Auteur traite d'abord de la digestion en général, de la variété des sucs digestifs, & de l'extrême difficulté d'apprécier leur action sur les alimens. Il parcourt les divers systèmes sur la digestion; & il se détermine pour celui qui regarde le chyle comme une vraie extraction &c. Il examine ensuite la digestion en particulier, tant dans l'homme que dans les animaux, & les détails où il entre là dessus sont extrêmement curieux. Il tâche enfin de déterminer le genre de vie qui paroît nous convenir le mieux; il considère les effets de la différente nourriture dans l'homme & dans les animaux, & il indique jusqu'à quel point elle peut contribuer à la férocité, au courage, à la vigueur.

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 233

à la voracité, & à la durée de la vie; & il donne d'excellens avis sur les attentions particulières qu'exige la diversité de sexe, d'âge, de tempérament &c.

On trouve chez G. J. Decker & chez G. L. Winter, deux nouvelles Pièces de Mr. LESSING, dont l'une est intitulée *Der Wildfang*, titre que nous rendons par celui de Libertin, faute de trouver dans notre Langue le mot propre. C'est une Comédie en cinq Actes & de 160. pp. petit in 8o. L'autre est une Pièce en un Acte, qui a pour titre *Obne Harlequin c. à d. Sans Arlequin*, pp. 74. Mr. LESSING est un des Législateurs du Théâtre Allemand, & il joint au mérite de tracer des préceptes utiles, l'avantage de fournir des modèles; peut-être même est-il plus aisé de profiter des uns que d'égaler les autres. Cependant, qu'il nous soit permis de le dire, tout ne seroit pas également propre à être imité: & si l'on admire dans toutes ses Pièces des caractères bien dessinés & bien soutenus, un but moral, une connoissance approfondie du cœur humain, si l'on sourit aux traits originaux qu'il a le talent d'y semer; il est très difficile aussi, d'applaudir à certaines plaisanteries que son goût auroit du proscrire.

DRESD. G. C. WALTHER a imprimé: *L'Ecole de la Fortification, ou les Elémens de la Fortification permanente, régulière & irrégulière, mis dans un ordre plus méthodique qu'il ne s'est pratiqué jusqu'à présent, pour servir de suite à la Science des Ingénieurs de Mr. Belidor: Avec deux nouvelles Méthodes de fortifier une Place; plusieurs nouveaux Ouvrages, beaucoup de Remarques & de Planches &c. par JOSEPH FALLOIS, Major du Corps des Ingénieurs, Instruteur dans les Mathématiques & l'Art Militaire de S. A. S. Electeur de Saxe &c. Membre de l'Académie des Arcades à Rome, & Membre Hon. de la Société Elect. d'Agriculture à Leipzig; en deux Parties, qui font ensemble 252. pp. in 40. 1768. Cet Ouvrage étoit composé dès l'année 1762. Mr. DE FALLOIS le présenta pour lors à l'Académie Royale des Sciences de Paris, qui lui fit le rapport de MM. Clairaut & d'Arcy, jugea que ce Traité méritoit son approbation, & que l'Auteur paroissoit avoir joint l'expérience de plusieurs Sièges à la spéculation & à la théorie. Parmi les Ouvrages qu'on a publiés jusques ici sur la Science de la Fortification, les uns, dit Mr. DE FALLOIS, ne donnent que des règles générales, des systèmes*

systèmes recherchés; les autres qu'un répertoire des noms des parties de la Fortification; peu en ont traité d'une manière satisfaisante, & on n'a encore rien de complet en ce genre. Il est vrai que Mr. de Belidor dans son *Traité de la Science des Ingénieurs*, fait un détail admirable des différentes opérations, & de l'emploi des matériaux nécessaires à la construction d'une Fortification; mais ce *Traité*, tout ample qu'il est, n'est point complet, parce qu'il ne traite nullement des principes & des règles de la Fortification; c'est ce qui a engagé notre Auteur à les développer dans cet Ouvrage, qui pourra servir d'introduction ou de suite à celui de Mr. de Belidor, & donner ainsi aux jeunes Militaires, une Théorie beaucoup plus étendue, & mieux suivie qu'on ne l'a observé jusqu'à présent. La Fortification se divise en *Fortification passagère*, & *Fortification permanente*. La première ayant été très bien traitée par le Chevalier de Clairac, dans le Livre intitulé *l'Ingénieur de Campagne*, Mr. DE FALLAIS s'est borné à la *Fortification permanente* tant régulière qu'irrégulière. Il en expose avec beaucoup de clarté & de méthode les principes; il fait d'excellentes observations sur les systèmes

mes

mes de MM. de Vauban & de Coëbern; & il propose deux nouvelles méthodes de fortifier une Place pour parer l'effet du ricochet, & ralentir considérablement celui des bombes.

LEIPSICK. *T. Livii Patavini Historiarum Libri qui supersunt omnes. Ex recensione Arn. Drakenborchii cum Indice locupletissimæ Acc. præter varietatem Lect. Gronoviana & Creveriana Glossarium Livianum curante* AUGUSTO GUIL. ERNESTI, 1769. chez Weidmann & Reich, trois Vol. grand 8o. Cette Edition de Tite Live est dans le goût de celle que Mr. ERNESTI a donnée de Cicéron, & qui a été si bien reçue. Le Glossaire que cet habile Homme a fait pour Tite Live, est excellent, & il est bien à souhaiter qu'on le prenne pour modèle dans tous les Ouvrages de ce genre. Mr. ERNESTI s'y est uniquement attaché aux mots & aux façons de parler qui sont propres à Tite Live, & il a omis ce qui lui est commun avec d'autres Ecrivains. Cet Indice est accompagné de notes pleines d'érudition & de bonne critique.

Luftspiele der Jungfer CHARLOTTE DOROTHEA BIEHL &c. c. à d. Comédies de Mlle. BIEHL, traduites du Danais, petit in

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 237.

in 80. *trois Parties* qui font ensemble pp. 804. chez F. C. Pelt 1769. Cette Muse Danoise mérite beaucoup d'éloges, & l'on doit des remerciemens à son Traducteur : sans lui la réputation de Mlle. BIRHL eût été renfermée dans l'Isle qu'elle habite, & les Allemands seroient privés de quelques bonnes Pièces dont sans doute ils enrichiront leur Theatre. Les chefs-d'œuvre que nous possédons dans ce genre, ont été traduits dans presque toutes les Langues du Nord, ainsi les Etrangers peuvent répéter d'après les François que la plupart des caractères sont épuisés. Mais si l'on a joué presque tous les vices, on n'a pas mis encore sur la Scène toutes les vertus qui leur sont opposés : Mlle. BIRHL a senti cette ressource & l'a mise à profit; par exemple ne pouvant peindre *l'Avaro*, elle a peint le *Généreux*, & la Pièce qui porte ce titre rassemble tous les traits propres à le caractériser. En général elle s'est moins attachée à saisir les ridicules qu'à fournir des modèles; elle a tracé celui de l'amour filial dans une Pièce intitulée *die Zärtliche Tochter* (*la Fille tendre*) : son Héroïne s'expose à la haine, à la jalousie, aux mauvais traitemens d'un Epoux, & même à la perte de sa réputation, pour

pour sauver la liberté de son Père. Une suite de ces Comédies, offre l'exemple de l'Amour conjugal; & toutes celles qui composent ce Recueil ont pour but de corriger le vice, & d'inspirer le goût des bonnes mœurs. On y rencontre des endroits foibles, & quelques Scènes froides; mais à les considérer dans l'ensemble, elles sont intéressantes & par le sujet & par la manière dont il est traité: elles font honneur aux talens de Mlle. BIZET, à son cœur & à son esprit. On a bien fait d'associer à ses productions, celle d'un jeune Auteur nommé WANDAL, qui a publié un Drame sous le titre de la Belle-Mère; le style, la conduite, les caractères & les situations de cette Pièce lui mériteront le plus heureux succès.

FRANCKFORT sur le Mein. *Die Begebenheiten der Philippinè Damien &c. c. à d. Histoire de Philippine Damien écrite par elle même, & publiée par l'Éditeur des Mémoires de Mlle. Meyer 1769. in 8o. pp. 342. de l'imprimerie d'André.* Cet Ouvrage dicté par la piété, est fait pour en inspirer le goût; c'est un Roman Chrétien, dont l'héroïne est une esclave de Martyre. Philippine élevée par une Mère respectable & pénétrée dès son enfance des grandes vérités de la Religion, em-

ploie

plote sa vie à exercer les vertus qu'elle prescrit, & à triompher des pièges qu'on lui tend. Elle oppose une constance admirable aux traitemens les plus durs, & résiste également à l'attrait du plaisir. Tous les efforts de ses ennemis ne peuvent altérer ses principes, ni ébranler sa vertu; elle les plaint, leur pardonne & les convertit. Parvenue enfin à être heureuse, & sur le point d'épouser son amant, une maladie de langueur la précipite au tombeau, elle fixe ses regards sur l'Eternité & meurt sans regretter la vie. Les bons Romains sont très rares en Allemagne, & le genre de celui-ci n'est pas commun; tout lui mérite un accueil favorable; & quoi qu'il ne soit pas exempt de défauts, il est à souhaiter qu'il soit lu & même traduit. Nous n'osons répondre cependant du succès d'une Traduction Française, mais nous croyons pouvoir en promettre à un Traducteur Hollandois.

GÖTTINGEN. Depuis Bochart on n'a pas répandu autant de jour sur l'Histoire & la Géographie des anciens Peuples, que ne l'a fait Mr. le Professeur MICHAELIS dans un important Ouvrage qui paroît chez van den Hoek sous ce titre: *Spicilegium Geographiæ Hebraeorum extra post Bochartum.*

Pars

Præ Prima; 1769 in 4°. Ce premier Volume renferme une érudition immense & quantité de nouvelles découvertes. Nous ne pouvons que l'annoncer à présent, mais nous espérons bien de nous en occuper dans la suite.

BRUNSWICK. *Der Astna des Cornelius Severus, ubersetzt von* CONRAD ARNOLD SCHMID, *Prof. am Colleg Carol. in der Waisenhausbuchh.* c. à d. *L'Etna de Cornéille Severe, traduit en Allemand par Mr. le Professeur SCHMID &c.* 1769. in 8°. pp. 115. CORNILLE SEVERE vivoit sous le Règne d'Auguste. Ses Poésies ne sont pas indignes de ce beau Siècle. Ovide, son ami parle de lui avec éloge (*). Il mourut fort jeune & laissa peu d'Ouvrages. Nous n'avons de lui que quelques fragmens, & le Poëme sur le Mont-Etna, où il fait la description de ce Volcan & où il recherche les causes des phénomènes qu'on y voit. Ce Poëme n'est pas assez connu: il est très beau & paroît tel encore dans la Traduction Allemande que nous annonçons, & qui fait beaucoup d'honneur à M. SCHMID.

BREME. Le Libraire Cramer a mis en ven-

(*) *E. Ponso Lib. 4. & 2.*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 241

vente : *Thesauri Dissertationum Juridicarum selectissimarum in Academiis Belgicis habitarum Vol. I. Tom. II. 1769. in 4^o. Les Dissertations contenues dans ce second Tome sont : G. SCHROEDERI Leyda - Batavi Dissert. Critico - Juridica inaugur. ad L. 2. π . de Legibus, SCiis &c. LUCAS TRIPP Drentbini Dissert. inaug. Jurid. de parte ventris hereditaria ad L. 3. π . si pars hered. petit. THEOD. WOERTMANNI Trajectini Disput. Jurid. ad L. unic. π . si quis jus dicent non obtemp. A. VISSCHER Amstel. Bat. Diss. Jurid. inaug. ad L. XXV. π . de fideic. & mand. O. ARNTZENII Arnenaco - Gelri Diss. Jurid. inaug. de milliario aureo ad L. 154. π . de V. 5. W. C. TR. PELL Culenburgensis Disput. Jurid. inaug. ad L. 6. π . de donat. inter virum & uxorem. J. L. WINTGENS Duisburgensis Dissert. inaug. Jurid. de anim. ferocibus qua vulgo iter sit non habendis ad L. 40. 42. π . de edilis edicto. D. G. VAN DER KESSEL Darentriensis Diss. Jurid. de usuc. partus & fetus rei furtiva. F. SYTZER REIDING Frisii Diss. Jurid. ad L. 19. π . de ritu nuptiarum. ENGELBELTI DE MAN Noviomagi - Gelri Dissert. Jurid. de thesauro.*

Tome XXXIII, Part. I. Q PRO.

UTRECHT. Mr. Vos, qui s'est fait connoître très avantageusement par divers bons Ouvrages, & particulièrement par un excellent Commentaire sur le Livre du Prophète *Daniel* (*), a été appelé ici en qualité de Professeur en Théologie, & il a pris possession de cette Chaire par une Harangue, qui vient d'être imprimée chez *Broedele* sous ce titre: *JACOBI ALBERTI VOS Oratio Inauguralis de Prophetis, Divina quondam mentis Interpretibus admodum suspiciendis, publice dicta D. IV. Decembris MDCCLXIX. quum in Inclita Academia Trajectina Ordinariam S. S. Theologia Professionem solemniter auspicaretur*, in 40. pp. 78. Le sujet de cette Harangue n'est que trop de saison aujourd'hui, que les Incrédules s'attachent à décréditer les Prophètes de l'ancien Testament, à les rendre suspects d'imposture, à jeter du ridicule sur leurs discours, sur leurs oracles, sur leurs actions &c. On fait particulièrement avec quelle indécence l'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire* a parlé de ces Hommes vénérables, & l'on

6

(*) *Biblioth. des Sc. Tom. XV. Part. I. pag. 248.*

a pu voir dans un Article de ce Journal (*) les solides réponses que lui ont fait de prétendus Juifs. Mr. Vos prend avec le même succès la défense des anciens Prophètes. Il suppose d'abord ce qui ne sauroit, en effet, être révoqué en doute, c'est qu'il n'y a rien de contraire à la raison, rien d'indigne de la Sagesse ou de la Majesté de Dieu, à ce qu'il se soit révélé aux hommes, & qu'il leur ait quelquefois donné la connoissance des choses futures. Mr. Vos indique ensuite les caractères auxquels on peut reconnoître les vrais Prophètes ; & montrant enfin que tous ces caractères se trouvent effectivement dans les Prophètes de l'ancien Testament, l'habile Orateur examine & réfute avec beaucoup de force & de solidité, les reproches que l'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire* a faits à Elie, à Elisée, à Elsie, à Jérémie, à Ezéchiel, à Osée, à Jonas &c.

Le prétendu Abbé *Bazin* est aussi très bien réfuté dans une bonne Dissertation de Mr. *KNEPPELHOUT*, dont nous parlerons le Trimestre prochain, de même que de

(*) *Art. XI.*

de deux autres Ecrits Académiques de ce jeune & estimable Auteur.

G. T. & A. van Paddenburg ont imprimé : *De Predikkunde, of aanleiding tot de Geestelyke Welspreekendheid; als mede de Theologische Methode, of zaakelyke Aanleiding om de Godgeleerdheid verstandig te leeren; in de Hoogduitsche Taal beschreeven door JOHAN LAURENS VAN MOSHEIM, Kancelier von de Koninglyke en Keurvorstelyke Hoogeschool te Göttingen, in twee Deelen; c. à d. L'Art de prêcher, ou Préceptes de l'Eloquence Chrétienne; avec une Méthode Théologique ou des Directions pour l'étude de la Théologie, par Mr. DE MOSHEIM, Chancelier de l'Université de Göttingen : Ouvrage traduit de l'Allemand en Hollandois, 1770. grand 8o. deux Tomes dont le 1r. est de 368. pp. & le 2d. de 354. Nous en rendrons compte incessamment.*

Mr. le Professeur HENNERT continue avec beaucoup de succès, son Cours des Mathématiques appliquées. La seconde Partie de cet important Ouvrage paroît chez A. van Paddenburg sous ce titre : *Elementa Hydrostaticæ & Hydraulices tam Theoreticæ quam Practicæ Autore JOH. FRED. HENNERT, Phil. Doctor. Matheseos &c. Professore, Societatum Scientia-*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 245

Scientiarum Harlema & Rotterodamo. Batavarum Socio, 1769. in 8o. pp. 292. avec figures.

G. T. van Paddenburg a imprimé la Traduction d'un petit Ouvrage du célèbre Mr. GELLERT, qui traite de l'importance & de l'utilité de la Religion & de la Piété: *Nieuwe Verhandelingen bebetzende de uitmuntenheid en waarde der Godsdienstigheid; Lessen eenes Vaders voor synen Zoon, welken by na de Academie zent, en Reden van den voorrang der Ouden boven de lateren in de fraaye Wetenschappen, inzonderheid in de Dichtkunde en Welsprekenheid, door C. F. GELLERT*, 1769. in 8o pp 97. Ce Livre ne peut être trop lu, sur-tout par ceux qui se destinent aux études. Voici une des exhortations que le Père adresse à son Fils prêt à se rendre à l'Académie; „soyez ami déclaré de la vertu, vous en ferez d'autant plus ami des Sciences & des Hommes. Vous pouvez devenir savant sans être vertueux; mais sachez qu'un Savant sans vertu est le plus malheureux & le plus méprisable des êtres”. Le Discours sur les causes de la préférence que les Anciens méritent sur les modernes en fait de Belles-Lettres, & sur-

sons d'Eloquence & de Poësie, fut prononcé par feu Mr. GELLERT, dans la Bibliothèque de l'Université de Leipfick, le 12. Octobre 1767.

GRONINGUE. Ceux qui ignorent que la Ville de *Nimègue* a tâché d'avoir une Université dans son sein, & qu'elle avoir déjà fait des progrès très considérables dans cette entreprise, & qui seront curieux de s'en instruire n'ont qu'à lire l'exposé qu'en a fait dans un très bon Discours, Mr. ROUKENS, Etudiant à Groningue. En voici le titre: THEODORI LEONARDI ROUKENS *Neomagi, Juris Utriusque, tam Nat. quam Civ. Studiosi, Oratio de Academia Noviomagenfi, publice dicta, in Templo Academiae Groningo Omlandicæ. A. D. Mens. Sept. 1769. apud Haj. Spandaw. pp. 38. in 4e.*

AMSTERDAM. Depuis quelque temps on s'est mis dans le goût de donner des Poésies morales & sacrées, en forme de Cantiques, auxquels on ajoute une musique Italienne: On vient d'en publier un Recueil sous ce titre: *Stichtelyke Gezangen nageleaten door BERNARD ELIKINK in zyn leven Dienaar van het H. Evangelie te Papendrecht, gesteld op nieuw gemaakte Zang-*

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 247

wyzen naar den besten smaak : c. à d Chants sacrés, Ouvrage posthume de Mr. ELIXINK, en son vivant Ministre du St. Evangile à Papendrecht, &c. chez Jean Covens junior, 1769. grand 8^e. de 229. pp. Ces Poésies spirituelles sont précédées d'une Dédicace en vers de Madlle. Elizabeth Charlotte Elikink, d'une Préface de l'Editeur Mr. A. van den Berg, & de plusieurs Vers dans lesquels on fait l'Eloge de ceux de Mr. ELIXINK. La Dédicace de Madlle. ELIXINK, est d'une poésie douce, simple, & agréable; & répond parfaitement à la nature du Recueil qu'on offre au Public. La Préface nous apprend comment feu M. ELIXINK fut engagé à composer les Pièces qu'on publie aujourd'hui, & les motifs qui ont porté l'Editeur à les mettre au jour. Parmi les Vers composés à l'honneur de M. ELIXINK & pour recommander ses Poésies, & qui ont tous quelque mérite, on distingue sur-tout ceux de Mr. R. Schutte. Ils sont pleins de cette force & de ce feu qui caractérisent le vrai Poëte Lyrique. Quant aux Poésies mêmes de Mr. ELIXINK, on doit savoir gré à Mr. VAN DEN BERG de les avoir publiées.

248 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Outre que le style en est simple, harmonieux, & agréable, elles ne peuvent qu'édifier, & encourager à la vertu ceux qui les liront. Nous doutons pourtant qu'elles soient propres à être chantées en musique Italienne: c'est une remarque que nous étendons à toutes les Poésies de même nature: des sujets aussi nobles que le sont ceux qu'on nous présente dans ce Recueil, semblent exiger une musique plus grave & plus majestueuse.

M. M. Rey a imprimé Loix de Platon, par le Traducteur de la République, 1769. in 8o. deux Vol. dont le 1r. est 368. pp. & le 2d. de 502.

Dialogues de Platon, par le Traducteur de la République, 1770. grand in 12. deux Vol. dont le 1r. est de 424. pp. & le 2d. de 442.

LEYDE. Ceux d'entre Mrs. les Professeurs de l'Université établie en cette Ville, qui sont chargés de l'administration du Legs de feu M. J. STOLF, ont, dans leur Assemblée du 15 Février 1770. choisi un sujet de Théologie Naturelle pour celui des Dissertations qui doivent concourir au Prix, dont la distribution leur est confiée.

Le

JANVIER, FEVRIER, MARS, 1770. 249

Le voici: *Ex attributis, quæ rebus quibuscumque hoc Universum constituens communia sunt, demonstrare non esse necessarias, sed ab Ente necessario creata; c. à d. Il faut démontrer par les attributs qui sont communs à toutes les choses qui composent cet Univers, que ces choses n'existent pas nécessairement; mais qu'elles ont été créées par un Être dont l'existence est nécessaire.* Le Prix consiste en une Médaille d'or de la valeur de 250 florins. Ceux qui voudront y concourir, sont priés d'écrire leurs Dissertations en Latin ou en Hollandois, de faire en sorte qu'elles n'excèdent pas 40. pages d'impression, & de les faire parvenir *franco* avant le 1. Juillet 1771. à M. le Professeur *Pesz- zel*, Secrétaire actuel de l'Institut de feu M. Stolp. Ils sont avertis encore de vouloir bien ajouter une devise à leurs Dissertations, & d'y joindre un Billet cacheté qui contienne cette même devise avec leur nom & leur adresse. Le prix sera adjugé le 13 Octobre 1771. On n'ouvrira alors que le seul Billet joint à la Dissertation qui aura remporté le prix: les autres Billets seront brûlés sans avoir été ouverts.

LA HAYE. P. van Cleeef a mis en vente

la

450 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

la dernière Partie de la Traduction Hollandoise des *Réflexions Philosophiques* de M. MEXIA sur la Religion Chrétienne, 1770. grand 8°. de 206. pp. Nous comptons de nous en occuper incessamment, aussi bien que du VIe. & dernier Tome de la *Morale* de M. STAFFER, traduite en Hollandois par M. van Haar: c'est un Vol. de 530. pp. grand 8°. imprimé chez le même Libraire.

F I N.



BIBLIOTHEQUE
DES
SCIENCES

ET DES
BEAUX ARTS,
POUR LES MOIS.

DE
AVRIL, MAI, JUIN,
MDCCLXX.

TOME TRENTE ET TROISIEME.
SECONDE PARTIE.



A L A H A T E,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR,
ET DANIEL PINET,
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXX.

1990

[illegible][illegible]

Journal of Management Studies, 19(6), 701-718.

[illegible]

...and the fact that the *Journal* is not a journal of the American Psychological Association, but of the American Psychological Society, which is a much smaller organization.



T A B L E D E S A R T I C L E S

ART. I. **L** E MESSIE , Quatrième
Extrait . . . pag. 251.

II. HISTOIRE DE L'ACADE'-
MIE ROYALE DES SCIEN-
CES ET BELLES LETTRES
DE BERLIN, Tome XVI^e. 276

III. THEATRE ALLEMAND. 322

IV. L'ART DES EXPERIEN-
CES, *par Mr. l'Abbé NOLLET.* 338

V. HISTOIRE UNIVERSEL-
LE DU SEIZIEME SIECLE,
par Mr. LINGUET, Premier
Extrait. 348

VI. LA PALINGENESIE PHI-
LOSOPHIQUE, *par Mr. BON-*
NET, Premier^e Extrait. . . 377

* 2

VII.

iv TABLE DES ARTICLES.

VII. LETTRE AUX ACADEMI-
CIENS du Royaume, & à tous
les François sççs. . . 405

Viii. Les Nuits Angloises. 409IX. EUPHEMON, *Idylle.* . 420X. NOUVELLES LITTÉRAIRES. 425

SECRET

... 2007 ...

2.

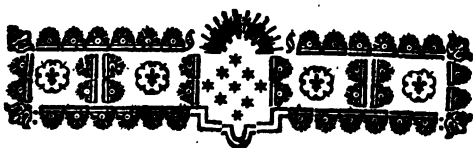
— 77 —

1947, 1948, 1949, 1950.

1990

... .. B.

BIBI:



BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

ET DES

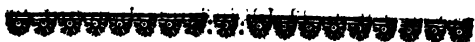
BEAUX ARTS,

POUR LES MOIS

D E

AVRIL, MAI, JUIN,

MDCCCLXX.



ARTICLE PREMIER.

LE MESSIE,

Quatrième Extrait.

Tome XXXIII. Part. II. A CHANT

IV TABLE DES ARTICLES.

VII. LETTRE AUX ACADEMI- CIENS du Royaume, & à tous les François sçus.	405
VIII. LES NUITS ANGLOISES.	409
IX. EUPHEMON, <i>tragedie</i> .	420
X. NOUVELLES LITTERAIRES.	425



BIBL.



BIBLIOTHEQUE

D E S

SCIENCES

E T D E S

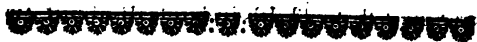
B E A U X A R T S ,

P O U R L E S M O I S

D E

A V R I L , M A I , J U I N ,

M D C C L X X .



ARTICLE PREMIER.

L E M E S S I E ,

Quatrième Extrait.

Tome XXXIII. Part. II. A CHANT



CHANT VIII. Eloa, après s'être éloigné de la face du Très-haut, traverse les Cieux d'un vol rapide & s'écrie:
 „ Célébrez! Que les Soleils fassent monter des flammes d'adoration vers le Trône du Juge! L'heure est venue!
 „ Célébrez! L'heure de la mort est arrivée! Ils conduisent la victime”.
 Les Anges se rassemblent à la voix du Séraphin, & forment un cercle brillant autour de Golgotha. Du milieu de ce cercle, Eloa descend soudainement sur le sommet de la montagne, & la consacre pour la mort du Fils: étonné lui-même de l'action qu'il vient de faire, son éclat se change en une lueur sombre. Il se laisse tomber les mains jointes, & adore l'Homme-Dieu qui s'avançoit sur la montagne, traînant sa croix d'un pas pénible & chancelant. Gabriel, que le Seigneur avoit envoyé au Soleil, conduit les âmes des Pères sur la Montagne des Oliviers. Adam se prosterne & salue la terre son pays maternel.

Eloa aperçoit Satan & Adramélec qui

qui planoient sur la croix : aussitôt il s'élève dans tout l'éclat de sa Majesté, les frappe de terreur par son aspect, & leur commande de fuir au nom du Vainqueur des enfers, au nom de ce Fils d'Adam qu'ils voyoient portant sa croix. Les esprits de ténèbres s'ensuient à pas précipités, & vont chercher un asyle dans la Mer Morte sous les ruines de Gomorrhe.

On dresse la croix : la terre est ébranlée dans ses fondemens, toute la création s'arrête, & les astres annoncent dans toute l'étendue des Cieux le moment où Jésus est crucifié. — L'un des deux malfaiteurs qui partageoient son supplice, touché de repentir & pénétré d'admiration pour l'Homme - Dieu, cherche à se tourner vers lui : " les efforts qu'il fit ouvrirent ses blessures, dont le sang couloit à gros bouillons ; mais sans faire attention ni à son sang, ni aux douleurs que lui caufoient ses blessures, il s'inclina vers le Sauveur le plus profondément qu'il put &c ". Jésus lui adresse un discours & des regards

consolans , & il ordonne au Séraphin Abdiel de lui amener ce racheté aussi-tôt qu'il sera mort. Tous les Anges s'assemblèrent alors autour du Séraphin , & lui demandèrent de quoi le Médiateur l'avoit chargé. „ J'ai reçu l'ordre , leur „ dit-il , avec des transports de joie , „ de conduire après sa mort ce pécheur „ pénitent vers le Rédempteur. Con- „ cevez-vous l'excès de ma béatitude ? „ Conduire à son Réconciliateur un pé- „ cheur sauvé , & sauvé à l'heure mê- „ me où la Victime répand son sang pour „ le salut des mortels ! Une ame à pré- „ sent si pure ! Une ame lavée dans le „ sang du Sauveur , & rendue à l'Eter- „ nel ! ô mes amis ! bénissez-moi ! ”

Uriel prend son essor vers un Astre que Dieu lui avoit désigné , avec ordre de l'amener devant le Soleil , „ afin que le sang du Rédempteur coulât , & que sa vie s'exhalât , sous un voile plus sombre & plus effrayant que celui de la nuit ”. Cet Astre est le séjour des ames , avant que la naissance des corps qu'elles doivent animer , les appelle sur la Terre que
nous

nous habitons. A la voix du Séraphin l'Astre sort de l'orbite qu'il parcouroit, & volant vers le Soleil il en intercepte les rayons. Aussi-tôt les ténèbres, le silence, & l'effroi se répandirent sur la Terre. „ Golgotha fut agitée jusqu'au pied de la croix, & les secousses qu'elle éprouva, firent sortir des plaies de la Victime un nouveau torrent de ce sang qui devoit conduire le genre humain à la vie éternelle ”.

Uriel conduit les ames près de la croix; il leur montre le Sauveur qui jette sur elles des regards pleins d'amour: elles en tressaillent d'âlegresse. Un bruit inattendu se fit entendre, les offemens des morts en tremblèrent & le Temple fut ébranlé jusqu'au faite. Ce bruit étoit l'avant-coureur de l'orage; il s'élève en mugissant parmi les cédres & devance la foudre: elle éclate, & le coup étourdissant frappe la Mer Morte. „ A ce spectacle, Eloa conçut & exécuta le dessein de voir face à face l'Eternel, tel qu'il étoit dans ce moment environné des ténèbres de sa Majesté redoutable.

Après avoir adoré trois fois le Melle crucifié, il monte au Ciel en diligence — Il rencontra sur sa route deux Anges de la mort, dont la face étoit voilée — Leurs vêtements étoient plus sombres que la nuit, leurs yeux plus étincelans que la flamme, leur air annonçoit la destruction. Ils s'avancèrent lentement vers la colline de la croix, où le Juge suprême les avoit envoyés. A leur approche effrayante, les ames des Patriarches épouvantés tombèrent sur la poussière de la terre &c". D'un air morne, & présagant la mort, les deux génies redoutables voient sept fois autour de la croix. Deux ailes souvroient leurs pieds, deux ailes tremblantes voiloient leurs faces, & deux autres les soutenoient dans les airs.

Cependant les souffrances du Sauveur s'irritent, & son sang s'écoule à grands flots. Eve ne peut en soutenir la vue, ses entrailles sont déchirées, & sa douleur s'exhale dans une prière touchante. Mais Jésus tourna sa face sur elle & la consolation descendit dans son ame: elle

le sentit le repos de la vie éternelle.

CHANT IX. Elas descend des Cieux,
 & se rend à l'Assemblée des Patriarches.
 Il leur apprend que les ténèbres & la terre
 environnant le Trône de l'Infini,
 il n'a pu contempler sa face. Les amis
 du Sauveur étoient effrayés & dispersés,
 mais plusieurs se rassemblèrent au pied
 de la croix. Celui qui avoit renié son
 Maître, rencontra Joseph d'Arimathée &
 Nicodème, long-temps Disciples secrets
 du Messie, mais qui enfin l'avoient com-
 fessé & défendu devant le Sanhédrin.

„ O Simon, lui dit Nicodème, ton cœur
 „ semble abreuvé d'amertume, & tu
 „ détournes tes regards de nous. Nous
 „ partageons ta douleur : nous sentons
 „ comme toi la mort qui va détruire le
 „ plus saint & le plus juste d'entre les
 „ hommes, peut-être lui a-t-elle déjà
 „ porté le dernier coup! Mais, ô disci-
 „ ple chéri de cet auguste Maître! ac-
 „ corde nous la douce satisfaction de
 „ nous dire au moins, que tu ne nous
 „ fais pas un crime de ce que nous ne
 „ n'avons reconnu qu'en secret

Semblable à l'arbre renversé par l'orage , & qui reste penché sur ses racines , Pierre frémit & se détourne à ces mots. Enfin ne pouvant plus résister au tourment qu'il éprouve , il fuit avec précipitation , & croyant chercher du repos , il court se précipiter dans un tourment encore plus grand. Il arrive , se soutenant & respirant à peine au pied de la colline : il ose lever les yeux vers la croix , mais non jusqu'à la tête du Mourant , & voit à ses pieds Jean & la Mère de la Victime , tous deux immobiles & muets de douleur ; leurs yeux ne versent point de larmes ". Une tristesse profonde , une compassion vive remplissoient les cœurs des amis de Jésus , & le pécheur pénitent crucifié à côté de lui , sentoit plus vivement l'affliction de cette troupe pieuse que ses propres douleurs. Ce sentiment n'échappa point aux regards des Immortels & des Patriarches , & le cœur paternel d'Abraham en tressaillit de joie. „ Contemple „ ce jeune homme , dit-il à Moïse , „ vois avec quel doux sourire il regarde „ le

„ le tombeau qui l'attend ! Les miséri-
 „ cordes de Dieu le raniment ; la paix
 „ de la vie éternelle s'étend sur lui ; il
 „ ne paroît sensible qu'à la douleur qu'é-
 „ prouvent les amis désolés de son Sau-
 „ veur . . . Comment un spectacle si
 „ touchant, n'a-t-il pas amolli le cœur
 „ de mes coupables descendans ? Ah ! si
 „ comme ce jeune homme , ils pou-
 „ voient connoître celui qu'ils immo-
 „ lent, s'ils pouvoient détester leur cri-
 „ me, quel ravissement pour leur pè-
 „ re . . . &c. ”.

Un Chérubin conduit devant la croix
 les ames de quelques Payens qui ve-
 noient de mourir. Il leur fait connoître
 le Rédempteur, & leur apprend que sans
 le secours de son sang, nul homme ne
 peut voir l'Eternel. „ Dieu , *leur dit-*
 „ *il*, qui avant votre naissance voyoit
 „ votre vie future, fait que vous au-
 „ riez suivi la voié du Salut , si vous
 „ aviez été destinées à vivre sur la terre
 „ éclairée de la divine lumière de l'E-
 „ vangile de Jésus. C'est en sa faveur &
 „ par ses mérites, que l'Etre des êtres

„ vous absout de la tache de votre ori-
 „ gine: vous êtes pures devant lui! . . .
 „ Celui que vous vous êtes efforcées de
 „ connoître , & que vous n'avez pas
 „ connu , a vu vos larmes: il a enten-
 „ du & exaucé dans le Ciel la prière que
 „ vous lui faisiez de vous arracher au
 „ péché dont vous sentiez l'horreur,
 „ quoique vous en ignorassiez les suites
 „ funestes. Celui que vous voyez at-
 „ taché à la croix, avoit déjà joint ses
 „ prières aux vôtres auprès de son Pè-
 „ re, pour qu'il vous exaucât, & qu'il
 „ détruisit en vous le germe dévorant
 „ du crime; vous le portiez dans vos
 „ entrailles! . . . Tombez sur votre fa-
 „ ce, & remerciez le Restaurateur de
 „ l'innocence & de la paix, votre Sau-
 „ veur, la source de la vie éternelle! ”

La Terre est agitée de nouveau, &
 ce mouvement se fit sentir dans les pro-
 fondeurs d'une caverne obscure où Ab-
 badona se livroit à la douleur. Surpris de
 cet ébranlement, il cherche à en péné-
 trer le mystère & s'élance hors de sa re-
 traite. Les ténèbres qui environnoient la

Terre

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 261

Terre, l'assemblée des Anges & des Saints, tous ces prodiges réunis lui annoncent quelque grand événement, il se transforme en Ange de lumière & pénètre en tremblant dans le cercle des Immortels. Eloa le reconnoît, & touché de compassion, il invite la troupe céleste à le laisser approcher. Abbadona aperçoit trois hommes attachés à des croix, il en détourne ses regards, mais toujours occupé de l'Homme-Dieu qu'il a vu souffrir sur la Montagne, il le cherche & desire ardemment de le voir. Il descend au pied de la croix, reconnoît Jean & suit des yeux l'endroit où ceux du Disciple étoient attachés. „Est-il possible, dit Abbadona, revêtu de sa première horreur, est-il possible? Non, non, ce n'est pas. . . Lui mourir? . . . Non, non. . . Mais, ô Cieux! . . . qu'osé-je penser? . . . Je ne me trompe pas, je le vois. . . c'est lui, . . c'est le même. . . c'est celui que j'ai vu sur la Montagne des Oliviers, que j'ai vu souffrir ce qu'aucun être fini n'est capable de souffrir! O

„ Juge

„ Juge inexorable est-ce là ta victime ?
 „ C'est lui. . . ”. Alors Abbadona se
 laissant aller sur la colline : „ Je vais,
 „ *dit-il*, attendre ici , sur la poussière,
 „ l'issue du plus mystérieux des sacrifi-
 „ ces ; & s'il est permis à un Etre fini ,
 „ je verrai mourir cet Homme divin ”.
 Abbadona apperçoit Abdiel autrefois son
 ami , il cherche en vain à se déguiser ,
 Abdiel le reconnoît & prononce son
 nom avec l'expression de la douleur.
 Alors toutes les horreurs de l'enfer pa-
 rurent sur la face du malheureux Séra-
 phin , les Anges le virent s'obscurcir ; &
 il s'enfuit de leur cercle en jettant un
 cri d'effroi. Une Ombre plus hideuse
 encore & plus désespérée s'avançoit du
 côté opposé ; c'étoit l'ame du perfide
 Judas , courbée sous le glaive flam-
 boyant de l'Ange exterminateur. Obba-
 don lui fait voir le Messie crucifié ; „ Il
 „ meurt , *lui dit-il* , en s'offrant à Dieu ,
 „ pour le salut des hommes , pour adou-
 „ cir leur vie & leur mort , pour les ar-
 „ racher à la mort , à la mort éternel-
 „ le que tu souffres maintenant , & pour
 „ les

„ les faire jouir de la vue de Dieu ! &c ”.
 Obbadon lui en montre ensuite la demeure : Judas transporté dans le séjour des Saints , cherche à détourner ses yeux de ce théâtre de leur gloire , & de ces douze Sièges d'or sur lesquels les Disciples jugeront le Monde ; mais Dieu le condamnoit à contempler un instant les beautés du Ciel , & à être plongé pour jamais dans les abîmes de l'enfer.

CHANT X. Jéhova portoit vers son Fils des regards étincelans , qui n'étoient compris que de celui sur qui ils descendoient. „ Jésus - Christ sentit , par le regard de son Père , qu'il n'étoit pas encore appaisé ; le frisson de la mort pénètre jusqu'à son cœur. . . Les Mondes tremblèrent jusques dans leur centre , à la vue de la pâleur mortelle qui glaçoit le front du Fils divin , & les Immortels restèrent immobiles , d'épouvante. Ses yeux éteints & fatigués , se portèrent languissamment vers son tombeau taillé dans un roc à l'écart , sous des arbres antiques vis-à-vis de Golgotha. „ Le „ sommeil de la mort t'endormira bien-
 „ tôt

„ Dieu d'amour! par le sang qui coule
 „ de mes blessures, par la couronne en-
 „ sanglantée qui ceint ma tête, par les
 „ horreurs de mon agonie, par ce que
 „ je souffre en ce moment, & ce que
 „ je souffrirai encore, je te le demande
 „ au nom de cet amour qui m'a fait bra-
 „ ver l'ignominie & la mort de la croix
 „ pour le salut des hommes : exauce-
 „ moi, & fais que ceux que j'aime, me
 „ restent fidèles jusqu'à la fin! Que leur
 „ mort soit pleine de consolation, &
 „ qu'ils jouissent d'avance de la récom-
 „ pense qui les attendra ”!

Jésus détourne du tombeau ses re-
 gards attendris, & les porte d'une ma-
 nière effrayante du côté de la Mer Mor-
 te, où étoient couchés Satan & Adra-
 mélec. Le décret par lequel l'Eternel
 annonça dans Eden que Jésus écraseroit
 la tête du serpent, étoit au moment
 de s'accomplir, & les jugemens du
 Messie s'appesantissoient sur les enfers, à
 mesure qu'il versoit son sang sur la croix.
 Satan après avoir ébranlé l'abyme par
 ses sombres rugissemens, s'écria en par-
 lant

lant à Adramélec : „ l'éprouves tu ,
 „ comme moi, ce tourment, ce tour-
 „ ment affreux, ce tourment enflam-
 „ mé qui verse dans toutes les parties
 „ de mon être, toutes les horreurs de
 „ la mort, de la mort éternelle? Je
 „ voudrois en vain te donner une idée
 „ de ce que je souffre . . . Non, l'en-
 „ fer n'a point d'images assez affreuses,
 „ assez terribles , pour dépeindre ma
 „ situation! Juge de ce que je souffre,
 „ puis que je ne suis plus sensible à la
 „ joie de te voir souffrir toi - même !
 „ Juge de mon humiliation & de l'ex-
 „ cès de mon désespoir, puisque je me
 „ trouve forcé, malgré moi, de recon-
 „ noître qu'il est tout puissant... Oui, tout
 „ puissant... Et moi, le monstre le plus
 „ vil & le plus détestable de l'abyme &c”.

Jésus tourna les yeux sur la multitude
 qui l'environnoit & l'adoroit en silence.
 Le sentiment de l'amour éternel péné-
 tra son cœur à la vue des ames qui n'a-
 voient point encore habité des corps
 mortels : leurs Anges gardiens atten-
 doient avec impatience le moment de

les conduire à ceux qu'elles devoient animer. „ L'ordre suprême partit d'un „ regard bénissant du Sauveur qui disoit : „ Allez , vivez , croyez & triomphez ; „ je vous aimois déjà avant la naissance „ ce du monde ”.

Le Poëte avec des couleurs douces & variées , trace ici le caractère de ces âmes ; & ces portraits offrent différentes manières de servir Dieu & d'honorer l'humanité , suivant la mesure des dons reçus & selon l'ordre des circonstances où le Créateur place ses Enfans. Une des plus nobles & des plus pieuses d'entre ces âmes , étoit celle du jeune Timothée ; plusieurs autres sacrifièrent leur vie , à celui qu'elles avoient vu souffrir sur la croix : toutes ensemble la lui consacrèrent „ *Apelles* ne fit rien pour la renommée , qui récompense toujours si foiblement la vertu , & qui plus souvent la persécute. Il ne fit même rien pour mériter l'approbation du Sage ; il savoit que le Sage , quelle que fût sa pénétration & sa noble façon de penser , ne démêle pas toujours l'in-

ten-

tention qui dirige les actions ; que l'action n'est que le corps visible , & que l'intention en est l'ame. Lors qu'il agissoit & lorsqu'il s'abstenoit d'agir, il ne vouloit pour juge & pour témoin que celui qui voit tout, & n'avoit pour objet que la récompense qu'il promet au Juste. — O Femmes ! que l'exemple de *Tripbana* vous serve de modèle ! Vous vivez comme elle au milieu des Payens. Elle brûloit de l'amour le plus pur & le plus vertueux pour un jeune homme aimable, qui réunissoit à tous les charmes de la beauté, toutes les qualités qui rendent estimable ; mais il sacrifioit aux idoles, & étoit inébranlablement attaché à leur culte. *Triphæna* qui redoutoit l'éloquence enchantresse de son amant, la séduction de l'amour qu'il avoit pour elle, & plus encore l'illusion de celui qu'elle sentoit pour lui, eut le courage de le fuir & d'étouffer sa passion. Le calme, la douce joie qui suivirent un combat si cruel, furent ici-bas la récompense de sa généreuse résolution. — Chargé de plus

d'affaires qu'un homme infatigable n'est capable d'en supporter, *Lucius* suffisoit à toutes sans embarras, & s'acquittoit de tous ses devoirs avec zèle, sans paroître ni fier ni accablé après les avoir remplis. Le peu de succès de ses soins, & l'ingratitude de ceux qui en étoient l'objet, ne le rebutoient pas. Avare du temps dont il connoissoit tout le prix, il en tronvoit cependant pour vaquer à la prière, & pour se livrer à de saintes méditations loin du tumulte du monde(1)".

Les Patriarches saluèrent ces ames fortunées, mais bientôt ramenés sur la victime expirante, leurs pensées & leurs regards se fixèrent sur ce grand objet. Siméon, le précurseur du Messie, Débora, & Marie Sœur de Moïse, Job & David, exprimèrent avec ferveur la reconnaissance, la douleur, & l'amour dont

(1) On a cru reconnoître dans le portrait de *Lucius* celui de S. E. Mr. le Baron de *Bernsdorf*, qui depuis long-temps est le Mécène de Mr. KLOPSTOCK.

dont leurs cœurs étoient pénétrés. Mais aucune des ces âmes pieuses n'éprouvoit des sentimens aussi vifs, que le Père & la Mère du genre humain. Ils descendirent de la Montagne des Oliviers, & planant d'un vol triste ils s'arrêtèrent près du tombeau, où le Messie devoit bientôt sommeiller. Là prosternés devant l'Eternel, Adam lui offrit cette prière.

„ Seigneur, Seigneur! Dieu de
 „ clémence & de miséricorde ! Victi-
 „ me expiatrice des crimes de la terre:
 „ Toi qui as été immolé pour nous de-
 „ puis le commencement des mondes,
 „ Grand-Prêtre, Prophète, & Roi! Toi,
 „ Fils de l'Homme! entends du haut
 „ de l'autel sanglant où tu es sacrifié,
 „ entends la profonde prière que nous
 „ élevons vers toi des bords de ton
 „ tombeau! Dieu nous a pardonné no-
 „ tre crime; & depuis des milliers d'an-
 „ nées, nous jouissons de la vue de la
 „ Divinité. Remplis d'une béatitude
 „ dont nous nous efforcions en vain de
 „ nous faire une idée, dans les temps
 „ même où les pensées inspirées par

„ le Créateur existoient en nous dans
 „ toute leur pureté, que nous n'étions
 „ pas encore condamnés à mourir, &
 „ que nous voyions Dieu; notre péché
 „ nous fut pardonné en faveur de la
 „ mort que tu fis en ce moment.
 „ Permits, ô Dieu miséricordieux! qu'en
 „ ce jour d'une nouvelle création, où
 „ tu ramènes à l'aspect de l'Eternel
 „ toute la race des hommes qui ne s'en
 „ rendront pas indignes; en ce jour où
 „ tu les réconcilies tous; où tu anéan-
 „ tis les péchés de tous, où tu les ar-
 „ raches à la mort éternelle: permets,
 „ ô divin Médiateur! qu'en ce jour
 „ où tu t'offres aussi pour moi, j'ose me
 „ rappeler mon crime avec tous les
 „ sentimens du repentir & de la dou-
 „ leur la plus amère! Ce n'est pas, ô
 „ mon Dieu! que je craigne d'être cité
 „ une seconde fois à ton jugement re-
 „ doutable. Comment cela se pourroit-
 „ il, puisque j'ai vu la Face de Dieu,
 „ & qu'à présent tu entres pour moi
 „ dans le Saint des Saints? Permits
 „ cependant que je confesse encore une
 „ fois ce que j'étois &c".

Adam

Adam déplore ici la grandeur de son crime, il bénit la miséricorde qui le pardonne, & l'athour qui le répare. Puis tournant ses pensées sur les hommes qui devoient naître, il conjure son Rédempteur de multiplier le nombre des Elus, d'éclairer, de toucher & de guider ses nombreux enfans. La longueur de ce morceau nous empêche de le transcrire, c'est un chef d'œuvre de sentiment.

Adam prioit encore lors qu'Eloa avertit que l'Ange exterminateur s'approchoit: ce dernier monta sur Sinai: il paroisoit effrayé lui même, il lui sembloit que la Terre & les Cieux étoient prêts à se confondre. Mais la main qui conserve les êtres finis, s'étendit sur lui, & le fortifia. L'horreur dont il étoit saisi se dissipe, & Jéhova l'ayant revêtu de nouveau de toute ses terreurs, „ il prend une attitude effrayante, & baïsse son glaive étincelant vers Golgotha. Un tempête affreuse s'élève derrière lui, & la voix de l'Immortel mêlée au bruit de la tempête, s'étend en mugissant sur le

Jourdain , Genezareth & les forêts de palmiers. Les feux qui consumoient l'offrande du soir , furent poussés comme des torrens vers la terre. L'immortel dit : „ Jehova à qui tu t'offres , „ reçoit ton offrande. La colère de sa „ justice est infinie : Tu t'es soumis à „ la colère infinie , toi seul & sans aucun des êtres créés ! La voix de ton „ sang , qui demande la grace éternelle , „ est arrivée jusqu'à lui : mais il t'a „ abandonné ! . . . Il t'abandonnera , „ jusqu'à ce que tu expires de la mort „ qui doit réconcilier Dieu . . . Encore „ quelques momens . . . quelques momens , ô Homme-Dieu ! . . & tu „ mourras. Ainsi parla l'Ange de la mort & il détourna sa face. Jésus-Christ éleva ses regards mourans vers le Ciel , & cria , non avec la voix d'un mourant , mais avec la voix du Tout-puissant , qui , à l'étonnement de tous les êtres finis , s'étoit livré volontairement à la mort . . . Mon Dieu . . . mon Dieu . . . pourquoi m'as-tu abandonné ? . . . Et les habitans des cieux

se voilèrent à l'aspect de ce mystère ! Il éprouva tout-à-coup, & dans toute son étendue le sentiment de son humanité . . . & ce fut pour la dernière fois... D'une voix haletante, il dit . . . J'ai soif . . . Il but & resta dévoré de la soif . . . Tous ses membres tremblèrent . . . il devint plus pâle . . . son sang coula plus abondamment . . . il cria : *Mon Père je remets mon ame entre tes mains* . . . Un moment après . . . *Tout est consommé* . . . Il pencha la tête . . . & mourut. ”

La sensibilité & le goût de nos Lecteurs, nous dispensent sans doute de répéter les éloges qui sont si justement dus à Mr. K L O R S T O C K : son Traducteur en mérite aussi, il a vaincu des difficultés qu'on croyoit insurmontables ; il a bien saisi le sens de l'Auteur, & en général il l'a rendu très heureusement. On est en droit cependant de lui reprocher quelques négligences, quelques expressions hasardées, & l'on regrette qu'il se soit écarté plus d'une fois du ton noble qu'il a si bien soutenu dans plu-

que la différente réfrangibilité des rayons colorés, étoit l'unique cause de l'imperfection des lunettes, & que ce mal étoit irrémédiable. M. DE REDERN cherche au contraire la cause de cette imperfection, dans la sphéricité & l'ouverture des lentilles, il montre que c'est à cette confusion sphérique dépendante de l'ouverture des objectifs qu'il faut tâcher de remédier, que c'est là un des points les plus importans de la Dioptrique, que Newton a eu tort d'en détourner l'attention des Géomètres, & d'avoir ainsi arrêté depuis plus d'un demi siècle toute recherche, sur un des sujets les plus intéressans pour les Sciences & pour les hommes en général.

II. *Dissertations sur le Sel terrestre, marin & coële*, par M. DE FRANCHVILLE. Le sel considéré dans son principe, est une substance acide, si généralement répandue dans tous les corps, que l'on peut dire qu'elle entre pour beaucoup dans leur composition, puis qu'ils fournissent tous du sel lors qu'ils sont décomposés par les opérations de la

la Chymie. La Médecine en trouve de salutaires dans les plantes, dans les végétaux, dans l'homme même & dans les animaux. Peu s'en faut que quelques Savans ne le regardent comme le premier principe de la Nature. Du moins tous les Physiciens modernes lui accordent-ils une place honorable, dans les divers systèmes qu'ils ont imaginés pour rendre raison de la formation des corps. Mais contens de savoir que le sel a tant de part à la constitution de la Nature, ils n'ont point entrepris de rendre raison de sa propre origine, & ils n'ont point imaginé d'hypothèse capable de développer le mécanisme de sa formation, & d'expliquer l'admirable variété de toutes les qualités qu'il renferme. M. DE FRANCHVILLE imite leur modestie, & se borne à prouver d'abord que le sel terrestre, fossile & minéral, est la cause de la salure des eaux de mer & des eaux de sources, sans que celles-là contribuent en rien à la salure de celles-ci. En effet si la salure des eaux de source venoit de la mer; comment

ment se feroit-il que des sources qui en sont voisines, donnassent une eau parfaitement douce, & que d'autres ne déposassent point leur sel en se filtrant au travers des terres dans le trajet immense qu'elles font ? Et de plus comment seroit-il possible que ces eaux de la mer se mêlant sans cesse avec les eaux douces d'une infinité de fleuves qui s'y déchargent, ne perdissent pas peu-à-peu toute leur salure naturelle, s'il n'y avoit dans la mer qu'un certain volume d'eau qui auroit été créé salé, comme il faudroit le supposer en n'admettant aucun principe salant, distinct & séparé de cette eau. M. DE FRANCHEVILLE croit donc que les eaux de la mer tirent leur salure des rochers & des montagnes de sel gemme, qui sont cachées sous ces eaux & dissoutes par l'humidité. Quant à leur amertume, elle ne peut venir que de la dissolution des lits de bitume, & comme le bitume est une matière huileuse, plus difficile à dissoudre que le sel, on a remarqué que dans l'eau de mer la dose du sel est plus grande que celle du bitume

bitume. L'origine de la salure des eaux de sources est la même. Car, soit que ces sources se forment par la circulation des eaux de la mer, soit par les pluies, ou par les vapeurs de la terre que la chaleur centrale élève & condense dans ses cavités, leurs eaux ne deviennent salées qu'en passant par les carrières de sel gemme renfermées dans la profondeur des terres, où elles se chargent de parties de sel plus ou moins fortes, suivant que ces eaux en parcourent sans interruption un plus ou moins long espace. L'Auteur montre ensuite que les trois manières de tirer du sel, c. à. d. des mines, des eaux de mer, & des eaux de sources, étoient connues des Anciens, & après avoir fait l'énumération des salines qu'on connoît aujourd'hui dans les quatre parties du monde, il termine cet intéressant Mémoire par expliquer le mécanisme des salines tel que les modernes l'ont perfectionné 1°. pour le sel qui se tire des mines tout formé; 2°. pour le sel qui se forme au Soleil par évaporation; 3°. pour le sel qui se tire par ébullition sur le feu. III.

III. *Expériences Chymiques sur l'espèce de Terre contenue dans la dernière lessive mère qui reste du sel commun; laquelle terre fait la base de la Pierre Serpentine*, par Mr. MARGGRAF, traduit de l'Allemand. Dans de précédens Mémoires, l'habile Auteur avoit déjà rapporté & décrit d'une manière distincte, comment l'espèce de terre dont il s'agit ici peut être séparée, tant de la pierre serpentine que de la dernière lessive incrySTALLISABLE, dite *Mutter-soble*, qui reste de la préparation du sel commun; & il avoit montré que cette terre étoit parfaitement la même, soit qu'elle fût tirée de la pierre serpentine, soit qu'on la retirât de la lessive du sel commun, & qu'on pourroit en toute sûreté employer indifféremment l'une à la place de l'autre dans les Expériences. A présent Mr. MARGGRAF rend compte des expériences qu'il a faites sur la terre en question, & il en résulte de plus en plus qu'elle n'est ni calcaire, ni alumineuse ni d'aucune des autres espèces de terres absorbantes connues; mais qu'elle est manifestement

ment alcaline. Divers essais qu'il a faits, l'ont convaincu que de cette terre mêlée avec du verre commun, il s'en forme au moyen de la cémentation, un mixte de porcelaine presque aussi bonne que la porcelaine de verre de Mr. de Réaumur.

IV. *Considérations sur la multiplication précoce des Abeilles, retrouvée depuis quelques années dans le Margraviat de Lusace, &c qui avoit déjà été employée par les Romains à multiplier les essais trop diminués; par Mr. GLEDITSCH, traduit de l'Allemand.* La méthode employée en Lusace depuis une vingtaine d'années pour multiplier les abeilles, & pour remédier au dépérissement tant accoutumé qu'extraordinaire. qui peut avoir lieu dans les ruches, consiste à tirer des ruches les plus fortes les plaques ou tables de cire, qui contiennent trois fortes de pontes, & de les introduire avec une bonne quantité d'abeilles ouvrières dans des ruches neuves, au printemps vers le temps de la fleur des arbres, avec toutes les provisions convenables;
Tome XXXIII. Part. II. C ou

ou bien de les mettre dans des caisses faites tout exprès, & que l'on tient pendant quelque temps dans un poêle; au moyen de quoi toutes les espèces d'abeilles renfermées dans ces tables, se développent successivement & parviennent à la perfection de leur état (1). Mr. GLEDITSCH prouve par un passage de Columelle, que cette pratique si utile, étoit déjà connue des anciens Romains.

Deux grand Géomètres, MM. EULER père, & fils, ont fourni les huit Mémoires de la Classe de Mathématique.

I. *Recherches sur le mouvement des Rivières*, par Mr. EULER, père.

II. *Recherches sur la courbure des surfaces*, par Mr. EULER, père.

III. *Recherches générales sur la mortalité*

(1) Mr. Sbirach a donné des détails très intelligibles & très intéressans, sur cette méthode, dans un Ouvrage Allemand intitulé: *La multiplication des Abeilles, conforme aux règles de la nature & de l'art, nouvellement découverte dans la Haute-Lusace &c.*

AVRIL, MAL, JUIN, 1770 285

et 63^e la multiplication du genre humain, par Mr. EULER, père. On trouve dans cet excellent Mémoire le véritable principe sur lequel il faut fonder le calcul des rentes viagères. Le célèbre Académicien y montre la juste méthode de déterminer, combien un homme d'un certain âge doit payer, pour jouir pendant toute sa vie d'une rente viagère, & il expose le calcul même dans le Mémoire suivant.

IV. Sur des Rentes Viagères.

V. Du mouvement d'un corps solide quelconque lorsqu'il tourne autour d'un axe mobile, par Mr. EULER, père.

VI. Problème: Un corps étant attiré en raison réciproque quarrée des distances vers deux points fixes donnés, trouver le cas où la courbe décrite par un corps sera algébrique: résolu par Mr. EULER, père.

VII. Sur le temps de la chute d'un corps attiré vers un centre de forces, en raison réciproque des distances, par Mr. J. A. EULER.

VIII. Du mouvement d'un globe sur un plan horizontal, par Mr. J. A. EULER.

La Classe de Philosophie spéculative est très intéressante & contient cinq Mémoires.

I. *Analyse de la notion du Goût*, par Mr. FORMEY. Ce morceau est admirable par sa justesse & par son élégante simplicité. On n'a peut-être jamais rien écrit d'aussi exact ni d'aussi clair sur le goût. Mais comme il se trouve déjà dans l'Edition que Mr. FORMEY donna en 1759. de l'*Essai sur le Beau* par le P. André, nous renvoyons à ce que nous en dîmes pour lors (1), & nous nous bornerons à rappeler la définition que le célèbre Auteur donne du Goût. C'est, dit-il, en général *la connoissance des beautés quelconques qui sont répandues dans les Ouvrages de la Nature & de l'Art, entant que cette connoissance est accompagnée de sentiment*. Toutes les equivoques, tous les embarras qui règnent dans les raisonnemens ordinaires sur le Goût, disparaissent à l'aide de cette défini-

(2) *Biblioth. des Sc.* Tom. XII. Part. I. Art. X.

définition , & disparaîtroient d'autant mieux qu'on l'approfondira , & qu'on saura l'appliquer. En effet ces embarras & ces équivoques viennent de ce qu'on a presque toujours tronqué la définition , en bornant le goût, tantôt à la connoissance seule, tantôt au sentiment seul. „ Les uns ont cru qu'avoir du goût, c'étoit pouvoir expliquer , développer , discourir , raisonner ; & qu'un homme qui soumettoit les objets du goût à ces opérations étoit par là même un homme de goût. Les autres ont prétendu que celui qui à la seule présence des objets en question , étoit ému, affecté, ébranlé, quelquefois même enthousiasmé & ravi, possédoit le goût , quoi qu'il ne fût pas en état de donner la moindre idée de ce qui produisoit en lui de semblables situations. L'affertion ne sauroit avoir lieu ni au premier ni au second égard. Il n'y a quelquefois pas la moindre étincelle de goût dans les personnages les plus doctes & les plus profonds ; ils ont beau s'épuiser en préceptes , en distinctions , & en analy-

tes, faite de sentiment il leur arrive de condamner des beautés, qui ne peuvent être faibles & senties que par une faculté dont ils sont dépourvus ; ils voudroient tout tirer au cordeau, tout soumettre à l'équerre ; & dès lors les graces, qui ne respirent qu'aisance & liberté s'enfuient sans retour ; les saillies heureuses, les traits hardis de génie, les licences des grands Maîtres, disparaissent, & font place à une triste & ennuyeuse sécheresse. D'un autre côté ceux qui n'ont pour guide qu'un sentiment aveugle, marchant à tâtons, vont quelquefois se heurter fort rudement contre les principes du bon sens, & ne sauroient surtout être d'aucune utilité pour former & diriger les autres ; puis, qu'un simple sentiment est une idée incommunicable.

M. FORMERY avoue cependant, que s'il y avoit nécessité d'opter entre la connoissance & le sentiment, & qu'on ne pût donner le nom de goût qu'à l'une de ces deux choses, il appartiendrait à plus juste titre, à la seconde qu'à la première, puisque c'est le sentiment,

seul

sent qui a de l'analogie avec ce que nous appelons *goût* à l'égard du corps. La connoissance juge & apprécie; mais ce n'est qu'après que le sentiment a goûté; & par conséquent, si l'on vouloit parler à la rigueur, il n'y a que le sentiment qui goûte. „On peut le comparer à l'instinct des animaux, & comme lui il est sûr jusqu'à un certain point. Il l'est cependant beaucoup plus dans les animaux, premièrement parce qu'il est beaucoup moins varié; il s'en faut infiniment qu'il y ait autant d'objets qui les affectent, & dont les impressions se croisent, se traversent, & souvent se détruisent l'une l'autre: en second lieu, & sur-tout, parce qu'il se réduit au pur mécanisme, ou peu s'en faut, l'ame des bêtes n'ayant ni raisonnement, ni liberté, ni tous ces caprices qui agitent continuellement celle des hommes, qui les jettent hors de la route, & leur font perdre de vue le vrai goût, le goût simple & naturel; qu'ils étouffent sous l'amas d'une infinité de goûts fantasques & imaginaires”.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir, de transcrire encore ce que notre ingénieux Philosophe dit sur cette question: Le Public a-t-il simplement *un* goût, ou a-t-il effectivement *du* goût. „ Il y a des temps & des lieux où le public sembleroit n'avoir qu'un goût vague, confus, peu digne de l'attention de ceux qui lui présentent leurs Ouvrages. Mais il ne faut pas s'y méprendre. Ce sont des états passagers & extraordinaires, comme le sont dans un homme la fièvre ou le transport de quelque passion. Ceux qui travaillent dans la vue de complaire à cette sorte de goût, & d'obtenir les suffrages du jour, ne connoissent pas le Public, celui qui mérite des égards, & de l'approbation duquel on doit être jaloux — Je distingue un Public passager, fugitif, pour ainsi dire, & un Public constant, impérissable. Le premier est le plus nombreux, & peut même pendant un temps éclipser l'autre. C'est celui que les déclamations charment, que les grands traits, quoique grossiers, frappent, qui veut de l'es-

prit

prit où il n'en faut point, & qui le méconnoît où il est, en un mot qui donne presque toujours à gauche tant qu'il juge par lui même. Voilà le Public qui fait pour l'ordinaire ces fortunes littéraires & ces réputations, dont les apparences sont les mêmes, ou plus brillantes encore, que celles qui sont fondées sur les talens réels & sur le vrai mérite. Mais si le Public légitime, celui qui a seul le droit de regler les rangs, ne met son sceau à de pareilles décisions, elles perdent bientôt toute leur force : au bout d'un certain temps à peine en conserve-t-on le souvenir, ou bien ce souvenir est un sujet d'étonnement — Un Prédicateur, sur-tout s'il a le mérite de la nouveauté, débite avec emphase des discours pleins de verbiage & vuides de sens ; il descend de chaire en fendant des flots d'Auditeurs extasiés ; il n'y a que deux ou trois Juges compétens, qui se disent à l'oreille que le Chrysostome prétendu n'est qu'un hardi déclamateur. Vous n'entendez pas aujourd'hui la voix de ces Juges ; mais ce

sera pourtant celle qui prévaudra , & qui seule reglera dans la suite la réputation de ce Prédicateur, qu'on verra bientôt rentrer dans son premier néant — Exposez un tableau aux yeux d'une troupe de personnes de tout ordre. Il va être mis en pièces: il n'y a pas un trait que les uns ne veuillent ôter, d'autres conserver, & d'autres changer. Que fera le Peintre, sur-tout si c'est un Peintre excellent, & que son tableau soit digne de lui? Il écoutera froidement ce babill, & laissera juger les connoisseurs, qu'agir le temps, qui ne manqueront pas de lui rendre bonne justice. Il faut pourtant remarquer que les connoisseurs contemporains, & du même métier, sont souvent plus suspects & moins équitables que le gros du Public, quoique celui-ci soit moins capable de juger. Il n'est pas besoin d'en dire la raison. Tout le monde fait ce que peuvent la rivalité, la jalousie, l'envie ”.

II. & III. *Réflexions sur la nature & les causes de la Folie*, par M. DE BEAUSOBRE; quatrième & cinquième Mémoires. On a pu voir dans le compte que nous
avons

avons rendu des précédens Mémoires, que l'habile Auteur ne croit pas qu'il faille chercher dans quelque altération du corps, la raison immédiate des maladies de l'esprit, & qu'il lui semble qu'on ne sauroit accorder la spiritualité de l'ame avec des Systèmes, qui remontent à la même source pour expliquer les indigestions & les inconsequences. Il fait dans le IVe. Mémoire de nouvelles réflexions, pour prouver que c'est dans l'ame même qu'il faut chercher les raisons de la folie, & il répond aux objections qu'on pourroit lui opposer. En voici une des plus spécieuses. Un peu de vin anime un homme, chasse certaines idées pour en ramener d'autres, paroît même lui donner de l'esprit. La fièvre chaude, qui fait naître de violens transports, de la morsure d'un chien enragé, semblent nous priver de l'usage de la raison: on n'ignore pas les dangereux effets de ces longues maladies qui énervent l'homme, & les tristes & malheureuses suites de l'ivrognerie, qui hébètent ceux qui s'y abandonnent. Qu'il un peu de salive
qui

qui se communique au sang , quoi ! la rapidité inégale du sang qui circule dans les veines , quoi ! les esprits d'une liqueur , quoi ! un coup à la tête , auroient tant d'influence sur les opérations de l'ame , & ce ne seroit pas comme causes immédiates & premières ? Mais si ce sont là des causes immédiates des changemens qu'éprouve l'ame , pourquoi d'autres dérangemens du corps ne seroient-ils pas des causes premières de la folie ? Cette objection est sans doute bien forte , & il nous semble que M. DE BEAUSOBRE y répond d'une manière plus ingénieuse que satisfaisante Il observe d'abord qu'il est au moins certain , qu'il y a des cas où la folie naît sans aucune altération préalable du corps , & est uniquement produite par des passions violentes telles que la colère , le chagrin , la douleur &c. qui conduisent si souvent au délire. Ce n'est alors que dans l'ame même qu'il faut chercher la raison de la folie , & l'y trouver pour un seul cas , c'est suivant notre Auteur , l'y trouver pour tous. Il remarque ensuite que si le corps

corps & ce qui l'environne, peuvent paroitre quelquefois influer sur l'ame, ce n'est pas de la manière dont on se l' imagine. Le vin, par ex. chasse le chagrin, égaye l'homme, l' anime, lui donne des faillies: il semble lui donner de l'esprit. Comment cela arrive-t-il? rien de plus aisé à concevoir. Qu'un homme s'occupe d'une idée chagrinante tout absorbé dans une triste rêverie, il ne songe qu'à cela, rien ne le réveille, parce que le même objet est toujours présent à son esprit; un peu de vin vient donner plus de rapidité à la circulation du sang, il se sent plus léger, il lui semble avoir acquis un nouveau degré de force; il sent du plaisir à trouver ses organes plus propres à exercer leurs fonctions; son corps est une machine dont les ressorts sont bandés: bientôt une secrète joie s'élève, c'est un contentement intérieur attaché à l'état de santé. Si on n'apperçoit pas ces idées, ce n'est pas qu'elles ne soient bien présentes à l'esprit, mais c'est qu'elles ne le sont pas avec le degré de clarté nécessaire

pour

pour être apperçues. Le chagrin disparaît, parce que des objets riens en ont pris la place; on parle avec plus de facilité: ce sont des étincelles d'un feu que la cendre ne couvre plus. Qui pourroit douter que tout cela ne s'explique & ne se comprenne sans qu'il faille avoir recours à l'*influ-physique*, & supposer que le vin étant monté au cerveau ait donné à l'ame une activité & des idées qu'elle n'avoit pas? Le même effet eût été produit, si on eut trouvé quelque autre moyen de chasser le chagrin, si on eût persuadé à cet homme affligé que ce qui le tourmente n'existe point, si on eût satisfait une partie de ses desirs pour en irriter adroitement quelques autres. On verra quelque chose de plus approchant encore de l'effet du vin, si on tâche de distraire l'homme chagrin par quelque Spectacle qui l'attache, si on lui présente des objets qui l'occupent, si on le détourne de ce qui pourroit réveiller en lui des idées désagréables. Du reste M. D & B. ne prétend pas que la folie ne soit jamais accompagnée de quelques déran-

dérangemens dans le corps; au contraire, il croit non seulement que ces dérangemens peuvent être des suites naturelles de la folie, mais il convient même qu'ils peuvent l'occasionner & en devenir des causes médiatees ou secondaires: il soutient seulement qu'ils n'en sont pas les causes immédiates, ou la raison première, & il conclut 1°. que la folie peut naître & naît souvent sans que le corps entre pour rien dans la cause de ce mal; 2°. que lors que la folie est occasionnée par des maladies, ce qui se passe dans l'ame est un effet de sa propre force, qui agit d'une manière analogue à ses représentations; 3°. enfin qu'on auroit tort de conclure que l'ame perde ses facultés, ou que ses facultés soient altérées, parce que les actions extérieures ne répondent point à son état ordinaire: on n'accusera point, dit-il, un musicien habile de donner de faux tons lors que son instrument n'est pas accordé.

Dans tout le cours du Mémoire que nous venons d'analyser, notre habile Philosophe suppose que l'ame est réellement

ment sujette à des maladies. Mais dans le V^e. Memoire il rejette cette supposition, & il soutient que l'ame ne peut souffrir comme force d'autre dérangement que celui de l'affoiblissement, affoiblissement qui, selon lui, n'est pas même possible dans l'ordre naturel des choses, parce qu'il ne se perd point de force dans la nature; l'anéantissement de toutes les forces de l'ame seroit sa destruction, & l'anéantissement d'une partie de ses forces son affoiblissement; or l'un & l'autre ne peut être effectué par les voies ordinaires de la nature: c'est à Dieu, qui a tout tiré du néant, qu'il faut remonter pour trouver une cause suffisante aux effets que les loix de la destruction naturelle ne sauroient produire. On voit, il est vrai, dans les vieillards & dans les fous, comme dans les personnes attaquées d'un mal violent, des phénomènes qui semblent indiquer que les opérations de l'ame ne se font plus; mais, répond notre Auteur, si la difficulté de s'exprimer dans les gens timides ne prouve pas leur imbecillité,

cillité; pourra-t-on croire qu'un dérangement assez extraordinaire dans le corps pour empêcher que les actions ne déposent en faveur de l'usage de la raison, prouve que la raison elle-même soit affoiblie? Supposant donc l'ame inaltérable, il est aisé de comprendre, selon M. DE B. comment des causes physiques peuvent occasionner la folie, sans jamais en être la cause efficiente: cela doit arriver, dit-il, toutes les fois qu'elles seront de nature à porter l'imagination à altérer la représentation de l'état présent. La représentation de cet état présent (extérieur) ne peut être altérée que de deux manières, l'une en y faisant entrer ce qui n'existe pas, ou ce qui n'existe pas de la manière dont il est représenté; l'autre en supprimant ce qui existe réellement. Tant que l'ame s'apperçoit que ce qui arrive d'extraordinaire est l'effet d'un dérangement quelconque, il n'y a point de folle; mais lorsque l'ame pleine des représentations occasionnées par ce dérangement, s'en rapporte entièrement à l'imagination,

Tome XXXIII. Part. II. D lors

lors que tout ce que lui peint son imagination lui paroît autant de signes certains de choses réellement existentes hors d'elle, il y a de la folie, plus ou moins selon les circonstances. Il n'est pas nécessaire de chercher dans le cerveau, & dans les organes les dérangemens propres à occasionner la folie. Tout autre mal peut avoir le même effet: cela dépend de l'imagination du malade. Qu'un homme, par ex. ait le malheur de perdre ce qui lui est cher, que l'idée de cette perte l'afflige: qu'occupe continuellement de sa perte, il laisse à son imagination plus d'empire qu'il ne lui en faut; on le verra passer insensiblement de la tristesse à la mélancolie & de la mélancolie à la folie. L'Auteur remarque que ce ne seront point les représentations claires qui produiront le plus souvent cet effet: quelques considérables que soient les dérangemens, s'ils sont représentés clairement à l'ame, ils n'auront d'autre effet que de rendre l'état du malade douloureux: & pourvu que celui qui souffre ne s'attriste pas au point de passer par

degrés de la tristesse à la fureur, il n'y a point à craindre pour lui: ce sont les douleurs sourdes & longues qui sont maître ordinairement la tristesse; les douleurs vives & fortes ne durent guère, on voit la joie & la tranquillité succéder bientôt à l'impatience: c'est ainsi que les représentations obscures sont le plus à craindre; ce sont elles qui font travailler l'imagination, & l'imagination frappée l'ame se représente l'état présent extérieur tout autrement qu'il n'est, transportant le passé au présent, & effaçant le présent qui est comme éclipse par les représentations vives de ce qui n'existe pas.

D'après ces principes, M. DE B. croit qu'on peut appeler fureur, un homme qui, éveillé, & jouissant de l'usage de ses sens, se trouve dans un état où il ne distingue plus les représentations que son imagination produit de celles qui sont analogues à ses sensations, & où ses erreurs, démenties par le témoignage des sens, ou opposées aux notions communes, sont le triste fruit des sensations qu'il croit avoir. Lors que cet

état est l'effet de causes purement morales, il est difficile d'y remédier, d'ordinaire on s'apperçoit du mal lors qu'il n'est plus temps d'y porter remède. Mais, si cet état est occasionné par quelques dérangemens que le corps ait souffert, par quelques douleurs, par quelque mouvement extraordinaire des liquides, si cet état, dis-je, est en quelque façon l'effet de causes physiques; alors les remèdes pourront quelque chose: il ne s'agira que de savoir, ce qui est vicié dans le corps, mais malheureusement cela n'est point aisé. Si l'Art des Médecins peut porter quelques secours efficaces, c'est dans les cas où des causes physiques ont dérangé tout-à-fait l'économie intérieure, & le système de l'organisation: il faut alors, ou rétablir l'instrument dont l'ame se sert, ou s'attendre à toutes les suites que peut avoir une liaison, si-non interrompue du moins affoiblie, & qui doit rester entière si, par les actions extérieures du corps, l'ame doit paroître jouir comme auparavant de toutes ses facultés. Lors que la re-
 pré-

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 303

présentation fatale est due à un certain état dérangé, à une douleur, ou à quelque disposition extraordinaire du corps, le Médecin en rétablissant l'état naturel, en assoupissant la douleur, en changeant la disposition où le corps se trouve, rétablit le malade.

Ce sont des moyens d'un genre bien différent de ceux des remèdes ordinaires, qu'il faut tenter pour donner du secours à ceux dont la folie n'est point née à la suite d'un dérangement physique. Partant de cette idée que la folie consiste sur-tout en une trop longue & trop vive contemplation d'un seul & même objet, ou d'une seule & même idée, on conçoit que c'est à distraire le malade qu'il faut porter ses premiers soins. Il faut tâcher d'écarter de son esprit l'idée qui y est toujours présente; il faut tâcher de lui faire tourner son attention sur d'autres objets; la multiplicité des représentations obscurcira la représentation fatale, & un intervalle lucide gagné ainsi peut faire espérer d'en gagner de plus longs, & enfin de rétablir le

malade. Quelquefois il est aisé de savoir l'idée qui a frappé un fou ; ou il en parle toujours , ou ses actions la découvrent. Mais il arrive aussi qu'il est assez difficile de la découvrir , soit que les foux ne se la rappellent pas dans les momens lucides , soit que se la rappelant ils n'aient pas le courage de la dire. Cette idée est souvent relative à des circonstances particulières qui ne sont connues qu'à la personne intéressée ; il se peut même que ce soit une idée qui ne s'apperçoive que dans certains momens , comme cela est assez ordinaire aux foux hypocondres. M. DE B. en connoit un qui paroît un phénomène inexplicable , si l'on n'a recours à cette supposition. C'est un Homme de Lettres , qui a de très longs intervalles lucides , qui pendant le temps de son repos raisonne très bien , dont les mœurs sont pures , qui n'est ni bigot ni incrédule , en qui l'on n'apperçoit ni mélancolie ni dérangement d'esprit , qui susceptible de sentiment peut éprouver une grande tristesse ou une grande joie , sans être

être exposé à aucun accès de folie ; mais qui de temps à autre s'approchant que ces malheureux accès vont revenir, va lui-même se rendre à la maison des foux, lors qu'il les sent arriver, & en sort lors qu'ils sont passés. Cela lui est arrivé plusieurs fois, mais non pas dans des temps réglés : les intervalles ont été quelquefois de six à huit mois.

IV. *Réflexions Philosophiques sur l'utilité de la Poésie Dramatique*, par M. SULZER. Le célèbre Auteur convient qu'il y a beaucoup de vrai dans ce que M. Rousseau dit au désavantage des Spectacles, & il reconnoît qu'il y a sans doute des Pièces de Théâtre qui ne produisent aucun bien, ni sur l'esprit, ni sur le cœur des spectateurs, qui sont même préjudiciables aux bonnes mœurs. Il y en a qui présentent exactement ce qu'Horace nomme : *Peccare decentes historias, des histoires qui enseignent à trahir la vertu* (3). Mais il ne s'ensuit pas de là

(3) Hor. Od. I. III. od. 7.

là que tout le genre soit vicieux, & que l'institution en général soit nuisible aux bonnes mœurs. Le goût de tous les Peuples policés décide en faveur du Théâtre, & aucun raisonnement ne le fera abolir. Au lieu donc de vouloir détruire un établissement que le goût soutiendra toujours, il vaut mieux tâcher de le perfectionner, & de le rendre vraiment utile. Il faut voir si malgré les taches qui le défigurent, on peut y découvrir quelque mérite supérieur aux défauts. Or M. SULZER croit que sans aucun sophisme, & sans amener les raisons de bien loin, on peut prouver que la Poésie Dramatique en général est une des inventions les plus utiles, & que le Théâtre peut devenir un des établissemens les plus respectables. Au fond, une Pièce Dramatique n'est qu'une représentation vraie & naturelle d'une action intéressante, qui produit quelque événement heureux ou malheureux, dans un Etat, dans une famille, ou dans la vie d'un seul homme. Qu'y a-t-il dans cette notion de la Poésie Dramatique, qui

qui puisse nous la rendre suspecte? Le Théâtre par sa nature n'exige point de sujet qui ait le défaut de gâter l'esprit ou les sentimens du Spectateur. Il est très possible qu'on choisisse une action instructive pour ceux qui la voient, & qui produise de bons effets sur la façon de penser & sur les sentimens des spectateurs, & l'on pourroit citer un bon nombre de Tragédies & de Comédies de ce genre. Indépendamment même de la représentation, le Poëte a beaucoup d'avantage sur l'Historien, dans la façon de nous faire connoître une action intéressante. Sans sortir de la vérité des faits, il les présente dans le point de vue le plus avantageux, en éloignant tout ce qui n'est pas essentiel, en découvrant les ressorts les plus cachés qui font agir les hommes. Il est vrai que le Poëte ne reste pas dans la vérité historique; mais ses fictions mêmes sont dans la vérité de la nature morale: elles sont fausses par rapport aux temps, aux lieux, & aux noms des per-

D s nes:

sonnes; mais tels vraies par rapport aux situations & aux caractères. On peut même soutenir, sans rien exagérer, que la Poésie Dramatique nous instruit beaucoup mieux que l'expérience, vu que la plupart du temps celle-ci ne nous présente que le dehors des personnes. Dans le monde les objets qu'il importe le plus de connoître & d'approfondir, s'offrent rarement à notre vue tels qu'ils sont. Mille choses concourent à déguiser l'homme, à nous donner le change sur les biens & les maux, sur le mérite & sur le crime. On ne voit ces objets dans leur vrai jour qu'après avoir fait mille réflexions que tout le monde n'est pas capable de faire, & on ne parvient à ces connoissances que lorsqu'il est trop tard d'en profiter. Le Théâtre peut abréger cette route; on y voit l'homme, comme on ne le voit que très rarement dans la société, à découvert, sans fard, sans dissimulation, & sans la moindre ombre de réserve. Chacun y pense tout haut; & dans les affaires les plus importantes, dans les épanchemens les plus secrets de

l'a-

l'ame, le Spectateur est le confident de l'Auteur. Le Poëte, après avoir passé la meilleure partie de sa vie à approfondir les différens caractères des hommes, à connoître à fond les passions, à observer dans leurs vrais jours les vertus & les vices, à peser le bien & le mal attachés aux états & aux conditions qui distinguent les hommes, à saisir les points de vue propres à faire bien juger de chaque situation importante; étale ses précieuses connoissances dans la Poésie Dramatique: & il le fait de façon à nous communiquer en peu de temps, & de la manière la plus énergique, ce qu'il n'a connu lui même que par une longue suite d'observations & de réflexions.

Après ces remarques générales, Mr. SULZER considère quelques avantages particuliers de la Poésie Dramatique. Il observe d'abord qu'il n'y aucun genre aussi propre que celui-ci à donner des exemples & des modèles des vertus. La satisfaction intérieure qui récompense les bonnes actions, & le bonheur qui est le prix de la vertu, sont encore des ob-

objets importans ; que le seul Poëte Dramatique peut nous faire sentir avec cette énergie qui nous enflamme du desir de nous l'approprier. D'un autre côté, la méchanceté & le crime , dévoilés sur le Théâtre , peuvent produire de grands effets. Il importe d'autant plus de recourir à ce moyen de démasquer le scélérat, qu'il est rare de le voir dans la nature sous sa vraie forme. Combien de méchans ne voit-on point entourés d'un nuage brillant de fortune & de bonheur ? Qu'on produise donc ces faux heureux sur le Théâtre, afin que tout le monde y voie avec quelle vitesse ce faux bonheur disparoit , au moment que le scélérat est seul & abandonné à la réflexion. Le Spectateur sera témoin des inquiétudes mortelles & des passions dévorantes qui l'accablent ; il l'entendra détester ce prétendu bonheur, & il aura de l'horreur d'une situation qu'il étoit tenté d'envier.

Je voudrois bien , dit Mr. Rousseau, qu'on me montrât clairement & sans verbiage , par quel moyen le Theatre peut produire

duire en nous des sentimens que nous n'avons pas, & nous faire juger autrement des êtres moraux que nous en jugeons nous mêmes. Rien de plus juste que la réponse que notre ingénieux & aimable Philosophe fait au célèbre Citoyen de Genève. Il est vrai, dit-il, que le goût du beau & du bon paroît être antérieur à toute institution. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Ces germes sont si foibles au fond, qu'il est très facile de les étouffer. L'homme né avec un jugement droit & de bons sentimens, n'en profitera pas beaucoup s'il a le malheur de vivre parmi des hommes corrompus. Nos sentimens, nos goûts, & le jugement que nous portons des êtres moraux, dépendent beaucoup des exemples que nous voyons. Or n'est-il pas infiniment rare, que l'expérience même nous offre ces exemples sous un point de vue aussi frappant, que le Théâtre peut le faire ? On a vu des personnes revenir subitement des égaremens auxquels elles paroissent livrées pour toujours, & changer en très peu de temps de mœurs & de sentimens au point

point de devenir méconnaissables. Souvent un seul & unique exemple, bien frappant, du bonheur que produit la vertu, ou du malheur que produit le crime, a suffi pour opérer une révolution si heureuse. La Poésie Dramatique est encore propre à donner ces exemples. Si Phémios ne méchant, ne peut être ramené à l'honnêteté, ni par l'exemple, ni par le précepte, au moins celui qui n'est livré au vice que par illusion, peut être ramené; & rien n'est plus capable d'opérer cet effet, qu'un tableau frappant tel que le Théâtre seul peut le donner. Ces malheureux que rien ne peut corriger, sont plus rares qu'on ne croit. Le grand nombre renferme en soi les germes de la raison & de l'honnêteté, qu'un bon Drame peut développer.

Mr. SULLIVAN fait, avec raison, beaucoup de cas des *sentences* que les grands Auteurs Dramatiques répandent dans leurs Pièces de Théâtre, & que quelques Ecrivains modernes ont tâché de déprécier. Ceux qui aiment à lire des pensées ou des réflexions dénuées, & des

ma-

maximes dans le goût de celles de *la Rochefoucauld*, se feront souvent apperçus qu'il y en a quelques unes qui frappent extraordinairement. Or la Poésie Dramatique est très propre à donner une grande force aux sentences, parce qu'elle présente les tableaux les plus frappans. Le Poète, après avoir fixé notre attention sur une scène intéressante, qui s'empare de toute la force de l'ame, lance deux ou trois mots qui font l'ame des images dont nous sommes si vivement frappés: & c'est par là que nous saisissons ces vérités avec la plus grande vivacité, & avec une conviction que rien ne peut affoiblir. Si jamais la vérité peut faire impression sur l'homme, c'est dans ces occasions où toute son ame est déjà prévenue en sa faveur.

Voici un autre avantage de la Poésie Dramatique. Dans toute l'étendue du monde moral, il n'y a aucun genre d'objets dont elle ne puisse faire usage. Caractères, sentimens, bonnes ou mauvaises actions, situations délicates, dangereuses ou heureuses, tout cela est du res-

ressoit de l'action théâtrale. Un homme qui auroit long-temps fréquenté un bon Théâtre, posséderoit un magasin d'images qui renferméroit toutes les vérités morales sous des formes matérielles. Muni de ces connoissances, il en tireroit un avantage infini pour le discours. Un seul nom lui tiendrait lieu d'une définition, une simple allusion lui épargneroit souvent un long discours. Pour appuyer ou pour fortifier des réflexions importantes, il n'auroit qu'à rappeler à l'auditeur une de ces scènes vivement peintes dans son imagination. Les seuls noms de *Tartuffe*, ou d'*Harpagon*, définissent mieux le dévot-impositeur, & l'avare, que tout ce que le premier Philosophe du monde pourroit exprimer par des définitions. Si vous pouvez dire à un jeune homme prêt à s'égarer: *Mon ami, rappelle toi Barneweldt* (4), vous le frapperez plus fortement par ces deux

(4) Personnage principal dans la Tragedie Angloise, intitulée: *le Marchand de Londres*.

deux mots, que par les exhortations les mieux raisonnées.

Après avoir encore indiqué quelques autres avantages de la Poésie Dramatique, & répondu à des objections de *Mr. Rousseau*, l'habile Académicien considère le Théâtre comme simple Spectacle. C'est principalement par ce côté-là qu'il s'est attiré la censure des Moralistes rigides. Mais si ces Spectacles n'étoient qu'une bonne représentation de Poèmes Dramatiques tels que *Mr. SULZER* les suppose, on ne voit pas ce qu'il y auroit à censurer. Au contraire s'il y a quelque Pièce Dramatique, dont la lecture soit utile, la même Pièce bien représentée produira beaucoup plus d'effet, puis que ce n'est que par la représentation que les tableaux du Poète acquièrent toute leur force. Il y a sans doute de grands défauts dans les Théâtres modernes relativement à l'exécution, mais ces défauts n'y sont point essentiels, & on y remédieroit fort facilement si le pouvoir législatif daignoit s'en mêler. Même à ne

Tome XXXIII. Part. II. E con-

considérer les Spectacles que comme un simple amusement, ils n'ont rien qui ne soit digne de la raison la plus éclairée, pourvu qu'on y corrige quelques défauts, ce qui est très facile à faire. N'y eût-il d'autre avantage que celui d'inspirer à des hommes oisifs le goût de réfléchir sur des êtres mortels, sur des caractères, sur les passions, sur les divers événemens de la vie &c. e'en seroit assez pour rendre cet amusement important. Or c'est certainement l'effet le plus naturel que le Théâtre produise. Il ne faut pas craindre que les Spectacles entraînent un public laborieux dans la dissipation : pour peu qu'un Théâtre soit bien dirigé, il pourroit produire l'effet contraire. On sait ce que valent dans les petits Etats les amusemens d'un peuple laborieux, & combien coûtent ordinairement aux femmes & aux enfans une ou deux heures que le père de famille passe au cabaret ou à la chasse. On sait encore ce que c'est que les amusemens de société des personnes d'un rang plus élevé. Si les Spectacles étoient ce qu'ils peuvent être

très facilement, une mère de famille rempliroit bien mieux son devoir en accompagnant ses enfans au Spectacle, qu'en les menant dans un cercle où l'on ne voit ni n'entend rien qui ne soit frivole. Elle en tireroit encore l'avantage de gagner au Spectacle un fond de matière pour s'entretenir avec sa famille, sur des objets qui doivent nécessairement entrer dans les connoissances d'une jeune fille bien élevée. Rien n'est ordinairement plus froid que les entretiens de famille, dès qu'il s'agit de sujets de morale. Si un bon Spectacle en fournissoit la matière, ces entretiens deviendroient également utiles & agréables.

Mr. SULLY termine cet intéressant & judicieux Mémoire, par reconnaître encore les défauts & les abus du Théâtre, & par souhaiter qu'on y remédie. Il existe déjà, dit-il, des Pièces qui répondent à la haute idée qu'il a donnée de la Poésie Dramatique, & il y a lieu d'espérer que quelques circonstances favorables rendront au Théâtre

le même service. E. p.

la dignité qu'il avoit dans les beaux temps de la République d'Athènes.

V. *Sur le Desir*, par M. MERIAN. Toute notre vie se passe dans les desirs; & l'on dispute encore si le Desir est un bien ou un mal, un plaisir ou une peine. Il nous paroît que c'est l'un & l'autre, mais reste à savoir ce qui l'emporte du mal ou du bien, de la peine ou du plaisir. M. MERIAN après avoir compté & comparé avec beaucoup de finesse & de sagacité les maux & les biens qu'il y a dans le desir, conclut qu'au fond le desir est un mal dont la jouissance est le remède, mais un mal sans lequel il n'y a presque aucun bien pour nous. Sans lui le plaisir se réduit à rien, ou à peu de chose. C'est à ce principe même destructeur de notre repos, que nous devons la plupart des momens agréables dont nous jouissons. Il y a plus. Le desir est un mal; mais la privation totale de desirs seroit encore un plus grand mal. On peut en juger d'après un état qui en approche, & auquel il n'est pas rare que les hommes soient

soient exposés. Je parle de cet état d'anéantissement, de ce vuide où toutes nos facultés paroissent épuisées, où l'ame croupit dans l'inaction, & peut à peine supporter le fardeau de son existence. Il semble que nous soyons faits pour être agités, secoués, tracassés: & si vous promenez vos regards sur le globe de la Terre, vous verrez par-tout les hommes fidèles à remplir leur destination — Lors que j'embrasse d'un coup d'œil cette foule de desirs qui se succèdent de si près dans notre ame, je suis tenté, en les rassemblant sous un seul point de vue, de considérer la vie entière comme un desir continu, comme un desir unique, comme un long desir. Ne diroit-on pas en effet, que nous cherchons sans cesse un bien inconnu, & dont nous n'avons qu'une idée confuse? Pour le trouver, on erre d'objets en objets; on goûte de tout, on se dégoûte de tout, tandis que le but où nous tendons fuit devant nous, & se perd dans un lointain obscur. Ne seroit-ce pas que nous sentirions, à cha-

que instant, que nous ne sommes pas encore ce que nous devons être, que notre existence n'est qu'ébauchée, & qu'il nous manque j'en ne sais quoi pour la compléter ?

L'analyse des excellens morceaux dont nous venons de nous occuper, nous a conduits si loin, que nous ne pourrons donner que les titres des Mémoires de la Classe de Belles Lettres.

I. *Première Dissertation sur l'ancienne Isle de Tarsois, contenant la découverte de cette Isle, par M. DE FRANCHEVILLE.* Le savant Auteur, fondé sur Genèse X: 4. rend très vraisemblable que l'Isle de Tarsois dont il est si souvent parlé dans l'E. S. étoit l'Isle de *Tasso*, anciennement appelée *Tbasus*, *Tbassus*, *Tbasus*, *Tbasos*, ou *Taxus*, & qui est à la pointe de l'Archipel, vis-à-vis de la Romanie anciennement la Thrace, & séparée du continent par un canal de quatre milles d'Italie.

II. *Dissertation sur les trois principales Machines de guerre des Anciens, savoir la Catapulte, la Baliste, & l'Onagre, tirées*

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 321

rées en quelque sorte des Mines des Monumens de l'Antiquité tant Grecque que Romaine. On y a joint l'exposé que Vitruve a donné de ces Machines, & on l'a éclairci par des Notes. Par M. SILBERSCHLAG.

III. *Sur l'origine & les effets des machines de Guerre que les Anciens nommoient Tormenta, par M. SILBERSCHLAG.*

IV. *Eloge de M. le Maréchal DE KEITH.*

V. *Eloge de M. DE VIERECK.*

VI. *Eloge de M. SPROEGEL.*



AR-



ARTICLE TROISIEME.

THEATRE ALLEMAND, ou Recueil de diverses Pièces, traduites de l'Allemand en prose & en vers, avec des Remarques. Par C** D*** Amsterdam, chez M. Mage-rus 1769, 1 Vol. in 8°. pp. 470.

LEs Allemands sont plus connus en France par leurs Poésies Epiques & Lyriques, que par leurs Pièces de Théâtre; & il n'y a pas long-temps en effet que leurs Drames méritent l'attention des Etrangers. Mais depuis quelques années ils ont fait des progrès rapides dans ce genre, & il est à présumer que les productions des *Croneck*, des *Schlegels*, des *Lessing*, &c. recevront un accueil favorable. Mr. C** D** entreprend aujourd'hui de les traduire, & s'il n'est pas le premier qui ait voulu faire connoître aux François le Théâtre Allemand,

mand, au moins son plan est-il plus étendu que celui des Auteurs qui ont écrit sur cette matière. *Riccoboni* dans ses *Réflexions Historiques & Critiques sur les différens Théâtres de l'Europe*, publiées en 1740, ne fournit que des lumières très imparfaites sur celui de la Nation Germanique, & dans le Catalogue qu'il donne des Pièces qui le composoient alors, il ne s'en trouve plus aucune qui soit représentée aujourd'hui. Par contre M. le Baron de *Bielfeld* dans les *Progres des Allemands* &c. a joint à l'histoire de leur Théâtre, la traduction de diverses Pièces modernes, telles que *Codrus*, *Miss Sara Sampson*, *Les sœurs Amies*, &c. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il reste à Mr. C** D** un champ très vaste à parcourir. Dans des *Réflexions préliminaires* il insiste sur l'utilité de son projet: les Amateurs & les gens de lettres, dit-il; „ ne sauroient avoir trop de notions, de tout ce qui sert à apprécier le génie & la façon de penser des différens Peuples contemporains; ainsi que leurs succès dans tous les genres. Or c'est principalement

par leur Théâtre qu'on parvient à démêler leur génie National, qui se développe naturellement sur leur Scène". Quant à la perfection du Théâtre Allemand, l'Auteur convient qu'elle n'a pas encore atteint tous ses degrés ; il conclut de là qu'il faut éviter des comparaisons injustes, & en juger avec indulgence, parce qu'il ne faut mesurer que ce qui est parvenu à un certain degré de hauteur fixe & permanente, qui est son *non plus ultra* ; & non ce qui s'élève encore tous les jours.

Mr. C** D** parle aussi modestement de ses talens que des productions qu'il se propose de traduire : il se méfie de ses forces & il a cru devoir les éprouver & pressentir le goût du Public, en lui offrant un simple Essai dans ce genre. Il consiste dans une Tragédie de Mr. *Gottsched* & dans deux Comédies de Mr. *Gellert*, accompagnées de Remarques critiques. Ces Traductions sont précédées d'un Mémoire sur le Théâtre Allemand, de notices sur la vie & les Ouvrages de Mr. *Gottsched*, & d'un Extrait du *Théâtre Allemand*, publié
par

par cet Ecrivain depuis 1746 jusqu'en 1756. Si cet Ouvrage a le succès qu'il espère, l'Auteur promet de continuer sur le même plan. Il donnera ainsi un Recueil des meilleurs Drame Allemands originaux, se contentant d'analyser les Pièces qui sont moins propres à être traduites: cette methode est très sage; on ne sauroit trop mettre à profit le précepte d'*Horace*, d'abandonner ce qu'on ne peut traiter avec succès.

On pourra s'étonner que Mr. C** D** ait choisi le *Caton* de Mr. Gottsched, pour le mettre à la tête de son Ouvrage. En effet cette Pièce n'est point un Original Allemand, & l'Auteur l'a composée des premiers Actes du *Caton* de *Desbamps* & des derniers du *Caton* d'*Addison*. Mais au moyen de cette combinaison, il a réuni les beautés des deux Pièces & a su éviter dans la sienne une partie de leurs défauts. Ainsi les avantages de la Tragédie Allemande, joints sur-tout à la reconnaissance qu'on doit à Mr. Gottsched, Législateur & Réformateur du Théâtre de

de sa Nation , ont déterminé Mr. C*. D*. à publier la Traduction de sa Pièce. Observons cependant que la suite de cet Ouvrage en offrira qui lui sont supérieures, & remarquons en passant que l'habile Professeur n'est entré que fort tard dans la carrière dramatique , qu'il avoit reçu moins de génie que de talent pour guider celui des autres , qu'il étoit plus propre à tracer des préceptes qu'à fournir des exemples , & plus fait pour indiquer la route que pour arriver au terme. On trouve ici, comme nous l'avons annoncé, plusieurs détails sur sa vie & ses Ouvrages, & diverses particularités sur *Me. Gottsched*, dont le caractère, les talens & les Ecrits contribuèrent tant au bonheur & à la gloire de son Epoux. Cette femme célèbre, née à Dantzick en 1713, étoit fille de *Jean George Kulmus*, ancien Médecin du Roi de Pologne. Elle reçut une bonne éducation, & montra dès son enfance les plus grandes dispositions pour la Poésie, la Musique, & les Langues étrangères qu'elle posséda presque toutes, principalement l'Angloise qu'elle apprit en jouant

jouant ". Dans la suite elle fut si bien versée dans le François, que le Roi de Prusse dit en parlant d'elle, qu'il ne croyoit pas qu'il y eut quatre personnes en Allemagne, qui écrivissent aussi bien dans cette Langue. Ses progrès ne furent pas moins rapides dans la Musique; , elle montra même beaucoup de goût pour la composition, à laquelle elle s'appliqua avec succès dans ses momens de loisir. Dès sa tendre jeunesse son talent poétique se déclara par plusieurs Pièces de vers qui furent estimées des Connoisseurs; elle montra de même son talent pour la Traduction par celle de *la Princesse de Clèves*, & de plusieurs petits Ouvrages délicats de *Mmes de Lambert & de Gomez*. Mr. Gottsched étant venu à Dantzick en 1729 pour y voir ses parens, eut le bonheur de faire connoissance avec cette aimable personne, & obtint de son père la permission d'entretenir avec elle une correspondance agréable en prose & en vers. Enchanté du mérite de cette jeune Muse, qui joignoit les charmes d'une figure intéressante aux qualités du

cœur

crut & aux grâces de l'esprit, il la de-
 manda en mariage à ses parens, qui reçurent la proposition avec plaisir. Ce ne
 fut cependant qu'en 1735 qu'elle donna
 sa main à Mr. Gottsched, qui ayant ob-
 tenu alors la Chaire de Philosophie &
 d'Eloquence à Leipzick, y revint la même
 année avec elle. Ces deux Epoux
 offrirent le modèle de l'union la plus
 douce & la plus respectable: „ ils s'ai-
 moient & s'estimoient mutuellement;
 rapports de goûts, de caractères, de ta-
 lens, tout disoit qu'ils étoient formés
 l'un pour l'autre; & il sembloit que les
 Muses & les Arts eussent pris plaisir à
 les unir. Ils devinrent en effet le soutien
 & le mobile d'un si beau lien: travaux,
 genres d'étude, recherches, chagrins, hon-
 neurs, gloire, tout fut dès lors com-
 muni entr'eux. Pour être en état de
 mieux remplir le but qu'elle avoit de lui
 être utile en tout, toujours avide de
 s'instruire, Me. Gottsched apprit de son
 Epoux le Latin, & même assez de Grec
 pour entendre passablement cette Lan-
 gue. — Vouloit aussi profiter des Le-
 çons

çons publiques d'Eloquence & de Belles-Lettres que donnoit son Mari, elle les écoutoit d'une chambre voisine ". Mr. Gottschied ayant formé le projet de relever le Théâtre Allemand, & de fournir aux Comédiens un Recueil de Pièces régulières, elle l'aïda beaucoup dans ce travail, & il ne parut pas un Volume où il n'y eut deux ou trois Pièces de sa façon, tant originales que traduites. „ Elle seconda encore son Epoux dans quantité d'Ouvrages pénibles & de longue haleine: je n'en citerai que les Traductions du *Dictionnaire de Bayle*, du *Spektateur Anglois*, auxquelles elle eut beaucoup de part, ainsi qu'à ses *Mélanges Critiques de Poésie & de Littérature*, à son *Dictionnaire Manuel des Sciences & des Arts*, & aux *Recherches sur l'Histoire du Théâtre Allemand*, où il y a des articles considérables de sa main. Jalouse de la gloire de son époux, elle la défendit même en plusieurs occasions, & répondit fortement à ses Critiques injustes, souvent même à son insçu, & sans qu'il se doutât qu'une main si chère l'eût vengé ”.

gé". On ne parle point ici de toutes les Traductions sorties de la plume laborieuse de cette Dame: elles sont en très grand nombre, & fort estimées en Allemagne, parce qu'elles joignent le mérite de l'elegance à celui de la fidélité. La plus pénible & la plus glorieuse de toutes, est sans doute celle de l'*Histoire & des Mémoires de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres* de Paris: Ouvrage étonnant quand on pense à son étendue, & qui lui a valu l'honneur d'avoir son portrait placé dans la Salle, où s'assembent les Académiciens. Tant de travaux différens ne l'empêchèrent pas de faire plusieurs voyages avec son Epoux à différentes Cours d'Allemagne, où elle fut accueillie de la façon la plus distinguée: principalement à Vienne où elle fut comblée de dons & de marques d'estime de la part de LL. MM. JJ. Me. Gottsched se ressentit enfin de sa trop grande assiduité à l'étude, elle ne fit plus que languir les deux dernières années de sa vie, & termina sa carrière le 26 Juin 1762, âgée d'environ 49 ans, sans

sans avoir jamais eu d'enfans. Sensible comme il le devoit à cette perte cruelle, Mr. Gottsched lui rendit tous les honneurs que méritoit sa mémoire, & fit imprimer l'Histoire de sa vie, à la tête d'un Recueil de ses Poésies diverses. C'est un beau monument de ses vertus, de ses talens, & des regrets qui suivirent sa perte. Suivant le portrait qu'on y a tracé d'elle, Me. Gottsched fut douce, modeste, compatissante, bonne amie, tendre Epouse, fidèle à ses devoirs. Aimant par dessus tout à s'instruire, & avide de gloire, elle ne cherchoit pas cependant à faire briller son savoir dans les sociétés; „ au contraire elle pensoit plus qu'elle ne parloit, elle n'ouvroit la bouche qu'après avoir réfléchi, & elle croyoit comme Me. Dacier, que *le Silence est l'ornement des Femmes*. Ainsi elle fut de toutes facons l'honneur & l'exemple de son Sexe ". Le seul reproche qu'on puisse lui faire, est d'avoir partagé la prévention & la haine de son mari contre les François, & il est singulier qu'ils s'obstinâssent de concert à les

Tome XXXIII. Part. II. F dé-

décrier & à les traduire. Sans doute que les regrets ont un terme ainsi que les liaisons les plus douces, puisque Mr. Gottsched se remaria; ce fut environ deux ans après la mort de sa première femme, mais il vécut très peu avec la seconde, „ & comme si son destin eût du être pareil en tout à celui de l'illustre *Kulmus*, la même maladie qui l'avoit mise au tombeau le réunit à elle par sa mort, qui arriva à la suite d'une hydro-pisie le 12 Décembre 1765 ”.

Nous avons déjà dit que sa Tragédie de Caton étoit traduite dans ce Théâtre, & nous avons indiqué les Auteurs qui lui ont servi de modèle. Il s'agit à présent de faire connoître les talens de Mr. C**. D**, qui à l'exemple de Mr. *de la Place*, a mis en vers le plus beaux endroits de cette Pièce, & afin de mettre le Lecteur en état de prononcer, nous allons transcrire ici une partie du monologue du V^e. Acte: ce morceau en lui même est très connu, toutes les idées en sont prises de la Tragédie Angloise.

CA-

CATON seul, assis, dans une profonde méditation, & ayant un Livre à la main : près de lui est une épée nue sur une table, & de l'autre côté un lit de repos.

Où, Platon, la raison elle même t'inspire....
 Tes discours sur mon cœur prennent un doux empire..
 A ces grandes clartés je me rends avec toi ;
 Notre ame ne meurt point... oui, tout nous en fait foi,
 Car enfin d'où nous vient cet espoir magnanime,
 Et dans l'Etre pensant ce desir si sublime,
 Cette soif de jouir d'un dessein immortel ?
 D'où naissent à l'aspect de ce moment cruel,
 Où la nuit du trépas doit sur nous se répandre,
 A l'aspect de la tombe où nous devons descendre,
 Ces mouvemens de crainte & d'intime terreur ?
 D'où vient pour le néant cette secrète horreur ?
 Ab ! notre ame frémit & s'indigne peut être,
 Près de l'instant fatal qui décompose l'être !
 Sans doute que du sein de la Divinité,
 Emane dans nos cœurs un rayon de clarté,
 Et que du feu divin qui pénètre cette ame,
 Une vive étincelle & l'âme & l'enflamme
 De ce brûlant espoir de l'immortalité.
 Du Ciel lui même en nous c'est l'active bonté,
 Qui nous fait entrevoir cette vérité chère ;
 C'est lui qui détournant nos regards de la terre,
 Les porte loin de nous sur une Eternité.

Espace inconcevable, immense, illimité,
 Eternité.... bonheur sur qui la vertu fonde!
 De mille doux pensers source aimable & seconde!
 Par combien de chagrins de peines & de maux,
 Nous faut-il parvenir au but de nos travaux?
 Que la route est pénible & pleine de traverses!
 Que de révolutions, de fortunes diverses!
 Cet objet, il est vrai, si consolant, si doux,
 Ce port si désiré sans cesse est devant nous :
 Notre œil découvre au loin une énorme carrière,
 Mais bientôt il s'égare en cherchant la lumière,
 Et n'a pour se guider dans cette immensité,
 Qu'une foible, incertaine, & tremblante clarte;
 Des nuages épais, des ténèbres, des ombres,
 Et de l'obscur nuit les voiles les plus sombres,
 Couvrent ce grand objet & trompant nos regards
 Leur en cachent encore l'aspect de toutes parts.....
 Je m'en tiens à ceci: s'il est un divin Etre,
 (Et tout dans l'Univers le fait assez connoître,
 Tout annonce ce Dieu à mon esprit vaincu);
 Cet Etre, quel qu'il soit, doit aimer la vertu :
 A ses yeux la vertu toujours sûre de plaire
 A dans un Dieu suprême un appui nécessaire;
 Or ce qu'un Dieu chérit, l'objet de ses faveurs
 Ne sauroit qu'être heureux du plus pur des bonheurs.
 Mais quand? Où doit il l'être?...est-ce sur cette terre
 Non... car César y règne & le crime y prospère,
 Ce monde est pour César... où l'homme vertueux
Peut.

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 335

*Peut-il donc se flatter d'un destin plus heureux !
Je l'ignore & je tombe en un doute plus rude....
Mais ce fer mettra fin à mon incertitude...
Oui, doublement armé je vois tout sans effroi...
Et ma vie & ma mort sont tous deux devant moi ;
D'un côté le poison , de l'autre l'antidote ,
Platon me donne plus que le glaive ne m'ôte ;
De mes jours à l'instant l'un termine le cours ,
Et l'autre ici m'apprend que je vivrai toujours.
De la destruction bravant la loi cruelle ,
Mon ame connoissant son essence immortelle ,
Méprise cette épée & se rit de la mort
Que ce fer aigu porte au sein d'un foible corps.
Soleil, brillant flambeau, Astre qui nous éclaire ,
Tu verras s'obscurcir l'éclat de la lumière ,
Le temps de tes rayons affaiblira l'ardeur ;
Les astres pâlisans perdront de leur splendeur ;
Qui, sous le poids des ans la Nature oppresse ,
Jusqu'en ses fondemens sera bouleversée ,
Et l'Univers verra le dernier de ses jours :
Mais toi seule, ô mon ame, existeras toujours ;
Tu demeureras seule, immuable, éternelle ,
Sans craindre du néant l'atteinte universelle ,
Sans ressentir les coups d'un destin rigoureux ,
Calme & ferme au milieu du choc impétueux ,
Des élémens troublés qui se feront la guerre ,
De la dissolution qu'essuiera la matière ,
Des ruïnes du Monde & de l'affreux Cabos &c.*

Les deux Comédies qui se trouvent à la suite du *Caton* ont pour titre *La Faufse Dévote*, & *La Femme malade*. Ces deux Pièces sont vraiment originales, & Mr C**. D**. a fait un très bon choix. La première attira des désagréments à son Auteur, & l'on accusa Mr. *Gellert* d'avoir outragé la Religion & la piété, en répandant du ridicule sur ceux qui en pratiquoient les devoirs. Rien cependant n'étoit plus contraire à ses principes; & par une fatalité singulière, il s'est attiré la haine des deux partis en apparence les plus opposés, des incrédules qu'il a combattus, & des faux dévots qu'il a dévoilés. L'Allemagne & les Lettres déplorent aujourd'hui la perte de cet homme célèbre, dont la mémoire fera toujours chère aux gens de bien, & les Ouvrages précieux aux gens de goût (1). Les bornes d'un Extrait ne nous permettent point d'analyser les Pièces dont

(1) Mr. le Professeur GELLERT est mort le 13 Décembre 1769. dans la 55^e. année de son âge.

dont nous venons d'indiquer les titres : nous observerons seulement que la traduction en est exacte ; peut-être est-elle trop littérale dans certains endroits , & il est à souhaiter qu'à l'avenir on sacrifie quelquefois une justesse trop rigoureuse , à l'harmonie & à l'élégance du style. Qu'il nous soit permis encore de relever Mr. C**. D**. sur le peu d'estime qu'il attache à l'art de bien traduire. Nous convenons sans doute avec lui *que le premier mérite est celui de l'invention* , mais nous sommes bien loin de croire qu'il n'y a qu'un très mince mérite , si c'en est un , à babiller les pensées d'un Auteur dans une autre Langue & à penser d'après lui. Mr. d'Alembert est d'une opinion très différente de la sienne , & en accordant aux Ecrivains créateurs le premier rang qui leur est dû , il semble , ajoute , t-il , qu'un excellent Traducteur doit être placé immédiatement après , au dessus des Ecrivains qui ont aussi bien écrit qu'on le peut faire sans génie ” (2). Rien de moins suspect que l'autorité que nous venons de citer , & Mr. d'Alembert n'avoit pas be-

(2) *Mélanges de Littérature* &c. Tome III pag. 16.

besoin de la réputation d'un Traducteur habile , pour meriter celle d'un Ecrivain du premier ordre.



ARTICLE QUATRIEME.

L'ART DES EXPERIENCES, ou
Avis aux Amateurs de la Physique, sur le choix, la construction & l'usage des Instrumens; sur la préparation & l'emploi des Drogues qui servent aux Experiences; par M. l'Abbé NOLLET (1) de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, de l'Institut de Bologne &c. Maître de Physique & d'Histoire Naturelle des Enfans de France, & Professeur Royal de Physique Expérimentale au Collège de Navarre.

(1) On vient de perdre cet Homme célèbre, & si respectable par ses mœurs, par ses talens, & par l'excellent usage qu'il en a toujours fait, Il est mort le 25 Avril 1770.

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 339

re. Nouvelle Edition revue & corrigée; *Amsterdam*, chez D. J. Changuion 1770. grand in 12, trois Vol. dont le I^r. est de 483. pp. le II^d. de 518. & le III^e. de 507, avec 56 belles Planches.

QUoique dans la Partie précédente de cette Bibliothèque, nous avons donné une notice assez étendue de cet excellent Ouvrage, & que nous en ayons indiqué le plan, nous croyons devoir y revenir pour dire un mot de la nouvelle Edition qu'on vient d'en faire, & qui mérite bien d'être recommandée. Elle est entièrement conforme, pour le papier, le caractère, le format &c. à celle qu'on donna il y a quelques années à *Amsterdam* dès *Leçons de Physique Expérimentale* de M. l'Abbé NOLLET, Ouvrage dont celui que nous annonçons fait partie, & auquel le célèbre Auteur renvoie continuellement. Dans ces renvois aux *Leçons de Physique*, le Libraire d'*Amsterdam* a suivi les pages de l'Edition d'Hollande, mais en même temps il indique aussi celles de l'Edition

de Paris , afin que la sienne puisse servir indifféremment pour l'une & pour l'autre. C'est le principal avantage de cette Edition , qui d'ailleurs à été revue avec beaucoup du soin , & corrigée de bien des fautes d'impression qui s'étoient glissées dans celle de Paris. Quant à l'Ouvrage même , comme il n'est pas susceptible d'analyse , nous nous bornerons , pour confirmer l'idée que nous en donnâmes le Trimestre précédent , d'en rapporter quelques morceaux , après avoir averti que quiconque aura fait ou vu pratiquer tout ce qui est compris dans cet *Art des Expériences* , sera en état de construire lui même ou de faire exécuter par des ouvriers un peu intelligens , presque toutes les machines qui se trouvent représentées ou décrites dans les Mémoires Académiques , dans la *Physique* de *'s Gravesande* , dans celle de *Desaguliers* &c ; & qu'il n'y aura guère d'*Expériences* qu'il ne puisse tenter avec succès.

La seule Partie de cet Ouvrage dont nous puissions détacher quelque chose , est celle qui traite des Drogues tant simples

ples que composées dont il faut se pourvoir pour les Expériences; les articles en sont courts, & pour être entendus ils ne demandent pas, comme la plupart des autres, le secours des figures.

On fait combien l'*Aimant* est nécessaire aux Physiciens. Malheureusement cette Pierre, telle qu'ils en ont besoin pour leurs expériences, n'est point un objet de commerce réglé & constant, c. à d. qu'il n'y a point de Négociant ni d'Artiste à qui l'on puisse s'adresser en tout temps ni à coup sûr, pour s'en pourvoir. Il y a un certain nombre d'aimans répandus dans les Cabinets des Curieux & des Savans, qui changent de main de temps en temps; les Voyageurs qui vont aux grandes Indes, les Pèlerins qui viennent d'Espagne, les Ouvriers qui fouillent les mines de fer & celles de cuivre en différens Pays, nous en procurent de nouveaux; quelques Ouvriers en instrumens de Mathématiques s'appliquent par fois à monter ces pierres, & quand ils réussissent, & qu'ils se font par là une réputation

tation , leurs boutiques deviennent comme autant de dépôts où l'on s'adresse tant pour les vendre que pour les acheter ; tels ont été à Paris le célèbre *Buterfield & Pierre le Maire* qui est mort depuis quelques années. Quant aux aimans bruts, on en trouve des morceaux chez quelques Epiciers-Droguistes , parce que les Apoticairens en emploient comme détersifs , dans certains emplâtres. Portez avec vous de la limaille de fer , que vous répandrez sur chaque morceau , & accommodez vous de ceux où elle s'attachera en plus grande quantité , & où elle vous fera apercevoir des poles en formant des filets qui s'épanouissent. Les pierres d'aimant n'ont point de prix fixe ; on les estime à proportion de leur bonté , & ce ne sont point les plus grosses qui sont ordinairement les plus estimables ; elles le sont davantage lorsqu'avec un volume médiocre, elles contractent une grande adhésion avec le portant qui est de fer , & qui s'attache aux armures. Il ne faut pas être la dupe de cette phrase , tant usitée parmi ceux qui vantent les
aimans

aimans, *celui-ci porte 15. fois, 20. fois son poids*: c'est un effet qui n'est point rare dans les petites pierres; mais on peut regarder comme un bon aimant celui qui pèse une livre & demie, & qui retient un poids de 18 à 20 livres attaché à son portant. Mr. l'Abbé NOLLET en faisoit vendre de temps en temps de tels à Pierre le Maire, & il étoit convenu avec lui qu'on lui paieroit pour ceux de cette qualité autant de louis d'or qu'ils porteroient de livres attachées à leur armure, & cette convention a tenu jusqu'au décès de le Maire. Il faut encore remarquer que les aimans naturels qui n'ont rien de fort extraordinaire, ont du baisser de prix depuis qu'on est parvenu à en faire d'artificiels, qui sont d'une force énorme, & qui communiquent la vertu magnétique d'une manière supérieure.

Quand on électrise une plante dans l'obscurité, on fait naître au bout de ses feuilles des petites aigrettes lumineuses qui font un très joli spectacle : Mr. NOLLET n'en connoît pas qui réussisse mieux

mieux que celle qu'on nomme *Basilic* ; elle est très commune, parce qu'elle a un parfum très agreable. Il faut choisir de préférence celle qui est de la moyenne grandeur ; & au lieu de la tenir dans un pot de terre ou de fayence , on fera bien de la mettre pour l'électriser dans une petite caisse de fer-blanc , ou de faire arriver la vertu électrique à la plante par quelque conducteur métallique.

Avant l'année 1737. on ne faisoit point en France le *Phosphore d'Urine* , qu'on nomme aussi *Phosphore de Kunkel* : il falloit le faire venir d'Allemagne ou d'Angleterre. Il fut fait pour la première fois à Paris en 1737 , d'après les instructions d'un Etranger , dont Mr. Dufay avoit fait rencontre par hazard l'année précédente. Depuis cette époque les François ont toujours fait eux mêmes ce Phosphore. Mais comme l'opération est délicate, pénible, coûteuse, & peu lucrative , par le peu de consommation qui se fait de cette matière , plus curieuse qu'utile , il n'y a qu'un très petit

tit nombre de Chymistes , comme MM. Rouelle, & Baumé, qui se piquent d'en fournir de leur façon aux Physiciens. La fameuse opération de 1737. fut conduite par MM Dufay, Geofroy, Duhamel, & Hellot. Ce dernier se chargea de l'h'stoire du procédé, qui se trouve consigné dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences pour l'année 1737. Il est si bien circonstancié, que plusieurs Chymistes en le suivant, ont réussi dès leurs premiers essais; & l'on aura le même succès pourvu que par d'autres opérations moins délicates on se soit exercé auparavant à manier les vaisseaux & à conduire le feu. L'intéressant Mémoire de Mr. Hellot étant assez long, & ne se trouvant que dans un Recueil qui n'est pas entre les mains de tout le monde, Mr. NOLLET en donne un extrait qui contient tout ce qu'il est nécessaire de savoir quant à la manière d'opérer. Nous avions dessein de transcrire ici cet extrait, mais il prendroit trop de place, & nous nous contentons d'en recommander la lecture.

On

On donne assez communément le nom d'*Encres de Sympathie*, à tout ce qui peut produire une écriture invisible, qu'on fait paroître ensuite par l'addition ou l'application de quelque autre matière. Mr. NOLLET indique pour cela divers moyens: en voici quelques uns.

1. Ecrivez sur du papier un peu fort, avec une dissolution de Vitriol de Mars nouvellement faite, & laissez sécher l'écriture. Quand vous voudrez rendre lisible ce qui est écrit sur le papier, vous passerez dessus avec un pinceau de poil doux, un peu d'infusion de noix de galles, aussi nouvellement faite & qui n'ait point bouilli. C'est avec ces deux liqueurs mêlées ensemble qu'on fait l'encre commune: quand elles sont réunies, de quelque manière que ce soit, elles produisent du noir. La première en se séchant sur le papier y a déposé des parties de vitriol, qui sont nécessaires à l'autre pour rendre l'écriture apparente.

2. Mettez un peu d'encre commune dans le fond d'un verre à boire, versez dessus quelques gouttes d'eau forte,

&

& remuez un peu le mélange; le noir de l'encre disparaîtra, & la liqueur restera claire comme de l'eau pure: écrivez avec cette liqueur décolorée; laissez sécher l'écriture, elle disparaîtra absolument. Vous la ferez reparoître en passant dessus avec un pinceau, un peu d'huile de tartre par défaillance, parce que cette dernière drogue absorbera l'acide de l'eau-forte, qui a éteint la couleur noire de l'encre.

3. Ecrivez avec du lait ou avec quelque'autre liqueur grosse ou gluante, qui n'ait point de couleur, & jetez sur le papier quelque poudre fine & colorée, en remuant un peu afin qu'elle s'étende par-tout; soufflez dessus ou secouez le papier pour faire tomber ce qu'il y a de trop, l'écriture en retiendra autant qu'il en faut pour la rendre apparente: de la cendre bien brune, de la poussière de charbon tamisée, &c. sera bonne pour cet effet. 4. Sur un papier blanc, mais lâche & peu collé, tel que celui qu'on nomme vulgairement papier d'*Office*, formez des caractères avec une forte

Tome XXXIII. Part. II. G dis-

dissolution d'alun de roche, que vous laisserez sécher. Quand vous voudrez rendre cette écriture lisible, vous étendrez le papier écrit sur une affiette, & vous verserez dessus de l'eau claire, jusqu'à la hauteur d'un travers de doigt: le fond du papier en se mouillant deviendra bis, & l'écriture restera blanche, comme le papier l'étoit avant d'être mouillé, ce qui la rendra très apparente.



ARTICLE CINQUIEME.

HISTOIRE UNIVERSELLE DU
SEIZIEME SIECLE. Par SI-
MON-NICOLAS-HENRI LIN-
QUET. Pour servir de suite à
l'Histoire Universelle Sacrée &
Profane (1). Tome Dix-neu-
vième. Paris de l'Imprimerie de
L. Cellot, Rue Dauphine. 1769.
grand in 12. pp. 450.

(1) De feu Mr. HARDION.

Mr.

MR. LINGUET connu si avantageusement par des Ouvrages de tant de différens genres, s'est surpassé dans celui-ci. En effet le spectacle du XVI^e. Siècle, les révolutions qui le distinguent, la foule & la variété de événemens qu'il présente, étoient bien propres à donner un brillant effort à son génie, & il eût été également difficile que Mr. LINGUET eût fait un meilleur choix, ou qu'un aussi beau sujet fût traité par un Auteur plus habile. L'époque du XVI^e. Siècle ainsi qu'il l'observe, a de commun avec les autres, les guerres, les batailles, les négociations, & tous ces crimes, tous ces mensonges, que l'ambition déguise sous les noms de héroïsme ou de politique. Mais ce qui la distingue, ce qui la caractérise essentiellement, outre la renaissance des Lettres & des Arts, c'est la réforme des Religions, opérée à la fois dans tous les Cultes, d'une extrémité de la terre à l'autre. C'est la découverte d'un Monde nouveau, incident unique dans l'histoire, & qui ne sera probablement jamais

renouvelé ; espèce d'usurpation surprenante , faite par l'industrie des hommes sur les droits de la nature , & qui , devant en apparence tourner à l'honneur , au profit de l'humanité , n'a pourtant fait par la suite qu'augmenter ses malheurs , & sa honte". La France , l'Angleterre & l'Espagne , éprouvèrent des changements dans leur gouvernement , ou dans leur Culte , & les révolutions de ce Siècle s'étendirent jusqu'en Asie & en Afrique. ,, Ce sont ces faits , poursuit l'Auteur , pressés , raccourcis , purgés , s'il est permis de le dire , de l'écume des détails qui les énerve dans tant de Livres , que je vais présenter au public dans les trois Volumes que je lui offre". Nous nous proposons de les extraire successivement , mais sans en entreprendre une analyse suivie , dont la brièveté entraîneroit la sécheresse ; d'ailleurs les faits étant connus , il s'agit sur-tout de faire voir ici la manière dont ils sont présentés. Le premier Tome est divisé en trois Livres contenant 10. *l'Histoire de l'Eglise & de l'Italie.* 20. *l'Histoire d'Allemagne* , 30. celle des *Royau-*

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 351

Royaumes du Nord, c'est-à-dire de la Pologne, du Dannemarc, &c de la Suède.

L'élection du Pape *Alexandre VI*, son caractère & celui de *César Borgia* son fils, font la matière du I^r. Chapitre. On a reproché à Mr. LINGUET d'avoir exténué dans un de ses Ouvrages les crimes de quelques Tyrans du genre humain, dont la mémoire en est devenue l'horreur, ici, il a renoncé au paradoxe, & il désigne le nom d'*Alexandre VI*. comme devant exciter dans tous les Siècles l'exécration de la postérité. „ Quelqu'un a remarqué, dit-il, que les commencemens des Règnes les plus cruels, étoient presque toujours signalés par des actes de bonté. Cette apparence séduisante ne manqua point à celui d'*Alexandre*. Les premiers jours de son Pontificat furent employés, à donner des marques de reconnoissance aux Cardinaux auteurs de sa fortune, & à publier des reglemens propres à justifier la joie que le peuple avoit montrée de son exaltation. Il est même probable que s'il n'avoit pas été père,

il auroit pu être l'opprobre du Saint Siège, sans devenir le fléau de la Chrétienté. Sa vie voluptueuse annonçoit plutôt un caractère mou, qu'un esprit méchant, mais par malheur pour l'Italie & pour l'Eglise, il avoit un Fils; & ce Fils qui le gouverna toujours étoit un de ces prodiges de scélératesse, qui rendent croyable tout ce que l'imagination peut feindre de la perversité humaine". Une des singularités du Règne d'Alexandre est la négociation d'un Pape avec un des successeurs de Mahomet. Dans le dessein d'empêcher les François de devenir trop puissans, en Italie, il alla chercher du secours contre eux jusqu'à Constantinople. „ Il envoya à *Bajazet* un Ambassadeur chargé de persuader à ce Sultan, que *Charles* en, passant les Alpes, pensoit bien moins à la conquête de Naples, qu'à la destruction de l'Empire des Turcs. — La réponse du Sultan ne fut pas moins singulière que les raisons dont s'étoit servi le Pontife pour le gagner. Il demandoit la nomination d'un

Cha-

Chapeau de Cardinal pour un Italien qu'il désignoit. Il offroit au Pape trois cens mille ducats pour la tête de son frère *Zizim* réfugié à Rome, & finissoit par promettre douze mille hommes de vieilles Troupes pour la défense du Saint Siège & de Naples. Pour l'honneur du Sacré Collège & de la Chrétienté, aucune de ces propositions ne fut réalisée. On ne vit point dans le Consistoire de Prélat placé de la main d'un Ottoman, ni le Croissant se déclarer le protecteur des Clefs ”.

La vie guerrière de *Jules II.* scandalisa presque autant que la vie licencieuse d'*Alexandre.* „ Ses intrigues & ses perfidies aliénoient de lui toutes les Puissances, dont il étoit successivement l'ennemi ou l'allié, sans qu'elles fussent jamais sûres du nom qu'elles devoient lui donner ”. La générosité de *Louis XII.* dont on rapporte ici un exemple, forme un beau contraste avec la politique peu scrupuleuse de ce Pontife. Ligué contre les Vénitiens, le Monarque François battit leur armée à Agnadel, le bruit de sa victoire réveilla les Alliés, l'Em-

pereur *Ferdinand*, & le Pape en profitèrent, & chacun s'empara sans danger de la portion qui lui étoit échue, & que les Venitiens ne pouvoient plus défendre. „ Louis en cette occasion donna un exemple de désintéressement peu commun. Non seulement il ne pensa point à se servir de son Armée victorieuse pour entrer dans le Royaume de Naples, dont on n'auroit pu l'écarter; mais respectant sa parole au milieu du succès, il refusa de recevoir des Villes qui se rendoient à lui, parce qu'elles n'entroient point dans la part que le Traité lui assignoit. Ceux qui avec quelque apparence de raison, trouvoient la conquête entière peu légitime, s'étonnoient qu'on pût ainsi mettre du scrupule dans l'injustice, mais les Italiens se moquèrent ouvertement de cette délicatesse. On en conclut que le Sénat de Venise s'unissant avec le Pape & Ferdinand, bien supérieurs à ces petites magnanimes, prévaudroient tôt ou tard contre un Vainqueur capable d'une si noble imprudence. Jules II. ayant tout à redouter du Concile indiqué à
Pise

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 355

Pise au nom de l'Empereur, du Roi de France, & des Cardinaux de son parti, indiqua de son côté un Concile à Rome; mais avant que de le tenir il s'étoit ménagé des forces capables d'en justifier les décrets. „ Il avoit par des manœuvres adroites, détaché de la France l'Empereur & les Suisses, qui s'étoient déclarés contr'elle. Ferdinand accoutumé à faire la guerre, en jurant chaque jour d'observer la paix, Venise qui poursuivoit la vengeance de la défaite d'Agnadel, lui avoient fourni des troupes. Tel avoit été l'effet des intrigues du Pontife, que l'Angleterre même, si étrangère à ces disputes éloignées, étoit entrée dans la Ligue commune.

Henri VIII, nouveau Roi de cette Isle, promit des secours au Pape, Jules, qui ne connoissoit encore que son goût pour le plaisir, l'avoit gagné, dit-on, par l'envoi d'un vaisseau chargé de saucissons, de fromages, de vins de toute espèce. Cette petite attention marquoit une grande adresse, d'autant plus que le même homme qui s'assuroit des An-

glois avec des présens de cette nature, remuoit le reste de d'Europe par des négociations plus sérieuses ”.

Léon X son successeur aima les Arts & les plaisirs. „ Aux courses guerrières de Jules, aux égaremens honteux ou cruels d'Alexandre, il fit succéder une volupté douce, une magnificence polie. Ces goûts dans un Souverain le conduisent presque toujours à la dissipation. Les revenus de l'Eglise se trouvèrent trop bornés pour suffire aux dépenses du Pape. — il fallut chercher des moyens pour remplir ses coffres. Celui qui parut le plus prompt & le plus facile, ce fut de publier des indulgences &c ”. On fait que l'avarice, les indécences, & les profanations des Moines chargés de les distribuer, révoltèrent les Peuples & occasionnèrent enfin la réforme. Les progrès de Luther furent rapides, l'Auteur en cherchant à les expliquer raisonne d'après les, principes de son Eglise, & ne voit dans les succès du Réformateur que l'ouvrage de l'adresse, de la politique, & de l'intérêt. „ Pour plaire aux Hussites, qui vouloient absolument

ment communier avec le calice, il réclamoit l'ancien usage de l'Eglise d'administrer l'Eucharistie sous les deux espèces. Pour s'attacher les Prêtres, à qui le célibat paroissoit un joug importun, il mettoit le mariage au rang des contrats purement civils, dont ils étoient capables comme les autres citoyens. Pour se rendre les Princes favorables, il leur attribuoit un pouvoir suprême sur la personne & les biens des Ecclésiastiques: il enseignoit que, ni le Pape, ni le Clergé, ne pouvoient avoir de juridiction, & qu'au contraire il devoient être soumis à celle des Laïques: il soutenoit que le Vicaire d'un Dieu crucifié & indigent, devoit être humble & pauvre comme son Maître: il déclamoit contre le luxe des Cardinaux, contre les brigandages de la Daterie, contre le commerce public & simoniaque des bénéfices. Enfin pour s'assurer des simples particuliers, il les constituoit chacun juges de leur créance; il leur permettoit d'interpréter, suivant leurs lumières, l'Ecriture, qu'il acceptoit seule comme

le

le fondement légitime de la foi ; il les délivroit de l'obligation de jeûner , de se confesser aux Prêtres , & ces maximes, dont plusieurs choquoient si ouvertement la Foi Catholique, il les appuyoit avec art par des passages des Livres Sacrés. Il n'est donc pas étonnant qu'en si peu de temps son parti fut devenu si puissant ”.

On ne sera point fâché de trouver ici le portrait de Luther tracé par Mr. LINGGERT. „ Il étoit doué de toutes les qualités nécessaires à un Chef de Secte, il avoit l'esprit ardent, l'imagination vive, la mémoire sûre, assez de fermeté pour n'être intimidé par aucun obstacle, assez d'adresse pour ménager les personnes qu'il falloit séduire ou tromper. Ses connoissances étoient très étendues, Il possédoit cette espèce d'éloquence abondante & familière qui plait au peuple. Son style étoit plus vigoureux qu'agréable, mais il rachetoit par la force & la profusion des images, ce qui lui manquoit du côté de la délicatesse. D'ailleurs il aimoit le travail

&

& le plaisir, inclinations heureuses, dont l'une le faisoit paroître aussi redoutable à ses adversaires, que l'autre le rendoit cher à ses amis". Les partisans de Luther méconnoîtront avec raison quelques uns des traits sous lesquels on le représente ici; & cependant il ont beaucoup moins à se plaindre que les sectateurs de *Calvin*, Mr. *LINGUET* oubliant son impartialité ordinaire toutes les fois qu'il est question de lui. „C'étoit, *dit-il*, un homme ardent, éloquent, instruit comme le Patriarche des Protestans, & même plus que lui; mais moins livré aux passions, parce qu'il avoit un tempérament moins robuste, des mœurs plus sévères, une doctrine plus rigoureuse. — Il eut de plus que Luther, une ambition intolérante qui le porta à des actions-cruelles. La fourberie & les artifices coupables ne lui coûtoient rien, quand il pouvoit espérer d'en tirer avantage; il prouva par son exemple que les Réformateurs les plus durs ne sont pas toujours les hommes les plus estimables". Voici comme il s'exprime dans

dans un autre endroit à l'occasion du supplice de *Servet*. „ Il y avoit entre Calvin & lui d'anciens motifs de haine; mais Servet plus philosophe que fanatique, tomba aisément dans les pièges d'un homme adroit tel que Calvin; qui n'avoit d'autre fanatisme que celui de ses intérêts, & faisoit consister sa philosophie dans l'art de se venger. Il y réussit. Servet, persécuté en France par l'effet des manœuvres de Calvin lui-même, condamné au feu, exécuté en effigie, fut assez aveugle pour se flatter de trouver un asyle à Genève, où regnoit despotiquement son persécuteur. Il y fut saisi. On lui fit son procès sur l'Arianisme, dont il ne fut pas difficile de le convaincre. Calvin eût la bassesse de l'insulter dans la prison, ou l'indignité de chercher à le surprendre dans des conférences qu'il eut avec l'accusé; il mendia les avis des Ministres voisins qu'il avoit gagnés, & qui décidèrent que Servet étant du nombre des hérétiques que Satan employoit pour troubler l'Eglise, il méritoit la mort. Il fut en ef-

fet

fet exécuté. Calvin, pour justifier des Juges qu'il avoit dirigés, osa écrire un Livre en forme, où il avançoit que la Justice séculière avoit droit de sévir contre les hérétiques, & que les Magistrats devoient les punir de mort. &c". On a répondu plus d'une fois à toutes ces allégations, & il eût été à désirer que Mr. L. eût pesé à la fois, & les faits qui détruisent les unes, & les raisons qui expliquent les autres. Il se seroit convaincu, par exemple, qu'il n'existe aucune preuve de la haine personnelle qu'il suppose à Calvin contre Servet; il auroit appris que si le Médecin Arragonnois fut persécuté en France, ses Ecrits seuls suffisoient pour en rendre raison; & l'on sent d'ailleurs que les insinuations de Calvin, devoient avoir peu d'influence sur le jugement des Magistrats de Vienne. Mr. L. eût vu encore que bien loin de tendre des pièges à Servet, il porta la franchise jusqu'à l'avertir de ne point chercher un asyle à Genève, lui déclarant qu'il ne pourroit se dispenser au cas qu'il

qu'il s'y rendit, de le denoncer à la Justice; enfin au lieu d'accuser Calvin d'avoir mendié les avis des Ministres pour faire condamner Servet, au lieu de s'étonner que *Mélancthon le plus modéré des Protestans ait approuvé hautement* le Livre qui justifioit son supplice, il auroit reconnu qu'en donnant l'avis ou l'ordre de faire brûler un blasphémateur, Calvin, les Ministres, & le Conseil de Genève tiroient d'un principe très faux une conséquence très juste. Mais malheureusement ce principe étoit reçu; les Pays Protestans vivoient comme les Pays Catholiques sous la Jurisprudence Impériale, qui jusques alors avoit toujours sévi contre les hérétiques & les blasphémateurs. Servet fut regardé comme étant l'un & l'autre, & Calvin crut remplir son devoir en lui suscitant un dénonciateur. Servet fut brûlé, mais pour des sujets moins graves les Catholiques faisoient tous les jours alors des exécutions semblables, & il est singulier que la seule occasion, peut-être, où ce Chef des Protestans ait agi d'après leurs prin-

principes , serve encore de prétexte à leur haine. Un coup d'œil jetté sur la vie de Calvin suffit pour prouver combien elle est injuste. On y voit un désintéressement soutenu, des travaux infatigables, un zèle ardent pour la vérité. Sans doute il eut quelques défauts, & où sont les vertus humaines exemptes d'alliage! mais parce que les vertus ne sont pas pures, faut il en conclure qu'elles soient fausses. Qu'on ne le juge, ni sur les accusations de ses adversaires, ni sur les louanges de ses partisans, mais qu'on veuille considérer l'ensemble de sa conduite, car les actions portent avec elle un caractère indélébile que ne peuvent effacer ni les calomnies de la haine, ni la prévention de l'amitié; qu'on lise le récit de sa mort qui a si bien caractérisé sa vie, & l'on sera convaincu que sa piété fut sincère, que ses intentions étoient droites, que les voies basses & détournées, que la fourberie & la duplicité qu'on lui impute, sont absolument incompatibles avec la franchise & la noblesse

de son caractère. Et alors si l'on rend justice à son génie, à ses travaux, & à ses vertus, on le placera au rang des plus excellens hommes que Dieu aît fuscités à son Eglise.

Les nouvelles opinions n'avoient pénétré en aucun endroit de l'Italie, si ce n'est peut-être à Venise. L'Inquisition avoit sçu les écarter par-tout ailleurs, par l'étrange forme de ses procédures. Cependant, les cris des Protestans dans le reste de la Chrétienté avoient au moins produit cet effet dans la Capitale & aux environs, de donner aux mœurs une apparence de régularité inconnue auparavant. Ce mot de réforme si souvent répété, avoit insensiblement fait rougir de quelques excès. Le Siècle qui finissoit avoit été le triomphe des Arts, & le règne des talens. Mais la corruption s'étoit accrue avec la politesse. Les *Rapbael*, les *Michel-Auge*, les *Taffes*, les *Arioste*, les *Bembe*, tant d'hommes célèbres en tout genre par leur génie, avoient vécu avec les *Borgia*, les *Arétin* &c. parvenus par d'autres

d'autres voies à une célébrité deshonorante. On se trouvoit , au temps dont nous parlons dans l'espèce d'épuisement qui suit toutes les jouissances vives. On ne voyoit plus de ces génies supérieurs qui se font admirer de la postérité, ni de ces monstres de scélératesse qui l'effrayent. Les grands talens & les grands vices s'éclipsaient, par une suite de cette fatalité qui veut que par-tout les uns soient contemporains des autres , & que l'usage des ressources de l'esprit humain en produise nécessairement l'abus".

L'histoire d'Allemagne, avons-nous dit, fait la matière du II. Livre. Cet Empire avoit dès le XV. Siècle la constitution singulière qu'il conserve encore aujourd'hui, „ & offroit déjà aux yeux de l'Europe cette espèce de Phénomène politique, dont aucune histoire ne fournira peut-être jamais d'exemple. On y trouvoit le plus étonnant mélange de despotisme & de liberté, de précautions sages & d'inconséquences bizarres, de foiblesse & de vigueur, un Chef dé-

pendant du corps, des membres unis par leur jalousie & leur défiance mutuelle. Tout s'y décidait dans des assemblées tumultueuses nommées Diètes; où l'ordre naîsoit du trouble; enfin c'étoit l'anarchie féodale dans sa perfection, c'est-à-dire, un gouvernement monstrueux, entretenu par les défauts mêmes qui devoient le détruire, & dont la raison seroit bien fondée à nier la possibilité, si l'expérience, plus croyable que la raison même, ne la démontreroit". La dignité Impériale, *ce comble des grandeurs humaines*, entraîna quelquefois aux démarches les plus humiliantes ceux qui aspireroient à en être revêtus. On fait qu'après la mort de *Maximilien I*, le Roi d'Espagne & celui de France briguerent également le titre de son successeur. *Charles d'Autriche* répandit ses trésors pour se concilier les suffrages, & *François I*, vainqueur des Suisses, & comblé de gloire par leur défaite, se mit à leurs pieds pour obtenir leur recommandation; il ne rougit point d'embrasser les genoux de ces montagnards battus par lui; & pour comble

comble d'opprobre , cet abaissement fut infructueux. Les Suisses s'étoient réduits à promettre de ne se mêler en rien de l'élection ; & le jour même où ils avoient juré cette neutralité , ils écrivirent aux Electeurs pour les engager formellement à exclure le Monarque François. Les plus sages de ces Princes auroient bien désiré se soustraire également aux poursuites des deux compétiteurs ; ils firent même des tentatives pour ne mettre à leur tête qu'un de leurs égaux. Ils offrirent la Couronne à *Frédéric III.* Electeur de Saxe , le protecteur déclaré de Luther. Il est difficile de prévoir quel auroit été le sort du Catholicisme en Allemagne , s'il avoit accepté cet honneur ; mais on l'avoit surnommé le Sage , & il vérifia ce beau titre en refusant une dignité que les circonstances rendoient trop accablante. Il fit plus , les voix qu'il avoit eues , il les donna à Charles ; il le désigna hautement comme celui qu'il falloit choisir pour ne compromettre , ni les intérêts de l'Allemagne , ni la liberté du corps Ger-

manique; & ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'en servant ainsi le Prince Autrichien, il refusoit son argent. Il faut avouer que c'étoit un grand préjugé en faveur de Luther, que d'avoir su gagner, dès les premiers pas, la confiance d'un Prince si sage & si désintéressé. Le refus de Frédéric & ses conseils décidèrent les Electeurs. Charles fut choisi quoiqu'absent &c^{re}.

Quelques années après, la Couronne de Hongrie fut aussi disputée par deux Compétiteurs, par Jean *Zapol*, Vaivode de Transilvanie, & par *Ferdinand*, Archiduc d'Autriche & frère de l'Empereur. *Zapol* fut contraint de se retirer, mais les Turcs alloient se saisir du Trône qu'il abandonnoit: Charles-Quint pour le conserver à son frère, avoit besoin de réunir l'Empire sous ses ordres, mais le Luthéranisme mit obstacle à cette réunion. „ Luther s'étoit persuadé, ou du moins il avoit écrit & prêché, que c'étoit offenser Dieu que de se défendre contre les Ottomans. Ils étoient, disoit-il, les ministres de la vengeance

Di-

Divine contre les Chrétiens; s'opposer à leurs progrès, c'étoit pécher contre la Providence. Cet étrange scrupule avoit fait impression, sur-tout sur les esprits de ceux des Princes Allemands qui ne craignoient pas que les incursions des Turcs s'étendissent jusqu'à eux. Soit persuasion, soit plutôt envie secrète d'humilier la Famille Impériale, & de se venger des édits qui les mortifioient, ils protestoient hautement à Spire de se soumettre aux ordres de Dieu, qui livroit la Hongrie au bras des Infidèles &c ”.

Charles après avoir interdit la chaire & la prédication aux Ministres Protestans, convoqua la Diète d'Augsbourg, „ Il y eut peu de Luthériens qui refusassent d'y comparoître. — C'est là qu'ils présentèrent d'un consentement unanime, la célèbre profession de foi, qui est devenue la base de leur croyance & le fondement de la Réforme. Elle fut lue en pleine Diète, en présence de l'Empereur, du Légat & de tous les Catholiques appelés au secours d'une Religion que l'on attaquoit si ouvertement.

Ceux-ci ne laissèrent point sans réponse une pièce de cette nature; on chargea des Théologiens de la réfuter. Ils le firent avec la diffusion embrouillée qui accompagne presque toujours leurs discussions; mais il employèrent quelquefois cette aigreur concise qui ne leur est pas moins familière; plusieurs articles ne se trouvoient combattus que par cette courte maxime, *Ceci est une hérésie qui mérite le feu*. C'étoient probablement les plus embarrassans que l'on réfutoit ainsi. Une semblable réfutation parut dure aux Luthériens avec quelque raison; mais ils achevèrent de perdre patience, à la proposition que l'Empereur leur fit sérieusement de la signer. Cette demande étoit absurde. Y acquiescer, auroit été, de la part des Luthériens, un désaveu formel, une condamnation authentique de leur doctrine. Ils l'éluèrent par un autre absurdité, raisonnable de leur part, en ce qu'elle faisoit sentir le ridicule de la première. Ils offrirent de signer la réfutation, si l'Empereur & les Catholiques vouloient signer la Confession".

Il s'en faut bien que Charles V. soit le héros de l'Auteur: le portrait qu'il en fait ici n'eût pas été désavoué par le Luthérien le plus prévenu de son temps. On le représente au moment de sa mort „ détesté de l'Europe qu'il avoit si longtemps déchirée par ses guerres, haï de ses peuples qu'il avoit sans cesse foulés par des impôts, peu regretté de ses Courtisans à qui il n'avoit jamais fait de bien, également odieux aux Catholiques qu'il avoit toujours paru protéger, & aux Luthériens contre qui il avoit toujours été en garde. Prince perfide, voluptueux, sans honneur, sans délicatesse, sans Religion, il ne fit, comme on le verra à l'article de l'histoire d'Espagne, que se jouer des sermens & de la vie des hommes: il eut tous les vices, hors la cruauté, qui est quelquefois un mérite dans un Souverain; & presque point de vertus, à moins que l'on ne donne ce nom à la politique insidieuse par laquelle il se distingua pendant tout son règne, mais cette ressource des lâches déshonore même les Princes foibles, à qui

l'on pourroit pardonner d'y recourir: à plus forte raison doit-elle flétrir la mémoire des Monarques puissans, qui n'en ont jamais besoin ". Ce portrait est ressemblant sans doute, mais qu'il nous soit permis de faire observer à l'Auteur, que si la sévérité est quelquefois une vertu dans un Souverain, la cruauté ne sauroit être un mérite pour personne.

De l'histoire d'Allemagne on passe à celle de la Pologne, & l'on y trace une peinture aussi effrayante que fidèle des dangers de l'Aristocratie, & des malheurs qu'elle cause aux hommes. — „ Un Roi électif, méprisé s'il remplit les conditions auxquelles on le choisit, & révocable s'il les enfreint; des Nobles insolens qui trafiquent de leurs voix quand il s'agit. . de choisir un Souverain, & s'indignent au premier ordre du maître à qui ils se sont vendus; des payfans esclaves, beaucoup moins ménagés que les animaux qui les aident dans leur travail, composent cette étrange Monarchie que l'on honore du nom de République. Comme il est dans
la

la Nature de tout pouvoir borné de chercher à s'accroître, & dans celle de toute propriété usurpée d'inspirer de la défiance, le Roi & les Nobles vivent dans une éternelle jalousie, ce sentiment dégénère toujours en guerre civile; il produiroit nécessairement l'oppression du peuple, quand il ne seroit pas déjà serf. Aussi n'y a-t-il jamais eu de contrée sur la terre, qui ait subsisté dans un état plus constant de convulsions, & où le nom d'homme ait désigné des êtres plus malheureux ”.

Les progrès du Luthéranisme se firent sentir en Pologne. „ Il se contenta, pendant tout le Règne de *Sigismond*, de pousser de profondes racines; mais sous son successeur il développa tout d'un coup des branches vigoureuses, qui embrassèrent tout l'Etat. Ce successeur étoit fils du Roi précédent, & se nommoit aussi *Sigismond*. On le surnomma *Auguste*, non pas pour désigner aucune qualité extraordinaire qui méritât ce titre, mais parce qu'il étoit né au mois d'*Août*, & que, dans la nécessité de le

dis-

distinguer de son père, l'épithète tirée du jour de sa naissance parut aussi propre que tout autre auroit pu l'être". C'est ainsi que *Louis XIII.* fut surnommé le Juste parce qu'il étoit né sous le signe de la Balance.

Quelques années auparavant, & sous le règne de *Frédéric I.* la Réformation s'étoit établie en Dannemarc; mais ce Prince en introduisant le nouveau Culte ne persécuta pas l'ancien; „ il se contenta de faire prendre au premier cette prééminence que lui assuroit la faveur de la Cour, & qui vaut mieux peut-être pour l'affermissement d'une Secte, que des efforts trop vifs & trop ouverts; il se borna à prescrire une entière liberté de conscience, système raisonnable & humain quand il n'est pas poussé trop loin, & qu'il ne tolère pas entre les différentes Sectes une rivalité séditieuse, cent fois pire en politique, que la plus cruelle intolérance". Les crimes de *Christiern II.* prédécesseur de Frédéric, les malheurs du Dannemarc & de la Suède sous ce Règne fameux & sangui-

nai-

naire, sont peints avec les couleurs les plus vives.

Les horribles qualités de Christiern „ étoient, *comme l'observe Mr. Linguet*, d'autant plus dangereuses que la nature avoit pris soin de les déguiser sous l'extérieur le plus séduisant. Il ne parut personne dans ce Siècle à qui elle eût prodigué ses avantages avec plus de profusion. Le plus méchant des hommes en étoit aussi le plus beau. L'Histoire doit remarquer cette méprise de la nature, parce qu'heureusement elle est rare , & que des présens si estimables ne sont pas toujours si indignement dégradés”.

Nous ne nous arrêterons point sur les détails de la vie de Christiern, sur ses conquêtes & ses revers, ni sur les exploits de *Gustave* son vainqueur. Personne n'ignore que le Règne de ce Libérateur de la Suède y fut l'époque du Luthéranisme. Aussi puissant qu'adroit Gustave sut se faire obeir , &, il n'y eut que de légers mouvement dans les Provinces, quoique les Moines dépouillés
fissent

fissent tous leurs efforts pour y soulever les esprits. A la vérité les Dalécarliens sortirent en armes de leurs forêts ; ils présentèrent à Gustave une longue requête , ou après lui avoir rappelé que c'étoit à eux qu'il devoit sa fortune , ils prétendoient lui prescrire des reglemens pour la politique & la Religion. Tous leurs principes dans les deux genres se réduisoient à deux points : l'un de défendre à sa Cour & dans tout le Royaume les habits fourrés & découpés à l'Espagnole ; l'autre de faire brûler ceux qui mangeroient de la viande le vendredi. L'exactitude à observer cette abstinence étoit presque la seule manière de professer le Christianisme qui fût à leur usage".

La Ville de Lubec étoit parvenue du temps de Gustave à son plus haut période de richesse & de puissance. Ses habitans „ osèrent se considérer comme les arbitres du destin des Etats du Nord , & s'attribuer même le droit d'en disposer. Il est vrai qu'ils avoient des flottes puissantes , & des forces maritimes
capa-

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 377

capables de réaliser en quelque sorte l'illusion de cette éblouissante chimère. On assure qu'ils en étoient si remplis, qu'ils traitèrent avec le Roi d'Angleterre *Henri VIII*, du Royaume de Dannemarc, & que ce Prince eut la folle imprudence de leur avancer une somme considérable à compte sur le marché”.



ARTICLE SIXIEME.

LA PALINGÈNE'SIE PHILOSOPHIQUE, ou Idées sur l'Etat passé & sur l'Etat Futur des Etres Vivans. Ouvrage destiné à servir de Supplément aux derniers Ecrits de l'Auteur & qui contient principalement le Précis de ses Recherches sur le Christianisme. Par C. BONNET, de diverses Académies; 9^d. in 8^o. 2. Vol. dont le premier est de pp. 427.

&

& le second de 448. à Genève
chez C. Philibert, & B. Chirol.
1769.

DANS l'Ouvrage intéressant dont nous venons de rendre compte, on a vu que l'Histoire des Peuples transmet à la postérité des connoissances affligeantes, en lui offrant presque toujours le récit des crimes & des malheurs de l'humanité. Il est une autre Science plus consolante, aussi instructive, & bien digne de fixer nos regards, telles sont les diverses branches de l'Histoire Naturelle: la contemplation des objets qu'elle embrasse, élève & agrandit notre ame, parce qu'elle nous ramène à l'Auteur de notre être, en attestant sa puissance, & en nous apprenant ses bienfaits; & si ce tableau magnifique est couvert de quelques ombres, ce sont celles que l'ignorance humaine n'a pu dissiper encore; mais l'Observateur attentif soulève par degrés le voile qui dérobe la Nature, & le Philosophe Chrétien pour prix de ses efforts découvre

un

un avenir où le Voile ne subsistera plus. C'est ce qui est arrivé au célèbre Naturaliste dont le dernier Ouvrage va nous occuper dans cet Extrait. „ En commençant , dit-il , à travailler à cette *Palingénésie* , j'étois bien éloigné de découvrir toute l'étendue de la carrière qu'elle me feroit parcourir. Je ne me proposois d'abord que d'appliquer aux Animaux une de ces idées Psychologiques , que je m'étois plu à développer en traitant de la personnalité , & de l'état futur de l'Homme : *Essai Analyt.* Chap. XXIV. Insensiblement le champ de ma vision s'est agrandi : j'ai aperçu sur ma route une infinité de choses intéressantes , auxquelles je n'ai pu refuser un coup-d'œil , & ce coup-d'œil m'a découvert encore d'autres objets. Enfin après avoir marché quelque temps au milieu de cette campagne riante & fertile , une perspective plus vaste & plus riche s'est offerte à mes regards ; & quelle perspective encore ! celle de ce Bonheur à venir que Dieu réserve dans sa Bonté à l'Homme mortel. J'ai donc été conduit par une

Tome XXXIII. Part. II. I mar-

marche aussi neuve que philosophique, à m'occuper des fondemens de ce Bonheur; & parce qu'ils reposent principalement sur la Révélation, l'examen logique de ses preuves est devenu la partie la plus importante de mon travail &c."

Cet Ouvrage, comme le titre l'annonce, devant servir de supplément aux derniers Ecrits de l'Auteur, il a cru devoir reproduire ici les Extraits de l'*Essai Analytique & des Considérations sur les Corps organisés*, qui avoient déjà paru dans la Préface de la *Contemplation de la Nature*. Ils sont suivis d'un morceau tout neuf qui a pour titre: *Essai d'application des Principes Psychologiques de l'Auteur à la manière dont les Idées sont rappelées par les mots, & à l'association des Idées en général*. Nous invitions nos Lecteurs à méditer cet Ecrit, qui ne nous paroît pas susceptible d'extrait, & nous passons à l'analyse de la Palingénésie; sans même nous arrêter à donner à l'Ouvrage & à l'Auteur les louanges qui leur sont dues. La meilleure manière de louer le premier, c'est de le faire con-

not-

notres; & quant à Mr. BONNET les éloges sont superflus : en vertu de l'association des idées dont il a si bien développé les loix , son nom réveille dans tous les esprits l'image du Naturaliste le plus éclairé, du Métaphysicien le plus profond , & du Philosophe le plus modeste.

Dans l'Avant-Propos de sa *Palingénésie* (1), il commence par rappeler à ses

(1) „ Mot Grec qui signifie *nouvelle naissance*, & qui pourroit être rendu par le mot François de *Renaissance*. Quelques Auteurs modernes plus Alchymistes que Physiciens, ont soutenu qu'en échauffant un peu les *cendres* d'une plante ou d'un animal selon certaines règles, ces cendres devoient s'élever en fumée, & représenter ainsi la figure & la couleur de la plante ou de l'animal. C'est cette sorte de résurrection ou de *nouvelle naissance*, qui a reçu le nom de *Palingénésie*. On a cru ensuite qu'en faisant geler une lessive des cendres d'une plante, on y verroit l'*image* de cette plante tracée fidèlement sur la glace, & ç'a été une autre sorte de *Palingénésie*, qui n'a pas fait moins de bruit que „ la

ses lecteurs, ce qu'il a avancé touchant l'ame des Bêtes dans ses trois derniers Ouvrages (2). Il en regarde l'existence au moins comme probable, fondé sur les rapports de similitude qu'on découvre entre les organes des Animaux & les nôtres, & entre leurs actions & celles que nous produisons dans des circonstances pareilles. En partant de cette opinion assez généralement reçue, Mr. B. s'élève à une conjecture plus hardie, & il essaye de montrer la possibilité d'un

„ la première. Voyez la belle *Dissertation sur la*
 „ *Glace*, de l'illustre Mr. de Mairan; 1749.
 „ pag. 302. & 303. Il m'a paru que je pou-
 „ vois adopter ici le mot de *Palingénésie* pour
 „ exprimer une renaissance, qui a des fondemens
 „ plus philosophiques que celle des Auteurs dont
 „ parle Mr. Mairan”. *Note de l'Auteur.*

(2) *Essai Analytique sur les Facultés de*
l'Ame : 1760. §. 715.

Considérations sur les Corps Organisés :
 1762. Art. 283.

Contemplation de la Nature : 1764.
 Part. IX. Chap. I. 254. de la pre-
 mière Edition.

d'un Etat futur réservé aux Animaux.
 „ Cette tentative, *dit-il*, ne sauroit déplaire aux ames sensibles & qui desirerent qu'il y ait le plus d'heureux qu'il est possible. Combien les souffrances des Bêtes ont-elles de quoi intéresser cette sensibilité raisonnable, qui est le caractère le plus marqué d'un cœur bien fait! Combien l'opinion que j'ose chercher à justifier s'accorde-t-elle avec les hautes idées qu'un Philosophe Chrétien se forme de la Bonté suprême!”.

L'Auteur suppose dans tout cet Ouvrage, qu'on se rappelle les principales idées répandues dans ses derniers Ecrits; & il importe en le commençant d'avoir sous les yeux quelques endroits du Chap. XXIV. de son *Essai Analytique*, où il est question de l'Etat futur de l'Homme (3). Dans le compte que nous rendîmes de cet important Ouvrage, nous n'oublîâmes point l'ingénieuse hypothèse qui place dans le corps calleux le siège de l'ame, & le germe in-

(3) Voyez aussi le Chap. XIII, de la Partie IV. de la *Contemplation* &c.

354. BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

destructible du corps glorieux, qu'elle doit revêtir à la Résurrection (2). Ici, cette idée est appliquée aux Animaux; Mr. B. conjecture que le siège de l'ame des Bêtes, est à peu près de même nature que celui qu'il a attribué à la nôtre, & „ si l'on veut bien admettre, dit-il, cette supposition unique, l'on aura, le fondement physique d'un *Etat futur réservé aux Animaux* ". Suivant cette hypothèse „ le petit corps organique & indestructible, vrai siège de l'Ame, & logé dès le commencement dans le corps grossier & destructible, conservera l'Animal & la personnalité de l'Animal ". Ce petit corps organique peut contenir une multitude d'organes, qui ne se développeront que dans l'état futur de notre globe. L'étonnante petitesse dont il faut supposer ces organes, ne doit point réveiller l'imagination. D'un côté qu'on ne se figure pas que toutes les parties d'un

corps

(2) Voyez la II^e. Partie du XVI. Tome de cette Bibliothèque, *Art. I.*

corps organisés soient en petit dans le *Germe*, précisément comme elles paroissent en grand dans le Tout *développé* : on entend ici par le mot de *Germe*, toute *Préordination* ; toute *préformation* de partie capable par elle même de déterminer l'existence d'une Plante. . ou d'un Animal". Mais sur-tout, qu'on se rappelle une vérité bien sensible ; c'est que l'Auteur de la Nature travaille aussi en petit qu'il veut, ou plutôt que le grand & le petit ne sont rien par rapport à lui &c. L'illustre Naturaliste en allègue pour exemple l'Animalcule vingt-sept millions de fois plus petit qu'un Ciron, & cependant loin de le regarder comme le dernier terme de la division *organique*, il suppose avec raison qu'il n'est que le dernier terme de la portée actuelle de nos microscopes. Il ne seroit donc point du tout philosophique, de s'effrayer de l'indéfinie petitesse des organes contenus dans ce corps indestructible auquel l'ame demeurera unie après la mort. Ces organes qui ne sont point destinés à se développer dans l'é-

tat présent de notre globe, pourront se développer lors qu'il aura subi cette nouvelle révolution à laquelle il paroît appelé.

Les liaisons qui unissent notre globe aux Corps célestes, peuvent avoir été la source de beaucoup de révolutions & en préparer encore de nouvelles: *St. Paul* en prédit une dont le *Feu* sera le principal agent, & qui donnera à notre Monde une nouvelle face. Observons encore que des rapports variés & indissolubles, lient entre elles toutes les parties de notre Globe comme il est lui même enchaîné à l'Univers. Il y a donc lieu de penser, que le système organique, auquel tous les autres systèmes particuliers se rapportent comme à leur fin, a été originairement calculé sur ces rapports. Ainsi ce petit corps organique, qu'on suppose être le véritable siège de l'ame des Bêtes, „ peut avoir été préordonné dès le commencement, dans un rapport déterminé à la nouvelle révolution que notre Globe doit subir. Et l'on ne contestera pas sans doute que
l'Ani-

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 387

L'Animal ne puisse se conserver dans ce petit Corps indestructible: il est manifeste que Dieu a pu créer des machines organiques que le feu ne sauroit détruire.

Si la Bonté suprême a voulu la plus grande perfection de tous les Etres sentans, elle aura préformé dans ce petit corps organique de nouveaux sens, des sens plus exquis, & des membres appropriés à ces sens. „ Un Philosophe nierait-il que l'Animal ne soit un Etre *perfectible*, & perfectible dans un degré illimité? Donnez à l'Huître le sens de la vue dont elle paroît privée, & combien perfectionnerez vous son être &c ”.

L'Auteur examine dans la seconde & la troisième Partie, comment l'Animal peut s'élever à une plus grande perfection. „ Nous revêtons nos idées de signes ou de termes qui les représentent; nous les représentons encore par des sons articulés, dont l'assemblage & la combinaison constituent la Parole ou le Langage ”. Nous parvenons ainsi à généraliser toutes nos idées, & à nous élever

aux notions les plus abstraites & les plus sublimes. La Parole paroît être le caractère qui distingue le plus l'Homme de la Bête. Le vulgaire croit que le Perroquet parle, mais il ignore que parler n'est point simplement proférer des sons articulés; c'est surtout lier à ces sons les idées qu'ils sont destinés à représenter. Cependant on ne sauroit douter que les Animaux ne soient doués de mémoire, nous accoutumons l'Elephant, le Chien, le Cheval, à lier certaines actions à certains mots que nous leur faisons entendre; mais cette faculté est resserrée chez eux dans des bornes fort étroites, & leur Dictionnaire est toujours fort court. Ils ne parviennent point à généraliser leurs idées; ils ne s'élèvent point aux notions abstraites.

Tout nous porte à croire que le cerveau de la Brute est une machine infiniment plus simple que le cerveau de l'homme; cependant Mr. *Helvetius* a cru faire un pas très philosophique, en découvrant que le Cheval ne diffère de
l'Hom-

l'Homme que par la *botte*. „ Il n'avoit pas considéré, qu'un Animal quelconque est un système particulier, dont toutes les parties sont en rapport ou harmoniques. Si la botte du Quadrupède venoit à se convertir en doigts flexibles, il n'en demeureroit pas moins incapable de généraliser ses sensations; c'est que la botte subsisteroit dans le cerveau: je veux dire, que le cerveau manqueroit toujours de cette admirable organisation, qui met l'ame de l'Homme à portée de généraliser toutes ses idées &c ”.

Mais suivant l'hypothèse de notre Auteur, ce qui manque aujourd'hui aux Animaux pour généraliser leurs idées, existe déjà dans ce petit corps éthéré qui est le véritable siège de l'ame. Il peut renfermer l'abrégé d'un système organique, analogue à celui qui élève l'Homme ici bas si fort au dessus de tous les Animaux. Et pourquoi cette *perfectibilité* de l'Animal, ne comporteroit-elle point qu'il s'élevât enfin jusqu'à la connoissance de l'Auteur de sa vie?

„ Les liaisons que le corps indestructi-

bis

ble soutenoit avec le corps périssable, assureront à l'Animal la conservation de son *identité personnelle*. Le souvenir de son état passé liera cet état avec l'état futur: il comparera ces deux états, & de cette comparaison naîtra le sentiment de l'accroissement de son bonheur. Ce sentiment sera lui même un accroissement de bonheur; car c'est être plus heureux encore que de sentir qu'on l'est davantage".

La même progression qui se decouvre aujourd'hui dans les différens Ordres d'Etres organisés, s'observera sans doute dans l'état futur; „ l'Homme, transporté alors dans un autre séjour, plus assorti à l'éminence de ses facultés, laissera au Singe ou à l'Eléphant, cette première place qu'il occupoit parmi les Animaux de notre Planète. Dans cette restitution universelle des Animaux, il pourra donc se trouver chez les Singes ou les Eléphants des *Newton* & des *Leibnitz*; chez les Castors des *Perrault* & des *Vauban*. &c". Notre Philosophe va plus loin encore, peut être, dit-il, qu'il y aura un progrès con-

continuel de toutes les espèces vers une perfection supérieure; en sorte que tous les degrés de l'échelle seront continuellement variables dans un rapport déterminé & constant, c'est-à-dire que la mutabilité de chaque degré aura toujours sa raison dans le degré qui aura précédé immédiatement. Il prévient ensuite quelques questions qu'on pourroit lui faire, & entr'autres celle-ci. Si tous les Etres organisés ont été préformés dès le commencement, que deviennent tant de milliards de germes qui ne parviennent point à se développer dans l'état présent de notre Monde? Le Lecteur intelligent devine sa réponse, chacun de ces germes renferme un autre germe impérissable, qui ne se développera que dans l'état futur de notre Planète, & ,, il y aura cette différence entre les Animaux qui ne seront point nés sous l'Oeconomie présente de notre Monde, & ceux de même espèce qui y auront vécu, que les premiers naîtront pour ainsi dire *table rase* sous l'oeconomie future &c ”.

Dans

Dans la IV^e. & V^e. Parties l'Auteur fait aux Plantes & aux Zoophytes l'application de son hypothèse. Si l'on consulte son Livre intitulé *Recherches sur l'usage des Feuilles*, on verra qu'il n'est nullement prouvé que les Plantes ne sont pas sensibles. Il est très possible qu'elles le soient, & si cela est, il est possible encore que leur sensibilité se développe & se perfectionne davantage dans un autre état... „ Nous voyons le sentiment décroître par degrés de l'Homme à l'Ortie ou à la Moule; & nous nous persuadons qu'il s'arrête là, — Mais il y a peut-être encore bien des degrés entre le sentiment de la Moule & celui de la Plante. Il y en a, peut-être, encore davantage entre la Plante la plus sensible & celle qui l'est le moins. Les gradations que nous observons par-tout, devroient nous persuader cette Philosophie &c ”. Si la Plante est sensible, elle a une ame, car le sentiment ne sauroit appartenir à la seule organisation, on ne recherche point quel est le siège de cette ame, on ne connoît aucun moyen

moyen de parvenir à cette découverte. Mais ce siège quel qu'il soit peut renfermer un germe impérissable &c.

La Plante a été construite sur un tout autre modèle que l'Animal: celui-ci est un *Tout unique*, quoiqu'il soit composé de l'assemblage d'une multitude de pièces différentes entr'elles. Ces pièces séparées de leur Tout, ne le représentent point en petit, & ne peuvent le reproduire. Un Arbre au contraire n'est un *Tout unique*, que dans un sens métaphysique. Il est réellement composé d'autant d'Arbres, & d'Arbustaux qu'il a de branches & de rameaux. „ Il est un assemblage d'une multitude de productions organiques subordonnées, liées étroitement les unes aux autres, qui participent toutes à une vie & à des besoins communs, & dont chacune a sa vie, ses besoins & ses fonctions propres. Un Arbre est, pour ainsi dire, une sorte de *Société organique*, dont tous les individus travaillent au bien commun de la Société, en même temps qu'il procurent leur bien particulier. Si l'Arbre

bre est doué d'un certain degré de sentiment ; ce degré doit s'étendre à chacun des petits Arbres dont il est composé ; chacun d'eux aura donc un *siège* du sentiment ; qui renfermera un germe indestructible. Mais comme il est possible que l'état futur ne comporte point cet assemblage de plusieurs Touts individuels, peut-être chacun de ces Touts sera-t-il appelé alors à exister à part ; & s'il est un être perfectible il y a lieu de penser que dans son nouvel état il jouira de la faculté *loco-motrice*, puisqu'elle entre pour beaucoup dans la perfection des Etres organisés & sentans.

Nous ne suivrons point Mr. B. dans l'application de son système aux Zoophytes ; on aura peu de peine à la concevoir après ce qu'on vient de lire, sur-tout si l'on se rappelle les conjectures qu'il a exposées dans ses autres Ouvrages touchant la personnalité des Polypes, & les sièges de leur ame. Nous mêmes les avons indiquées dans l'Extrait des *Considérations sur les Corps Organisés*

fs (5). Il développe ensuite ses idées sur l'*Etat passé des Animaux*, & à cette occasion sur la *Création* & sur l'*Harmonie de l'Univers*. Diverses raisons le portent à reculer beaucoup la naissance de notre Monde; nous n'exposerons que celle ci. „ Ceux, *dit-il*, qui se sont un peu occupés de la Théorie de la Terre, savent qu'on trouve par-tout sur sa surface & dans ses entrailles, des amas immenses de ruines, qui paroissent être celles d'un ancien Monde, dont l'état différoit, sans doute, par bien des caractères de celui du Monde que nous habitons. Mais il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup médité sur la théorie de la Terre, pour se persuader que *Moïse* ne nous a point décrit la première Création de notre Globe, & que son Histoire n'est que celle d'une nouvelle révolution que la Planète avoit subi, & dont ce grand Homme exposoit très en raccourci les traits
les

(5) Voyez Tome XX. & XXI. de cette Bibliothèque.

Tome XXXIII. Part. II. K

les plus frappans, ou les principales *Apparences*. — Une seule chose étoit essentielle au plan de l'Historien de la Création; c'étoit de rappeler l'Univers à son Auteur, l'effet à sa Cause. Cet Historien l'a fait; & l'Athée l'admire-
roit si l'athée étoit philosophe — Tout ce qu'il y a de beauté & d'élévation dans la Métaphysique moderne, est concentré dans cette pensée étonnante: *Je suis celui qui est*. Je puis donc sans manquer au respect qui est dû à tant de titres au premier des Auteurs sacrés, supposer que la *Création* de notre Globe a précédé d'un temps indéfini ce *Renouvellement*, dont la *Genèse* nous présente les divers aspects. La sagesse qui a présidé à la formation de l'Univers, n'a révélé aux Hommes que ce que leur raison n'auroit pu découvrir par elle même, ou qu'elle auroit découvert trop tard pour leur bonheur, & elle a abandonné aux progrès de l'intelligence humaine tout ce qui étoit enveloppé dans la sphère de son activité". En s'exerçant à la contemplation de la

Na-

Nature, l'homme s'est élevé aux notions les plus sublimes: le Philosophe se représente l'Univers comme la collection systématique ou harmonique de tous les Etres créés, où toutes les pièces „ s'engrangent, pour ainsi dire les unes dans les autres, concourent à produire ce Tout unique, qui dépose si fortement en faveur de l'Unité & de l'Intelligence de la Cause première”. Si tout est lié il faut en conclure que „ toutes les pièces de l'Univers sont contemporaines”, & que la Volonté Divine a réalisé en un seul acte tout ce qui pouvoit l'être.

Comme les Corps organisés ont leurs *phases*, ou leurs révolutions particulières, les Mondes ont aussi les leurs: il s'agit ici de ces révolutions générales qui en changent entièrement la face, & l'on suppose que Moïse en décrit une de cette nature. „ Si la Terre existoit avant cette époque, on m'accordera facilement, *dit Mr. B.* qu'il n'est pas probable qu'elle fut absolument nue, absolument dépourvue de productions. Serait-

elle sortie ainsi des mains du Créateur? la Sagesse auroit-elle fait une boule toute nue, uniquement pour la faire rouler autour du Soleil, & réfléchir un peu de lumière à d'autres Planètes? Je m'assure qu'on préférera de supposer avec moi, que la Terre étoit alors, comme aujourd'hui, enrichie d'une infinité de productions diverses, assorties à cet état primitif qu'elle tenoit immédiatement de la Création". En partant toujours de ces principes philosophiques, que la Création entière est l'effet d'un seul acte, & que le propre de l'Intelligence est d'établir des rapports entre toutes les choses, l'Auteur conjecture que les Animaux & les Plantes qui existent aujourd'hui, sont provenus par une sorte d'*évolution* naturelle, des Etres organisés qui peuploient le premier Monde. La Terre n'a donc pas reçu dans un temps, ce qu'elle ne possédoit pas dans un autre. Au même instant qu'elle fut appelée du néant à l'être, elle renfermoit dans son sein les principes de tous les Etres organisés & animés qui devoient

devoient la peupler, l'embellir, & modifier plus ou moins sa surface. Ainsi en supposant trois grandes révolutions, „ les germes des Etres organisés contenoient dès l'origine des choses, des principes de réparation, exactement correspondans à ces trois révolutions ”.

Comme nous n'avons point d'Historien du premier Monde, nous ignorons profondément les causes qui le réduisirent en *Cabos*. Quoiqu'il en soit tous les Etres organisés qui le peuploient, furent détruits, au moins en apparence, & tout fut confondu dans cet abyme d'eau qui couvroit la Terre. Nous ignorons également le nombre des révolutions (6) que notre Globe a pu subir. S'il y avoit des Astronomes dans la Planète de *Vénus*

nus

(6) Quelque nombre de révolutions qu'on veuille admettre, il est bien évident que ce nombre ne sauroit être *infini*. Il n'est point de nombre infini; il n'est point de progressions à l'infini, & dans une suite quelconque, il y a nécessairement un premier terme. L'opinion que j'expose ici, ne favorise donc point celle de l'*Eternité* du Monde,
Note de l'Auteur.

sur, ou dans celle de Mars, avant la révolution décrite par Moïse, ils ont pu savoir quelque chose des révolutions antérieures. „ Nous-mêmes nous en serons probablement instruits, quand nous serons introduits dans cet heureux séjour pour lequel nous sommes faits, & vers lequel doivent tendre nos desirs les plus vifs. C'est-là, que nous lirons dans l'Histoire des Mondes, celle de la Providence; que nous contemplerons sans nuages les merveilles de ses Œuvres, & que nous admirerons cette suite étonnante de révolutions ou de métamorphoses, qui changent graduellement l'aspect de chaque Monde, & diversifient sans cesse les décorations de l'Univers — Qui pourroit nier, que la Puissance absolue ait pu renfermer dans le premier Germe de chaque Être organisé, la suite des Germes correspondans aux diverses révolutions que notre Planète étoit appelée à subir? — Nous connoissons des espèces qui subissent un assez bon nombre de métamorphoses, qui font revêtir à chaque in-

individus des formes si variées, qu'elles paroissent en faire autant d'espèces différentes. Notre Monde a été apparemment sous la forme de ver ou de chenille; il est à présent sous celle de chrysalide: la dernière révolution lui fera revêtir celle de papillon ”.

Notre Auteur admet comme l'on voit un parallélisme parfait entre le système Astronomique & le système Organique. „ Tout est gradation, rapport, calcul dans l'Univers, & c'étoit très philosophiquement, que le Platon de la Germanie appelloit l'Auteur de l'Univers, l'Eternel Geomètre ”.

Le Philosophe Allemand s'accorde avec celui de Genève, à établir le Dogme philosophique de la *Survivance* de toutes les âmes, & leur union perpétuelle à des Corps Organiques; mais il s'en faut bien que *Leibnitz* ait déduit de ce principe, toutes les conséquences qu'en tire Mr. BONNET. Celui-ci montre en détail en quoi leurs idées se rapprochent, & en quoi elles s'éloignent, & après avoir donné à ce

grand homme toutes les louanges qui lui sont dues, il caractérise ainsi sa méthode. „ Il seroit infiniment à désirer, que cet excellent Métaphysicien eût toujours mis dans ses idées cette analyse, cet enchaînement, cette clarté, cette précision, cet intérêt si nécessaires aux matières de Métaphysique déjà si sèches, si obscures, & si rebutantes par elles mêmes. Il avoit dans sa tête tant de choses, qu'elles sortoient en foule, j'ai presque dit tumultuairement; à mesure qu'il composoit. Anecdotes, proverbes, images, allusions, comparaisons, citations fréquentes, digressions multipliées: tout cela coupoit plus ou moins le fil du discours. Une multitude de propositions incidentes, venoit offusquer la proposition principale, qui ne pouvoit être trop élaguée. On a surtout à regretter dans ses Ouvrages métaphysiques, que les discussions les plus philosophiques & les plus intéressantes, soient si fréquemment interrompues par des digressions sur des sujets trop étrangers & assez souvent de

Théo.

Théologie Scholastique, qu'il s'efforce quelquefois d'allier avec sa sublime Métaphysique. En lisant son admirable *Théodicée*, on croit être dans une vaste forêt où l'on a trop négligé de pratiquer des routes. L'Auteur ne se perd jamais lui-même au milieu de cette confusion de choses; mais le Lecteur qui n'a pas sa tête, se perd souvent, & ne sait ni d'où il vient ni où il va. Il étoit en quelque sorte possédé de l'esprit de conciliation, & c'étoit pour l'ordinaire ce qui le jettoit dans ces digressions, auxquelles on regrette qu'il se soit livré si facilement, & qui contrastent tant avec la méthode philosophique. Il vouloit accorder toutes les Sectes, tous les Théologiens, tous les Philosophes, & il n'étoit jamais plus satisfait que lors qu'il avoit rencontré quelque point de conciliation. Il lui arrive souvent dans sa *Théodicée* & dans ses *Nouveaux Essais*, d'abandonner le fil d'un principe métaphysique, pour courir après quelque vieux Docteur, dont il anatomise la pensée. Il se répète trop,

précisément parce qu'il disserte trop. Sa marche ressemble quelquefois à celle d'un pendule, qui oscille autour d'un point. Est-il besoin que je le dise? cette petite critique ne tend pas le moins du monde à diminuer la juste admiration, que Leibnitz doit inspirer à tous ceux qui sont capables de le méditer aussi profondément qu'il mérite de l'être. Il est le père de la Métaphysique transcendante; & si l'on peut dire du génie qu'il crée, jamais génie n'a plus créé que celui de Leibnitz".

(La Suite pour le Trimestre prochain.)



AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 405



ARTICLE SEPTIEME.

LETTRE aux Académiciens du
Royaume, & à tous les François
sensés. Paris chez le Jay 1769.
in 8°. pp. 66.

L'Auteur de cette Brochure débite
avec gaïeté des vérités sérieuses.
Après avoir relevé quelques usages ridi-
cules, tel que celui de terminer indistinc-
tement toutes les Lettres par ces ex-
pressions triviales *je suis votre très hum-
ble &c.* il s'élève contre des abus im-
portans, & sur-tout contre l'excès du
luxe ; & la manie du bel esprit. Il
peint avec force les inconvéniens qu'ils
entraînent, prédit les maux qu'ils pro-
duiront encore, oppose les mœurs an-
ciennes aux mœurs régnantes, & repro-
che à ses contemporains leur ingratitude
pour leurs pères, & le mépris qu'ils font
de leur exemple. „ Vous faites de jolis
vers, *leur dit-il*, vous avez de jolies
modes

modes , de jolies voitures , de jolis
 spectacles; vous avez de jolies femmes
 & souvent de mauvaises mères; de jolis
 hommes & souvent de plats Citoyens;
 vous chantez , vous dansez , vous excel-
 lez dans la Musique , dans les fêtes : mais
 que sont devenues cette vertu mâle , ce
 courage héroïque , ce généreux patrio-
 tisme & ce noble désintéressement , qui
 ont établi les fondemens de votre Mo-
 narchie , & immortalisé le nom de vos
 Pères , dont vous avilissez la gloire par
 des mœurs de Sybarites , par un luxe
 recherché & par une cupidité effrénée.
 Ces fiers guerriers , ces vieux Paladins ,
 que vous ridiculisez aujourd'hui , soute-
 noient le nom des Francs , & ils cimen-
 toient de leur sang la grandeur de la
 domination François. Ils se connois-
 soient moins que vous en frisures , en
 bonne chère , en épigrammes ; ils fai-
 soient moins de Livres , mais ils
 étoient sincères ; ils se battoient avec
 une valeur héroïque , ils fondoient un
 grand Etat , & ils mettoient leur hon-
 neur à acquérir des vertus , comme
 nous

nous mettons le nôtre à nous donner des manières. — Ils n'avoient point dans leurs maisons les vernis , les porcelaines & toutes les recherches qui séduisent l'œil ; mais leur esprit s'inscrivoit sur leurs maisons comme l'esprit du jour se grave sur les nôtres. Ils bâtissoient pour leurs enfans , & nous bâtissons pour nous mêmes. Des murailles de trois pieds les garantissoient du froid en hiver , & du chaud en été ; nos murailles de six pouces sont des glacières ou des tourtières , faites pour redouter la mauvaise humeur des vents ou de la chaleur ; leurs jardins étoient offusqués par de hautes charmilles , mais la fraîcheur s'y maintenoit. Ils s'y trouvoient à l'abri des regards curieux ; & nous , au contraire nous mettons tout en percées , comme si nous ne faisions jamais que des choses bonnes à voir. Le Soleil nous caresse ou nous martyrise à son aise , & l'amour murmure de ne plus trouver ces retraites ombragées qui faisoient l'ornement de son empire. Ces mêmes bonnes gens vi-

voient

voient avec frugalité. De simples cuisinières préparoient leur repas , que nous faisons faire par des teinturiers & des confiseurs ; mais la santé étoit le prix de leur sobriété. On les endurcissoit contre les injures de l'air , on les affermissoit contre les vaines terreurs , on leur apprenoit à souffrir sans murmurer . Ils vieillissoient avec une existence robuste ; & nous devenons caducs avant le milieu de notre carrière. Les estomacs sont ruinés , les poitrines sont éteintes , les vapeurs se multiplient , à peine trouve-t-on de la place aux eaux , & l'on ne voit que de jeunes vieillards désavoués également par Mars & par Vénus. Eh ! quoi donc ? la santé ne vaut-elle pas de l'esprit , & ce dernier la remplace-t-il utilement ? ”

Un des abus sur lesquels l'Auteur insiste le plus , c'est l'excessive consommation des denrées ; en effet l'on ne peut réfléchir sans douleur sur les maux qui en résultent , la cherté & la misère en étant les suites immédiates. Si l'on parvenoit

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 409

noit à retrancher cette branche du luxe, tous les ordres de la société y gagneroient, & l'on ne verroit plus un malheureux périr d'inanition, à la porte d'une homme riche, qu'une indigestion conduit au tombeau.



ARTICLE HUITIEME.

LES NUITS ANGLOISES, ou Recueil de traits singuliers, d'anecdotes, d'évenemens remarquables, de faits extraordinaires, de bizarreries, d'observations critiques & de pensées Philosophiques &c. propres à faire connoître le génie & le caractère des Anglois; à Paris, chez J. P. Costard 1770. petit 8°. 4. Parties dont la 1^e. est de pp. 368. la 2^e. de 368. la 3^e. de 400. & la 4^e. de 367.

Cette Collection sera d'un avantage réel pour ceux qui seront privés de mémoire ou de Livres: ils trouveront

ront dans celui-ci tout ce que le titre annonce, & à coup sûr ils feront une lecture intéressante, utile, agréable & variée. Des lecteurs plus instruits, se plaindront peut-être qu'on leur rappelle des pensées & des faits trop connus; quoi qu'il en soit nous allons prouver que l'Auteur lui-même nous apprend à juger son Livre avec sévérité. Pour connoître les hommes, dit-il, „ *il faut vivre au milieu d'eux*: ce n'est point en parcourant les nombreux Volumes de l'Histoire, qu'on acquiert cette Science. Les Auteurs nationaux flattent leurs compatriotes, ou les déchirent. Les Ecrivains étrangers nous tracent les mœurs d'un Peuple qui leur est inconnu, à peu près comme un Peintre nous rend sur la toile les portraits de Vénus ou de Polyphème &c”. Qui ne s'attendroit d'après ce préambule, à ne trouver dans tout l'Ouvrage que le résultat des observations de l'Auteur? Et cependant on n'y découvre autre chose que d'excellens passages tirés de ces *Auteurs nationaux & étrangers*, qui ont écrit sur les

les Anglois. A la vérité si l'on ajoute foi à la Préface, il est le fruit des conversations auxquelles l'Auteur a assisté pendant trois mois de séjour qu'il a fait à Londres. Mais tout le monde deviendra que le récit de son voyage, le portrait du jeune Seigneur qui l'accompagne, l'histoire de la cotterie qu'il fréquente, ne sont que la matière d'une espèce de conte qu'il a voulu ajouter à ceux dont son Livre est rempli. Assurément sans quitter les fauxbourgs de Paris, on peut faire un choix agréable parmi les Discours du *Spéctateur*, du *Monde*, de la *Spéctatrice Angloise* &c. on peut tirer de longs passages des Oeuvres de *Pope*, de *Swift* &c. & des anecdotes intéressantes sur la Nation Angloise du Journal Encyclopédique, du *Mercur* &c. &c. Les meilleurs morceaux de cette Collection se trouvant donc entre les mains de tout le monde, nous ne transcrirons que les traits suivans. „ Les Grands, dit le Théophraste François, se piquent d'ouvrir une allée dans une forêt, de soutenir des terres

Tome XXXIII. Part. II. L par

par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix ponces d'eau, de meubler une orangerie: mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joie, de prévenir d'extrêmes besoins, ou d'y remédier, leur curiosité ne s'étend pas jusques là. La censure de Mr. de la Bruyere n'est que trop fondée; cependant elle exige quelques restrictions. Il est encore des Grands qui remplissent le devoir de l'humanité, & aux actions desquelles il ne manque pour être réellement estimables, qu'un certain vernis de modestie: mais il ne faut pas les chicaner, pourvu que le bien s'opère. Feu Milord, Duc de *Montague*, avoit un cœur excellent. Il compatissoit aux maux des misérables; mais il ne connoissoit pas la douce satisfaction de cacher la main qui les secouroit. Son ostentation marchoit toujours à côté de son humanité. Peu de temps après la signature du dernier Traité de Paix, en se promenant dans le Parc, il remarqua un homme entre deux âges, qui, à son habit, lui parut être un

Offi-

Officier réformé. Cet homme se promenoit régulièrement tous les jours, à la même heure. Indifférent sur tous les objets, il s'asséyoit sur un banc, & se livroit à ses réflexions: la tristesse étoit peinte sur sa physionomie, & son air sombre laissoit appercevoir combien son ame étoit agitée. Milord jugea que cet homme étoit dans une situation extraordinaire; il mit tous les gens en campagne pour s'en assurer. Il apprit que le solitaire, après avoir employé tout son bien à acheter une Compagnie, & s'être extrêmement distingué dans toutes les occasions pendant la guerre, venoit d'être réduit à la demi-paie, & par conséquent se trouvoit hors d'état de se soutenir. On l'informa de plus que ce Capitaine avoit une femme & plusieurs enfans, qui demeuroient en *Tork-Sbire*, où il leur faisoit tenir la moitié de sa demi-paie; & que ce brave homme employoit l'autre moitié à s'empêcher de mourir de faim à Londres, dans l'espérance que le hazard lui offriroit quelque moyen de se placer avantageuse-

ment. Sur ce récit Milord dressa ses batteries. Un jour qu'il apperçut le Capitaine assis sur un banc du Parc, & abîmé dans une profonde méditation, il le fit inviter à dîner pour le lendemain par son Secrétaire". L'Officier regarde le messager avec un air mêlé d'étonnement & d'incertitude, & répond en bégayant qu'il aura l'honneur de se rendre à l'invitation de Milord. Celui-ci, d'une allée un peu éloignée, jouissoit de l'inquiétude du Capitaine, qui ne pouvoit comprendre par quel hazard il étoit connu d'un des premiers Seigneurs de l'Angleterre. Cependant à l'heure indiquée il se rend chez le Duc, & en reçoit l'accueil le plus obligeant. Après les premières politesses, Milord le tire en particulier; & lui dit d'un ton mystérieux que le desir de rendre service à une Dame, qui se sentoît pour lui une considération toute particulière, l'avoit engagé à faire sa connoissance. Sa situation, ajouta-t-il, mettoit un obstacle invincible à l'accomplissement de ses vœux; elle avoit besoin du secours d'un ami,

j'ai

j'ai cru devoir lui offrir le mien , au risque du blâme qui pourroit en réjaillir sur moi. Pendant ce discours, Milord Montagne lisoit dans les yeux du Capitaine, la honte & l'indignation qu'il excitoit dans son ame. L'honnête Militaire alloit rompre le silence, quand le Maître-d'hôtel vint annoncer qu'on avoit servi: il n'étoit plus temps de reculer; mais quelle fut sa surprise & sa joie quand, au lieu de la Dame dont on venoit de lui parler, il trouva sa femme & ses enfans. Le Duc leur avoit envoyé un de ses carrosses en Yorck-Shire, & s'étoit servi de toutes les précautions nécessaires pour qu'ils arrivâssent à l'insçu du Capitaine. Le dîner fini, l'Intendant de Milord se présenta un papier à la main, & obtint la permission d'en faire la lecture. C'étoit un acte en bonne forme, qui assuroit au Capitaine & à sa femme la jouissance d'une rente assez considérable, pour les mettre dans l'aisance pendant le reste de leurs jours. Le Duc après y avoir apposé son cachet & sa signature, le remit au Capitaine. „ Prenez-le, lui dit-il

avec bonté, & ne me faites aucuns remercimens: rien de tout ceci ne seroit arrivé, si j'avois pu employer mon temps & mon argent d'une manière plus satisfaisante pour mon cœur. Que cette action est digne d'éloges! Pourquoi faut il que la vanité en gâte le motif? ”

Le conte suivant ne nous étoit pas inconnu, mais nous ne nousrappelons pas dans quelle source le Compilateur l'a puisé. „ Un très grand Seigneur mourut subitement; — arrivé en enfer il y reconnut son ancien Cocher Thomas. Surpris de voir Son Excellence dans ce séjour, Thomas ne put s'empêcher de lui en marquer son étonnement. „ Est il possible, s'écria-t-il, que mon maître soit confondu avec un tas de gueux & de brigands! Comment V. E. a-t-elle pu être logée en si mauvais gîte? Quoi! vous dont la générosité étoit sans bornes, dont la magnificence attiroit à votre table toute la noblesse du Royaume, & entretenoit un si grand nombre de malheureux! Apprenez moi, Monseigneur,

gneur, quel crime a pu vous mettre en si mauvaise compagnie. Mon cher Thomas, répondit Son Excellence, je suis ici pour avoir trompé mon Souverain, pour avoir écrasé la veuve & l'orphelin, afin de combler d'honneurs & de richesses un fils unique, ingrat & méchant. Mais, toi, Thomas, qui as toujours passé pour un brave & honnête garçon, pourquoi es-tu ici? Hélas! reprit Thomas, vous êtes ici pour avoir enrichi Monsieur votre fils; & moi j'y suis pour l'avoir fait ”.

Nous ne garantissons point l'anecdote suivante; si elle est imaginée, elle prouve au moins la haute opinion qu'ont les Anglois des talens du célèbre *Garrick*, à peu près comme le récit fabuleux des travaux d'Hercule montre l'idée qu'on avoit de sa force. „ Le Comédien *Garrick* & le Peintre *Hogarth*, étoient tous deux intimes amis du célèbre *Fielding*: ce dernier venoit de mourir, sans qu'il eût été possible de l'engager à permettre qu'on fit son portrait. Peu de temps après sa mort, on

publia une Edition complete de ses Oeuvres. Hogarth est le premier à regretter que le portrait de l'Auteur n'en orne pas le frontispice, & fait part à Garrick de son chagrin à ce sujet. Celui-ci, le lendemain, entre dans l'atelier de son ami, au moment de ses plus fortes occupations. Je viens d'imaginer, lui dit-il, quelques situations théâtrales que je voudrois essayer; indiquez-moi un endroit où je puisse me recueillir. Hogarth, sans se déranger de son travail, lui montre de la main une petite pièce dont la porte donne dans l'atelier. Garrick y entre, & le Peintre continue son ouvrage. Quelques instans après, ce dernier entend une voix qui prononce distinctement, *Hogarth....* D'abord il y fait peu d'attention; mais la même voix se faisant entendre pour la seconde fois, il frissonne involontairement. Il ne croit certainement pas aux revenans. . . toutefois il ne peut se dissimuler, que c'est le son de la voix de feu Fielding qui vient de frapper ses oreilles. La frayeur le saisit, & ses rapides

pides réflexions, qui se succèdent les unes aux autres, ne peuvent le rassurer. Enfin une troisième fois, la même voix articule avec force: „Hogarth. . . „ n'es-tu pas las de me faire attendre? „ Prends tes crayons, viens ici, je n'ai „ que quelques instans à te donner”. Le trouble qui agite Hogarth confond ses idées, il oublie que c'est dans le cabinet, d'où part cette voix, qu'il a relégué Garrick. Il prend les crayons, & vole avec précipitation où ces accens l'appellent. Quel prodige! c'est Fielding qu'il voit; ce sont les traits, son air, sa coëffure, sa démarche: en un mot c'est son ami. Hogarth étonné, effrayé, intéressé, ému, dessine à la hâte. Le Peintre s'applaudit de la ressemblance. Il ne sort de son erreur que quand, l'ouvrage achevé, il échappe au Comédien un éclat de rire qui décompose son visage, & en fait disparaître les traits empruntés, pour restituer à leur place ceux de l'inimitable Garrick. C'est ce dessin original qui est à la tête des Oeuvres de Fielding.

de ces fertiles pâturages en des ruisseaux de crème & de lait, dont ils arroseront la demeure rustique de leurs propriétaires.— D'un autre côté, les oiseaux sortent en foule de leurs asyles pour témoigner leur alégresse à l'arrivée du Soleil, devant qui toute la Nature vient de se ranimer: les uns se répandent sur la surface brillante des étangs, & s'y jouent en s'ébattant à l'envi, pour donner un nouveau lustre à leur plumage; ou bien ils poursuivent jusques dans la vase les vermicieux qui leur servent de pâture; puis quittant ces demeures humides, ils s'élèvent dans les airs, & vont chercher de nouvelles nourritures dans les campagnes couvertes d'épis; les autres cachés parmi des feuillages touffus, réunissent les accens de leur ramage diversifié; tantôt ils surprennent par la force, la vivacité, les variations rapides & multipliées de leur chant, tantôt par une mélodie douce & touchante ils flattent l'oreille plus agréablement encore, & de toutes ces voix réunies résulte un concert harmonieux, que la Colombe
ac-

la fraîcheur & les parfums que le souffle de l'Aurore a répandus dans les airs. — Quelle brillante scène s'ouvre à mes regards ! Les feux de l'Orient se redoublent ; déjà le premier torrent de lumière s'élance de dessus l'horizon ; il effleure la cime des tours & des arbres , y répand une légère dorure , & va se perdre ensuite parmi les Montagnes nébuleuses de l'Occident. La campagne commence à se peupler ; le Cheval s'avance à ses travaux , son port annonce l'alégresse & la fierté. Les animaux qui partagent le travail du laboureur , & ceux qui font sa richesse , se rangent par troupes sous la conduite de quelques enfans , & sortent en mugissant des étables qui leur ont servi de retraite pendant la nuit. Le Berger mène ses Brebis bêlantes dans des prairies émaillées de fleurs ; assis sur le penchant d'une colline , il exprime sur son chalumeau la douce joie que la beauté des champs vient répandre dans son cœur. Cependant ses troupeaux se dispersent dans la plaine , & vont changer l'herbe
de

velis dans une stupide insensibilité, ou se consomment à la poursuite du néant. Jusques à quand refuseront-ils de reconnaître ces bienfaits qui se renouvellent chaque jour! jusques à quand préféreront-ils les frivoles raffinemens d'un Monde corrompu, à l'utile simplicité de la Nature. — Heures précieuses! ralentissez pour moi votre vol rapide; laissez moi goûter à loisir la douce émotion que vous excitez dans mon cœur; laissez moi me livrer à la contemplation des Ouvrages de la Nature, embellie dans ce moment des plus touchans attraits; & que cette contemplation, m'affermisse dans l'amour de la simplicité, de l'ordre, & du vrai beau, que j'y vois briller avec tant d'éclat. — Vous m'aidez, génies sublimes! vous à qui le Ciel, avec un esprit juste & un cœur sensible, accorda l'heureux don d'observer & de peindre, vous qui dévoilant la Nature révélez dans vos Ecrits ses mystères & ses merveilles: Souvent je viendrai dans ces jardins, ou au fond de ces bois, m'entretenir avec vous, & ces
doux

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 435

doux entretiens egayeront, & me rendront utiles mes promenades solitaires.



NOUVELLES LITTERAIRES.

F R A N C E.

PARIS. *Mémoires de l'Académie Royale de Prusse, concernant l'Anatomie, la Physique, la Pnyssique, l'Histoire Naturelle, la Botanique, la Minéralogie &c. Extraits des seize Volumes in 4^o. qui composent les Mémoires de la dite Académie. Avec un choix des Mémoires de Chymie & de Philosophie spéculative; des Discours Préliminaires, & des Appendix, où l'on indique les nouvelles découvertes. Par M. PAUL, Correspondant de la Société Royale des Sciences de Montpellier, Associé à l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille; chez Panckoucke, 1770, in 12, sept Vol. d'environ 480 pp. chacun. L'Académie Royale de Prusse, si distinguée entre les plus célèbres Sociétés Littéraires de l'Europe, embrasse dans ses recherches tout le système des connoissances humaines, & l'on fait qu'elle possède des hommes*
su-

supérieurs dans tous les genres. Qui ne connoît les noms illustres des *Eller*, des *Buller* père & fils, des *Meckel*, des *Lieberkühn*, des *Pott*, des *Margraff*, des *Lebmann*, des *Gleditsch*, des *Æpinus*, des *Spielmann*, des *de Redern*, des *Formey*, des *Sulzer*, des *Mérian*, des *Beaufobre* &c. Mais plus l'objet de l'Académie de Berlin est étendu, & moins les personnes qui se renferment par goût ou par état, dans l'étude des Sciences naturelles ou expérimentales, peuvent se procurer le corps complet de ses Mémoires; & cela est singulièrement vrai des Médecins, Chirurgiens, Anatomistes, Physiciens, Botanistes, Naturalistes &c. de l'Europe entière. Mr. PAUL leur a donc rendu un vrai service, en détachant de ce précieux Recueil, & en leur présentant sous une forme peu volumineuse, & d'une acquisition facile, tout ce qui est le plus capable de les intéresser dans les seize premiers Vol. in 4°. que l'Académie de Prusse a publiés depuis son renouvellement. Les sept Tomes que nous annonçons embrassent toute la Classe de *Philosophie expérimentale*, à l'exception de la partie chymique, qui a déjà été donnée presque toute entière séparément, & de sept à huit Mémoires de Physique, chargés de

de calcul, auxquels on a substitué un nombre à peu près pareil de Mémoires appartenant à la Classe de Philosophie spéculative. A la tête de chaque Volume, Mr. PAUL a mis un Discours préliminaire, où il donne une analyse très bien faite des Mémoires que le Volume contient; & il termine chaque Tome par un Appendix, où il indique les nouvelles découvertes, & il extrait de quelques Journaux, des Mémoires des diverses Académies, & de plusieurs autres Ouvrages modernes, tout ce qui lui a paru propre à éclaircir les sujets traités dans les Mémoires de Berlin. On ne lui saura pas moins de gré des remarques qu'il fait lui-même & qu'il propose toujours avec modestie; la plupart touchent sur des questions de Physique spéculative, toutes sont intéressantes, & concourent à rendre cette Collection singulièrement digne de l'empressement & de l'approbation du Public.

Histoire Naturelle des Glacières de Suisse;
Traduction libre de l'Allemand de Mr. GROU-
NER, par Mr. de Kéralio, premier Capitai-
ne Aide-Major à l'Ecole Royale Militaire,
& chargé d'enseigner la Tactique aux Elèves
de cette Ecole; chez Panckoucke, 1770. in
40. pp. 372. avec de très belles Figures,
Tome XXXIII. Part. II. M Nouv

Nous rendrons compte de cet excellent Ouvrage.

Cosmographie méthodique & élémentaire par Mr. BUY DE MORNAS, Géographe du Roi & des Enfans de France, chez la Combe, 1770. grand 8o. de pp. 543. Mr. DE MORNAS, qui s'est fait connoître si avantageusement par son *Atlas méthodique & élémentaire*, se proposant de publier un Traité complet d'une Géographie historique, a cru devoir le faire précéder par ces Elémens de Cosmographie, parce qu'en effet la Science de la Cosmographie ou de la Sphère, peut être regardée comme la clef non seulement de l'Astronomie, mais même de la Géographie. L'Auteur a recueilli avec choix & avec soin, ce que les Ecrivains les plus estimés ont dit de meilleur & de plus exact sur les deux Sphères, céleste & terrestre; & il a rédigé & distribué le tout avec beaucoup d'ordre, d'intelligence & de clarté. Il s'étend particulièrement sur la division politique du Globe: toutes les possessions de chaque Puissance dans les quatre parties du monde, telles qu'elles ont été fixées par les derniers Traités, paroissent ici réunies sous un même point de vue. Par là on est à portée de juger d'un seul coup

coup d'œil de la grandeur, des forces, & des intérêts de chaque Prince. Une autre partie très curieuse de cet Ouvrage, est celle où Mr. DE MORVAs traite des climats tant septentrionaux que méridionaux, de leur étendue, & des Villes principales par où ils passent. Cet article est d'autant plus intéressant qu'il est plus nouveau, ce qui concerne les climats méridionaux, n'ayant encore été traité par aucun de nos Géographes.

Essai sur les moyens de perfectionner l'Art de la Teinture, & observations sur quelques matières qui y sont propres; par Mr. LE PILEUR D'APLIQNY; chez L. Prault, 1760. in 12. pp. 166. L'objet de cet Ecrit est de prouver qu'on peut se passer des drogues des Indes pour les teintures, & de montrer qu'on a eu tort d'abandonner des matières utiles qui croissent en France, pour recourir à des productions étrangères, qui ne sont pas meilleures que les indigènes. Mr. GUETARD, dans l'Approbation qu'il a donnée à cet Ouvrage, dit que l'Auteur appuie son sentiment d'observations, de réflexions, & d'expériences puisées dans l'Histoire Naturelle, & dans les principes de la saine Chymie. Dans un Avant-propos, bien pensé

& bien écrit, Mr. D'APLIGNY recommande à ses Compatriotes l'Agriculture & l'Industrie; & il soutient que le seul commerce qui convienne à la France, est de tirer de son sein les choses nécessaires, & de leur donner la forme pour les besoins de la vie. Quant au commerce extérieur, qui consiste à procurer des marchandises étrangères, il voudroit qu'on le laissât aux Peuples qui ne peuvent pas mieux faire, & qui vu l'infertilité de leur pays doivent tâcher de se procurer à meilleur marché par la voie de l'échange les denrées qui leur manquent. „ Pourquoi donc envier aux Anglois & aux Hollandois, qui sont dans ce cas, la ressource d'être nos facteurs en nous procurant des marchandises dont nous pourrions nous passer, si nous étions aussi sages & aussi sobres que nos Pères? Car il ne faut pas le dissimuler, tout ce que nous fournit le commerce des Indes, & ce que nous tirons de nos Colonies, consiste en des choses dont nous pourrions très bien nous passer ". L'Auteur en allègue pour exemple le Caffé, le Thé, le Sucre, le Tabac, & même plusieurs remèdes. „ Avant la découverte du Perou, la racine de Gentiane, & la petite Centauree tenoient lieu du Quinquina, & nous ne li-

sons

sons point dans les Ouvrages des anciens Médecins, que la fièvre fut autrefois plus meurtrière qu'à présent. On en pourroit dire autant des autres drogues que l'amour de la nouveauté a accrédité parmi les modernes. Les hommes ont toujours été les victimes de leur inconstance; & Pline, qui vivoit il y a environ dix-sept cens ans, nous apprend que c'étoit la même chose de son temps. „ La Nature, dit-il, nous of-
 „ froit des remèdes aisés à préparer, faciles
 „ à trouver, à peu de frais, & qui font par-
 „ tie de notre nourriture. Mais la malice
 „ & l'industrie des hommes ont imaginé ces
 „ laboratoires, dans lesquels on nous pro-
 „ met la santé pour de l'argent. On a pro-
 „ né aussi-tôt & mis en vogue des compo-
 „ sitions & des mélanges absurdes. On ne
 „ fait plus cas que de ce qui vient de l'Arabie
 „ & de l'Inde, & pour guérir un petit bou-
 „ ton, on ordonne un remède qu'on va
 „ chercher sur les bords de la Mer Rouge,
 „ pendant qu'une herbe qui fait la nourri-
 „ ture des pauvres, seroit souvent plus ef-
 „ ficace. L'art de guérir perdrait sans dou-
 „ te sa considération, & deviendroit mépri-
 „ sable, si l'on alloit chercher les remèdes
 „ dans un jardin, & employer à notre gué-

„ rison quelque plante , ou quelque arbrif-
 „ leau. On peut affurer que les conquêtes
 „ du Peuple Romain lui ont fait perdre les
 „ bons ufages , & que nous nous fommes red-
 „ duit esclaves des Peuples que nous avons
 „ fournis”. Cette plainte de Pline femble fai-
 te pour nous , à qui les remèdes qu'on tire
 des Indes & de l'Amérique ont fait négliger
 les plantes que nous avons fous la main , &
 dont on connoiffoit autrefois les vertus , in-
 connues aujourd'hui de la plus grande par-
 tie de nos Médecins. S'il y a des Juftien
 qui luttent contre le torrent , ils font en
 petit nombre — Ce feroit un Ouvrage uti-
 le , & qu'un Médecin Botanifte peut feul
 entreprendre , digne par exemple du zèle
 patriotique de Mr. Buchoz , que celui-
 qui détailleroit les plantes de ce climat ,
 qui , dans chaque genre de maladie , peu-
 vent remplacer avec fuccès celles des In-
 des ”.

*Traité des Pêches , & Histoire des Poif-
 fons ou des Animaux qui vivent dans l'eau ,
 Seconde Séction ; par Mr. DUHAMEL DU
 MONCEAU , grand in folio de 66 pp. avec
 32 belles Planches. Cette Séction eft divi-
 fée en trois Chapitres. Dans le premier l'ha-
 bi-*

bile Auteur traite de la fabrique des Filets ; il en détaille les différentes espèces , & il explique les préparations qu'on leur donne pour en prolonger la durée. Ces instructions sont d'autant plus utiles, qu'on n'avoit point encore d'Ouvrage où la fabrique des Filets fut traitée avec exactitude. Dans le second Chapitre sont décrites toutes les Pêches qui se font au bord des rivières, des étangs , & de la mer , ou à une petite distance du rivage : passant enfin des Pêches les plus simples à celles qui sont plus composées & plus considérables, Mr. DUHAMÉL parle dans le troisième Chapitre des Pêches qui se font en pleine mer , & à une grande profondeur dans l'eau.

Essai sur les opérations de l'Entendement humain, & sur les Maladies qui les dérangent ; par Mr. J. FR. DUFOUR, Maître-ès Arts en l'Université de Paris, & Etudiant dans les Ecoles de Chirurgie & de Médecine des Facultés de Montpellier & de Paris. Ultra enim quò progrediar', quam ut veri videam similia, non habeo, CIC. Tusc. Quæst. Lib. I. Disp. IX. chez Merlin 1770. grand in 12. de 487 pp. L'Auteur s'est proposé de former une espèce de Physiologie pathologique de l'entendement humain. Une

théorie fondée 1. sur le sentiment qu'on éprouve de ce qui se passe en soi; 2. sur ce que la Physiologie nous apprend des parties sensibles, & principalement sur la mutuelles communication des nerfs; 3 & enfin sur ce que les cas de pratique fournissent : une théorie ainsi confirmée, nous éclaireroit beaucoup sur les causes qui facilitent ou gênent les fonctions de l'entendement humain; & de la connoissance de ces causes, la Médecine pourroit ensuite tirer des inductions fort avantageuses pour la guérison des maladies qui blessent les organes de la raison. Mr. DU FOUR a employé du mieux qu'il lui a été possible ces trois moyens. Il a principalement eu en vue les maladies de l'esprit, & il a divisé son Ouvrage en deux parties, dont l'une traite du pouvoir des sens externes & de leurs dérangemens qui induisent l'ame à erreur, & l'autre du pouvoir des sens internes & de leurs affections qui dépravent les diverses opérations de notre entendement, d'où dépend la raison. Il ne cherche pas, comme Mr. de Beausobre, les causes des maladies de l'esprit dans l'ame même, mais dans les dérangemens du corps; & il place le siège de ces maladies, non dans le cerveau, comme Mr. Batty,

&

& la plupart des Philosophes , mais dans les viscères du bas ventre , ainsi que l'a fait *Mr. Meckel* . . , Parmi le nombre des fous que je puis avoir guéri , dit *Mr. Durova* , il y en a eu plusieurs qui en réponse aux questions que je leur ai faites , m'ont dit que quand ils étoient dans cet état , ils sentoient continuellement un certain feu qui s'élevoit des entrailles , à peu près comme s'ils avoient bu de l'eau-de-vie ; d'autres disoient qu'ils sentoient quelque chose qui avoit du rapport aux battemens de cœur qu'on éprouve lorsqu'on a beaucoup de joie ou de peur ; quelques uns de ceux-là disoient aussi que ce mal leur donnoit quelque nuance de vertige précédé d'une espèce de fumée ou de vapeur qui s'élevoit du ventre ; la plupart n'ont rien apperçu , mais n'en sont pas moins guéris ; ainsi de la guérison de ceux-ci , de l'observation de ceux-là , & de la vertu des drogues employées , j'infère que communément le siège du mal est dans le ventre &c." On sait que *Mr. de Buffon* place le centre du sentiment dans le diaphragme , divers anciens Médecins ont aussi cru que le diaphragme étoit le siège de l'Intelligence & du jugement. *Hippocrate* logeoit l'ame dans le ventricule

gauche du cœur. *Van-Helmont* croyoit que le siège de l'ame étoit dans le cardia ou l'orifice supérieur de l'estomac : „ c'est, dit-il, le centre de l'ame, de même que la racine dans les végétaux est le principe de la vie ; après avoir goûté du napel, continuait-il, je me suis apperçu que les opérations de mon entendement & de ma conception ne se faisoient plus dans ma tête comme de coutume ; mais j'ai senti avec admiration & très distinctement, que tout cela se passoit du côté de mes entrailles, & s'étendoit vers l'orifice de l'estomac ”.

Deux excellentes Traductions ont paru ici depuis peu. En attendant que nous en rendions compte, nous nous hâtons de les annoncer : *Satyres de Juvenal, traduite par M. DUSAULX, ancien Commissaire de la Gendarmerie, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy ; chez Lambert, 1770, in 8°. pp. 542. avec le Discours Préliminaire.*

Les Géorgiques de Virgile ; Traduction nouvelle en vers François avec des Notes ; par M. DELILLE, Professeur de l'Université de Paris, au Collège de la Marche ; chez Bieuet, 1770. in 8°. Les Libraires n'ont rien négligé pour que l'impression de ces
deux

deux Ouvrages répondit à leur mérite intrinsèque : ce sont des chefs d'œuvre de Typographie.

Les Jeux de la petite Talle, ou Nouveaux Petits Drames dialogués sur des Proverbes, propres à former les mœurs des Enfants & des jeunes Personnes, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à vingt. Par Mr. DE MOIRAS & chez Bailly 1769. grand in 8o. pp. 343. On ne sauroit trop bien accueillir tous les Ouvrages qui tendent à perfectionner les progrès de l'Education. Celui-ci a pour but de former le cœur & l'esprit des Enfants, de leur présenter l'instruction dans des tableaux agréables, propres à diminuer „ la pente que l'humanité a pour le vice, & à leur faire trouver les vertus de chaque âge assez douces, assez nécessaires à la vie, pour que ces mêmes Enfants desirer de les pratiquer sans effort, & comme un moyen de tranquillité & de bonheur. Le grand art, observe encore l'Auteur, est donc de les conduire à la vertu, pour ainsi dire, par le chemin de la séduction, & qu'ils ne s'apperoivent pas même qu'on ait voulu les séduire. Des vues si utiles nous paroissent fort bien remplies; & si le dessein de cet Ouvrage fait honneur à l'ame de Mr. DE M.

M. l'exécution fournit une nouvelle preuve de ses talens. Les jeunes gens, quelques soient leur état, leur âge, & leur caractère y puiseront le goût des choses honnêtes, y trouveront une source d'instruction & de plaisir. L'usage assez généralement reçu de faire représenter aux enfans des Pièces de Théâtre, s'il a quelque utilité, a aussi quelques inconvéniens. Les beautés du tendre Racine, les traits sublimes du grand Corneille, sont-ils à la portée de leur intelligence? Il est plus essentiel qu'on ne le croit, de n'apprendre aux Enfans que des choses qu'il puissent comprendre, sans quoi, c'est les accoutumer à se payer de mots, c'est orner leur mémoire sans cultiver leur jugement. Il vaut bien mieux sans doute les éclairer sur les vertus qui sont à leur usage, sur les vices qui se trouvent au fond de leur cœur; & ils trouveront dans ces petits Drames & le modèle des unes & le tableau des autres. Nous avons distingué parmi ceux qui composent ce Recueil, celui qui a pour titre *les Moineaux*; rien de plus utile que la morale, rien de plus touchant que la manière dont elle est exprimée. Cependant qu'il nous soit permis de relever un défaut dans cette Pièce, c'est que le Pré-

cep-

cepteur du jeune homme y joue en sa présence un rôle indigne de son état; au lieu qu'il seroit à souhaiter que les Enfans ne soupçonnassent pas même des défauts, chez les personnes appelées par devoir à corriger les leurs.

Verités Philosophiques, tirées des Nuits d'YOUNG, & mises en vers libres sous différens titres relatifs aux sujets qui sont traités dans chaque article. Par Mr. de M. (2).

Une heure sonne, elle est déjà perdue. in 8°. 166. pp; chez Pillot 1770. L'Auteur rempli d'admiration pour les *Nuits d'Young*, compare cet Ouvrage à „ un volcan, qui, en répandant au loin la flamme la plus vive, a encore la force de l'attraction. — Pour rendre, dit-il, le foyer de ce volcan plus actif, échauffé par lui même, j'ai risqué d'écarter les portions de cendres & de matières qui, formées par les substances ignées qui l'alimentent, n'ont plus, après leur

(2) Quoique le nom de Mr. de Moissy se trouve dans l'Approbation, nous avons de la peine à attribuer cet Ouvrage à l'Auteur de la *Petite Thalie*, de la *Nouvelle Ecole des Femmes* &c. d'autant plus que dans le Privilège on lit le nom de M. de Moissy.

leur explosion, la vivacité & l'action de la flamme qui les a consumées. Puissent ces sublimes vérités pénétrer plus aisément dans tous les coins de l'univers"! Nous formons assurément le même vœu que l'Auteur, mais nous doutons un peu que le moyen qu'il emploie ait la vertu de l'accomplir; il a beau dire à ses Lecteurs :

*Où, l'austérité de mes chants,
Pourra captiver vos oreilles,
Quand vous saurez que ces fruits de mes veilles
Sont pour vous les plus excellents;*

Nous doutons encore une fois qu'il se trouve beaucoup de gens qui préfèrent sa poésie à la prose de Mr. le Tourneur. Ce n'est pas cependant que Mr. D. M. soit dépourvu de tout talent poétique: dans plusieurs endroits de l'Ouvrage, guidé par le Traducteur, il a bien rendu les pensées de l'Original. On en pourra juger par le morceau suivant :

*Assemblage mystérieux,
De deux natures opposées,
L'Homme confond en lui de la terre & des Cieux
Les extrémités divisées;
Au centre de deux infinis,*

Qu'il

*Qu'il est vil & qu'il est auguste !
 Tantôt criminel, tantôt juste
 Les contraires y sont unis.
 Rayon éteint de la grandeur divine ,
 C'est un ver, c'est un Dieu, c'est un foible immortel.
 Frêle enfant dans son origine ,
 Il peut porter son vol jusques à l'Eternel.
 Etonné, je frémis, je me perds dans mon être,
 Je m'examine avec effroi ;
 Mon ame se replie, & cherche à se connoître,
 Et je suis tremblant devant moi.*

Quoiqu'il s'en faille de beaucoup que le génie du Poëte François atteigne & réunisse les deux extrémités du sublime & du rampant, on s'étonne de trouver à côté de quelques vers assez bien faits les vers les plus prosaïques, & les plus foibles; & l'on s'attendoit d'autant moins aux images basses, incohérentes, ou fausses, dont ils sont remplis, qu'il avoit promis d'écarter les portions de cendre &c. qui n'ont plus la vivacité & l'action de la flamme qui les a consumées. Par exemple, il auroit pu écarter l'image suivante :

On penseroit, à voir des Etres la Nature,
 S'entre dévorer par besoin ;

Que

*Que c'est une manufacture
D'Animaux affamés, dont elle (la Nature) n'a
pas soin.*

Dans un autre endroit en parlant de la
Conscience, on l'appelle un

Flambeau qui dans nous toujours veille.

Au reste il y a du sentiment dans plu-
sieurs morceaux ; si malgré cela l'Ouvra-
ge est médiocre, au moins est il bien dé-
coré, & l'on ne peut refuser des éloges à
l'intention du Poëte & aux talens du gra-
veur.

*Les Sens, Poëme en cinq Parties. A Ma-
demoiselle de L . . . Per voi conven ch'io
arda, e'n voi respire; Ch'i' pur fui vostro...*
PETRAR. Par R. GIRARD-RATIGNÉ,
1769. grand 8o. de 77 pp. Les Poëmes qui
ont déjà paru sous ce titre, auroient pu, &
peut-être du, décourager le nouveau Poë-
te. Il convient lui même qu'on ne trouve-
ra point dans son Ouvrage cette élégance
& ce coloris qui font le principal mérite de
cette sorte de productions ; mais il ne laisse
pas de se promettre quelques lauriers, & il
dit avec assez de confiance à Mlle de L.

Que

*Que le laurier de ton Amant
Soit un Bouquet pour sa Maitresse.*

Ces deux Vers sont jolis, mais les autres ne leur répondent pas, & nous craignons fort que Mlle. de L. ne se trouve pas trop bien parée. Des Poésies diverses, heureusement en petit nombre, suivent le Poëme des Sens. Voici la plus supportable :

Fable, l'Esprit & la Beauté.

*L'Esprit & la Beauté disputèrent un jour.
Celle-ci prétendoit, comme mère des Graces,
Que les Ris & les Jeux voltigeoient sur ses traces,*

Que ses yeux à leur gré dispoient de l'Amour,

Qu'enfin l'Esprit devoit lui céder tout l'Empire.

L'Esprit n'est pas jaseur : il ne fit que sourire.

S'il eût vanté ses droits, il n'eût fini jamais.

Il eût dit, que d'amour il déguise les traits.

Il eût cité Voiture, Ovide, pour exemples.

La Beauté cependant se bâtissoit des temples.

Commère, dit l'Esprit, point d'altercation,

Attendons que le temps vous mette à la raison.

Le temps ne tarde pas : il arrive, il efface

D'abord un agrément, puis deux, ensuite trois.

Adieu ris, jeux, plaisirs, amourettes & graces.

: Tome XXXIII. Part. II. N Tout

424. **BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,**

*Tout fuit ; & la Beauté voit son sort cette fois ;
Elle n'est déjà plus . que l'Esprit n'est encore ,
Par le temps même accru , qu'à sa première
Aurore.*

*Mémoires de Mr. le Marquis de St. Fon-
lain, recueillis dans les Lettres de sa Famille ,
par Mr. FRAMERY.*

L'honneur de tous les biens , est le plus
précieux ;

Et par un vieil abus difficile à comprendre,
Nous le pouvons ôter , & ne saurions le
rendre.

T. COGNELLE. *Illustras Ennemis.*
Act. I. Sc. III.

in 12. 4 Parties qui font ensemble pp.
890. chez Fétit 1770. La lecture de ce Ro-
man nous a rappelé cette réflexion d'un Au-
teur célèbre : „ Quelquefois j'ai espéré, dit-il,
„ qu'on discuterait au Théâtre les points
„ de Morale les plus importants, sans nuire
„ à la marche violente & rapide de l'action
„ dramatique. De quoi s'agiroit-il en'ef-
„ fet ? de disposer le Poëme de manière que
„ les choses y fussent amenées comme l'ab-
„ dication de l'Empire dans *Cinna*. C'est
„ ainsi que le Poëte agiteroit la question
„ du suicide, de l'honneur, du duel, de
„ la

„ la folie des dignités &c". Si ce souhait de Mr. *Diderot* n'est pas encore rempli, par les Auteurs Dramatiques, il l'a été jusqu'à un certain point par les plus célèbres Romanciers de notre Siècle, *Richardson*, & Mr. *Rousseau*. Tout le monde connoît leurs dissertations pleines de justice & de force sur le duel, le suicide &c. Mr. FRAMERY à leur exemple agite une question importante & neuve dans les Mémoires que nous annonçons, & sans nuire à l'intérêt de l'Ouvrage, il a su la discuter & la résoudre. Un préjugé barbare fait retomber sur une famille innocente la honte d'un membre coupable, & cette source d'injustice & d'infortune est regardée cependant comme un frein utile. Les préjugés ne se détruisent guère, mais il y auroit un moyen de remédier au moins en partie aux funestes effets de celui-ci. Ce moyen seroit de convenir que la considération dont jouissoit précédemment une famille injustement flétrie, pourroit lui être rendue, au cas qu'un de ses membres lui attirât autant de gloire par des actions d'éclat, que le coupable lui avoit imprimé de honte. Telle est la substance d'une discussion délicate, qui fait honneur aux principes & aux talens de Mr. F. Tout le reste

de l'Ouvrage donne la plus haute opinion de son cœur & de son esprit. Les caractères y sont vrais, intéressans, variés & soutenus. En un mot ce Roman est très supérieur à la foule des Ecrits de ce genre, on n'y retrouve point ces déclamations froides, ce style élégiaque, cette imitation servile des Ecrivains célèbres, qui annoncent dans leurs Auteurs tant de prétention & si peu de génie.

Sophie ou le triomphe des graces sur la Beauté. Imitation de l'Anglois de Miss Charlotte Lennox, avec figures; in 12. deux Parties qui font ensemble 453 pp. chez la Veuve Duchesne, chez Jay & chez Méri-got. 1770.

La Nouvelle Femme ou Histoire de Miss Jenny Westbury; Imitée de l'Anglois; in 12. deux Parties, dont la 1ere est de pp. 247 & la 2e de 220 chez J. P. Costard 1769. On peut recommander ces deux Ouvrages à ceux qui lisent des Romans : ils trouveront de l'intérêt dans les faits, de la vérité dans les caractères, une peinture assez fidèle des mœurs régnantes & beaucoup d'honnêteté dans les sentimens.

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 447

I T A L I E.

ROME. *V. Monaldini*, a imprimé : *Pictura Etruscorum in Vasculis, nunc primum collecta, explicationibus & Dissertationibus illustrata &c.* 1769. in folio. Cet Ouvrage que l'on doit à Mr. J. B. PASSERI, Gentilhomme de Pesaro, & Membre de diverses Académies, a déjà deux Volumes, & l'on en promet un troisième. L'Auteur explique fort heureusement un bon nombre de figures qu'on voit sur les *Vases Etrusques*; mais souvent aussi il se livre trop à son imagination, & il voit sur ces Vases tout ce qui peut lui donner lieu de disserter, & de répandre à pleines mains l'érudition, qu'il a puisée dans *Pitiscus* & dans quelques autres Auteurs connus. On lira avec plaisir ses Dissertations sur les habillemens des Etrusques, sur leurs Dieux Lares ou domestiques, & celle où il prouve que les Vases dont il s'agit sont effectivement Etrusques, & non pas Egyptiens, Grecs, ou Romains, comme quelques Savans l'ont prétendu. Ces Vases n'ont pour la plupart qu'un pied & demi de hauteur, & ils ont presque tous la forme de plats ou de gobelets. Mr. *Passeri* croit qu'ils servoient aux usages ordinaires de la

vie dans les cuisines, sur les tables, au buffet, aux toilettes, dans les chambres comme meubles, ornemens &c. Quelques-uns, en petit nombre, ont trois pieds de hauteur, & on les plaçoit vraisemblablement dans les Temples ou les Laraires. Les figures dont tous ces Vases sont décorés, sont relatives à la vie civile, aux coutumes, aux fêtes, aux cérémonies, aux nœces, aux funérailles, aux Sacrifices, aux vœux, aux métiers, aux jeux, aux Spectacles, &c. des Etrusques. On sent combien les mœurs, le genre de vie, les usages de ces Peuples peuvent être éclaircis par ces figures: aussi notre Auteur promet-il de donner à la fin de cet Ouvrage un Traité sur les mœurs des Etrusques.

Νεμεωίναι, cioè, I Vincitori Nemei, di PINDARO, tradotti in Italiano Canzoni, ed illustrati con Poësille, da GIANBATTISTA GAUTIER; nella Stamperia di Paolo Glonchi Erede Bizarrini, Provvisore de' Libri della Biblioteca Vaticana, Vol. in 8. de 259. pp. Mr. GAUTIER continue avec beaucoup de succès à traduire les Odes de Pindare en vers Toscans, & à les accompagner de notes savantes. Il décore chaque Ode d'une
très

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 449

très belle gravure, qui représente un des travaux d'Hercule.

Tragedie, e Poësie, del Marchese e Senatore GIUSEPPE ANGELUCCI Bolognese; 1788. in 8o. pp. 550. Ces Oeuvres diverses du Marquis ANGELUCCI, Sénateur de Bologne, contiennent trois Tragédies, des Sonnets, & quelques autres Pièces en vers non rimés.

Chronologia Romanorum Pontificum a S. Petro ad Clementem XIII. P. O. M. per fascicula juxta Sandini seriem digesta, unaque Tabula exhibita, in qua Pontificum omnium Nomen, Cognomen, Patria, Tempus, quo quisque electus est, & Petri Cathedram tenuit, & præterea Pseudo-Pontifices recensentur, majoribus litteris Pontificum Nominibus scriptis, quorum temporibus congruunt, vel præcedunt schismata. Opus Ecclesiasticæ Historiæ cultoribus adpræme utile, atque accommodatum. Auctore GREGORIO BAGDADIO ANTEPLIO, 1768 in Folio. Cet Ouvrage est utile & bien fait.

BOLOGNE. *Dell' Arte Poetica, Ragionamenti cinque del Sig. FRANCESCO MARIA ZANOTTI, alla Nobil. Donna la Signora Marchesa Maria Dolfi Ratta, c. à d. Cinq Discours sur l'Art Poétique, par Mr.*

450 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

ZANOTTI, adressés à *Mme la Marquise Delfé* chez *Volpe*, Vol. in 8°. de 399. pp. Il y a beaucoup d'esprit, de justesse, & de goût dans ces cinq Discours, où le célèbre Mr. ZANOTTI traite successivement de la Poésie en général, de la Tragédie, de la Comédie, de l'Epopée, & de la Poésie Lyrique.

FLORENCE. *Joseph Allegrini* a publié le second Tome des *Portraits des Eloges Historiques des Hommes Illustres de la Toscane* &c. *Serie di Ritratti d'Uomini illustri Toscani, con gli Elogi istorici dei medesimi, consecrata a Sua Altezza Reale la Serenissima Maria Luisa Infanta di Spania, Arciduchessa d'Austria, Gran-Duchessa di Toscana* &c. *Volume Secondo*, in folio. La Toscane, proportionnellement à son étendue, est, peut-être, le Pays du monde qui a produit le plus de Personnages illustres. On en trouvera la preuve dans l'intéressant Volume que nous annonçons. Il contient la vie d'une multitude d'Hommes célèbres, qui se sont distingués dans les Arts, dans l'Eglise, dans les Armées, dans les Négociations &c. Leurs Portraits sont bien gravés: on les doit pour la plupart au Sr. *Allegrini*. Il ne faut pas négliger de lire la Préface: le

Dr,

Dr. MARC LASTRI y trace un magnifique tableau de la gloire que sa patrie s'est acquise dans tous les genres.

Une Société d'Amateurs des Arts, a formé le projet de publier successivement, par Cahiers de quatre feuilles, les Portraits des plus célèbres Peintres, Sculpteurs, & Architectes, avec leur éloge & les principales particularités de leur vie. Cette louable entreprise s'exécute avec succès: on a déjà publié divers cahiers qui forment un Volume in 4^o, magnifiquement exécuté dans l'Imprimerie de S. A. R. 1769. Jean Baptiste Eroffi a gravé les Portraits.

Poesie Liriche di GIOVANNI BATISTA CASTI, Poeta di Sua Altezza Reale, il Gran-Duca di Toscana, dedicate alla Real Gran-Duchessa Maria Luisa Arciduchessa d'Austria &c, c. a. d. Poésies Lyriques de M. CASTI, Poète de S. A. R. le Grand Duc de Toscane, dédiées à S. A. S. la Grande Duchesse &c. 1769. in 80. pp. 192. Il y a des graces & de la délicatesse dans ces Poésies; la plupart sont des Pièces anacréontiques, ou des Cantates. Cette Edition est fort belle & ornée de plusieurs jolies vignettes.

La Creazione dell' Universo, a sia, Sacra

462 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Settimana, Poema Eroico del Dottor FULVIO MAURO. Napoletano; c. a. d. La Création de l'Univers, ou la Sainte Semaine, Poème Héroïque, par le Dr. MAURO, Napolitain; chez J. Allegrini 1768 in 8°. pp. 95. La Semaine, ou la Création du Monde, Poème de du Bartas très parfaitement oublié aujourd'hui, eut plus de vingt Editions en moins de six ans, & fut traduit en Latin, en Espagnol, en Allemand, en Anglois, & en Italien. Nous doutons fort que le Poème de M. MAURO, quoi qu'infinitement meilleur, ait un succès aussi brillant, mais il se soutiendra mieux, & à coup sûr il ne tombera pas dans le mépris comme celui de du Bartas.

NAPLES. Le P. PAUL ANT. PAOLI a publié un magnifique Ouvrage intitulé: *Avanzi delle Antichità esistenti a Pozzuoli, Cuma e Baja. Antiquitatum Puteolis, Cumis, Bajis, existentium reliquæ*, grand in folio, composé de 68 belles Planches, & de 38 pages, gravées aussi, qui donnent en Italien & en Latin l'explication des figures. Ces explications sont très intéressantes, & font beaucoup d'honneur au savoir & au goût de l'Auteur. Il y éclaircit divers points obscurs de l'ancienne Géographie, & il

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 453

Il propose souvent des conjectures toutes nouvelles, & qui paroissent très heureuses. Il croit, par ex. que le Lac Lucrin n'étoit pas vis-à-vis du *Monte nuovo*, où on le place communément, mais à l'endroit où est à présent le Golfe de Bayes, & il tâche de le prouver par divers passages de Strabon, de Plin &c. Ce qu'il y a de certain, c'est que les volcans & les tremblemens de terre, doivent avoir produit de grands changemens dans le local de ces contrées. Le P. PAOLI promet un Volume de Dissertations sur la Ville de Pouzzol & sur ses environs, & il est bien à souhaiter qu'il remplisse cet engagement.

Vincenzo Mazzala - Vocela a imprimé: *La Religione dimostrata Sonetti d'IGNAZIO GAIONE fra gli Arcadi Ferisilo Polemocrateo* &c, c. a. d. *La Religion démontrée: Sonnets de Mr. GAIONE* &c. 1769. in 40. pp. 38. L'idée de démontrer la Religion Chrétienne dans une suite de Sonnets, a quelque chose de bizarre; mais il ne laisse pas d'y avoir de la solidité & de la bonne Poésie dans ce petit Ouvrage. Ce sont sur-tout les Matérialistes que M. GAIONE combat.

DOMINICI ALFENI. *Varii Institutionum Juris Neapolitani Libri IV. Liber Pri.*

454 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Primus; apud Josephum Raymundum, 1767. in 8o. pp. 332. Nous annonçons ce Livre bien tard; mais il ne fait que de nous parvenir. Par le Droit Civil de Naples, le savant Auteur n'entend pas seulement celui de la Capitale, mais encore celui de tout le Royaume. Il donne une assez mauvaise idée de l'état actuel de la Jurisprudence Napolitaine: *Facientem Civitatis Jurisprudentiam, obnubilatam tenebris originum, labe forensi foedam, fractam, scissamque exilibus, mixtisq; Imperiis, erigere, & restituere aggredior.* L'Ouvrage que nous avons sous les yeux étoit donc bien nécessaire, & il doit être d'autant mieux reçu qu'il est plein d'une érudition choisie, & qu'il est écrit avec beaucoup de solidité, d'ordre & de pureté. Ce n'est au reste ici que le premier Livre de l'Ouvrage: L'Auteur y traite du Droit des Personnes. Il est à souhaiter qu'il ne tarde pas à publier les trois autres Livres qu'il promet.

VENISE. Une très jolie Edition de l'*Aminta* du TASSE, est sortie depuis peu des presses d'Antonio Zatta: *L'Aminta, Favola Boscareccia di TORQUATO TASSO, aggiuntevi il Poemetto, Amore fuggitivo, 1769. in 8o. pp. 84.* Des notes curieuses,
des

des leçons diverses tirées du Manuscrit même du Tasse, des remarques critiques d'un Bel esprit d'Italie, une ingénieuse Eptre Dédicatoire en vers blancs à M. *Pierre Persaro*, une notice de toutes les Editions qu'on a données de l'*Aminie* depuis la première qui parut en 1581, & de toutes les Traductions qui en ont été faites, enfin 28 belles planches, tout concourt à donner du prix à cette nouvelle Edition du modèle des Comédies Pastorales.

Dell' Arte Pittoria Libri VIII. coll' Aggiunta di Componimenti diversi del Conte ADAME CHIUSOLE, di Roveredo, P. A. c'est-à-dire, *De l'Art de la Peinture, Poëme*, auquel on a joint quelques autres Ecrits de Mr. le Comte ADAM CHIUSOLE; chez Caraboli & Pompeati 1769. in 8o. pp. 295. Quoique cet Ouvrage soit assez foiblement versifié, & qu'il ne soit pas comparable aux Poëmes François que nous avons sur le même sujet, il ne laisse pas d'être instructif & de mériter à ce titre d'être acquis par les amateurs de la Peinture. Ils liront sur-tout avec plaisir & avec fruit quelques Discours du Comte CHIUSOLE, qui roulent sur l'Architecture, la Sculpture & la Peinture.

VERONE. *Morum Libri III. Carminum*.
Li-

456 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Liber ; apud heredem Augustini Carattoni
Typographum Seminarii, 1769. in 4o pp. 186.
 Ce Poëme sur la culture des Meusiers, est
 magnifiquement imprimé, & il méritoit de
 l'être. On le doit, à Mr. le Comte Louis
 MINISCALCHI, Patricien de Vérone. En voi-
 ci le début :

*Quæ cura agricolis, viridiquis cultus habenda,
 Sic Moro, ut sator expediat suamunera bombyx,
 Munera, quæ ubertim dominos, ditantque colonos,
 Nunc patrii dicam ruris correptus amere.
 Mollis tu mihi, Musa, refer plantaria. primum,
 Quæ teneras mittant matrum de corpore virgas,
 Ut pressa per agros, educta falco, & aratro
 Assurgant: facili mecum dic carmine Morum,
 Donec adulta novam referat bombycibus oïcam.
 Morborum causas memora, plantasque ferendas
 Moresque, unde arbor crescat, quo fidere frondes,
 Ingentesque simul ramos, fructusque tumentes
 Germinet &c.*

BRESSE. *Poemetti e Lettere in versi sciolti,*
delle Stampe di Gi. Batista Rizzardi, c. à d.
Poésies & Epîtres en Vers non rimés, chez
Rizzardi 1769. in 8. pp. 164. Ce petit Volu-
 me est charmant, tant par la beauté de l'im-
 pression & de tous les ornemens typogra-
 phi-

phiques, que par l'agrément & l'excellente versification des Pièces qui le composent. Ce sont d'abord quatre Poèmes très ingénieux qui ont pour titres, *la Toilette, l'Amour, le Commerce, le Goût*; & puis sept Epîtres, dont l'une est adressée à Mr. de Voltaire. On doit le tout à Mr. le Comte JEAN JOSEPH COLPANI.

MILAN. *Il Vesuvio, Poemetto, Storico-Fisico, con Annotazioni del P. ANASTASIO CAVALLI, Carmelitano, P. A. Accademico Immobile, Infecondo. e P. O &c. c. à d. Le Vesuve, Poème Historique & Physique, avec des Notes, par le P. ANASTASE CAVALLI, Carme &c. chez Frederic Agnelli, 1769 in 8o pp. 157. avec deux Planches.* Ce beau Poème, dédié à Mlle. Corilla Olimpica, Dame très connue par ses talens poétiques, étoit digne d'être offert à cette célèbre Florentine. Les Notes sont savantes & curieuses.

ALLEMAGNE.

BERLIN. *Schreiben an den Herrn Diaconus Lavater zu Zürich von MOSES MENDELSSOHN, c. a. d. Lettre de MOYSE MENDELSSOHN à Mr. Lavater; petit in 8o. pp. 32. chez F. Nicolai 1770. Mr. Lavater.*

vater, connu déjà par différens Ecrits, vient de traduire en Allemand la *Palinogénésie* de Mr. Bonnet. Profond admirateur de cet Ouvrage, & ami zélé de Mr. MENDELSSOHN, il lui a dédié sa Traduction en le sommant de répondre aux argumens de Mr. B. s'il se croyoit en état de le faire, ou d'embrasser le Christianisme s'il jugeoit invincibles les preuves sur lesquelles on l'appuie. Le célèbre Juif forcé par ce défi à rendre compte de sa foi, atteste de la manière la plus solennelle son attachement à la Loi de ses Pères; mais il déclare en même temps qu'il ne veut point entrer en lice avec Mr. Bonnet, & l'on découvre autant de prudence que d'adresse dans l'exposition des motifs de son refus. Suivant lui le zèle convertisseur est incompatible avec l'esprit du Judaïsme, d'un côté parce que la Loi de Moyse n'étoit destinée qu'à un seul Peuple, & de l'autre parce que cette Loi n'exclut point du bonheur éternel les Hommes vertueux de quelque Nation qu'ils soient, pourvu qu'ils persévèrent dans la pratique des devoirs de la Religion Naturelle. Mr. MENDELSSOHN conclut de là, que rien ne l'oblige à combattre le Christianisme, d'autant plus que jouissant de la

liberté & de la paix dans un pays où il est professé, il ne croit point devoir attaquer ses protecteurs par l'endroit qui doit leur être le plus sensible. Les amis de la vérité regretteront sans doute qu'elle demeure encore voilée aux yeux d'un homme si digne de la connoître : mais en déplorant son erreur, on ne peut s'empêcher d'applaudir à l'humanité, au désintéressement, & à la bonne foi qui règnent dans sa conduite & dans ses Ecrits. Il s'en faut bien cependant qu'un de ses compatriotes ne lui ait rendu cette justice. Mr. le Dr. *Käbele*, à l'occasion du défi de Mr. Lavater & de la réponse de Mr. *Mendelssohn*, a écrit à l'Auteur Juif une Lettre très pressante pour l'engager à rendre raison de sa croyance. Cette Lettre contient des questions qu'il n'a pas droit de lui faire, & des soupçons injurieux que la charité auroit du réprimer. Il est très étrange, par exemple, qu'il s'obstine à suspecter de Déisme un homme, qui déclare par une espèce de serment qu'il est persuadé dans son cœur de la Religion qu'il professe. Mr. M. a répondu à ces accusations, mais avec la douceur & la modestie dont il s'est fait une loi. Nous souhaitons à celui-ci les lumières du

Tome XXXIII. Part. II. O Doc-

460 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

Docteur, & à Mr. Köhler la modération du Philosophe.

HALLE. J. G. Trampe a imprimé: JOHANN FRIEDRICH STIEBRITZENS *Betrachtungen über einige Gegenstände der Schrift und der Religion; nebst einem Anhang von dem Alter des Samaritanischen Pentateuchus*, c. à d. *Considérations sur quelques sujets de l'Ecriture Sainte & de la Religion, avec un Supplément sur l'antiquité du Pentateuque Samaritain*, par Mr. J. F. STIEBRITZ, 1769. grand 8o. de 278 pp. Mr. le Professeur STIEBRITZ s'est acquis beaucoup de réputation en Allemagne, par divers bons Ouvrages de Théologie, de Philosophie, & de Littérature. Les Considérations qu'il publie aujourd'hui sont en partie dogmatiques, en partie critiques, & la plupart répandent du jour sur quelques passages difficiles de l'E. S. Une des plus intéressantes roule sur les malédictions qui se lisent dans les cinq derniers Versets du Chap. XX. de Jérémie. Quelques terribles que soient ces imprécations, presque tous les Interprètes les attribuent au Prophète même, & supposent que dans un moment de découragement & d'impatience, il lui arriva, comme à Job, de mau-
di-

dire le jour de sa naissance &c. Mr. STIEBRITZ croit au contraire, comme le célèbre Mr. *Venema*, que Jérémie met ces malédictions dans la bouche de Pashur & des autres ennemis du Peuple de Dieu : le Prophète prédit que ces malheureux accablés un jour des jugemens du Seigneur, souhaiteroient, dans l'excès de leur désespoir, de n'être point nés & maudiroient leur propre existence. Notre savant Auteur rend de plus en plus vraisemblable cette explication, qui avoit déjà été proposée par *Maldonat*, & par *Cappel*. La Dissertation sur le Pentateuque Samaritain est savante & curieuse. Ce Pentateuque n'est pas, ainsi que bien des gens se l'imaginent, une Version Samaritaine du Texte Hébreu ; c'est le Texte Hébreu même, écrit en caractères Samaritains. Mais à qui doit-on cet Exemplaire, & dans quelles vues s'y est-on servi des lettres Samaritaines ? C'est sur quoi les Savans sont fort partagés. Les uns croient qu'il fut apporté aux Samaritains par le Prêtre qu'*Esarhaddon* leur envoya. D'autres pensent qu'ils le reçurent des mains de *Manassé*, gendre de *Sanaballat*, lors qu'il se réfugia chez eux, & qu'il y exerça la Sacrificature dans leur Temple de *Garizim*. Mr. STIEBRITZ,

remonte bien plus haut , & après avoir prouvé que ce Pentateuque existoit avant la Captivité de Babylone , & même avant celle d'Assyrie , il conjecture que ce fut Jéroboam I. qui le fit écrire en lettres Samaritaines. Voici en raccourci tout le Système de notre savant Auteur. Les Juifs avant & après leur retour de la Captivité de Babylone , se servoient des caractères Samaritains pour tout ce qui concernoit la vie civile , comme il paroît par les Sicles Juifs , qui se conservent dans les Cabinets des Curieux , & dont les inscriptions sont en lettres Samaritaines. Mais ils employoient constamment dans leurs Livres Sacrés , les lettres Assyriennes ou Chaldéennes , c. à. d. ces lettres quarrées qui se voient aujourd'hui dans nos Bibles Hébraïques. Ces caractères quarrés n'ont point été inventés par Esdras , ni substitués par lui ou par quelqu'autre aux caractères Samaritains : ils ont été constamment & de toute antiquité en usage parmi les Juifs , & les lettres quarrées dont ils se servent encore aujourd'hui sont , quant aux traits essentiels , les mêmes que Moïse employoit , & avec lesquelles furent écrites les Tables de la Loi , le Pentateuque & tous les autres Livres Sacrés. Les Samaritains ,
ce-

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 463

cependant, n'ont jamais reconnu pour Divin d'autre Pentateuque que celui qui est écrit en caractères Samaritains, & qui leur fut sans doute porté par le Prêtre qu'Efarhaddon leur envoya. Mais il ne faut pas croire que ce Prêtre ait été le premier qui ait écrit les Livres de Moïse en caractères Samaritains. Diverses raisons, que Mr. STIEBRITZ rapporte, le persuadent qu'avant même la Captivité d'Assyrie, & lorsque les dix Tribus d'Israël étoient encore dans leur Pays, elles se servoient déjà des lettres Samaritaines; & il lui paroît très-vraisemblable que Jéroboam, qui avoit presque tout changé dans la Religion & dans le Culte, afin de détacher de plus en plus ses Sujets des Peuples de Juda, avoit aussi abandonné les anciennes lettres Assyriennes, ou le caractère quarré, pour y substituer les lettres Samaritaines, qui dans le fonds étoient les mêmes que les Phéniciennes, dont toutes les Tribus se servoient, depuis long-temps dans l'usage ordinaire de la vie.

LEIPSICK. *Almanach der Deutschen Musen*; c. a. d. *Almanach des Muses Allemandes pour l'année 1770.* grand in 12. pp. 290. Les François dit l'Auteur, sont jusqu'à présent les seuls qui possèdent le talent

de renfermer tout dans des Dictionnaires & dans des Almanachs : il trouve qu'à plusieurs égards ils sont bons à imiter, & c'est à leur exemple qu'il a publié cet Ouvrage. L'*Almanach des Muses* que nous avons annoncé plus d'une fois, a donc fourni l'idée de celui-ci ; mais l'Auteur Allemand ne s'est pas attaché servilement à son modèle ; son plan est plus étendu, ses Notices plus longues roulent sur des Ouvrages de différens genres, & en un mot le sien est à plusieurs égards un très bon Journal. Afin de ne rien négliger de tout ce qui caractérise un Almanach des Muses, il s'est donné la peine de réformer le Calendrier, & a substitué aux noms des Saints des noms de Poètes & d'Auteurs Allemands, observant toujours de placer les plus célèbres aux Dimanches & aux jours de Fêtes. Mais pour former un nombre qui réponde aux 365 jours de l'année, on sent qu'il a fallu avoir recours à des Auteurs médiocres & presque ignorés, aussi tous ces noms *se suivent mais ne se ressemblent pas*. L'ordre dans lequel on les présente, subira sans doute divers changements, & au bout de quelques années, plusieurs jeunes Poètes en surpassant leurs modèles, pourront obtenir les hon-

honneurs du Dimanche. On ne trouvera point ici un aussi grand Recueil de Pièces fugitives que dans l'Almanach François, & la raison en est toute simple, c'est que l'Allemagne (en dépit du Calendrier) ne produit pas encore autant de bons Poètes que la France, mais on a tâché d'y suppléer par le choix des morceaux & en effet il y en a peu de médiocres. Les plus précieux de cette collection sont sans contredit deux Odes sacrées de Mr. *Klopstock*; & les plus agréables quelques Pièces anacréontiques de Mr. *Gerstenberg*. & les Epîtres de Mr. *Gleim*. Nous essayerions vainement d'en transmettre les beautés dans une traduction Française, elles tiennent trop à l'expression, au rythme, & au génie de la Langue. Mais il nous sera plus facile de faire connoître les talens critiques de l'Auteur de cet Almanach, & la Notice suivante en donnera l'idée.

Le Messie 3e. Volume; Halle, chez Hemmerden in 8°.

„ Ainsi qu'on reçoit un Héros, l'honneur de sa Nation, quand après une longue absence il revient dans son Pays natal, ainsi tout bon Patriote doit recevoir cette continuation tant désirée, d'un Poème que nos

voisins nous envieront un jour. Les objets deviennent toujours plus importans & plus difficiles à traiter. Ici nous ne voyons plus le Messie dans son abaissement, nous le contemplons dans sa gloire; & cette nouvelle partie du Poëme comprend le récit de la résurrection des Saints, & de celle du Sauveur, ainsi que de ses différentes apparitions. Que ces objets sont majestueux! mais ici KLOPSTOCK est dans sa sphère: Personne n'a jamais peint comme lui les phénomènes de la gloire divine, & les sensations des Esprits. La résurrection des Saints a ouvert un vaste champ à sa brillante imagination, & lui a fourni matière à de belles fictions, qu'il a toujours eu l'art de varier & de rendre vraisemblables. Et que ses descriptions sont admirables! quelles comparaisons! quelles images! & qu'il a bien exprimé des choses qui paroissent au dessus de l'expression. Le travail de tant d'années, & le travail d'un pareil génie, doit exciter l'attente la plus vive même chez les esprits les plus froids; & personne ne sera trompé dans l'opinion qu'il s'en forme, que ceux qui exigent que Klopstock se soit surpassé. C'est bien assez sans doute qu'il soit resté semblable à lui-même, & cela est arrivé

pres-

presque toujours &c ". Nous supprimons à regret le reste de cette Notice, qui contient d'excellentes remarques sur l'Ouvrage annoncé, mais qui en supposent la lecture: on y apprend encore que cette continuation du *Messie* ne renferme pas la fin du Poëme. Qu'on ne juge pas au reste par le morceau que nous venons de traduire, du ton qui règne dans les jugemens du Critique, bien loin de prodiguer la louange, sa sévérité est quelquefois injuste, & sa gaieté souvent méchante. En voici quelques exemples pris au hazard. *Polybymnia von JACOB SCHULTES, Uim, bey Bartholomäi 80. c. à. d. Polymnie &c. &c.*

„ Mr. SCHULTES, dans un très gros Volume, a entonné des Hymnes sur tous les tons, mais jamais il n'a pu saisir celui de la Muse qui a l'affront d'être placée à la tête de ses rhapsodies. Le contenu de ces Hymnes est édifiant sans doute, mais par contre le style dans lequel elles sont écrites, est une espèce d'offense envers les gens de gout qui composent le Public. Rarement, bien rarement, Mr. S. s'élève au dessus d'une mauvaise prose rimée; & ce qu'il y a de pis c'est que la rime même lui échappe sans cesse ". *Gedichte auf die Huldigung &c.*

c. a. d. *Poèmes sur l'Installation de S. A. S. l'Electeur de Saxe*, par C. A. CLODIUS, à *Leipsic*, chez *Crusius* 80. L'occasion est solennelle, le papier magnifique, le style pompeux, l'invention pitoyable, l'Auteur plein de vanité. Tous ces Poèmes avoient déjà paru séparément, & je ne vois pas pourquoi l'Auteur veut encore en fatiguer le Public. On dit qu'ils ont plu à la Cour: fort bien! qu'il s'en contente. &c. &c". En parcourant cet Almanach nous nous apercevons d'une erreur qui s'est glissée dans une de nos annonces. Trompés par le rapport des noms, nous avons attribué au célèbre Mr. *Lessing* deux nouvelles Comédies, qui sont l'ouvrage de son Frère. Nous les trouvions en effet fort au dessous de ses meilleures Pièces, & à moins que le jeune Auteur ne fasse des progrès très rapides, il y aura autant de distance entre les deux frères, qu'il y en avoit entre *Pierre & Thomas Corneille*.

Weidmann & Reich ont imprimé: *Adversaria Medico-Practica Voluminis I. Pars I. & II.* 1769. & 1770. grand 80. deux Parties, qui font ensemble 383. pp. C'est au célèbre Mr. C. G. LUDWIG, qu'on doit cet excellent Recueil, dont tous les Médecins desireront la continuation. Voici les titres

titres des Pièces contenues dans ces deux premières Parties: 1. *Morbi epidemici sub finem anni 1757. & initium 1758. Lipsiæ grassantis, brevis recensio.* 2. *De extracti byoscyami viribus & efficacia præsertim in melancholicis & epilepticis morbis, Auctore Cl. Greding.* 3. *Responsum, Principis jussu super variolarum insitione a Facultate medica Lipsiensi datum mense Junio 1761.* 4. *De dextra cordis auricula rupta, mortis subitæ causâ, observatio iconè illustrata.* 5. *De ratione venæsectionis in hæmoptoicis.* 6. *De ratione venæsectionis in vomitu cruento laborantibus.* 7. *De stasi sanguinis in venis, inflammationem mentiente.* 8. *Meletemata de putredine animali & morbis putridis.* 9. *De epidemicorum morborum differentia & ratione eos observandi.* 10. *Animadversiones in libellum Ill. de Hahn, quo de ratione variolarum exponit.* 11. *Responsa quædam Ill. de Hahn ad D. Ludwigii animadversiones de natura variolarum contra novum eorum systema directas.* 12. *De extracti stramonii viribus & efficacia in curandis melancholicis & epilepticis morbis, Auctore Cl. Greding.* 13. *De hernia inguinali cum crurali complicata, observatio animadversionibus illustrata.* 14. *De processibus intestinorum tractatio iconibus illustrata.* 15. *Meletemata de*

470 BIBLIOTHEQUE DES SCIENCES,

— *ne putredine animali & morbis putridis continuata.*

FRANCFORT sur le Mein. *Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte.* par Mr. A. MATTHIEU, Pasteur de l'Eglise François Réformée à Francfort, Tome I. chez les Frères André 1767. grand 8o. de 347 pp. Tome II. 1768. pp. 316. Feu Mr. MATTHIEU, mort en 1765. à l'âge de 75 ans, étoit un des plus dignes & des plus respectables Pasteurs, que les Réformés François aient eu dans ce Siècle. Ses rares vertus & ses talens distingués, lui ont constamment mérité une considération extraordinaire dans l'Eglise de Francfort, pendant les cinquante années qu'elle a eu le bonheur de le posséder, & sa mémoire y sera toujours en bénédiction. Aussi les Sermons que nous annonçons, y ont-ils été reçus avec le plus vif empressement, & l'on souhaite fort que l'Editeur, Mr. Jassoy, digne Pasteur de l'Eglise François d'Offembach, & Gendre de Mr. Matthieu, en publie encore quelques Volumes, comme il le fait espérer. Les deux Tomes qui paroissent contiennent 21 Sermons, dont voici les Textes. 2 Cor. 4: 5; 2 Cor. 5: 1; 2 Tim. 2: 8; Ps. 127. 3-5; Rom. 8: 9. Hebr. 11: 6; Ps. 85: 9; Ps.

AVRIL, MAI, JUIN, 1770. 471

Ps. 73: 28; *Matth.* 25: 14-30; *Jean* 14: 1; *Matth.* 16: 26; *Prov.* 28: 14; *Luc.* 16: 19-26; *Ps.* 42: 2, 3; *Hebr.* 13: 7; *Luc.* 1: 32, 33; *Luc.* 18: 10-14; *2 Cor.* 4: 17; *Luc.* 2: 10, 11; *Prov.* 16: 18; *Prov.* 29: 5; *Prov.* 18: 12; *Prov.* 14: 30; *Hebr.* 11: 6; *1 Cor.* 11: 28, 29; *Ps.* 116: 12; *2 Tim.* 3: 16. A la tête du premier Tome, l'Editeur a mis un Eloge Historique très bien fait de Mr. MATTHIEU. Quant aux Sermons, on y reconnoît le véritable Orateur Chrétien, qui sent toute l'importance & toute la gravité de son Ministère, qui ne se prêche point lui même, qui ne cherche point à exciter l'admiration par des pensées brillantes, par des traits d'esprit, par des épigrammes, par une éloquence fastueuse, par un étalage d'érudition & de critique; mais qui pense uniquement à rendre ses Auditeurs plus éclairés & plus vertueux. Les Textes sont bien choisis, comme on le voit par la liste que nous en avons donnée, & ils sont expliqués brièvement, avec clarté & avec méthode; les raisonnemens sont justes, les preuves solides, les exhortations graves & touchantes, le style pur & naturel: par-tout règne cette piété solide & raisonnable, cet-

te noble simplicité, qui devroient toujours caractériser ces sortes de productions.

PROVINCES UNIES.

GRONINGUE. L'Imprimerie de *Hajo Spandaw*, vient de nous donner le Discours que Mr. WIDDER a prononcé le 24. Janvier dernier. Ce Discours roule sur les caractères de la Sagesse Divine, que l'on découvre dans les moindres productions de la Nature. FRIDERICI ADAMI WIDDERI *Oratio inauguralis de Sapientia Dei in minimis naturæ operibus conspicua, dicta in choro Templi Academici d. 24. Jan. MDCCLXX. cum extraordinarium Philosophiæ professionem in illustri Academia Groningo-Omlandica solemniter auspicaretur*; 44 pp. in 4o. Comme la Sagesse Divine se manifeste principalement en ce que Dieu opère les meilleures fins par les moyens les plus propres & les plus sûrs (*quod optimos fines optime certissimeque assequatur Deus.*) Mr. WIDDER remarque d'abord que la liaison des parties & leur assemblage pour faire un tout, sont dans les moindres choses que nous voyons, aussi propres qu'il soit possible à produire la fin auxquelles elles sont destinées, & qu'elles y tendent d'une façon admirable par la voie la plus courte.

Il le fait voir ensuite en détail en jettant les yeux sur la nature de la lumière, de l'eau & des sels; en fixant son attention sur la diversité des plantes, sur les semences qui reproduisent constamment les mêmes genres d'êtres; sur les animalcules qui couvrent la terre; sur les métaux qui s'y engendrent; sur l'instinct des animaux, enfin sur toutes les espèces de petits objets qui se présentent à nos regards; il fait voir dis-je qu'ils existent & se conservent, suivant des loix fixes & invariables qui manifestent la Sagesse d'un Etre qui produit toujours le meilleur par les meilleurs moyens. Après ces considérations, Mr. WINDER fait sentir combien il est absurde d'attribuer ces effets surprenans d'une Sagesse infinie au hazard, à la nature, ou à d'autres causes prises des objets mêmes. Son Discours est accompagné de notes qui en augmentent le mérite.

Voici encore une Dissertation qui roule sur une matière très intéressante, l'obligation de ne pas violer l'égalité naturelle des Hommes: *Dissertatio Juridica inauguralis de æqualitate hominum naturali non violanda, quam pro gradu Doctoratus, summisque in utroque jure honoribus & privilegiis rite ac legitime consequendis publico*
Eru-

*Eruditorum examini subjicit auctor JOANNES WICHERS, Groninganus, die 31. Janu. 1770. H. L. Q. S. Groningæ, apud Jacobum Bolt, pp. 62. Cette Pièce est divisée en 20. §§. En voici l'ordre. Les Hommes sont de même nature : ils dépendent tous des Loix naturelles ; leurs droits & leurs devoirs sont donc mutuellement les uns envers les autres les mêmes ; conséquemment chacun est indépendant de tout autre, & par conséquent aussi libre. Les hommes sont donc naturellement tous égaux entr'eux. Notre Auteur examine les objections qu'on fait à cette dernière conséquence. Il fait voir entr'autres, que l'égalité naturelle qu'il attribue ici à l'homme, n'a point été détruite lorsqu'on s'est départi de la communauté primitive ; que cette égalité ne nous donne qu'un droit imparfait à concourir au bien être de nos prochains ; qu'elle ne peut être ôtée à l'homme soit en tout soit en partie qu'avec son consentement, & qu'il ne peut la perdre par rapport aux droits qu'on nomme *jura connata*, parceque ces droits sont inaliénables. De là l'Auteur déduit que la liberté de Religion, est un de ces droits auxquels on ne peut pas même renoncer, quand on le voudroit, & que les sociétés civiles ne*

pou-

pouvant avoir pour but de dépouiller les Citoyens de leurs droits, les Loix civiles n'en peuvent avoir non plus d'autre que celui de conserver l'égalité entre les Citoyens.

UTRECHT. J. Broedelet a imprimé: *Dissertatio Philologica exhibens Observationes de Re cibaria veterum Hebræorum speciatim de Pane ejusque præparatione quam, publico Examini proponit* JOANNES KNEFFELHOUT *Rotterdamo - Batavius Auctor* in 40. pp. 54. *Dissertatio altera -- speciatim de animalibus apud Hebræos esu licitis eorumque in cibum præparatione nec non de cibis lacteis*, pp. 74. Ces deux Dissertations méritent d'être connues & conservées. M. KNEFFELHOUT y traite de la cuisine des anciens Hébreux, de leurs alimens, de la manière de les préparer &c. & les recherches également savantes & curieuses qu'il fait sur ces objets, lui donnent occasion d'expliquer heureusement divers passages de l'Ecriture Sainte. Il éclaircit très bien, par ex. celui d'*Estcb.* IV: 12, 15. & il réfute victorieusement le sens absurde que lui a donné l'Auteur de la *Philosophie de l'Histoire*. Le prétendu Abbé *Bafin* dit, par une ignorance grossière ou affectée, que Dieu ordonna à Ezéchiel de couvrir son pain d'excrémens &c.

Tome XXXIII. Part. II. P dé

de le manger. Mais outre qu'il est très vraisemblable que le tout ne se passa qu'en vision, il est certain, comme le prouve M. KNEFFELHOUT, que Dieu vouloit seulement, qu'au lieu de bois le Prophète se servit d'excrémens desséchés pour faire cuire son pain. Il s'agissoit de représenter l'extrémité à laquelle les Juifs seroient réduits pendant le Siège de Jérusalem. Il devoit durer si long-temps qu'il ne resteroit plus de bois ni d'autres matières combustibles, & qu'il faudroit avoir recours aux excréments des animaux pour cuire les alimens. On fait que dans certaines contrées de l'Orient où il y a peu de bois, on se servoit à son défaut des excréments des bœufs, des chameaux &c. Divers Voyageurs modernes nous apprennent que cette coutume est commune encore aujourd'hui. Le célèbre *Shauw*, par ex. dit dans la Préface de ses Voyages: *La fiente des chameaux de quelque Caravane qui nous avoit précédé, nous servoit communément pour faire la cuisine; car après avoir été un jour ou deux au soleil, elle prend feu comme de l'amorce, & fait un feu aussi clair & aussi vif que du charbon de bois.* Le Chevalier d'Arvieux affirme la même chose dans son excellent Voyage de la

la Palestine: La seconde sorte de pain, dit-il, se cuit sous la cendre, ou entre deux brafiers de fientes de vacbe allumées, qui brûlent d'un feu lent, & cuisent le pain tout à loisir. — La croute de ce pain est noire & brûlée, elle conserve une odeur de fumée, & un goût de la matière dont elle est cuite; il faut y être accoutumé, ou avoir bien faim pour s'en accommoder. Ce n'est pas seulement chez les Arabes qu'on se sert de cette espèce de pain, & de la fiente de vaches pour le cuire, les Payfans s'en servent aussi; & tous les Villageois qui sont dans les lieux où il n'y a guère de bois, prennent grand soin d'en faire leur provision. Les petits enfans les ramassent toutes fraîches, & les appliquent contre les murailles pour les faire sécher; ils en détachent la quantité dont ils ont besoin pour cuire du pain ou pour se chauffer, elles brûlent peu à peu, & conservent long-temps un feu semblable à celui des mottes des Tanneurs; on en fait de petites mottes, qu'on laisse sécher au soleil &c. Mr. K. observe qu'aujourd'hui encore, dans quelques contrées de l'Europe, la fiente des animaux est employée aux mêmes usages. On peut voir aussi dans les Lettres de quelques Juifs Portugais & Allemands à M. de Voltaire, qu'en

Bretagne & dans quelques autres Provinces de France, on ramasse les excréments des animaux, qu'on les fait sécher au soleil en les appliquant contre les murs des maisons, & qu'au défaut d'autres matières combustibles, on les emploie pour chauffer les foyers & cuire les alimens.

Notre jeune Savant ne croit pas que les Hébreux usassent de beurre. Il est certain que les anciens en ignorèrent long-temps le nom & l'usage. Homère, Théocrite, Euripide, Aristote, & les plus anciens Auteurs Grecs ne parlent jamais du beurre, quoi qu'ils parlent souvent du fromage. Avant Dioscoride il n'en est fait aucune mention chez les Ecrivains Grecs, ni avant Pline chez les Auteurs Latins. Ce n'étoit que dans les Pays où il n'y avoit point d'huile, que l'on avoit recours au beurre pour en tenir lieu. Or comme l'huile abondoit dans la Palestine, il n'est pas vraisemblable qu'on s'y servit de beurre. Aussi le nom même en étoit-il inconnu aux Hébreux, s'il en faut en croire M. KNEPPEL-HOUT. Selon lui le mot *Chemma* (חֶמְמָה), qu'on a traduit dans nos Versions par *beurre*, ne signifie dans l'Ecriture Sainte que du lait caillé ou une espèce de fromage blanc

Blanc, dont les Orientaux usent beaucoup pour se rafraîchir. C'est un beurre liquide tout-à-fait différent du nôtre. Ils le font dit Mr. Schaw, en mettant le lait ou la crème dans une peau de chèvre, qu'ils suspendent entre les deux bouts de leur tente; ils le pressent ensuite d'un côté & d'autre avec les mains, & en font ainsi sortir le petit lait, de sorte que ce qu'il y a de gras & d'onctueux demeure dans la peau. Notre habile Auteur prouve par divers passages, que telle est la signification que le mot de *Chemma* a dans l'Ancien Testament. Nous ne citerons que celui de *Juges V*: 25, où il est dit que Jael donna à Sisera du *Chemma*: comme c'étoit pour étancher sa soif, il est manifeste qu'elle ne lui présenta point du beurre, mais du lait caillé ou du fromage blanc.

Une troisième Dissertation, d'un genre bien différent, ne fait pas moins d'honneur à M. KNEFFELHOUT. En voici le titre: *Dissertatio Juridico Moralis de violenta defensione alterius quam — publico examini proponit J. KNEFFELHOUT &c*, 1769. in 8o. pp. 59. Après avoir rappelé en peu de mots les vrais principes, l'étendue, & les règles de la juste défense de soi même, l'Auteur prouve dans cette sa-

vante & judicieuse Dissertation, qu'il est permis & que c'est même un devoir indispensable, de défendre à main armée le prochain contr'un injuste agresseur. Pufendorf, prétend que tant que l'on n'a avec l'offensé d'autre liaison que la conformité générale d'une même nature, ou l'humanité, & que l'on n'est pas dans un engagement particulier de le secourir, on ne doit pas attaquer l'agresseur lors qu'il ne nous insulte pas nous mêmes directement. Mais Mr. KNEPPELHOUT montre très bien, que nous sommes tenus de défendre non seulement nos parens, nos amis, nos maîtres, nos domestiques, nos magistrats &c; mais même des étrangers & des inconnus, & de prendre leur parti jusqu'à tuer l'injuste agresseur, pourvu 1^o. que la personne qu'on défend soit en effet injustement attaquée, & que l'on viole ses droits parfaits; 2^o. qu'elle ait besoin de notre secours, & qu'elle soit hors d'état de résister par elle même à l'agresseur; 3^o. que l'on se sente assez fort pour la défendre, & que l'on ait lieu d'espérer un heureux succès.

*A van Paddenburg a imprimé: Verhandel-
ling over LUK. II : 15. a. of het gevoelen
van de Hoog Eerwaarde en Doorgeleerde Hee-
ren*

• en Barkey en Hofftede, veel geachte Evangelie-Dienaaren in s'Hage en te Rotterdam, dat onder de Hemelscharen, welken over des groten Zaligmakers beilryke Geboorte vrolyk juichten, ook volmaekte Rechtaerdigen zyn geweest, opgebelderd, bevestigt en verdedigt, door JAKOBUS DE VOS, Predikant te Liekenshoek aen de Schelde, 1769, grand 8^o. de 179 pp.

MM. Barkey & Hofftede avoient conjecturé que parmi cette multitude de l'Armée Céleste, qui vint annoncer & célébrer à Bethléem la Naissance du Sauveur, il y avoit aussi plusieurs esprits des justes sanctifiés, plusieurs Saints glorifiés, tels, par ex. que Moÿse, Enoch, & Elie, qui, au nom de tous les autres Citoyens des Cieux, se joignirent aux Anges pour louer Dieu & pour chanter de concert avec eux, le sublime Cantique dont S. Luc rapporte une partie. Mr. DE VOS adopte ce sentiment, il l'éclaircit & le défend dans le docte Ouvrage que nous avons sous les yeux. Il se fonde principalement sur ces paroles du 15^e. verset du Chap. II. de St. Luc: *και εγενετο ως απηλθον απ' αυτων εις τον ουρανον οι αγγελοι και οι ανθρωποι οι ποιμενες ειπον προς αλληλους &c.* Pour faire entendre

l'explication que Mr. DE Vos donne à ces paroles , il faut que nous les traduisions mot pour mot en suivant la construction de l'Original: *Et il arriva qu'après que s'en furent allés d'avec eux au Ciel les Anges & les Hommes les Bergers se dirent l'un à l'autre &c.* Dans tous les Exemplaires Grecs, aussi bien que dans toutes nos Versions, on a mis une virgule après *αγγελοι* *Anges*, & l'on a supposé qu'eux seuls retourneraient au Ciel, & que par *οι ανθρωποι οι ποιμενες* *les Hommes les Bergers*, St. Luc n'a entendu que les Bergers, comme s'il avoit dit *les hommes Bergers*, pléonasme dont il y a dit-on, quantité d'exemples dans les Auteurs Grecs tant Sacrés que profanes ; où l'on trouve si souvent *Ανδρες Ιουδαιοι*, *Ανδρες Αθηναιοι*, *Hommes Juifs*, *Hommes Athéniens* &c. Le passage de *Luc. II : 15.* a donc été constamment traduit, comme il l'est dans notre Version : *Et il arriva qu'après que les Anges s'en furent allés d'avec eux au Ciel, les Bergers dirent entr'eux &c.* Mais M. DE Vos observe que le pléonasme qu'on attribue à St. Luc, est tout différent de ceux qui sont si familiers aux Ecrivains Grecs, puis que l'Evangéliste ne dit pas *οι ανθρωποι ποιμενες* *les hommes bergers*, mais *οι ανθρωποι*

οἱ ἄγγελοι les hommes les bergers , & cette répétition de l'article *οἱ* les, rend le pléonasme si extraordinaire qu'il seroit difficile d'en alléguer des exemples. Notre habile Critique voudroit donc qu'on mit la virgule après le mot *ἀνθρώποι* les hommes, & au moyen de cette légère transposition d'une virgule, il faudroit traduire : *Et il arriva qu'après que les Anges & les Hommes* (c. les Saints glorifiés), *s'en furent allés d'avec eux au Ciel, les Bergers se dirent entr'eux &c.* La transposition que l'Auteur propose ne fera sans doute aucune peine : on sait que non seulement la division de la Bible en Chapitres & en Versets, mais aussi la ponctuation, la séparation des phrases par des points, des virgules &c. sont assez modernes, & que souvent cette ponctuation est très vicieuse, & répand de l'obscurité sur des passages qui d'ailleurs seroient fort clairs. Pour expliquer un endroit qui paroît difficile, il suffit quelquefois d'en corriger la ponctuation. Mr. DE Vos en allègue plusieurs exemples, & il éclaircit par-là très heureusement divers passages du N. Testament.

AMSTERDAM. *Observations Physiques & Morales sur l'Instinct des Animaux, leur in-*

duſtrie & leurs mœurs, par HERMANN SAMUEL REIMAR, *Profeſſeur de Philoſophie à Hambourg & Membre de l'Académie Impériale des Sciences de Petersbourg*; *Ouvrage traduit de l'Allemand ſur la dernière Edition*, par M. Reneaume de la Tache, *Capitaine Réformé de l'Infanterie étrangère*, chez D. J. Cbanguion 1770, grand in 12. deux Vol. dont le 1^r. eſt de 288 pp. & le 2^d. de 373. Nous ferons connoître plus particulièrement, le Trimeſtre prochain, cette bonne Traduction de l'excellent Ouvrage de ſeu Mr. REIMAR.

J. H. Schneider a imprimé : *Discours prononcé à l'Assemblée ordinaire de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Pruſſe le Jeudi 2 Janvier 1770. grand in 12. de 24 pp.* Il publie auſſi une Traduction Hollandoiſe de ce même Diſcours.

Le même Libraire a encore imprimé en François & en Hollandois : *Abrégé Chronologique des Epoques, des Inventions, & des Découvertes, les plus remarquables des Arts & des Sciences. Pour ſervir de ſuite à l'Abrégé de l'Histoire Univerſelle, 1770. in 12. pp. 61.*

HAARLEM. La Société Hollandoiſe des Sciences établie ici, avertit que la Ré-
ponſe

ponse la plus satisfaisante à cette Question : *Qu'est-il requis pour l'Art de faire des Observations, & jusques où cet Art peut-il contribuer à la perfection de l'Entendement ?* est celle qui a pour Devise : *Vita brevis, ars vero longa, & occasio magni momenti*, APHOR. HIPP. A l'ouverture du Billet, on a trouvé que l'Auteur de ce Discours est Mr. BENJAMIN CARRARD, Min. du St. Evang. à Orbe, Canton de Berne & Fribourg en Suisse. La Médaille d'Or lui a donc été adjugée. Parmi les autres Réponses à cette Question, il s'en trouve un trop grand nombre dignes d'attention, pour que la Société puisse leur donner place à toutes dans ses Mémoires. Elle a cru cependant devoir en distinguer deux, l'une qui a pour Devise, *Artem experientia fecit, exemplo monstrante viam*, MANILIUS ASTRON ; & l'autre dont l'Epigraphe est, *De Natura Naturam ipsam consule*. Elle se propose de les faire aussi imprimer, & pour témoigner son estime aux Auteurs de ces deux Ecrits, elle leur destine à chacun une Médaille d'argent, s'ils veulent bien se faire connoître.

La Société propose pour le Prix qui doit être adjugé en 1772. le sujet suivant. *Quelles sont les Maladies auxquelles la Constitution*

naturelle de notre Patrie expose ses Habitans ? Comment peut-on s'en garantir ? Par quels moyens peut-on s'en guérir ? Ceux qui voudront concourir au Prix, doivent avoir répondu avant le commencement de la dite année.

La Question proposée en 1769, & dont les Réponses doivent être envoyées avant le 1. Janvier 1771. est : *Quels sont les meilleurs moyens de procurer aux eaux la profondeur nécessaire pour pouvoir y naviger, & les nettoyer des bas fonds qui s'y forment par des dépôts, soit de sable, soit de terre glaise, soit de boue, soit enfin de quelque autre matière que ce puisse être ?* Les conditions sont toujours les mêmes que celles que nous avons indiquées dans le Tome XXI. de cette *Biblioth.* Part. II. pag. 509.

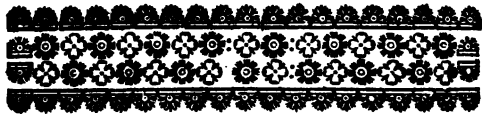
P. S. Sur le point d'envoyer ces Nouvelles à l'Imprimeur, nous apprenons un fait qui détruit tout le merveilleux de l'anecdote sur Garrick, que nous avons rapportée à la page 417 de ce Journal. Ce fait se trouve dans l'*Essai sur la Vie & le Génie de M. Fielding* (1).

„ On

(1) *Essay on the Life and Genius of Henry Fielding, Esqr. by Arthur Murphey*, pag. 79 & suiv.

„ On voit, à la tête de l'Edition des Oeuvres de Mr. *Fielding* publiée, pour la troisième fois à *Londres* en 12 Vol. in 12. 1766, un portrait de l'Auteur gravé d'après un dessin de Hogarth. Il est singulier, dit-on à cette occasion, que Mr. *Fielding*, estimé comme il l'étoit, par tous les Artistes n'ait jamais été peint. Il avoit promis plus d'une fois à son ami Hogarth, de se faire peindre par lui, & n'a jamais pu s'y résoudre. On desiroit cependant d'avoir son portrait; Mr. Hogarth essaya à plusieurs reprises de le faire de mémoire: il desespéroit d'y réussir, lorsqu'un heureux hazard lui fit tomber entre les mains une découpure du profil de *Fielding*, faite par une Dame. C'est d'après cette espèce d'esquisse, qu'il fit le dessin gravé à la tête de ce Recueil, dans lequel tous ceux qui ont connu l'Auteur, retrouvent sans peine son air & ses traits ”.





T A B L E
DES
M A T I E R E S,
Contenues dans le Trente & Troisième Tome
DE CETTE
BIBLIOTHEQUE.

A.

A *Beilles*, méthode employée en Luface
pour les multiplier 283.

Académie Royale des Inscript. & Belles Lett.
IIIe Extr. du Tom. XXXII. de ses *Mé-*
moires. 1.

— — — *Sc. & Belles Lettr. de Berlin*,
Extr. du Tom. XVI. de son *Histoire* 276.
notice des Extraits que Mr. *Paul* a faits
des *Mémoires* de cette Académie 425.

Adversaria Medico-Practica, ann. de cet
Ouvr. 468. *Agas*,

TABLE DES MATIERES.

Agès, voyez *Dixmerie*.

Aimant, notice sur les qualités que cette pierre doit avoir, sur son prix, sur ceux qui la vendent &c. 341 & *suiv.*

Air (*Histoire Naturelle de*), notice de cet Ouvr. de Mr. l'Abbé *Richard* 210.

Alexandre VI, caractère de ce Pape. 351.
ses négociations avec *Bajazet* 352.

Allégorie Orientale sur la vie humaine 144 & *suiv.*

Almanach des Muses, pour l'année 1770, notice de cet Ouvr. 218.

————— *Allemandes* pour l'année 1770, notice de cet Ouvr. 463.

Ame, son siège 384.

Ame des Bêtes, voyez *Bêtes*.

Aminie, belle Edition de cette Comédie Pastorale du *Tasse* 454.

Angelelli (le Marquis), ann. de ses Poésies 449.

Animaux, voyez *Bêtes*.

Antiquités de Pouzzol, Ouvr. ann. 452.

Anville (Mr. d'), ann. de plusieurs de ses Mémoires 22.

Apligny (Mr. le Pileur d'), notice de son *Essai sur les moyens de perfectionner l'Art de la Teinture*. 429.

Art des Expériences (L'), notice de cet Ouvr.

T A B L E

vr. de Mr. l'Abbé *Nollet* 206. Extr. de cet Ouvr. 338.

Art de prêcher, par Mr. de *Mosheim* 244.

— *la Peinture*, ann. de ce Poëme du Comte *Chiusole* 455.

— *Poétique*, par Mr. *Zanotti*, ann. de cet Ouvr. 449.

Avare (plaisantes disgraces d'un), 148. & suiv.

B.

B *Ajazet*, ce Sultan demanda au Pape *Alexandre* la nomination d'un Chapeau de Cardinal 352.

Bancroft (Mr.), ann. de son *Histoire Natur. de la Guiane* 203.

Batigne (Mr.), ann. de son *Essai sur la Dîgestion* 232.

Bel esprit (manie du), 406 & suiv.

Bénédit (Mme), ann. de son Roman intit. *L'erreur des desirs*, 223.

Bêtes, il est vraisembl. qu'elles ont une ame 382. & que cette ame existera & se perfectionnera dans un état futur 384 & suiv.

Beurre, les Anciens en ignorèrent longtemps l'usage 478.

Biebl (Mlle), notice de ses Comédies 236.

Bitaubé (Mr.), notice de son *Eloge de Corneille* 224.

Bon-

D E S M A T I E R E S.

Bonheur (Lettres Morales sur le), II^d. Extr. de cet Ouvr. 91.

Bonnet (Mr. C.), I^r. Extr. de sa *Palingénésie Philosophique* 377.

Bucboz (Mr.), notice de son *Manuel Médical & usuel des Plantes* 212.

C.

C *Alvin*, réfutation de ce que Mr. *Linguet* dit contre ce Réformateur. 359 son portrait *ibid* & 363.

Cardonne (Mr.), Extr. de ses *Mélanges de Littérature Orientale* 129.

Casti (Mr.), ann. de ses *Poésies Lyriques* 451.

Cavalli (le P.), ann. de son Poème sur le *Vésuve* 457.

Chabannon (Mr. de), sa Traduct. Franç. de quelques Odes de *Pindare* 2.

Charles - Quint, son portrait 371.

Chirurgien (Manuel du jeuné), Ouvr. ann. 214.

Chiusole (Mr. le Comte), ann. de son *Art de la Peinture* 455.

Christiern II. Roi de Dannemarc, étoit le plus beau & le plus méchant des hommes 375.

Chymie (vers sur la), 74.

Tome XXXIII. Part. II.

Q *Clar-*

T A B L E

- Clarté*, qualité essentielle du Style 57.
Clavecin oculaire, vers sur ce sujet 73.
Clodius (Mr. E. A.), jugement sur ses Poésies 468
Colpanti (Mr. le Comte), ann. de ses Poésies 456.
Comédies de Mlle. Biebl 236. de Mr. Lesfing 233.
Corneille (*Pierre*), son *Elage* par Mr. Bitaubé 224. parallèle entre *Corneille* & *Racine* 228.
Corneille Sévère, Edition que Mr. Schmid donne de son *Etna* 240.
Corps Calleux, voyez *Germe*.
Cosmographie méthodique & élémentaire, ann. de cet Ouvr. 428.
Courage d'un Cadi 138.
Craig, voyez *Religion Chrétienne*.
Création (réflexions sur les Oeuvres de la), 92 & suiv.
Création de l'Univers, ann. de ce Poème du Dr. Mauro 452.

D.

- D** *Amien* (*Histoire de Philippine*), notice de ce Roman 238.
Défense de soi même, notice d'une Dissertation sur ce sujet 479.

Dé-

DES MATIÈRES.

- Delille* (Mr.), ann. de sa Trad. Franç. des
Géorgiques de Virgile 436.
- Demandre* (Mr.) Extr. de son *Dictionnaire*
de l'Elocution Franç. 48.
- Désir*, réflexions de Mr. *Mérian* sur le désir
318. le désir est-il un bien ou un mal ?
318.
- Devoirs*, l'homme ne peut devenir heureux
qu'en remplissant ses devoirs 99 & *suiv.*
- Deux Ages du goût & du génie François*, Hd
Extr. de cet Ouvr. 24.
- Débutade*, on lui doit l'invention de la
Peinture 68.
- Dictionnaire de l'Elocution Française*, Extr.
de cet Ouvr. 48.
- Dû*, devoirs auxquels les hommes sont
tenus envers lui 99 & *suiv.*
- Digestion* (*Essai sur la*), Ouvr. ann. 232.
- Dixmerie* (Mr. de la), Hd. Extr. de son Ou-
vr. intit. *Les Deux Ages du Goût & du*
Génie François 24.
- Donatello*, mot de ce Sculpteur 83.
- Droit Civil des Provinces-Unies*, recherches
sur son origine & sur son histoire 42.
- Du Four*, voyez *Four*.
- Dusaulx* (Mr.), ann. de sa Traduct. Franç.
des *Satyres de Juvenal* 436.

T A B L E

E.

E *Galilé des hommes*, précis d'une Dissertation. sur ce sujet 473.

Elitink (M. B.), ann. de ses *Poésies spirituelles* 246.

Encres de sympathie, diverses manières de les faire 346.

Enfant bien corrigé (L'), Pièce de vers de M. l'Abbé le Monnier 121.

Entendement humain (*Essai sur les opérations de l'*), notice de cet Ouvr. de M. Dufour 433.

Ernesti. (Mr. A. G.), ann. de son Edition de *Tite-Live* 236.

Erreur des desirs, ann. de ce Roman 223.
Esprit, voyez *Bel-Esprit*.

Essais de Littérature, par M. Léonard, Ouvr. ann. 219.

Etrusques, voyez *Vases*.

Euler (MM.), père & fils, ann. de divers Mémoires de leur façon 284.

Euphémon, Idylle 420.

Expériences, voyez *Nollet*.

Ezéchiél, réponse à diverses objections des Incrédules sur quelques actions de ce Prophète 180. & suiv. 475. & suiv.

D E S M A T I E R E S.

F.

Fable intit. *la Précipitation* 222. *L'Esprit & la Beauté* 443.

Fallois (M. de), notice de son *Ecole de la Fortification* 234.

Femme (La Nouvelle), ann. de ce Roman 444.

Fèvres (Traité des), ann. de cet Ouvr. du Dr. Gibson 198.

Flûte, on s'en servoit autrefois pour guérir la sciatique 18.

Folie, précis des Réflexions de M. de Beaufobre sur la nature & les causes de la Folie 292. & *suiv.* les dérangemens du corps sont-ils les causes premières de la Folie? 293. & *suiv.* moyens de la guérir 302. & *suiv.* 434.

Fontaine (M.), jugement sur ses *Fables* 221.

Fortification, voyez *Fallois*.

Four (M. du), ann. de son *Essai sur les opérations de l'Entendement humain* 433.

Framery (M.), notice de ses *Mémoires du Marquis de St. Forlaix* 444.

Francheville (M. de), précis de sa Dissertation sur le sel terrestre, marin, & coctile 278. ann. de sa Dissertat. sur *l'Isle de Tarscis* 320.

T A B L E

G.

G*Aione* (M.), ann. de sa *Démonstration de la Religion* en Sonnets Italiens 453.

Garrick, anecdote sur ce Comédien Anglois 417. 486.

Gautier (M. J. B.), ann. de sa Trad. Ital. de quelques Odes de *Pindare* 448.

Gellert (M.), ann. de la Trad. Holland. de son Ouvr. sur l'utilité de la Religion 245. Traduct. Franc. de deux de ses Comedies 336. sa mort *ibid.*

Généraliste d'*Ali-Ibn-Abbas* 131. d'un Emir 140. de Milord Montague 412.

Genie, s'il est incompatible avec le crime 79.

Genre humain, ann. d'un Mémoire de M. *Euler* sur la mortalité & la multiplication du genre humain 285.

Géorgiques de *Virgile*, voyez *Lille*.

Germe, le germe indestructible du corps glorieux que l'ame revêtira à la résurrection, se trouve vraisemblablement dans le corps calleux 383.

Gibson (le Dr. J.), ann. de son *Traité des Fièvres* 198.

Girard Raigné (M.), jugement sur son Poëme des *Sens* 442.

Gla-

DES MATIÈRES.

Glacières de Suisse (Histoire Naturelle des),
Ouvr. ann. 427.

Gleditsch (M.), notice de son Mémoire
sur la multiplication des Abeilles 283.

Gottsched (M.), morceaux de sa Tragédie
de Caton 333. jugement sur cet Auteur 326.

Gottsched (Mme.), particularités de sa
vie 326.

Goût, notice de l'Analyse de la notion du
goût par M. Formey 286. définition du goût
286. Le Public a-t-il simplement un goût,
ou a-t-il effectivement du goût 290.

Gray (Jeanne), Poëme du Dr. Young,
Extr. 105.

Groner (M.), ann. de son Hist. Natur.
des Glacières de Suisse 427.

Guiane (Hist. Natur. de la), ann. de cet
Ouvr. 203.

H.

Hamel (Du), voyez Monceau.

Harmonie, qualité du style, ce que c'est
51. & suiv.

Hébreux (anciens), Dissertation sur leur
cuisine, leurs alimens, leur manière de les
apprêter &c. 475.

Hennert (M.), ann. de la 2^e. Partie de

T A B L E

son Cours des Mathématiques appliquées 244.

Histoire de l'Acad. Roy. des Sc. & B. Lett. de Berlin, Extr. du Tom. XVI. 276.

Histoire Naturelle de Northumberland
Ouvr. ann. 202.

————— *la Guiane* 203.

————— *l'Air* 210.

————— *des Glacières de Suif-*
se 427.

————— *Universelle du XVIIe. Siècle, par*
M. Linguet 1r. Extr. 348.

Honneur, discussions sur les moyens de
le recouvrer quand le crime d'autrui l'a fait
perdre 445.

I.

I *Dentité personnelle, ce que c'est* 196.
390. & suiv.

Idylle en prose intit. Euphémon 420.

Jérémie XX: 14-18. explication de ce
passage 460.

Jeux de la petite Tbalie, notice de cet
Ouvr. 437.

Juifs, Lettres de quelques Juifs à M. de
Voltaire, Extr. de cet Ouvr. 157. voyez
Hébreux.

Jules II. caractère de ce Pape 353.

Ju.

DES MATIÈRES.

Jurés, Recherches sur l'usage & la pratique des Jurés parmi les Grecs & les Romains, notice de cet Ouvr. du Dr. Pettin-
gal 200. & suiv.

Juvenal, nouv. Traduct. Franç. de ses
Satyres 436.

K.

K *Eratio* (M. de), ann. de sa Traduct.
de l'*Hist. Natur. des Glacières de Suisse* 427.

Klopstock (M.), IVe. Extr. de son Poë-
me intit. *le Messie* 251. ann. de cinq nou-
veaux Chants de ce Poëme 465.

Kneppelbout (Mr.), précis de trois de
ses Dissertations 475.

L.

L *Ambert* (Mr. de St.), ann. de son Poë-
me intit. *les Saisons* 220.

Langborn (le Dr.), jugement sur son Livre
intit. *Frédéric & Pharamond*, 195.

Leibnitz, son portrait, 402.

Leland (le Dr. Jean), ann. de ses *Sermons*
191.

Léonard (Mr.), ann. de ses *Essais de Litté-
rature* 219.

Lessing (Mr.), ann. de deux de ses Comé-
dies 233.

T A B L E

- Lettres de quelques Juifs à Mr. de Voltaire*,
Extr. de cet Ouvr. 157.
— aux Académiciens du Royaume, Extr.
405.
— *Morales sur le Bonheur*, H^d Extr. de
cet Ouvr. 91.
Lille (Mr. l'Abbé de), ann. de sa Trad. des
Géorgiques de Virgile 219.
Linguet (Mr.), notice de son *Theatre Espa-*
gnol 215 Ir. Extr. de son *Histoire du*
XVI. Siècle 348. réfutation de ce qu'il
dit de Luther & de Calvin 358 & suiv.
Littérature Orientale (*Mélanges de*), Extr.
de cet Ouvr. de Mr. Cardonne 129.
Louis XII, sa générosité 353.
Lubeck, orgueil des habitans de cette Ville,
376
Luc II: 15. explicat. de ce passage, 480.
Lucie d'Olbery (*Mémoires de*), éloge de ce
Roman 224.
Ludwig (Mr. C. G.), ann. de ses *Adversaria*
Medico-practica 468.
Luther, portrait qu'en fait Mr. *Linguet* 358.
il s'opposa à la Guerre contre les Turcs
368.
Luxe (funestes effets du), 406. & suiv.

DE S. MATIERES.

M.

M *Arggraf* (Mr.), ann. de quelques uns de ses expériences chymiques 282.

Mal, considérations sur l'entrée du mal dans le Monde 95 & suiv.

Maladies de l'Esprit, quel est leur Siège 434.

Manuel médical & usuel des Plantes, notice de cet Ouvr. de M. *Buchoz* 212.

— *du jeune Chirurgien*, Ouvr. ann. 214.

Matthieu (Mr.), ann. de ses *Sermons* 470.

Mélanges de Littérature Orientale, Extr. de cet Ouvr. 129.

Mémoires de l'Acad. Roy. des Inscrip. & B.

L. IIIe. Extr. du Tom XXXII. 1,

— *du Marquis de St. Fortaix*, ann. de ce Roman 444.

Mérian (M.), précis de sa Dissertation sur le Désir 318.

Messie (La), IV^e Extr. de ce Poëme 251.
ann. de cinq nouveaux Chants 465.

Meuriers, ann. d'un Poëme Latin sur leur culture 455.

Michaelis (Mr.), ann. de son *Spicilegium Geographiæ Hebræorum* 239.

Michel-Ange, s'il est vrai qu'il ait poignardé un homme pour donner plus de vérité à un crucifix 78:

Mier-

T A B L E

- Mierre** (Mr. le), Extr. de son Poëme sur
la Peinture 65.
- Miniscalchi** (Mr. le Comte), ann. de son
Poëme Latin sur la culture des Meuriers
455.
- Miracles**, ils ne subjuguent point la volonté
171 & suiv.
- Moiſſy** (Mr. de), notice de ses *Jeux de la*
petite Thalie 437.
- Monceau** (Mr. Dubamel du), ann. de son
Traité des Pêches 432.
- Monde**, voyez *Terre*.
- Monnier** (Mr. l'Abbé le), Yes vers intitulés
L'Enfant bien corrigé 121.
- Monnoye** (Mr. de la), nouv. Edit. de ses
Oeuvres 221.
- Mornas** (Mr. Buy de), notice de sa *Cos-*
mographie 428.
- Mosheim** (Mr. de), ann. de la Trad. Hol-
land. de son *Art de Prêcher* 244.
- Moyſe Mendelsſohn** (Mr.), précis de la Let-
tre à Mr. Lavater 457.
- Muſique**. on l'employoit autrefois pour gué-
rir les douleurs du corps, auſſi bien que
pour diſſiper les vapeurs mélancoliques. 18.

DES MATIÈRES.

N.

- N***Aples*, voyez *Varius*.
Nicolas (Mr.), ann. de son *Manuel du jeune Chirurgien* 214.
Nivernois (le Duc *de*), éloge de ce Seigneur 35.
Nollet (Mr. l'Abbé), notice de son *Art des Expériences*, 206. Extr. de cet Ouvr. 338, mort de cet Auteur *ibid*.
Nombre, qualité du style, ce que c'est 51 & suiv.
Northumberland (*Histoire Natur. & Antiq. de*), ann. de cet Ouvr. 202.
Nuits Angloises, Extr. de cet Ouvr. 409.
 — de *Young* (*Les*), II^d. Extr. de la Trad. Franç. de cet Ouvr. 105.

O.

- O***R*, il est facile de le rendre potable, 175 & suiv.
Orientale (*Mélanges de Littérature*), Extr. de cet Ouvr. 129.
Owen (le Dr. H.), notice de son *Examen de l'état présent de la Version des LXX*. 189.

P.

- P***alingénésie Philosophique*, I^r. Extr. de cet Ouvr. de Mr. Bonnet 377.

Pau-

T A B L E

Pantoufles (les deux), Conte Oriental , 148.
& suiv.

Passeri, (Mr.), ann. de son Ouvr. sur les Ver-
ses Etrusques 447.

Paul (Mr.), notice des Extraits qu'il a faits
des Mémoires de l'Acad. Roy. de Prusse
425.

Pêches, voyez *Monceau*.

Peintres (diverses anecdotes concernant les),
81 & suiv.

Peinture (La), Extr. de ce Poème de Mr.
le Mierre 65.

Pennart (Mr.), ann. de la Zoologie Britan-
nique 202.

Pentateuque Samaritain, c'est le Texte Hé-
breu même écrit en caractères Samaritains
461. précis d'une Dissertation sur ce Pen-
tateuque *ibid.* & suiv.

Pettingal (le Dr.), ann. de ses *Recherches*
sur les *Furés* 200 & suiv.

Phosphore d'Urine ou de *Kunkel*, depuis quand
on le compose en France 344.

Pileur (le), voyez *Apligny*.

Pindare, traduction Franç. de quelques
unes de ses Odes 2. & suiv. traduct. Ita-
lienne 448.

Plagiat du Dr. *Schomberg* 206.

Plantes voyez *Burboz*. Il n'est point pron-

D E S M A T I È R E S.

- vé qu'elles ne soient pas sensibles 392. & si elles sont sensibles elles ont une ame, qui se perfectionnera dans un état futur 393 & *suiv.*
- Pline*, passage remarquable de cet Auteur contre la manie de faire venir des Pays lointains des drogues & des remèdes qui ne valent pas mieux que les indigènes 431.
- Poësie Dramatique* (*Réflexions sur l'utilité de la*), précis de ce Mémoire de Mr. Sulzer 305 & *suiv.*
- Pologne*, tableau de son Gouvernement 372.
- Pope*, voyez *Ruffhead*.
- Portraits & Eloges des Hommes illustres de la Toscane*, Ouvr. ann. 450.
- *Peintres, des Sculpteurs, & des Architectes célèbres*, Ouvr. ann. 451.
- Poussin* (*Le*), anecdote sur ce Peintre 82.
- Pouzzol* (*Antiquités de*), ann. de cet Ouvr. du P. Paoli 452.
- Précipitation* (*La*), Fable 222.
- Prédicateurs célèbres* (jugement sur quelques), 24 & *suiv.*
- Présence d'esprit* d'un Page 143.
- Prophètes* de l'ancien Testament justifiés par Mr. Vos contre les accusations des Incrédules 242.
- Pro-*

T A B L E

Provinces-Unies, recherches sur leurs Loix Civiles 42.

Pythou, ce mot ne se trouve point dans la Bible Hébraïque 186.

R.

R *Acine*, parallèle de Corneille & de Racine 227.

Redern (M. le Comte de), notice d'un Mémoire où il relève une erreur de Newton 277.

Reimar (Mr.), ann. de la Trad. Franç. de son Ouvr. sur l'*Influité des Animaux* 483.

Religion Chrétienne, sa probabilité bien loin de diminuer, comme l'a prétendu *Craig*, va toujours en croissant 193. sa démonstration en Sonnets Italiens par M. *Gaiette* 453.

Remèdes, voyez *Pline*.

Reneauve, voyez de la *Tache*.

Rentes viagères, ann. d'un Mémoire de M. *Euler* sur ce sujet 285.

Richard (M. l'Abbé), notice de son *Histoire Naturelle de l'Air* 210. & *suiv.*

Roukens (Mr. T. L.), ann. d'une Dissertat. de sa façon 246.

Rubens, son pinceau manque de légèreté 72.

Ruff.

DES MATIÈRES.

Ruffhead (M.), ann. de sa *Vie de Pape*
204.

S.

S *Age dans la solitude* (Le), Extr. de cet
Ouvr. 85.

Saisons (Les), ann. de ce Poëme de M.
de St. Lambert 220.

Salure des eaux de la mer, quelles en sont
les causes 279 & suiv.

Samaritain, voyez *Pentateuque*.

Schmid (M.), Edition qu'il donne de l'*Est-
na* de Corneille Sévère 240.

Scultes (M.), jugement sur sa *Polymnie*
467.

Sciatique, voyez *Flûte*.

Secker (Thomas), Archevêque de Cantor-
bery, jugement sur ses *Discours sur le Ca-
schisme de l'Eglise Anglic.* 194.

Sens (Les), jugement sur ce Poëme de M.
Girard-Raigné 442.

Sentences, leur utilité dans les Pièces de
Théâtre 312.

Septante (*Version des*), si elle a été alté-
rée par les Juifs 189. •

Sermons du Dr. *Leland*, ann. 191.

———— *Worthington* 193.

Sigismond, Roi de Pologne, pourquoi sur-
Tome XXXIII. Part. II. R nom.

T A B L E.

- nommé Auguste 273. I.
 Smith (le Dr. G.), jugement sur son nouveau *Système de Médecine* 200.
 Soleil, pensées sur son lever 86 & suiv.
 Sophie ou le triomphe des graces sur la beauté, ann. de ce Roman 446.
 Spectacles, leur utilité 305. & suiv.
 Spiegel (M. van de), Extr. de ses *Recherches sur les Loix civiles des Provinces Unies* 42.
 Stiebritz (M.), notice de ses *Considérations sur l'E. S. & la Religion* 460.
 Style, qualités qu'il doit avoir 57.
 Sulzer (M.), précis de ses *Réflexions sur l'utilité de la Poëse Dramatique* 305. & suiv.

T.

- T**Arbe (M. Reneaume de la), ann. de sa Trad. Franç. de l'Ouvr. de M. Reimar sur l'*Instinct des Animaux* 483.
 Tarsis (Isle de), ann. d'une Dissert. de M. de Francbeville sur cette Isle 320.
 Teinture (Art de la), moyens de le perfectionner 429.
 Terre, il est très probable que notre Terre a déjà éprouvé au moins une grande révolution, & qu'elle en subira encore de nouvelles 386. & suiv.

Téte.

D E S M A T I E R E S.

- Tesselin (Henri)*, nouv. Edig. de son Ouvr.
sur la Peinture & la Sculpture 65.
Thalie (Petite), voyez *Moissy*.
Théâtre, son utilité 305. & *suiv.*
Théâtre Allemand, Extr. de cet Ouvr. 322.
Théâtre Espagnol, notice de cet Ouvr. 215.
Tite Live, Edition qu'en donne Mr. *Ernesti*
236.
Toscane, voyez *Portraits*.
Tourneur, (M. le), 11d. Extr. de sa Tra-
duct. Franç. des *Nuits de Young* 105.

V.

- V***Arius (Dominicus Alfensus)*, ann. de
ses *Institutiones Juris Neopolitani* 453.
Vases Etrusques, notice d'un Ouvr. de M.
Passeri sur ce sujet 447.
Veau d'or, réponses à diverses difficultés
que les Incrédules ont proposées contre
l'histoïre de l'adoration du veau d'or 166.
& *suiv.*
Vérités Philosophiques tirées des Nuits
d'Young, jugement sur cet Ouvr. 439.
Vesuve (Le), ann. de ce Poëme 457.
Virgile, Trad. Franç. de ses *Géorgiques*
436.
Voltaire (Lettres de quelques Juifs à M.
de), Extr. de cet Ouvr. 157.

T A B L E

Fos (Mr. *J. A.*), notice de sa Harangue Inaugurale 242.

— (Mr. *Jagues*), notice de son Ouvrage sur *Luc. 2: 15.* 480.

W.

W*ichers* (Mr. *J.*), notice de sa Dissertation sur l'égalité des hommes 474.

Widder (Mr.), précis de sa Harangue Inaugurale 472.

Wortbington (le Dr), ann. de ses Sermons 193.

Y.

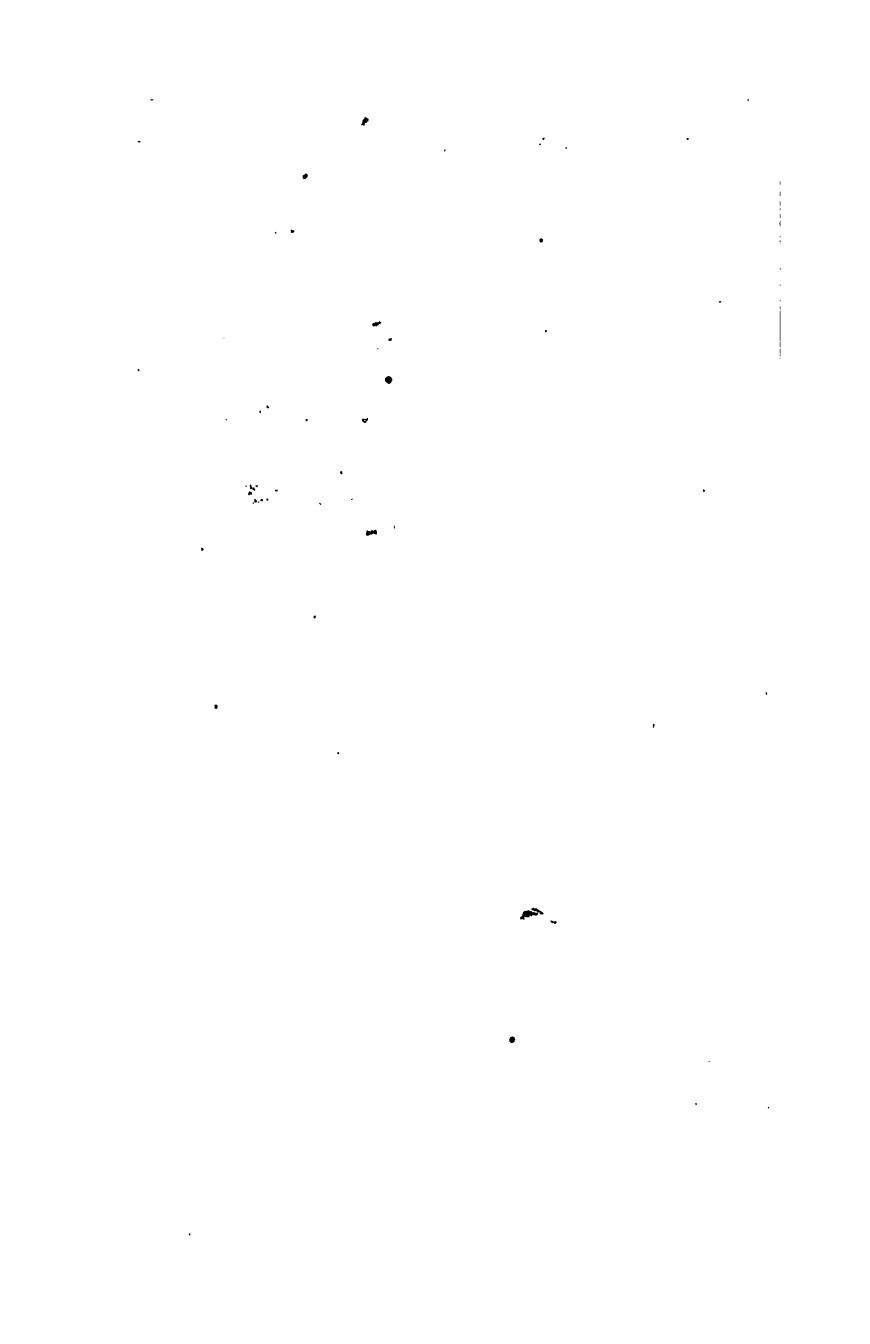
Y*oung* (le Dr), II^d. Extr. de la Traduct. Franç. de ses *Nuits* 105. *Vérités Philosoph.* tirées des *Nuits d'Young*, jugement sur cet Ouvr. 439.

Z.

Z*anetti* (M.), ann. de ses *Discours* sur l'*Art Poétique* 449.

Zoologie Britannique, ann. de cet Ouvr. 202.

Zoophytes (conjectures sur les), 394.

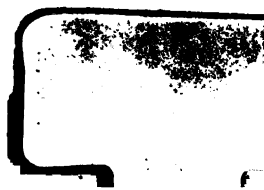




100

100

100



1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29	30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	63	64	65	66	67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77	78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88	89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99	100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110	111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121	122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132	133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153	154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164	165	166	167	168	169	170	171	172	173	174	175	176	177	178	179	180	181	182	183	184	185	186	187	188	189	190	191	192	193	194	195	196	197	198	199	200	201	202	203	204	205	206	207	208	209	210	211	212	213	214	215	216	217	218	219	220	221	222	223	224	225	226	227	228	229	230	231	232	233	234	235	236	237	238	239	240	241	242	243	244	245	246	247	248	249	250	251	252	253	254	255	256	257	258	259	260	261	262	263	264	265	266	267	268	269	270	271	272	273	274	275	276	277	278	279	280	281	282	283	284	285	286	287	288	289	290	291	292	293	294	295	296	297	298	299	300	301	302	303	304	305	306	307	308	309	310	311	312	313	314	315	316	317	318	319	320	321	322	323	324	325	326	327	328	329	330	331	332	333	334	335	336	337	338	339	340	341	342	343	344	345	346	347	348	349	350	351	352	353	354	355	356	357	358	359	360	361	362	363	364	365	366	367	368	369	370	371	372	373	374	375	376	377	378	379	380	381	382	383	384	385	386	387	388	389	390	391	392	393	394	395	396	397	398	399	400	401	402	403	404	405	406	407	408	409	410	411	412	413	414	415	416	417	418	419	420	421	422	423	424	425	426	427	428	429	430	431	432	433	434	435	436	437	438	439	440	441	442	443	444	445	446	447	448	449	450	451	452	453	454	455	456	457	458	459	460	461	462	463	464	465	466	467	468	469	470	471	472	473	474	475	476	477	478	479	480	481	482	483	484	485	486	487	488	489	490	491	492	493	494	495	496	497	498	499	500	501	502	503	504	505	506	507	508	509	510	511	512	513	514	515	516	517	518	519	520	521	522	523	524	525	526	527	528	529	530	531	532	533	534	535	536	537	538	539	540	541	542	543	544	545	546	547	548	549	550	551	552	553	554	555	556	557	558	559	560	561	562	563	564	565	566	567	568	569	570	571	572	573	574	575	576	577	578	579	580	581	582	583	584	585	586	587	588	589	590	591	592	593	594	595	596	597	598	599	600	601	602	603	604	605	606	607	608	609	610	611	612	613	614	615	616	617	618	619	620	621	622	623	624	625	626	627	628	629	630	631	632	633	634	635	636	637	638	639	640	641	642	643	644	645	646	647	648	649	650	651	652	653	654	655	656	657	658	659	660	661	662	663	664	665	666	667	668	669	670	671	672	673	674	675	676	677	678	679	680	681	682	683	684	685	686	687	688	689	690	691	692	693	694	695	696	697	698	699	700	701	702	703	704	705	706	707	708	709	710	711	712	713	714	715	716	717	718	719	720	721	722	723	724	725	726	727	728	729	730	731	732	733	734	735	736	737	738	739	740	741	742	743	744	745	746	747	748	749	750	751	752	753	754	755	756	757	758	759	760	761	762	763	764	765	766	767	768	769	770	771	772	773	774	775	776	777	778	779	780	781	782	783	784	785	786	787	788	789	790	791	792	793	794	795	796	797	798	799	800	801	802	803	804	805	806	807	808	809	810	811	812	813	814	815	816	817	818	819	820	821	822	823	824	825	826	827	828	829	830	831	832	833	834	835	836	837	838	839	840	841	842	843	844	845	846	847	848	849	850	851	852	853	854	855	856	857	858	859	860	861	862	863	864	865	866	867	868	869	870	871	872	873	874	875	876	877	878	879	880	881	882	883	884	885	886	887	888	889	890	891	892	893	894	895	896	897	898	899	900	901	902	903	904	905	906	907	908	909	910	911	912	913	914	915	916	917	918	919	920	921	922	923	924	925	926	927	928	929	930	931	932	933	934	935	936	937	938	939	940	941	942	943	944	945	946	947	948	949	950	951	952	953	954	955	956	957	958	959	960	961	962	963	964	965	966	967	968	969	970	971	972	973	974	975	976	977	978	979	980	981	982	983	984	985	986	987	988	989	990	991	992	993	994	995	996	997	998	999	1000	1001	1002	1003	1004	1005	1006	1007	1008	1009	1010	1011	1012	1013	1014	1015	1016	1017	1018	1019	1020	1021	1022	1023	1024	1025	1026	1027	1028	1029	1030	1031	1032	1033	1034	1035	1036	1037	1038	1039	1040	1041	1042	1043	1044	1045	1046	1047	1048	1049	1050	1051	1052	1053	1054	1055	1056	1057	1058	1059	1060	1061	1062	1063	1064	1065	1066	1067	1068	1069	1070	1071	1072	1073	1074	1075	1076	1077	1078	1079	1080	1081	1082	1083	1084	1085	1086	1087	1088	1089	1090	1091	1092	1093	1094	1095	1096	1097	1098	1099	1100	1101	1102	1103	1104	1105	1106	1107	1108	1109	1110	1111	1112	1113	1114	1115	1116	1117	1118	1119	1120	1121	1122	1123	1124	1125	1126	1127	1128	1129	1130	1131	1132	1133	1134	1135	1136	1137	1138	1139	1140	1141	1142	1143	1144	1145	1146	1147	1148	1149	1150	1151	1152	1153	1154	1155	1156	1157	1158	1159	1160	1161	1162	1163	1164	1165	1166	1167	1168	1169	1170	1171	1172	1173	1174	1175	1176	1177	1178	1179	1180	1181	1182	1183	1184	1185	1186	1187	1188	1189	1190	1191	1192	1193	1194	1195	1196	1197	1198	1199	1200	1201	1202	1203	1204	1205	1206	1207	1208	1209	1210	1211	1212	1213	1214	1215	1216	1217	1218	1219	1220	1221	1222	1223	1224	1225	1226	1227	1228	1229	1230	1231	1232	1233	1234	1235	1236	1237	1238	1239	1240	1241	1242	1243	1244	1245	1246	1247	1248	1249	1250	1251	1252	1253	1254	1255	1256	1257	1258	1259	1260	1261	1262	1263	1264	1265	1266	1267	1268	1269	1270	1271	1272	1273	1274	1275	1276	1277	1278	1279	1280	1281	1282	1283	1284	1285	1286	1287	1288	1289	1290	1291	1292	1293	1294	1295	1296	1297	1298	1299	1300	1301	1302	1303	1304	1305	1306	1307	1308	1309	1310	1311	1312	1313	1314	1315	1316	1317	1318	1319	1320	1321	1322	1323	1324	1325	1326	1327	1328	1329	1330	1331	1332	1333	1334	1335	1336	1337	1338	1339	1340	1341	1342	1343	1344	1345	1346	1347	1348	1349	1350	1351	1352	1353	1354	1355	1356	1357	1358	1359	1360	1361	1362	1363	1364	1365	1366	1367	1368	1369	1370	1371	1372	1373	1374	1375	1376	1377	1378	1379	1380	1381	1382	1383	1384	1385	1386	1387	1388	1389	1390	1391	1392	1393	1394	1395	1396	1397	1398	1399	1400	1401	1402	1403	1404	1405	1406	1407	1408	1409	1410	1411	1412	1413	1414	1415	1416	1417	1418	1419	1420	1421	1422	1423	1424	1425	1426	1427	1428	1429	1430	1431	1432	1433	1434	1435	1436	1437	1438	1439	1440	1441	1442	1443	1444	1445	1446	1447	1448	1449	1450	1451	1452	1453	1454	1455	1456	1457	1458	1459	1460	1461	1462	1463	1464	1465	1466	1467	1468	1469	1470	1471	1472	1473	1474	1475	1476	1477	1478	1479	1480	1481	1482	1483	1484	1485	1486	1487	1488	1489	1490	1491	1492	1493	1494	1495	14
---	---	---	---	---	---	---	---	---	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	-----	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	------	----

